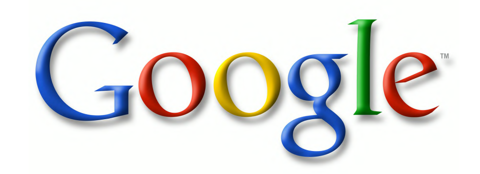
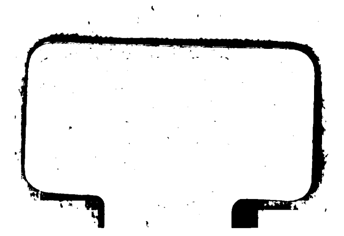




menbré deguerre. Vertot.

HISTOIRE

DU

THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE jusqu'à présent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÉBRES Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact de leurs Piéces, & des Notes Historiques & Critiques.

TOME QUATRIÉME.



A PARIS,

Chez P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques, au Livre d'or.
ET
SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.

MDCCXLV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



PRÉFACE.

DANS le troisieme Volume de cette Histoire, nous avons donné l'origine du Théatre François & ses premiers progrès. Ce quatriéme fera voir ce Théatre sous une forme plus raisonnable. Il ouvre en 1601. par la vie de Hardy, le Poëte Dramatique le plus fécond qui ait jamais paru, puisque ses Piéces excedent le nombre de sept cens. Heureusement il n'en reste que quarante & une : & c'en est assez pour rendre à cet Auteur la justice qui lui est dûe.

Hardy, guidé par son seul génie, donna à ses Pieces une forme plus théatrale que n'avoient celles qui les avoient pré-

cédées. Il sçût couper ses Actes assez également, dialoguer ses Scenes, & quelquefois conduire passablement un sujet.

En voilà beaucoup pour un homme qui surement n'a pas eu le tems d'étudier le talent qu'il professoit. Aussi les autres parties du Dramatique ont-elles été absolument oubliées par ce Poëte : nul choix dans ses sujets, aucunes bienséances dans les caracteres de ses personnages, & toute sa versification rude, basse, & remplie d'inutilités : mais encore une fois, parmi ces énormes défauts, on trouve dans les Piéces de Hardy, une marche de Théatre assez réguliere, & ce seul mérite doit lui faire trouver une place parmi les hommes illustres qui l'ont suivi dans la même carriere.

Pendant un assez longtems, les nombreuses productions de Hardy dans la Tragédie & dans

la Pastorale, n'exciterent aucune émulation chez les Poëtes Dramatiques. Ces derniers, bien loin de chercher à surpasser Hardy, ou du moins à l'imiter, ne produisirent que des Ouvrages dignes du siécle précédent.

Enfin en 1617. Théophile fit paroître sa Tragédie de *Pyrame & Thisbé*. Cette Piéce eut une réussite marquée (*a*). On en trouva le plan bien conduit, les caracteres soutenus, & la versification admirable. Cet éloge ne paroît pas trop fort en comparant la Tragédie de Théophile avec celles de Hardy : ce dernier perdit par ce seul Ouvrage une par-

(*a*) « Dans ma jeunesse on admiroit » Théophile, malgré ses irrégularités, & ses négligences, qui échappoient au peu de délicatesse des Courtisans de ce tems-là. » Je l'ai vu décrié depuis par tous les » Versificateurs, sans » aucun égard à sa » belle imagination, » & aux graces heureuses de son génie ». *Oeuvres de S. Evremond. Tome II. in-4°. pag.* 341.

tie de la réputation qu'il s'étoit acquise dans le genre tragique.

L'année suivante 1618. fut marquée d'une époque aussi fâcheuse pour Hardy. On joua *les Bergeries* de M. le Marquis de Racan; & cette Pastorale, qui fut universellement applaudie, anéantit en quelque sorte celles de l'ancien Poëte. Ce Poëme, qui conserve encore aujourd'hui une grande partie de sa premiere réputation, a un mérite particulier, qui est celui de la versification. Non-seulement cette Piéce est supérieure à toutes celles de son tems, par son aisance, & la noble simplicité de ses pensées, mais encore, par la correction & l'élégance de son langage, de sorte qu'en lisant *les Bergeries* de M. de Racan, on croiroit que cet Auteur auroit composé son Ouvrage vers le milieu du dix-septiéme siécle.

La Pastorale de M. de Racan, fit naître quantité de Piéces dans le même genre. Le Roman d'Astrée de M. d'Urfé fournit aux Poëtes de ce tems un grand nombre de sujets : mais ni ces sujets tirés de l'Astrée, ni le modele des *Bergeries*, ne produisirent aucun Ouvrage digne d'attention. Insensiblement on abandonna les Pastorales ; & ceux qui depuis ont voulu les remettre au Théatre, n'ont pris qu'une peine inutile. Mais revenons aux Auteurs Tragiques.

Successivement à Théophile, on vit paroître Mayret, Gombauld, Rotrou, Pichou, Scudery, & enfin Pierre Corneille, & Du Ryer. Ces Auteurs, par leurs productions, mirent en moins de dix ans le Théatre François en réputation. On commença à parler des regles du Poëme Dramatique. Mayret en fit usage dans sa *Silvanire*, &

dans sa Tragédie de *Sophonisbe*. Mais il étoit réservé au seul Corneille de joindre à ces mêmes regles la majesté de la Tragédie, la noblesse des caracteres, & la force de la versification. C'est ce qu'on verra dans le cinquiéme Volume de cette Histoire, celui-ci finissant avec l'année 1632.

Dans le tems que la Tragédie & la Pastorale commençoient à jetter quelque éclat; la Comédie languissoit dans une grande obscurité. Des Ouvrages d'un bas Comique, & peu mesurés sur les termes, en un mot, des Farces presque toujours licentieuses, tenoient la place de l'instruction, & du vrai Comique. Ce désordre subsista près de quarante ans, & ce ne fut que lorsque la Comédie du *Menteur* de Pierre Corneille parut, qu'on commença à mettre plus de mœurs & de bien-

séance dans les Piéces Comiques : cependant, comme M. de Fontenelle l'a très-judicieusement dit, la véritable époque de la Comédie, ne se peut marquer, que lorsque Moliere fit paroître les siennes.

Vie de Pierre Corneille, Oeuvres de M. de Fontenelle, Tome III. Edition de 1742.

Ce n'est pas que de tems en tems quelques Auteurs ne fissent paroître des Comédies ; mais ces Piéces en général approchent trop de la Farce, ou n'ont que le titre de Comédie : l'intrigue, les personnages, le dialogue, rien n'y ressent le genre comique : telles sont, dans ce dernier cas, la plûpart de celles de Rotrou, de Du Ryer, de Desmarest, &c.

Les Piéces dont les Extraits & les jugemens composent ce Volume, sont encore bien foibles. Cependant la plus grande partie de ces mêmes Piéces ont eu des succès marqués. Deux principales causes concoururent

à cette réussite. Le goût naturel de la Nation pour le spectacle Dramatique, & les talens des Acteurs qui représentoient ces Piéces.

Le jeu de ces Acteurs, quoiqu'un peu forcé, soutenu d'une déclamation ampoullée, mais pleine d'art, donnoit de l'éclat à des Piéces médiocres. Cette espece de prestige alloit même jusqu'à faire trouver beaux, des vers remplis d'images basses, & de jeux de mots.

Quoique nous ayons rapporté beaucoup de ces Vers dans ce Volume, un exemple présent donnera plus de force à ce que nous venons de dire. Cet exemple est tiré de la Tragi-Comédie de Mayret, intitulée *Chriséïde & Arimand*.

Arimand, représenté par Mondory, arrive seul sur le Théatre. Séparé depuis longtems de Chriséïde, il apperçoit le logis

de cette Belle, & il apostrophe ainsi cette maison.

Voici le Paradis, où loge ma Déesse:
Vrayment, petit logis, vante-toy désormais
D'avoir plus de beauté que tu n'en eus jamais.
Fait de terre & de bois, & tout couvert de chaume,
Tu vaux mieux qu'un Palais, tu vaux mieux qu'un Royaume.
Et sans te point flatter, tu vaux mieux que les Cieux;
Puisque dans ton enclos, tu loges ses beaux yeux.
Les Cieux n'ont qu'un Soleil, qui fait qu'on les adore,
Mais toy, tu en as deux, & plus puissans encore.

Plus ces Vers paroîtront ridicules au Lecteur, plus il doit croire qu'ils faisoient un effet tout contraire sur l'esprit des Spectateurs de ce tems, par la

ne Livres rares, & de ceux qu'on appelle de fantaisie, nous a aussi communiqué très-poliment beaucoup d'ouvrages sur le Théatre. M. Moussinot est en réputation parmi les Curieux, qui par son moyen ont enrichi leurs Cabinets de beaucoup de Piéces choisies en tous genres. Il est plus que jamais en état de continuer ses soins obligeans, par d'amples collections qu'il a faites de ces mêmes Livres, & qu'il augmente tous les jours.



HISTOIRE



HISTOIRE DU THEATRE FRANÇOIS

DEPUIS SON ORIGINE *jusqu'à présent.*

LES CHASTES ET LOYALES AMOURS DE THÉAGENE ET CLARICLÉE, 1601.

Par ALEXANDRE HARDY.



NOus ne pouvions commencer plus heureusement ce Siécle favorable au Théatre, que par les Ouvrages d'un Poëte, qui a tant contribué à son aggrandissement.

1601. HARDY.

ALEXANDRE HARDY, Parisien, naquit avec un talent tout-à-fait décidé pour le genre Dramatique. Il commença à se faire connoître sous le régne d'Henri IV. vers l'an 1594. ou 1595. à ce qu'on peut conjecturer par les termes de la Préface du second Tome de ses Tragédies, qu'il fit paroître en 1625. & où après avoir défini, à sa façon, les régles du Poëme Dramatique, il ajoûte: « Voilà selon ce que mon » foible jugement a reconnu depuis » trente ans, pour les secrets de l'Art. »

On dit qu'il suivit une troupe errante de Comédiens. (a) Ce qui est sûr, c'est que ceux qui s'établirent à Paris vers la fin du seiziéme siécle, & qui formerent le dessein d'y donner leur Spectacle réguliérement trois fois la semaine, jugerent qu'ils ne pouvoient l'exécuter, qu'en s'associant un Poëte qui fut en état de leur donner fréquemment des Piéces nouvelles. Hardy osa l'entreprendre, & secondé par son génie, & ses lectures, il soutint presque seul la Scene

(a) Hardy, suivoit une troupe de Comédiens, qu'il fournissoit de Piéces. Quand il en falloit une, elle étoit prête au bout de huit jours, & le fertile Hardy suffisoit à tous les besoins de son Théatre. M. Fontenelle, Tome III. de l'édition de ses Oeuvres, (1743.) page 78.

Françoise, une longue suite d'années.

Pour connoître l'étendue des services que ce Poëte a rendu au Public, il faut se transporter au tems où il a travaillé, & se rappeller l'état où le Théatre étoit alors. 1601.

Les Comédiens, comme on l'a vû ci-devant, troublés par les Confreres de la Passion, ne purent obtenir d'établissement solide dans cette Capitale, que vers 1600. Pour soutenir cet établissement, ils avoient besoin de Piéces; mais les Poëmes Dramatiques de ce tems étoient si foibles, qu'il arrivoit très-souvent, qu'en une même semaine on en voyoit la premiere & la derniere représentation. Celles que Hardy composoit à la hâte, n'étoient, à la vérité, gueres plus supportables, mais il avoit le talent d'y suppléer par la fécondité de sa veine, & de fournir ainsi toujours le Spectacle de nouveautés. C'est par-là que cet infatigable Auteur, leur étoit absolument nécessaire, & qu'on peut dire, avec Scudery, (1) « qu'à lui seul appartient la gloire » d'avoir le premier relevé le Théatre » François, tombé depuis tant d'années, & que, « véritablement il a tiré la Tra» gédie du milieu des rues, & des » échaffauts des carrefours. » (2)

(1) Scudery, Comédie des Comédiens.

(2) Sarrazin, Discours sur l'Amour tyrannique de Scudery.

1601. On ignore absolument les faits de la vie de Hardy. On pourroit présumer qu'il avoit quelque teinture des Lettres, par la lecture de ses Ouvrages. Il étoit fort pauvre, & fut obligé pour avoir de quoi vivre, & faire subsister sa famille, de contracter une société avec les Comédiens, & il s'engagea de leur fournir autant de Piéces qu'ils en auroient besoin. Il remplit ses engagemens jusqu'à sa mort. On en ignore la date. Nous conjecturons qu'elle peut être arrivée vers l'année 1630. car en 1628. il étoit encore vivant, & fit paroître le dernier Tome de ses Tragédies; & il n'étoit plus en 1632. puisqu'on trouve un plaidoyé composé cette année pour sa Veuve, au sujet du procès qu'elle avoit intenté contre les Comédiens, pour raison de cette Société, dont on vient de parler.

Toutes foibles que sont les Piéces de Hardy, elles on eu un certain succès dans la nouveauté, & même ont été reprises depuis sa mort. Elles étoient encore au Théatre en 1635. (a) Sorel

(a) La preuve s'en trouve dans la Comédie des Comédiens de Scuderi, où il fait demander par Blandimare à ses camarades. *Quelles Piéces avez-vous? Toutes celles de feu Hardy*, répond Bellefleur.

va nous rendre compte de la cauſe de leur décadence, & du mépris dans lequel elles ſont enfin tombées. 1601.

« Lorſque le divertiſſement de la » Comédie commença de plaire ex- » traordinairement, on ſouhaita que » pour le rendre plus agréable, les Co- » médiens euſſent de belles Piéces à » repréſenter. Il s'étoit paſſé un long- » tems qu'ils n'avoient eu autre Poëte » que le vieux Hardy, qui, à ce que » l'on dit, avoit fait cinq ou ſix cens » Piéces : mais depuis que Théophile » eut fait jouer ſa *Thisbé*, & Mairet ſa » *Silvie*, M. de Racan ſes *Bergeries*, & » M. de Gombaud ſon *Amarante*, le » Théatre fut plus célébre, & pluſieurs » s'efforcerent d'y donner un nouvel » entretien. Les Poëtes ne firent plus » de difficulté de laiſſer mettre leur » nom aux affiches des Comédiens : » car auparavant on n'y en avoit ja- » mais vû aucun : on y mettoit ſeule- » ment, que leur Auteur leur donnoit » une Comédie d'un tel nom. »

Sorel, pag. 185. de sa Bibliothéque Françoiſe.

Après avoir rapporté ce que l'on ſçait de Hardy, paſſons à l'examen de ſes talens. Aucun ancien, ou moderne n'a tant travaillé pour le Théatre. Scudery lui attribue huit cens Piéces :

1601. d'autres ne lui en accordent que six cens. C'est aussi à ce nombre que Hardy veut bien se restraindre. A la vérité, une si prodigieuse quantité pourra surprendre, mais on convient généralement que Hardy avoit un talent inoüi pour la versification. « Il avoit, » dit Guerret, « une trop grande facilité à » faire des vers. » L'on sçait, » ajoute-t-il, « que bien souvent deux mille » vers ne lui coutoient que vingt-quatre heures. En trois jours il faisoit » une Comédie, les Comédiens l'apprenoient, & le public la voyoit. Il » ne faisoit point languir, comme l'on » fait maintenant; & la différence que » je trouve entre nos Poëtes modernes » & lui; c'est qu'on représentoit d'abord ses Piéces sans les promettre, & » que l'on promet quelquefois les leurs » sans les jouer. »

Guerret, Guerre des Auteurs, pag. 161. & 162.

Théophile fait ainsi parler Hardy.

Coutumier de courre une plaine
Qui s'étend part-tout l'Univers,
J'entens à composer des vers
Quatre milliers tout d'une haleine. (a)

(a) Théophile dit encore dans un autre endroit.
Hardy, dont le plus grand Volume,
N'a jamais sçû tarir la plume,
Pousse un torrent de tant de vers,
Qu'on diroit que l'eau d'Hippocrene
Ne tient tous ses vaisseaux ouverts
Que lorsqu'il y remplit sa veine.

1601.

Ces preuves peuvent suffire pour établir un fait aussi certain. Il n'est pas si facile de justifier notre Auteur sur la foiblesse de ses Ouvrages. Nous ne nous arrêterons point à examiner l'absurde apologie que Claveret en a voulu entreprendre, non plus que la critique mal entendue de l'Abbé d'Aubignac, (a) pour rapporter le sentiment de M. de Fontenelle. Voici ses propres mots.

(a) Claveret termine ainsi sa lettre Apologétique à P. Corneille. « Et » pour conclusion, di- » sons, sans faire tort » aux derniers venus, » qu'un seul Hardy en- » tendoit mieux que » tous les autres les dis- » positions du Théatre. » Si les Piéces qu'il a pro- » duites, & dont il nous » reste tant de Volumes, » avoient dû être ajus- » tées sur le quadran des » vingt-quatre heures, » il n'a jamais eu si » mauvaise oreille qu'il » n'eût bien ouï sonner » l'horloge du tems pas- » sé. Je le suivois vo- » lontiers au Théatre, il » en sçavoit mieux les » erres que personne, & » de quelque inélégance » qu'on reprenne ses » Poëmes, j'approuve » fort son raisonne- » ment. . . . . . . En un » mot, j'aime son gé- » nie, & non pas ses » vers, & quoiqu'on en » die, je ne puis souffrir » que de foibles potirons » m'empêchent de voir » une si grande lumie- » re. » Y eut-il jamais entêtement plus ridicule, & plus extravagant. Ecoutons présentement la Critique de l'Abbé d'Aubignac, qui n'est gueres plus sensée, puisqu'elle porte à faux. « Au siécle de Ronsard, » dit-il, le Théatre com- » mença à se mettre en » sa premiere vigueur. » Jodelle & Garnier, » qui s'en rendirent les » premiers restaurateurs, » observerent assez rai- » sonnablement cette ré- » gle du tems. Mais aus- » sitôt le déréglement se » remit sur le Théatre.

Pratique du Théatre de l'Abbé d'Aubignac, édition d'Hollande, page 105.

1601.

Oeuvres de M. de Fontenelle, édition de 1743. Tome III. pages 72, 73 & 75.

« A Garnier, succéda Alexandre » Hardy, Parisien, l'Auteur le plus » fécond qui ait jamais travaillé en » France pour le Théatre........ Dès » qu'on lit Hardy, sa fécondité cesse » par l'ignorance des » Poëtes, qui tiroient » vanité de faire beau» coup de Piéces, & qui » peut-être en avoient » besoin. Hardy fut celui » qui fournit le plus a» bondamment à nos Co» médiens de quoi diver» tir le peuple, & ce fut » lui, sans doute, qui » tout d'un coup arrêta » le progrès du Théatre, » donnant le mauvais » exemple des desordres » que nous y avons vûs » regner en notre tems. » Car il me souvient d'a» voir remarqué des » Poëmes si déréglés, » qu'au premier Acte, » une Princesse étoit ma» riée : Au second nais» soit le Héros son fils. » Au troisiéme, ce jeune » Prince paroissoit dans » un âge fort avancé. Au » quatriéme, il faisoit » l'amour, & des con» quêtes. Au Cinquié» me, il épousoit une » Princesse, qui vrai» semblablement n'étoit » née que depuis l'ou» verture de la Piéce, & » sans qu'on n'en eût oüi » parler. Ces Ouvrages » monstrueux ne pou» voient pas être qua» lifiés du nom de nos » Tragédies, puisqu'ils » traitoient un sujet di» gne du Poëme Epique, » selon le nombre des » incidens, & pour leur » étendue. On ne pou» voit pas aussi les nom» mer Poëmes Epiques, » puisque le Poëte n'y par» loit point : de sorte que » n'étant dans aucune » régle, ils ne pouvoient » pas en avoir le nom. »

Les Analyses que nous avons donné des Piéces qui parurent avant celles de Hardy, démontrent la fausseté de cette suite de raisonnemens de l'Abbé d'Aubignac, qui attribuë à ce Poëte la cause du déréglement du Théatre, introduite avant lui, & laquelle on ne peut lui reprocher, que de s'y être conformé. On voit par-là combien ce Critique étoit peu instruit de la matiere qu'il a voulu traiter.

1601.

» d'être merveilleuse. Les vers ne lui » ont pas beaucoup coûté, ni la dis- » position de ses Piéces non plus. Tous » sujets lui sont bons ; la mort d'Achille, » & celle d'une Bourgeoise que son » mari surprend en flagrant délit, tout » cela est également Tragédie chez » Hardy. Nul scrupule sur les mœurs, » ni sur les bienséances. Tantôt on » trouve une Courtisane au lit, qui par » ses discours soutient assez bien son » caractere ; tantôt l'Héroïne est vio- » lée ; tantôt une femme mariée donne » des rendez-vous à son galant. Les » premieres caresses se font sur le Théa- » tre, & ce qui se passe entre deux » Amans, on n'en fait perdre aux Spec- » tateurs que le moins qu'il se peut..... » Les personnages de Hardy se baisent » volontiers sur le Théatre ; & pourvû » que deux Amans ne soient point » brouillés, vous les voyez sauter au » col l'un de l'autre. »

Après un jugement aussi précis, & aussi sévere, il semble qu'il n'est plus permis de vouloir entreprendre d'entrer dans un détail qui peut tendre à la justification de Hardy. Cependant comme ce Poëte s'est acquis de la réputation dans son tems, qu'il a eu ses

1601. partisans, qui l'ont aussi reconnu pour leur Maître, & qu'effectivement le Théatre François lui a une singuliere obligation, la nôtre nous engage à approfondir un peu plus la chose, & à joindre ici ce qu'en ont dit différens Auteurs, ce qu'il a avancé lui-même, & enfin ce qui peut servir à l'excuser, s'il n'est pas possible de le justifier.

Un des plus grands défauts qu'on remarque dans ses Ouvrages, & dans lequel il est tombé si grossierement, qu'il paroît ne s'en être fait aucun scrupule, est l'inobservation des trois unités. « Il étoit venu dans un siécle, dit » Guerret, où l'on ne se piquoit pas » beaucoup d'entendre la Poëtique » d'Aristote. On ne trouvoit point à » dire qu'un même personnage vieillit » de quarante ans en vingt-quatre heu» res, que sa barbe, & ses cheveux » blanchissent dans l'intervale de deux » Actes. Il pouvoit entre deux soleils » passer de Rome à Paris, & c'étoit » faire une Comédie, que de mettre » une vie de Plutarque en vers. » (a)

Guerret, Guerre des Auteurs, p. 265.

(a) Sarrazin, partisan de Hardy, en lui rendant justice, ne peut le sauver de ce défaut monstrueux. « Hardy, qui véritable» ment a tiré la Tragé» die du milieu des ruës, » & des échaffauts des

Sarrazin, Discours sur l'Amour tyrannique de Scudery.

1601.

Hardy n'a donc en ceci que suivi l'exemple des ses prédécesseurs, & de ses contemporains. Il n'avoit pas un génie assez fort pour réformer ce mauvais

» Carrefours, parmi ce » grand nombre de défauts que l'ignorance » du siécle rendoit supportable, n'aimoit rien » tant que celui-ci. Il » ne pouvoit tenir la » scene en un même lieu. » Il changeoit de région, & passoit les » mers sans scrupule : & » l'on demeuroit souvent surpris de voir » qu'un * personnage, » qui venoit de parler » dans Naples, se transportât à Cracovie, » pendant que les autres » Acteurs avoient récité » quelques vers, ou que » les violons avoient » joué quelque chose. » Mais quoique presque » tous ses poëmes soient » sujets à ce manquement, il n'y en a pas » un où il soit si remarquable que dans celui » qu'il intitule, *La Bigamie*. Il ne s'est jamais vû une si longue » pérégrination que celle que cet Ouvrage » contient. L'Auteur s'y » est servi aussi hardiment du Pégase, que » l'Arioste de l'Hippogriphe. Et le Comte » de Gleichen du Poëte » François, ne fait pas » moins de chemin que » l'Astolphe du Poëte » Italien.

» Ce défaut de Hardy » ne mourut pas avec » lui, non plus que la » réputation de ses Ouvrages. Ceux qui lui » succéderent, conserverent longtems cette » scene ambulatoire. » Leurs Lyres, aussi bien » que celles d'Orphée & » d'Amphion, eurent le » privilége de bâtir des » Villes, & de faire suivre des rochers & des » forêts, & leur Théatre fut comme ces cartes de Géographie, » qui dans leur petitesse, représentent néanmoins toute l'étendue » de la terre. Maintenant, quoique cette » licence ne soit plus » supportable, & que » cette hérésie n'ait plus » de fauteurs, il en est » pourtant demeuré » quelques restes & » nos Poëtes n'ont pas » été assez diligens à » s'en prendre garde

1601. usage, qui d'ailleurs lui étoit fort commode, puisqu'il lui évitoit les frais de la disposition de ces Piéces, qui lui auroient plus coûté que la versification.

Au surplus, la gloire que cet Auteur pouvoit légitimement s'attribuer, tant par ses talens, que par les services qu'il a rendus au Théatre, ne l'a pas aveuglé au point de s'imaginer que ses Piéces n'eussent pas des défauts essentiels. Ses Préfaces font foi du contraire. Il est vrai que, partie par usage, partie par des raisons particulieres, renfermé seulement dans certaines régles aisées, il n'a pas envisagé ces défauts du même œil qu'on peut les appercevoir aujourd'hui; mais cependant, à travers son amour propre, on voit qu'il tâche, autant qu'il lui est possible, de les excuser, & de les rejetter sur sa malheureuse situation, qui, si l'on a égard à la quantité, & au peu de tems qu'il y employoit, ne devoit

» exactement. Leur scene est bien en une seule Ville, mais non pas en un seul lieu. On ne sçait si les Acteurs parlent dans les maisons, ou dans les rues; & le Théatre est comme une salle du commun, qui n'est affectée à personne, & où chacun pourtant peut faire ce que bon lui semble. »

pas certainement lui permettre de relire une seule fois ses Ouvrages. « Con- 1601.
» damner un livre à son ouverture, Hardy, Préface du premier Volume de ses Tragédies.
» (c'est Hardy qui parle,) est monstrer
» plus de passion que de jugement........
» non pas Lecteur, que je te vueille nier
» ici .... beaucoup de deffectuosités par-
» donnables à une jeunesse impétueu-
» se, qui ne tâchoit en ce tems-là, qu'à
» se sauver à la nage des griffes de celle
» qui le plus souvent dévore les meil-
» leurs esprits.......... Nos Champi- Hardy, Avertissement du Tome III.
» gnons rimeurs, trouvent étrange,
» qu'en des Poëmes si laborieux, & de
» si longue étendue, il se trouve quelques
» rimes licentieuses, ou forcées : mais
» lorsque ces vénérables Censeurs au-
» ront pû mettre au jour cinq cens
» Poëmes de ce genre, je crois qu'on y
» trouvera bien autrement à repren-
» dre ; non que la qualité ne soit icy
» préférable à la quantité, & que je
» fasse gloire du nombre, qui me dé-
» plaît : au contraire, & à ma volonté,
» que telle abondance se pût restrain-
» dre dans les bornes de la perfection. »

Il s'explique encore plus clairement sur sa misere, dans l'Epître à M. Payen des Landes, Conseiller au Parlement. « Encore, dit-il,

1601. » que les premiers fruits n'atteignent » pas cette perfection de bonté que » leur apporte le tems. . . . . . supplée à » ce que d'ailleurs étoit défectueux : » ainsi cette inimitable Histoire d'Hé- » liodore, à laquelle j'ay fait prendre » le cothurne François, éclose pendant » les bouillons d'une jeunesse, s'ose » jetter en l'asile de votre protection, » comme seul, qui dans la France, » avez reçû ma Muse à bras ouverts en » son affection, vû de bon œil ce peu » de fleur qu'elle a pû produire. . . . . . » Or, ne doutai-je point qu'assez de » Momes, plus louches d'envie, que » subtils de jugement, ne donnent icy » force coups de dents ; mais en cela » me suffit la consolation d'avoir pour » compagnons les meilleurs Poëtes de » notre France, à qui les rimeurs d'au- » jourd'hui font encore la guerre dans » le tombeau. Mon ambition ne fut, » & ne sera jamais si lâche, que de » leur vouloir complaire, ni mon cou- » rage si bas que de les craindre. Et » quant au Théatre François, chacun » sçait s'il m'est redevable ou non. Une » présomptueuse vanité ne m'emporte » pas aussi à dire, qu'entre cinq cens » Poëmes Dramatiques, tout marche

» d'un pas égal : le cours de la vie » humaine y contredit ; joint que ma » fortune se peut apparier l'emblême » d'Alciat, où les fers de la pauvreté » empêchent l'esprit de vôler dans les » Cieux. Il me suffit assez que parmi » ce nombre incroyable, le bien em» porte le mal, & que cette telle quel» le vigueur de génie, après trente » ans ne reçoive aucune diminution, » prêt, plusque jamais de prêter le » collet à ceux qui en douteront. »

1601.

Alciat, emblême, 120.

Quoique ces discours de Hardy soient parsemés de rodomontades, on pourroit cependant les lui passer : c'est un Auteur qui s'excuse, & qui, enflé de ses succès, & de sa réputation, cherche à faire valoir son propre Ouvrage ; mais il devoit s'en tenir-là, & ne pas ajouter « Ceux de ma profession qui » commencent à faire sortir leur nom » en public par quelque foible ouvrage, » semblent donner eux-mêmes le coup » mortel à leur réputation...... Consi» dere au surplus, que ce ne sont pas » icy Stances, Sonnets, ou Elégies » qui desirent des antithèses, des poin» tes, & des mots affectés à la Courti» sanne, mais des Tragédies, peinture » laborieuse, pleine de racourcissemens,

1601. » & capables d'épuiser les esprits » les plus féconds. J'ose au demeu- » rant, avec une rodomontade Fran- » çoise, & pleine d'effets, te dire, » que deux cens Poëmes Dramatiques » sont écoulés de ma plume depuis » ceux-cy, de meilleure trempe, con- » tre l'injure des tems (*a*).

(*a*) Nous venons de voir de quelle façon Hardy a justifié ses Ouvrages, dont il s'est cru ensuite en droit de faire l'éloge : Voici comme il attaque les nouveaux Auteurs qui s'éleverent de son tems. « Ceux » dit-il « qui ne virent seulement la couverture des » bons livres, qui sous » ombres de quelques » lieux communs pris » ou appris en Cour, se » présument avoir la » pierre Philosophale de » la Poësie, & que quelques rimes plattes entrelassées de pointes » affinées dans l'alembic » de leurs froides conceptions, feront autant » de miracles que de » Vers, en chauffant le » Cothurne : d'autres » aussi que l'on pourroit » nommer excrement du » Barreau, s'imaginent » de mauvais Avocats » pouvoir devenir de » bons Poëtes en moins » de tems que les champignons ne croissent, » & se laissent tellement » emporter à la vanité » de leur sens, & des » louanges que leur donne la langue charlatane de quelque écervelé » d'Histrion, que de-là » ces misérables corbeaux » profanent l'honneur » du Théatre de leur vilain croassement..... & » pour montrer combien » ces mauvais archers tirent loin du but, je » dirai que le sujet de tel » Poëme faisant comme » l'ame de ce corps, doit » fuir des extravagances » fabuleuses, qui ne disent rien, & détruisent plutôt qu'elles » n'édifient les bonnes » mœurs ; Que le vrai » style tragique ne s'accorde nullement avec » un langage trivial, » avec ces délicatesses efféminées, qui pour

Hardy, Avis du II. Tome de ses Tragédies.

1601.

Tout ce que nous venons de rapporter ne tend point à excuser les défauts de Hardy, mais à montrer que son génie, & ses talens étoient infiniment supérieurs à ses Ouvrages. Quoique courant la même carriére, Scudery s'avoue son disciple, & ajoute à sa mémoire, « il faut avouer, à la gloire » de cet Auteur, qu'il avoit un puissant » génie & une veine prodigieusement » abondante, (comme huit cens Poë» mes de sa façon en font foy) & cer» tes, à lui seul appartient la gloire d'a» voir le premier relevé le Théatre » François tombé depuis tant d'années. » Il est plein de facilité, & de doctrine;

» chatouiller quelques » oreilles courtisanes » mécontentent tous les » Experts de ce métier.... » la grace des interlocu» tions, l'insensible dou» ceur des digressions, » le naïf des comparai» sons, avec une égale » bienséance observée & » adoptée aux discours » des personnages, un » grave meslange de bel» les Sentences, qui son» nent en la bouche de » l'Acteur, & raisonnent » jusqu'en l'ame du Spec» tateur : Voilà, selon ce » que mon foible juge» ment a reconnu depuis » trente ans pour les se» crets de l'Art, inter» dits à ces petits avor» tons aveuglés de la » trop bonne opinion » de leur suffisance ima» ginaire, & s'ils t'ob» jectent que mes Ecrits » franchissent souvent » les bornes de ces beaux » préceptes ; la vue, au » pis aller, fera foi » qu'entre six cens Poë» mes & plus de ce gen» re, aucun ne s'égare » tant du bon chemin » que le plus poli des » leurs, &c. »

1601. » & quoiqu'en veuillent dire ses en-» vieux, il est certain que c'étoit un » grand homme : & s'il eût aussi-bien » travaillé par divertissement que par » nécessité, ses ouvrages auroient sans » doute été inimitables : mais il avoit » trop de part à la pauvreté de ceux de » sa profession : & c'est ce que produit » l'ignorance de notre siécle, & le mé-» pris de la vertu. » En substituant le mot de *passables* à celui d'*inimitables*, l'éloge de Scudery est assez exact, & nous convenons que Hardy l'a mérité. Ajoutez à cela que les Auteurs Dramatiques lui ont aussi obligation, en ce que le premier il a introduit l'usage de recevoir de l'argent de ses Piéces, usage inconnu avant lui, & que les Poëtes ses Successeurs ont observé assez régulierement.

En examinant sans prévention les Ouvrages de Hardy, on s'appercevra aisément que ses Plans sont sans choix, & sans beaucoup de discernement, que sa versification est des plus foible, & des plus basse, & qu'il a aussi mal observé les regles des mœurs, & des bienséances, que celles de la Poësie Dramatique ; mais avec tous ces défauts, il faut convenir qu'il avoit ap-

porté en naiſſant des talens marqués, que ſa triſte ſituation, & ſa trop malheureuſe facilité à faire des Vers, ne lui ont preſque pas permis de mettre en uſage. On ne peut auſſi lui refuſer d'avoir aſſez bien entendu ſon Théatre, & que s'il a été forcé de prendre à la hâte tous les ſujets qui ſe trouvoient ſous ſa main, au moins a-t-il tâché de les préſenter ſur la Scene avec un art qui lui étoit naturel, & qui avoit été ignoré par la plûpart des Poëtes qui l'ont précédé. Nous le répétons encore, il ſuffit pour Hardy d'avoir ſoutenu les commencemens d'un Théatre à Paris, ſous une forme nouvelle, & accoutumé le Public à un ſpectacle journalier, qui aujourd'hui eſt devenu abſolument néceſſaire, & dont on ne peut plus ſe paſſer. 1601.

Terminons l'Article de ce Poëte par le Catalogue de ſes Pieces, qui ne ſera pas auſſi ample que leur nombre infini le ſuppoſeroit; attendu qu'on ne peut avoir connoiſſance que de celles qu'il a fait imprimer lui-même, après les avoir retouchées. Nous y joignons, ſans les garantir, & par conjecture ſeulement, les dates ſous leſquelles nous les avons placées dans cet Ordre Chronologique.

1601. LES AMOURS DE THÉAGENE ET CARICLÉE, en huit Poëmes Dramatiques, ou de Théatre consécutifs. 1601.

DIDON SE SACRIFIANT, Tragédie. 1603.

SCEDASE OU L'HOSPITALITÉ VIOLÉE, Tragédie. 1604.

PANTHÉE, Tragédie. 1604.

MÉLÉAGRE, Tragédie. 1604.

PROCRIS OU LA JALOUSIE INFORTUNÉE, Tragi-Comédie. 1605.

ALCESTE OU LA FIDÉLITÉ, Tragi-Comédie, 1606.

ARIANE RAVIE, Tragi-Comédie. 1606.

ALPHÉE OU LA JUSTICE D'AMOUR, Pastorale. 1606.

LA MORT D'ACHILLE, Tragédie. 1607.

CORIOLAN, Tragédie. 1607.

CORNÉLIE, Tragi-Comédie. 1609.

ARSACOME OU L'AMITIÉ DES SCYTHES, Tragi-Comédie. 1609.

MARIAMNE, Tragédie. 1610.

ALCÉE OU L'INFIDÉLITÉ, Pastorale. 1610.

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE PAR PLUTON, Poëme Dramatique 1611.

LA FORCE DU SANG, Tragi-Comédie. 1612. 1601.

LA GIGANTOMACHIE ou le COMBAT DES DIEUX AVEC LES GÉANTS, Poëme Dramatique. 1612.

FÉLISMENE, Tragi-Comédie. 1613.

DORISE, Tragi-Comédie. 1613.

CORINE OU LE SILENCE, Pastorale. 1614.

TIMOCLÉE OU LA JUSTE VENGEANCE. Tragédie. 1615.

ELMIRE OU L'HEUREUSE BIGAMIE, Tragi-Comédie. 1615.

LA BELLE EGYPTIENNE, Tragi-Comédie. 1615.

LUCRECE OU L'ADULTERE PUNI, Tragédie. 1616.

ALCMÉON, Tragédie. 1618.

L'AMOUR VICTORIEUX OU VANGÉ, Pastorale. 1618.

LA MORT DE DAIRE, (a) Tragédie. 1619.

(a) Cette Piece & les suivantes, qui forment le quatriéme Tome des Oeuvres de Hardy, devroient précéder *Timoclée* & les autres du Tome V. Si l'Auteur n'avoit eu le soin d'avertir qu'elles sont postérieures, en assurant « qu'on ne doit » trouver estrange si, à » l'exemple d'un Pere » qui semble naturelle- » ment obligé de quel- » que préférence d'affec- » tion vers les enfans qui » lui ressemblent le plus, » il donne un droit de » primogéniture, con- » tre l'ordre, à ce que

1601. LA MORT D'ALEXANDRE, Tragédie. 1621.

ARISTOCLÉE OU LE MARIAGE INFORTUNÉ, Tragi-Comédie. 1621.

FRÉGONDE OU LE CHASTE AMOUR, Tragi-Comédie. 1621.

GÉSIPPE OU LES DEUX AMIS, Tragi-Comédie. 1622.

PHRAARTE OU LE TRIOMPHE DES VRAIS AMANS, Tragi-Comédie. 1623.

LE TRIOMPHE D'AMOUR, Pastorale. 1623.

Ces quarante & un Poëme se trouvent imprimés en six Volumes in-8°, & comprennent tous les Ouvrages connus de Hardy. L'Auteur des Recherches des Théatres a voulu grossir ce Catalogue de douze Titres de Pieces; mais il se trompe en y comprenant *Pandoste* en deux Journées, que l'on sçait être de Pujet de la Serre, & d'ailleurs son renseignement est si vague, & si peu exact, qu'on seroit tenté de croire qu'il n'a jamais consulté l'original, dont il auroit dû tirer plus d'avantage.

» trie ne volume » ajoutant « qu'il consiste en » l'élite de Poëmes soi- » gneusement élabou- » rez. »



LES CHASTES ET LOYALES AMOURS DE THÉAGENE ET CARICLÉE,

1601.

Réduites du Grec de l'Histoire d'Héliodore, en huit Poëmes Dramatiques, ou de Théatre consécutifs,

PREMIERE JOURNÉE.

APrès ce que nous venons de dire de Hardy, on s'attend bien que dans ce premier Ouvrage, il n'a fait que mettre en action & en Vers le Roman d'Héliodore. Effectivement chaque Livre de l'original Grec a fourni le sujet d'une Journée au Poëte François. La premiere comprend la naissance des Amours de Théagene & de Cariclée, l'enlevement volontaire de cet-

1601. te belle, par les conseils du sage Calasire, & le naufrage de ces trois personnes sur le rivage d'une Isle déserte, qui sert de retraite à des Corsaires. Trachin leur Chef devient subitement amoureux de Cariclée, & s'apprête à l'épouser le lendemain. Pour détourner ce malheur, Calasire ne trouve point d'autre expédient, que d'exciter la jalousie de Pélore Lieutenant de Trachin, qui devient bientôt son Rival. La troupe des Pirates, partagée sous les deux Chefs, livre sur le Théatre un combat sanglant; qui ne finit que par la mort des uns & des autres.

THÉAGENE *à part.*

O Combat délectable! ô heureuse allégeance!
Neutre, dans la meslée, il faut en diligence
Te jetter Théagene, & ne point désister
Tant qu'un de ces brigands du choc puisse rester.....
Mais que vois-je? Bons dieux! ma prudente guerriere
Lancer dards dessus dards, & leur presse en derriere.
Son exemple me rend invincible du tout:
Une ardeur de combattre en ma poitrine bout.

CALASIRE

CALASIRE *à part.*

Attendant le succès de leur rage mutine,
Le mieux sera pour moy de gagner la coline.

TRACHIN.

Je suis mort, mes amis, & vous laisse à venger
Vostre chef, qu'en vos bras on vient de saccager.

Après la mort de Trachin, Théagene, qui jusques-là étoit demeuré neutre, voyant qu'il ne reste plus que Pélore, le perce d'un coup d'épée. Pelore tombe en s'écriant :

Recevez, Dieux d'Enfers, une ombre diffamée,
Je meurs, je perds d'un coup & vie & renommée.

SECONDE JOURNÉE.

THéagene & Cariclée échapés de ce péril, retombent entre les mains d'une seconde troupe de Corsaires. Une troisiéme, commandée par Thiamis, met celle-ci en fuite, sans changer la situation de nos deux Amans; puisque ce Capitaine, épris de

1601. la beauté de Cariclée, veut employer la violence. Tandis que Gnémon, serviteur de Thiamis, chargé de guérir les blessures de Théagene, lui fait un long récit de ses avantures, pour le désennuyer; l'adroite Cariclée éloigne les empressemens du Corsaire sous un prétexte assez frivole, mais qui sert à gagner du tems, pendant lequel il tombe au pouvoir de ses ennemis. La douceur & la complaisance de Thiamis, ont d'autant plus lieu de surprendre, que les Vers suivans, font connoitre qu'il n'est pas si scrupuleux envers ses Dieux.

THIAMIS.

Ce que j'ay projetté d'un autre sacrifice,
O Dieux! ne tend afin que je vous amollisse:
Je ne suis plus flatté de cet espoir pipeur;
Vous invoquent ceux-là que consomme la peur:
Qui refusent, couards, un sépulcre honorable,
Qu'impuissans vous tenez en erreur misérable.
Vous, comme les mortels, esclave du Destin;
Du Destin qui conduit (inique & incertain)

1601.

Les affaires du monde, & sa haine n'attise
Que contre la Vertu, qui pourtant le méprise.
Pendant que l'homme habite en ce terrestre lieu,
Il se sert, il se sert à luy-mesme de Dieu;
Sa fortune dépend de luy bonne ou mauvaise.

TROISIÉME JOURNÉE.

CEtte Journée comprend la suite des avantures de Gnémon & de Thermutis, & celles de Cariclée & de Théagene, jusqu'à leur séparation par les gens d'Orondate, & l'arrivée de Calasire chez le bon-homme Nausicle. La *Scene* la plus singuliere est la seconde du troisiéme Acte, où Théagene se croyant dans une parfaite tranquillité, sollicite vivement Cariclée de répondre à ses empressemens.

THÉAGENE.

Si je suis importun, tu n'es pas moins cruelle,
De me nier le fruit d'une amour mutuelle,
D'entretenir ma faim, te plaire en mon tourment;
Et je ne veux de toy qu'un oüi seulement.

1601. Que ce mot, ma Déesse, échappe à ton oracle :
Tu vois que nos plaisirs n'ont icy point d'obstacle,
Tu vois la solitude à nostre heur conspirer,
Tu me vois, au refus, sur le point d'expirer,
Dresse cet œil honteux, & me regarde en face,
Me regarde en pitié, & me signe ma grace.

CARICLÉE.

Je rougis de ta honte, & te deust contenter
La preuve de ma foy, sans plus outre attenter.
Quelle faveur veux-tu que l'espoir ne te donne ?
Mais quelle prétens-tu que l'honneur ne m'ordonne ?
Je mourray mille morts avant que consentir
A une volupté serve du repentir.

THÉAGENE.

Craindre le repentir ? Hé pourquoy donc, mauvaise,
M'eslis-tu pour Espoux ? Que deviendra ma braise ?

CARICLÉE.

Ta contrainte coupable, & ta témérité
Ont la peine & le blasme ensemble mérité.

1601.

THÉAGENE.

Octroye au mesme prix ma derniere demande.

CARICLÉE.

Voilà que m'a valu l'indulgence trop grande
De t'avoir introduit à telle privauté,
Tournant en tyrannie une principauté :
D'humble, plein de respect, de modeste silence,
Tu es l'effronterie, & la mesme insolence.
Gratuite, je t'ay le baiser accordé ;
Ores insatiable, en plaisirs débordé,
Tu brigues, Ixion, une faveur suprême.
Prens garde à ton devoir, & ne fais pas de mesme.

THE'AGENE.

Le desir d'un mary ne consiste en froideur:
Je ne suis de ses droits que simple demandeur,
Je ne veux que jouir du commun privilege :
Non, comme le Thessale, user de sacrilege.

. . . .

Que tout ce vain respect, & ce scrupule arriere,
Passez au dernier point du vray contentement,
Sans lequel on n'aima jamais parfaitement,

1601. Mais comment me croirai-je, après un tel
forfait,
En grace retourné? Montrez-le par effet,
Si peu qu'il vous plaira, donnez-m'en d'assurance,
Trop coupable autrement je n'ay plus d'espérance.

CARICLE'E.

Quelle assurance encor?

THE'AGENE.

Seulement un baiser.

CARICLE'E *souriant.*

Voilà, comme tu sçais, enjolleur, m'abuser.
Et d'un crime commis extorquer le salaire.

THE'AGENE.

O baiser violent, à mon repos contraire!
Tu livres ma pensée à un cruel assaut;
Las! & pour l'avenir le courage me faut.

prenant le bras de Clariclée.

Allons, ma chere vie, & me prêtez la main,
Pour vous diminuer le travail du chemin.

QUATRIÉME JOURNÉE.

THiamis que nous avons vu prisonnier d'une troupe de Pirates, vient ici à leur tête sous les murs de

Memphis, recouvrer par la force la dignité Pontificale, que Ptosire son frere a usurpé. Arsace, femme du Satrape Orondate, & Amante rebutée de Thiamis, commande alors dans Memphis, en l'absence de son mary, accepte la proposition d'un combat singulier entre les deux freres. Ptosire cherche inutilement des raisons pour s'en exemter, le Chœur des Memphiens l'y contraint par les reproches les plus vifs. 1601.

CHOEUR DES MEMPHIENS.

Osez-vous un propos si lâche proférer ?
Thiamis attendant se pourmene en la lice,
La Princesse du Chef commande qu'on finisse
De plus d'attente lasse : allez, avancez donc,
Et vous montrez vaillant, si vous le futes onc.

Ptosire se présente en tremblant, & fuit lâchement à l'approche de Thiamis.

ARSACE.

O Coüard, ô coüard, ô lâche qui s'enfuit,
Tel qu'un liévre peureux, quand le feuillage bruit.
Repoussez, citoyens, rejettez-le en lice :
Qu'avec luy tout discord du tout s'ensevelisse.

1601. Calasire arrive, & se faisant reconnoître pour le Grand-Prêtre, pere des deux Combattans, il les fait embrasser, & reprend la Souveraine dignité qui fait le sujet de leur querelle. Cette reconnoissance est suivie de celle de Théagene & de Cariclée, séparez depuis longtems. Comme cette derniere est travestie sous les haillons d'une pauvre mendiante, son Amant, trompé par les apparences, la repousse avec mépris.

THÉAGENE.

O Dieux! quelle impudence! & que veut cette infame?

CARICLÉE.

O cruel! ô mauvais! ô farouche! D'où vient....

THÉAGENE, *lui donnant un soufflet.*

Importune, ôte-toy, voilà qui t'appartient.

CARICLÉE.

Tels coups ne blessent point qui comme moi t'adore:
D'en recevoir autant me voilà prête encore;
Pourvû qu'il te souvienne, & retombe au cerveau
Ce nom de Pitichias, & celui de flambeau.

THÉAGENE.

Sacrez noms reverez, que je donnai pour gage
A la Divinité qui me tient en servage!

1601.

Je hérisse d'effroy, vous oyant révéler
Ou de ma Cariclée, ou d'un Démon de l'air.
Las! aurois-je commis ce sacrilége énorme,
D'un habit me trompant la deshonneste forme?
Oüi, je suis convaincu, ma Déesse, mon cœur,
Pardonne moy la coulpe, appaise ta rancœur:
De mille & mille coups vange ma félonnie.

CARICLÉE, *l'embrassant.*

Non, non, du repentir elle est assez punie.

ARSACE, *voyant Cariclée.*

La Louve, l'effrontée! Ah! je creve de deuil.

Ces deux reconnoissances, & les réflexions d'Arsace sur la passion qu'elle conçoit subitement pour Théagene, & dont elle vient de donner des marques, terminent le cinquiéme Acte de cette Journée. Au reste, dans cette multitude de vers de Hardy, nous en avons cherché les plus passables, qui, quoique mal tournés, renferment des pensées, & peuvent faire juger que ce Poëte auroit peut-être travaillé plus raisonnablement, s'il avoit moins entrepris.

1601. La misere se suit, comme l'onde suit l'onde;
La premiere roulée entraîne une seconde.

Les suivans sont placés dans la bouche de Thiamis, qui exhortant sa troupe à le bien seconder, ajoute,

Ne vous y trompez pas, il n'y a différence
Entre les Rois & nous, qu'un titre d'apparence:
Que leur force s'étend plus grande, en plus de lieux,
Et qu'ils se font d'un peuple adorer comme Dieux.
Quiconque est vertueux par-dessus un vulgaire,
Mérite, commandant, le rende tributaire;
Ainsi les animaux du Lyon commandez,
Ainsi du grand soleil les astres sont guidez.

CINQUIÉME JOURNÉE.

APrès s'être démis de la grande Prêtrise entre les mains de Thiamis son fils, aîné, le bon Calasire termine sa vie. D'un autre côté, l'amoureuse Arsace prie sa confidente de l'aider de ses conseils.

ARSACE.

O ma ſeconde mere, en ton divin ſecours,
Tu retrames le fil de mes mourables jours.

Cybele, c'eſt ainſi que ſe nomme la Confidente, vient offrir à nos deux amans une retraite ſûre chez la Princeſſe : ils ne l'acceptent que par crainte. D'abord Cybele introduit Théagene, en l'avertiſſant d'obéir aveuglément aux ordres de ſa Maîtreſſe.

ARSACE, *à Théagene.*

Cybele t'aura dit à peu près mon deſſein ;
Que tu as fait, cruel, un fourneau de mon ſein,
De mes yeux un égout qui diſtille ſans ceſſe.

Au lieu d'être attendri, Théagene ſe retranche dans le reſpect, ce qui force Arſace à redoubler ſes inſtances.

ARSACE.

Que ſeroit, ſans l'amour, notre mortelle vie ?

THÉAGENE.

A ſon heur, ſans l'amour les Dieux auroient envie.

ARSACE.

Les Dieux ne ſont heureux qu'à ſon occaſion.

Déſeſpérée de ſes refus, Arſace ba-

1601. lance longtems si elle doit employer la douceur, ou la violence. Enfin elle ordonne qu'on la laisse seule avec cet ingrat, qu'elle veut traiter avec la derniere rigueur ; Cybele n'est pas la dupe de cet emportement, & dit en sortant, dans un *à parte.*

Je crains que ce courroux bientost ne s'amolisse,
Et qu'un embrassement soit son pire supplice.

Arsace ne pouvant rien gagner sur le cœur de Théagéne, prend la résolution d'humilier sa fierté : elle s'en repent dans le moment.

CYBELE.

Quoique délibériez, il faut user de force.

ARSACE.

Cybele, je ne puis, tant sa grace m'amorce,
Voire je me repens de l'avoir déprimé,
L'avoir sous la rigueur d'un office opprimé ;
J'ay honte qu'échanson il me serve à la table.

CYBELE.

Le service du lit seroit plus délectable ?

ARSACE, *soupirant.*

Ha ! de ce souvenir tu rebiesses mon cœur.



1601.

SIXIEME JOURNÉE.

L'Ombre de Calasire, vient en songe reprocher au Grand Sacrificateur Thiamis le peu de soin qu'il a de nos deux Amans, dont l'un est dans une obscure prison, & l'autre prête à perdre la vie. Effectivement, par l'effet d'un heureux échange, Cybele avale le poison qu'elle vouloit faire prendre à Cariclée, qu'Arsace fait arrêter comme coupable de ce meurtre, & ordonne qu'on la brule vive, malgré ses regrets & ses larmes.

ARSACE.

Commandez aux Bourreaux de me la dépécher.
Je ne sçaurois l'oüir d'avantage précher.

Le peuple soulevé par Thiamis, qui arrive tout à propos, sauve l'innocente Cariclée de sa fureur.

ARSACE.

O vengeance tolue!
O détestable amour, à mon bonheur fatal!
O naufrage hideux de mon espoir total!
O Arsace! des Dieux & des hommes trahie!
O Arsace! des Dieux & des hommes haïe!
O astres inhumains! ô astres envieux.

1601. Elle rentre pleine de déſeſpoir : Euphrate, Confident d'Orondate, en craint quelque ſiniſtre évenement ; ſon inquiétude redouble au bruit qu'il entend dans la chambre voiſine ; il s'approche, & regarde par le trou de la ſerrure.

EUPHRATE.

Helas ! helas ! d'où vient un ſi grand bruit ? il faut
Qu'elle ait rüé ſon corps précipité d'enhaut.
A la fente de l'huis voyons que ce peut eſtre.
Au meurtre ! ſon beau col elle eſtraint d'un cheveſtre !
Au ſecours, au ſecours, mes amis, accourrez,
La Princeſſe qui meurt par ſes mains ſecourez.
O malheur ! ô malheur ! aucun ne s'achemine.

SEPTIEME JOURNÉE.

MAlgré l'habileté d'Orondate, Satrape de Perſe, Hydaſpe, Roy d'Ethiopie ſe rend maître de Philée, mais il ne peut comprendre comment ce Général a pû ſe ſouſtraire à ſa vengeance, & par quel endroit il s'eſt ſauvé.

1601.

HYDASPE.

Comment s'est fait cela ?

CHŒUR DES PHILÉENS.

Comme un dessein secret
Que cache en l'estomach un ennemi discret.

HYDASPE.

S'entend, à peu de suite ?

CHŒUR DES PHILÉENS.

Avec toute l'armée.

HYDASPE.

Ainsi donc mes efforts sont réduits en fumée.

Peu de tems après on vient avertir le Roy, qu'Orondate & sa suite, sont en sa puissance. Le reste de la Journée se passe en pleurs & en gémissemens. Théagene & Cariclée prisonniers d'Hydaspe, destinés, comme étrangers, à servir de victime au sacrifice qui doit être offert pour la précédente victoire, ne sont occupés que de cette triste cérémonie. De son côté, Persine, Reine d'Ethiopie, ignorant que sa fille est si proche, se ressouvient avec douleur qu'elle l'a fait autrefois exposer par le bon homme Sisimethre, & qu'elle n'en a jamais eu de nouvelles. Enfin Hydaspe, environné de ses Conseillers, accuse la fortune, qui au milieu de ses prospérités, le laisse sans successeur.

CONSEILLER.

1601. Il ne s'en est point vû, & ne s'en verra point.
Que la félicité bienheure de tout point.
Les Dieux ne veulent pas, espoinçonnez d'envie,
Que nous les égalions en nostre frêle vie:
Ou plustost ils le font, pour réserver ces fruits
Aux hommes vertueux en leur nombre réduits.

HUITIÉME JOURNÉE.

NOus passerons légerement sur cette Journée, qui acheve & fait la conclusion du Roman d'Héliodore, Ouvrage assez connu.

Lorsque Cariclée, prête à être sacrifiée, se découvre pour fille du Roy & de la Reine d'Ethiopie, cette derniere, émue par les sentimens de la nature, & celui d'être soupçonnée d'adultetere, tombe évanouie.

HYDASPE.

Que veut dire, mamie, une telle foiblesse?
D'où procede ce mal? Quelle douleur vous blesse?

1601.

En syncope tombée ! Elle n'a plus de pous.
Apportez de l'eau fresche, & la secourez tous.

Le Roy est forcé de se rendre aux témoignages de Sisimethre, & aux signes que la Reine reconnoît sur Cariclée, mais il ne sçauroit revenir de son étonnement.

HYDASPE.

Jupiter ! c'est l'anneau, je le reconnois bien,
Dont j'épousai Persine, oüi, c'est luy.... je le tien.
Ma femme, regardez une enseigne plus rare.
Mais tousiours sa couleur ma créance sépare :
Enormes de noirceur, comme aurions nous produit
Ce monstre de beauté ? Ce dissemblable fruit ?

Ce n'est pas assez pour Cariclée, elle veut sauver son Amant, & fait pour cela les plus vives instances, attestant pour témoin de sa flamme pure & innocente,

Son Nourricier Cariclée, homme exempt de reproche,

CHŒUR D'ETHIOPIENS *pleurans*.

Sa priere fendroit l'estomach d'une roche.

1601. Le Roy ne se rend qu'à l'arrivée des Ambassadeurs de Thessalie, qui viennent au nom de tout l'État, rendre hommage à Théagene, leur légitime Souverain, qu'ils cherchent depuis longtems ; & la Piéce finit par son mariage avec Cariclée.



SOPHONISBE,

TRAGE'DIE

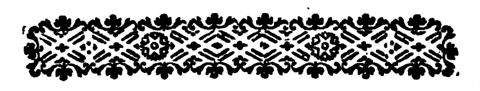
DE NICOLAS DE MONTREUX.

CE sujet que l'Auteur avoue avoir tiré du Libyque d'Appian Alexandrin, & de la vie de Scipion l'Afriquain par Plutarque, est si connu, qu'il nous paroît inutile d'en donner un Extrait. On se contentera des quatre vers suivans, qui sont peut-être les plus passables de ce Poëme. C'est Scipion qui apprenant la courageuse mort de Sophonisbe, s'écrie

J'approuve cette mort en assûrance unique,
Et envie l'honneur de la parjure Afrique

D'avoir jadis nourri un esprit si hautain,
Qui méritoit de naître, & de mourir Romain.

1601.

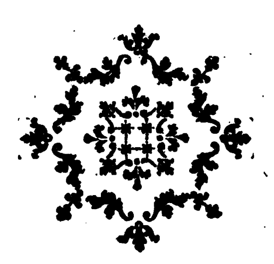


ACHAB,

TRAGE'DIE

DE ROLAND MARCE'.

Nous avouons que nous ne connoissons cette Piéce, & son Auteur que par les Catalogues; ainsi nous ne pouvons assûrer si elle a été représentée.





1602. # LA CHASTETÉ REPENTIE, PASTORELLE

En cinq Actes & en vers Alexandrins,

Par LA VALLETRYE.

ELle se trouve parmi les Oeuvres de ce Poëte, (*a*) dont la vie nous est inconnue.

Au premier Acte, l'Amour fait un pompeux étalage de son pouvoir. Diane

(a) Voici le Catalogue de ses Oeuvres, renfermées dans un petit *in*-12. & qu'il a dédiées au fameux Marquis de Rosny, favori d'Heny IV.

LES AMOURS.
LE FAUX HONNEUR DES DAMES.
L'AMOUR MERCENAIRE ET FRIPONIER.
LES DIVERSES POESIES.
LES CARTELS.
LES DEVISES.
LES BALLETS, ET LES VERS CHANTÉ'S EN MASQUE.
LES EPITAPHES.
LES POESIES CHRESTIENNES.
LA CHASTETÉ' REPENTIE, *Pastorelle*.
L'AMOUR LOGÉ' TROP HAUT, &c.

remplit le ſecond des éloges du ſien. 1602.
Merlymphe s'entretient au troiſiéme avec ſa Bergere Amarante, des plaiſirs qu'on goûte en aimant. Au quatriéme, le Berger Myrtil & l'indifférente Cloris, chantent les douceurs des loix de Diane. La Déeſſe vient les confirmer dans leur réſolution, tandis que le couple amoureux va achever ſa converſation ſous un myrrhe. Enfin, au cinquiéme Acte, Diane & l'Amour, ſuivis des Bergers qu'on vient de nommer, viennent ſe diſputer à qui doit demeurer la préférence. L'Amour emporte l'avantage : Myrtil & Cloris ſe rangent ſous ſes loix : & Diane abandonnée de ſes ſujets, eſt forcée de ſuivre ſon vainqueur, qui lui conſeille de ne plus diſſimuler.

DIANE.

Car on me penſera touſiours Vierge auſſi bien
Comme ſi je l'étois, quand on n'en ſçaura rien.

Imitez cet exemple, dit l'Amour en s'adreſſant aux Spectateurs.

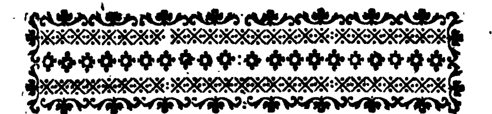
Faites de voſtre honneur, comme elle fait du ſien,
Qui touſiours eſt entier, mais qu'on en ſçache rien.

1602. Et par elle apprenez que les plus fines Dames
De pareilles douceurs entretiennent leurs ames
Dedans leurs cabinets, & que bien sottes sont
Les filles aujourd'hui, qui comme elles ne font.

Si l'on en juge par les titres des Poësies de la Valletrye, on pourra présumer qu'il étoit connu, & qu'il a été employé pour la composition des vers de quelques Ballets, ou Mascarades du tems. Il avoit quelque talent, mais il n'entendoit point le Théatre, & ses vers sont trop souvent parsemés de grossieres équivoques.



AMAN



AMAN, OU LA VANITÉ, 1602.

TRAGÉDIE

D'ANTOINE DE MONCHRÉTIEN.

SAns vouloir entrer dans le détail d'un ſujet qui a été préſenté plus d'une fois ſur la Scene Françoiſe, il ſuffira de dire que l'Auteur a donné ici une hiſtoire complette de ce Favory d'Aſſuérus, & qu'il a ſuivi aſſez exactement la narration de l'Ecriture Sainte. On ſe doute bien que les régles de la Tragédie n'y ſont pas fort exactement obſervées : mais qu'importe? Monchrétien n'a jamais ſongé à réformer les abus de ſon ſiécle. Cette Piéce n'eſt pas meilleure que les précédentes : voici quelques vers qui ſerviront à prouver que la verſification en eſt auſſi foible.

1602. Au premier Acte, Aman vante son pouvoir sans bornes.

En effet, je suis Roy : le titre je n'en porte,
Mais baste, c'est tout un, si le Roy nommer se peut,
Qui fait tout ce qu'il dit, & dit tout ce qu'il veut.

Malgré toute ma grandeur, ajoute-t'il,

Un Juif, race maudite,
Cent & cent fois le jour, m'outrage & me dépite.



1603. # DIDON SE SACRIFIANT, TRAGEDIE D'ALEXANDRE HARDY.

L'Auteur qui joint un argument à toutes ses Piéces, n'a pas cru nécessaire d'en mettre un à celle-cy. « Quiconque, dit-il, ignore ce sujet, » pourra le puiser dans le quatriéme » Livre de l'Enéïde. » C'est aussi ce que

nous conseillons au Lecteur, nous contentans de rapporter les reproches que Didon fait à Enée, & dont il ne trouvera pas le modéle dans Virgile. 1603.

Trompeur, à quel but donc aspira ton dessein,
De ma pudicité perpétrant le larcin,
Au creux de cette roche à mon malheur funeste?
Roche; où te l'exposa la vengeance céleste;
Me cuidois-tu sujette à la lubricité?



HECTOR,

TRAGÉDIE

D'ANTOINE de MONCHRÉTIEN.

VOici la cinquiéme Piéce de cet Auteur, qu'il fit imprimer l'année suivante 1604. avec ses précédentes Tragédies, retouchées de sa façon: il dédia cette nouvelle édition au Prince de Condé, à qui il vouloit faire sa cour. « Je les ay remaniées, dit-il, dans son » Epître, Piéce à Piéce, & leur ai don» né comme une nouvelle forme, à l'i-

1603. » mitation du Peintre, lequel voulant » tirer au vif la figure d'un Prince, en » ébauche grossierement les traits qui » le font desià reconnoistre, mais après » avoir adjousté les couleurs, & con- » duit son Ouvrage jusques à perfec- » tion, ce semble estre une autre cho- » se, & néantmoins c'est la mesme » chose. Le cœur me dit qu'elles vous » seront agréables, en contemplation » d'Hector que je fais marcher à leur » tête. »

Il est vrai qu'Hector paroit travaillé avec plus de soin, & que l'Auteur a tâché d'annoblir de tout son possible le Héros de sa Tragédie, mais il s'en faut beaucoup qu'elle mérite les louanges excessives que Brinon lui donne dans les stances que voici :

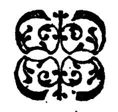
Ce Brinon est le même Poëte Dramatique dont on parlera ci-dessous.

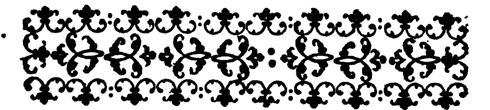
Si je ne sçavois bien que l'Ouvrier de Nature
Donne une ame de vie à chaque Créature,
Et cette ame pour estre en un corps seulement :
Je voudrois embrasser l'erreur de Pythagore,
Et croire qu'après nous nos ames von encore
Dedans des corps nouveaux vivre nouvellement.

1603.

Monchreſtien ne vivroit que de l'ame admirable
Du Tragique Garnier, tant leur eſprit ſemblable
Se fait voir en leurs vers également parfait.
Tout ce que je remarque entr'eux de différence,
C'eſt que l'age paſſé cede au noſtre en ſcience,
Car, pour dire le vray, Monchreſtien a mieux fait.

Sur un Théatre neuf, hauſſé de cinq étages,
Il éleve ſa gloire au deshonneur des âges,
Qui ne pûrent jamais un tel homme porter.
Il nous a mis les vers au point de leur bien eſtre,
Et la Scene ſi haut, que l'on ne peut connoiſtre
S'elle deſcend du Ciel, ou s'elle y veut monter.





1603. BERGERIE,

En cinq Actes & en Prose.

Par ANTOINE *de* MONCHRESTIEN.

SI ce titre est vague, & trop général, on conviendra, en lisant l'Extrait suivant, qu'il n'est pas aisé d'intituler un Poëme, dont le sujet des plus embrouillez, & qui n'a aucun but, si ce n'est, que la mode du tems exigeant des Auteurs de terminer leurs Volumes par une Pastorale; Monchrétien a voulu s'y conformer: mais n'ayant pas le talent de l'invention, & ne voulant rien devoir à celle des autres, il a cru s'acquitter de son obligation, en cousant à la suite les uns des autres, des Dialogues de Bergers, qui ne sçavent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils prétendent. Cette Critique général de la Pastorale de Monchrétien, peut convenir à toutes les autres de ses Contemporains, qui ont presque les mêmes défauts.

L'analyſe ſuivant mettra au fait de celle-ci, dont Cupidon fait le Prologue, & déclare qu'il va montrer les effets de ſa puiſſance infinie. 1603.

ACTE PREMIER.

FOrtunian, amoureux de l'inſenſible Dorine, vient ſoupirer dans un endroit écarté : il eſt ſurpris par Philiſtille, vieille Bergere, qui l'a aimé inutilement, & qui pour ſe venger le raille ſur ſa nouvelle paſſion, & enſuite lui offre de bonne foi ſes ſervices, & ſon pouvoir magique. A peine ont-ils quitté la ſcéne, que Blondin & Grinand, amoureux de Céleſtine & de Lucrine, ſe font une confidence réciproque. Alerin & Formino paroiſſent après : le premier feint d'aimer Dorine, & dans un *à parte* dit qu'il va chercher Landrine. Dans la quatriéme ſcene, Alertine, Amante de Mirthonis n'en reçoit que des duretés.

ALERTINE, *s'en allant.*

Adieu donc, ingrat Berger.

MIRTHONIS.

Adieu, ſotte Nymphe.

1603. & Blondin épousent Lucrine & Céleſtine ; Aglaſte donne la main à Cornilian, & enfin Mirthonis ſe réconcilie avec ſa fidelle Alertine.



1604. # SCÉDASE
OU
L'HOSPITALITÉ VIOLÉE,
TRAGE'DIE
D'ALEXANDRE HARDY.

DEux jeunes hommes de Sparte, ſous le nom ſacré de l'Hoſpitalité, ſont reçûs dans la maiſon de Scédaſe, pauvre habitant de Leuctres, deviennent amoureux de ſes deux filles, les violent, & les égorgent enſuite, pour ne laiſſer aucun témoin de leur crime. Scédaſe à ſon retour découvre le malheur & le meurtre de ſes filles, & meurt de douleur. Voilà en peu de mots le ſujet de cette Tragédie, tiré

de Plutarque, vie de Pélopidas, & à la
fin de ses Histoires Amoureuses. « Ou- 1064.
» tre que ce n'est pas une nécessité, »
dit M. Corneille, *Discours sur la Tragédie*, « de ne mettre que les infortu-
» nes des Rois sur le Théatre, celles des
» autres hommes y trouveroient place,
» s'il leur en arrivoit d'assez illustres,
» & d'assez extraordinaires pour la mé-
» riter ; & que l'Histoire prit assez soin
» d'eux pour nous les apprendre. Scé-
» dase n'étoit qu'un paysan de Leuctres,
» & je ne tiendrois pas la sienne indi-
» gne d'y paroître, si la pureté de no-
» tre scene pouvoit souffrir qu'on y
» parlât du violement effectif de ses
» deux filles. » Non seulement Hardy
est tombé dans ce deffaut, mais il fait
enlever de force les deux filles de Scédase, & l'on entend dans la coulisse,
les cris qu'elles font pendant qu'on leur
fait violence. Le Lecteur est averti
que Hardy n'étoit pas fort difficile sur
le choix des sujets, & encore moins sur
la maniere de les traiter.



1604. # PANTHÉE, TRAGÉDIE D'ALEXANDRE HARDY.

PAnthée, prisonniere de Cyrus, est mise sous la garde d'Araspe, qui abusant de cette confiance, ose découvrir sa passion. La Princesse est si satisfaite de la maniere dont Cyrus punit cette insolence, qu'elle engage Abradate son époux dans les intérêts de ce Roy: au service duquel il perd la vie. Cette histoire tirée de Xénophon est très-connue, sur-tout sur la scene Françoise. Hardy a suivi exactement son Auteur: il suffit d'ajouter quelques morceaux de sa versification.

Au troisiéme Acte, Scene seconde, Abradate s'informe avec une curiosité un peu trop jalouse, de quelle façon Panthée a été traité par le Vainqueur.

ABRADATE.

Comment t'es-tu portée en ta captivité?

PANTHÉE.

Comme une tendre fleur que Phœbus a quitté,

1604.

Comme un poiſſon privé de ſa demeure humide,
Comme un eſprit errant au port Achérontide.

ABRADATE.

Un Vainqueur de ce grade, en l'avril de ſes ans,
Près de toy ne ſentir les aiguillons cuiſans,
Qui rebellent la chair de noſtre obéiſſance?
Cela me ſentiroit ſon ſiécle d'innocence.

PANTHE'E.

Sente ce qu'il voudra, je n'ay reçû de luy
Que toute courtoiſie en ce lugubre ennuy.
Non content de vouloir ſa volupté reſtraindre,
Mais de qui mon honneur avoit bien plus à craindre.

ABRADATE.

Qu'il n'a point de propos tâché de t'ébranler?

PANTHE'E.

Onc je ne l'entendis que chaſtement parler.

ABRADATE.

Ni des flateurs commis la ruſe m.....

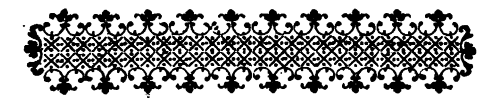
PANTHE'E.

Contr'eux pour ce ſujet il a pris ma querelle.

Dans la premiere ſcene du quatriéme Acte, Panthée raconte à ſa confi-

1604. dente un songe qui lui annonce le malheur qu'elle va éprouver.

Quasi jusques au point que l'aube retournée
Laisse de son Thiton la couche infortunée,
Que l'oiseau vigilant nous annonce le jour,
Que Morphée chez nous fait un nouveau séjour,
Et qu'il ouvre la porte aux songes prophétiques,
Aux songes prédisans les malheurs domestiques :
Lors une grêle voix, telle que des esprits,
Sa clameur en ces mots à peu près a compris.
Saoule toy de plaisir, desastreuse Panthée,
Tandis que tu en as la moisson souhaitée ;
Carresse ton espoux pour la derniere fois :
Vaincœur, sa brave mort couronne ses exploits,
Tu ne le reverras qu'aux plaines elisées,
Où se réuniront vos ames divisées,
Les Vierges de l'Erebe ont décrété sa mort,
Il faut que les mortels fléchissent à leur sort.
Prend ton dernier adieu, represse lui la lévre.
A ces mots éveillée en une ardente fiévre,
Peureuse, j'obéis à son commandement,
De mes pleurs arrosant Adrabate dormant.



LUCELLE,

1604.

TRAGI-COME'DIE

MISE EN VERS FRANÇOIS

Par JACQUES DU HAMEL,

NOus avons rendu compte ci-dessus d'une Comédie de ce nom, de la composition de Louis Le Jars. La Piéce que voici, quoiqu'intulée Tragi-Comédie, est cependant la même mise en vers, avec quelques légers changemens. Comme l'intrigue en est assez amusante, on ne sera pas fâché d'en trouver un extrait plus circonstancié.

ACTE PREMIER.

LE Baron de Saint Amour, devenu amoureux de Lucelle, fille de Carpony, riche Banquier de Lyon, employe l'entremise de Belle-Acceüil, espéce d'intrigant, (la suite fera voir que

1604. ce personnage est inutile.) Carpony content d'une brillante fortune, & de se voir pere d'une fille d'un mérite accompli, ordonne à Philippin de faire venir son Facteur. Ascagne (c'est ainsi que ce Facteur se nomme) joue à peu près le rôle du Valere dans l'Avare : comme lui, déguisé sous un faux nom, il feint d'entrer dans les vues intéressées de son Maître, pour gagner sa confiance, & en même-tems faire sa cour à la fille.

ACTE II.

QUoique très-persuadé de la sagesse de Lucelle, l'avare Carpony voyant qu'il ne peut se dispenser de songer à la pourvoir, lui déclare enfin ses intentions avec bien de la peine.

CARPONY, *à part.*

O Déesse nopciere, excuse mon regret.

à Lucelle.

Mais la fortune aussi vous offre un Saint-Amour

Baron de qualité & Prince de mérite.

Lucelle répond froidement à son

pere, qu'elle eſt plus contente de demeurer auprès de lui, & qu'elle ne veut point ſe marier. A peine Carpony a-t'il quitté la ſcene, que Marguerite vient annoncer l'arrivée d'Aſcagne, & ſort dès qu'il eſt entré. 1604.

MARGUERITE.

Adieu, pauvre Lucelle,
A vous petit Muguet, je la laiſſe pucelle, &c.

La converſation des deux Amans eſt très-tendre : quoiqu'Aſcagne y paroiſſe un peu trop novice, mais il promet d'épouſer, & accepte avec plaiſir un rendez-vous pour le lendemain matin. De ſon côté, l'amoureux Baron ſe plaint à Bonadventure des cruautés de ſa belle.

BONADVENTURE.

Mon Maiſtre, il nous faudroit du canon
pour l'avoir ;
Son cœur eſt un rocher, qui roulant par la
voye
Eſt icy deſcendu des hauts monts de Savoye.

Le Valet ajoute qu'il fera ſon poſſible, & qu'il n'en déſeſpere pas. Le hazard lui fait rencontrer Philippin ; ces deux Valets s'embraſſent, & ſe reconnoiſſent pour ancien camarades : Bonadventure parle en confidence de la

1604. passion du Baron, & ajoute que c'est un homme généreux, qui récompensera bien les services qu'on lui rendra : Laisse-moi faire, dit Philippin :

Quand Phoebus aura fait demain son demi-tour,
Qu'il s'en aille à Saint Jean, il verra son Amour
Qui deviendra Commere.

ACTE III.

LUcelle déclare net à Saint Amour, qu'il doit cesser des poursuites infructueuses. En la quittant, ce Baron trouve Belle-Acceüil, qui lui propose un tour de promenade, pour dissiper son chagrin. Pendant ce tems-là, l'impatiente fille se plaint à Marguerite de la négligence d'Ascagne : il arrive un moment après, mais malgré ses précautions, & l'obscurité de la nuit, il est apperçû de Philippin.

PHLIPPIN, *à part.*

Que présage cecy ? qu'Ascagne sans chandelle
Va de nuit & de jour à la chambre à Lucelle ?

1604.

Ne craint-il point marchant sans clarté, ne sçais ou,
Comme un aveugle-né, trébucher en un trou.

Lucelle témoigne quelque surprise à l'arrivée d'Ascagne : cet Amant la rassure, & lui proteste que son dessein est de l'épouser ; ce qu'il promet autentiquement, & sort après être convenu de l'heure de se revoir. Philippin qui a entendu toute leur conversation court chercher Carpony, & trouvant en chemin le Baron, qui vient avec un Luth pour divertir sa Maîtresse, il lui fait part de ce qu'il vient d'entendre. Saint-Amour sort en jurant qu'il se vengera de son Rival.

ACTE IV.

CArpony n'est pas moins irrité contre sa fille, & encore plus contre Ascagne.

CARPONY *à Philippin.*

Çà, çà, mon coutelas? morbleu nous les aurons,

1604. C'eſt fait d'eux : autrefois, ès-guerres d'Italie
Au jeune Rodomont j'ay bien oſté la vie.
Et ſi durant ce tems il y en eut eu trois
Qui m'euſſent ſecondé, noſtre bon Roy François,
N'eut gagé l'Eſpagnol de la rançon des Gaules.

Ne faiſons point de bruit dit Philippin. Aſcagne cependant ſe gliſſe dans la chambre de Lucelle.

LUCELLE *à Aſcagne.*

Aſcagne, approchez-vous, mettez-vous dans les draps :
Le ſerain n'eſt pas bon pour un homme en chemiſe,

Elle veut enſuite ſe deffendre de ſes carreſſes.

ASCAGNE.

Voulez-vous tout quitter ?

LUCELLE.

Non, non, j'ay bon courage :
Mais tandis de rechef, je t'adjure d'un point,
Sois loyal & diſcret.

ASCAGNE.

Ne vous ſouciez point.

A ce mot Philippin enfonce la por-

te, surprend Ascagne, & avertit Carpony, qui l'envoye aussitôt prendre du sublimé chez un Apotiquaire. Philippin revient, & présente à Ascagne le poison & un pistolet, dont il lui laisse le choix. 1604.

ASCAGNE.

Voilà de mon service un salaire farouche.

Avalez-en la moitié, répond Philippin, qui reste exprès pour le voir expirer. Ce jeune homme déplore son sort, ajoutant qu'il est Prince Polonois, & fils du Palatin de Posnanie. Loin d'être touché de ce discours, le malin Valet le raille encore sur sa noblesse : On dira, ajoute-t-il, ...

PHILIPPIN.

Il mourut en contant,
En contant il mourut; bref finissant sa vie,
Je me représentois le triste Jérémie.

A peine Ascagne a perdu connoissance, que le barbare Banquier fait porter son corps à Lucelle, avec le reste du poison, qu'elle prend d'autant plus volontiers, qu'elle veut aller rejoindre son Amant. Le Baron entre, & trouvant Marguerite en pleurs, lui demande où est Ascagne? Je n'en sçais rien, répond la désolée servante.

1604.

SAINT-AMOUR.

Ne me le celez point, ma belle, je vous prie,
Aussi-bien est-il mort, où je perdrai la vie.

MARGUERITE.

Las! quel bruit langager vous a jà adverty?

SAINT-AMOUR.

Quoy! Ascagne est-il mort?

MARGUERITE.

Ouy.

SAINT-AMOUR.

Et j'estoy party
A dessein de venir chastier sa cautelle.

ACTE V.

BAustrald envoyé par le Palatin de Posnanie, pere d'Ascagne, vient annoncer à ce jeune Seigneur que ses affaires sont accommodées, & qu'il peut, quittant son faux nom, revenir en sureté au Païs de sa naissance. Il apprend du Baron son accident, & après avoir vomi mille imprécations contre l'auteur de cette cruauté, il va chercher la justice. Carpony intimidé par ses menaces, ordonne à Philippin de seller son cheval, & prêt à s'enfuir il est arrêté par Claude l'Apotiquaire,

qui vient assurer que le prétendu poison, n'est qu'une potion somnifere : il en donne ensuite la preuve, en faisant revenir ces deux Amans. Baustrald à son retour fait difficulté de croire cet heureux changement, jusqu'à ce qu'il l'entende certifier de la propre bouche d'Ascagne, qui prie Lucelle de vouloir bien l'accompagner en Pologne; Ouidà, répond cette fille, en faisant une profonde révérence. 1604.

LUCELLE.

Je vous assisteray pour honorer tousiours
La Dame qui sera digne de vos amours.

Le Prince réïtere la parole qu'il lui a donné de l'épouser, & de n'aimer jamais qu'elle.

LUCELLE *aux Spectateurs.*

Belles dont la beauté n'est point si profitable,
Si vous aviez autant, vous diriez le semblable.
Apprenez comme moy d'aimer un estranger,
Puisque le plus grand heur est au plus grand danger.
Si je n'eusse perdu ce titre de pucelle,
Je n'aurois d'autre nom, que le nom de Lucelle.
Mais heureuse perdant cette virginité,
De vierge je parviens à la Principauté.



MÉLÉAGRE,

1604.

TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

MÉléagre ouvre la Scene & déplore le sort des Rois, qui doivent incessamment veiller à la sureté, & la tranquillité de leurs Sujets; les Héros de la Gréce viennent lui offrir leurs secours, pour exterminer le monstrueux Sanglier qui désole le Païs. Atalante, Princesse d'Arcadie, vient en augmenter le nombre, & reçoit des complimens, la plupart ironiques. Un Messager vient rendre compte du succès de la chasse; Méléagre ordonne qu'on porte à la Princesse la hure de l'animal : cette préférence marquée offense les oncles du Roy, & les porte à des desseins violens.

PLÉXIPPE.

L'affection du Roy qui ne vit plus qu'en elle.
Sans doute épouseroit, à l'heure sa querelle.

TOXÉE.

1604.

TOXE'E.

L'affection du Roy ne ranimera pas
Une ombre féminine envoyée au trépas.

PLEXIPPE.

Le supplice en cela excéderoit l'offense,
A l'endroit d'une Vierge, ains d'une pure enfance.

TOXE'E.

L'Aspic, ne la Vipere éteins ne font pas peur.
Et sa vie autrement nous est une vapeur.

PLEXIPPE.

L'injure ne provient que de qui la guerdonne.
Elle n'a point failly prenant ce qu'on luy donne.

TOXE'E.

Mais ce traître animal une fois irrité,
Ne se r'appaise plus ?

PLEXIPPE.

Tu dis la vérité :
Toutesfois n'éprouvons que tard la violence.

Dans cette intention ils abordent Atalante ; & voyans que les discours sont inutiles, ils ont recours à la force, & lui arrachent des mains la fameuse hure qui cause leur jalousie.

PLEXIPPE.

1604. Malgré toy nous l'aurons, & lache soudain prise.

ATALANTE.

Au secours, citoyens, on me force surprise.

CHŒUR DES FILLES.

Accourez vîte, amis, des voleurs inhumains
Dessus qui vous liberent osent mettre les mains.

TOXEE *tenant la hure, & bravant Atalante.*

Implore désormais qui tu voudras, paillarde,
Et renonce à la part du présent qu'on te garde.

ATALANTE *au Chœur des Filles.*

Cela suffit, allons comme pleines d'effroy
De ce pas nous jetter ensemble aux pieds du Roy.

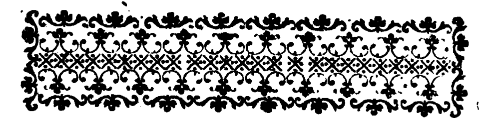
Sur ces plaintes, Méléagre mande les deux Princes, & leur ôte la vie sur le Théatre : lorsqu'il leur a donné le dernier coup, Atalante s'avise de vouloir l'empêcher.

ATALANTE.

Hé ! Sire, refrenez....... (*à part.*) la colere l'emporte,
Et pour le retenir je ne suis assez forte.

Althée apprend avec un chagrin ex-

trême ce qui vient d'arriver, & malgré les conseils de sa Nourrice, elle prend la résolution de faire périr Méléagre. Idmon vient ensuite pour faire le récit de la mort de ce Prince, mais la furieuse Althée, par une adresse du Poëte, l'interrompt, & évite ainsi l'ennuy d'un récit. 1604.



LA RODOMONTADE, 1605.

TRAGE'DIE

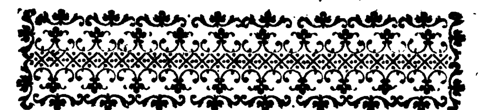
DE CHARLES BAUTER,

Cachée sous le faux nom de Meliglosse.

L'Auteur qui avoit envie de prendre un nom supposé, n'en pouvoit choisir un qui convienne plus mal à sa versification, qui est fort au-dessous de la médiocre. L'Analyse suivant fera juger du Plan & de la conduite de son Poëme.

Au premier Acte le Duc Aymon, autorisé par l'Empereur Charles, veut marier Bradamante à Léon Prince de

Grece. Roland, Marphise, & Olivier
1605. représentent inutilemeut que cette Princesse est promise à Roger, qui l'aime, & en est aimé. Les oppositions de Renaud n'ont pas plus d'effet. Le Duc perdant patience, menace de prendre un bâton pour ranger à son devoir ce fils insolent. Enfin, après bien des contestations, & des discours peu séants dans la bouche des uns & des autres, arrivent Roger & le Prince de Grece. Ce dernier finit la dispute, & proteste hautement qu'il cede Bradamante à son Rival. L'Empereur & le Duc Aymon y donnent leur consentement. On célébre au second Acte ce mariage par un magnifique Tournois : Rodomont s'y présente pour combattre Roger, & perd la vie. Le reste de la Piece se passe aux Enfers. L'Ombre de Rodomont répand une terreur universelle dans le sombre Empire. Caron craint de le recevoir dans sa Barque. La seule Ombre de Mandricard ose lui faire tête. Leur duel finit par la chute des deux Ombres dans le fleuve Lethé, dont la Vertu rend la tranquillité à celle de Rodomont.



LA MORT DE ROGER,

1605.

TRAGE'DIE

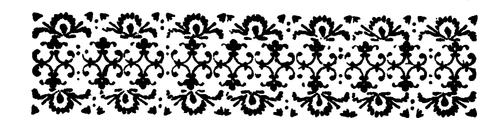
IMITATION DE LOUIS ARIOSTE,

Par CHARLES BAUTER,

sous le nom de Méliglosse.

NOus ne nous arrêterons pas à cette Piece, qui n'est qu'une grossiere Traduction de l'Arioste, & ne présente rien digne de l'attention du Lecteur. Elle est cependant différente d'une autre du même nom, postérieure à celle-cy de plusieurs années. Ces deux Tragédies parurent imprimées en 1605. avec quelques Poësies intitulées les Amours de Catherine, où Bauter célebre une certaine fille de Bayeux appellée Catherine Scelles, qui étoit sa Maîtresse, & dont il vante la voix charmante, & les talens

1605. pour le Luth. Charles Bauter étoit Parisien : c'est tout ce qu'on sçait de lui.

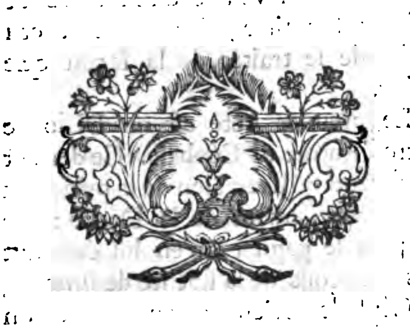


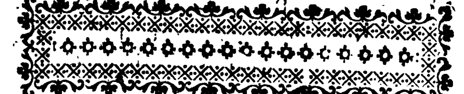
L'ESCOSSOISE, OU LE DÉSASTRE, TRAGÉDIE

D'ANTOINE DE MONCHRÉTIEN.

CEt évenement a été présenté plus d'une fois sur le Théatre François : Monchrétien est le premier qui ait osé le faire, peu d'années après qu'il est arrivé. Comme il dédia sa piéce à Jacques I. Roy de la Grande Bretagne, propre fils de Marie Stuard l'Héroine de sa Tragédie, il a voulu la placer à la tête de ses Ouvrages, quoiqu'elle soit la derniere de sa composition. En conservant le fond de l'Histoire, & passablement le carac-

tere de cette malheureuse Reine d'Ecosse, il a rejetté, autant qu'il a pu, l'odieuse résolution d'Elisabeth sur les conseils pernicieux de ses favoris, & de l'Assemblée des Etats, qui, si l'on en croit l'Auteur, ont fait violence à la Reine d'Angleterre, naturellement portée à la clémence. Davisson, Gentilhomme de Marie Stuard, vient lui annoncer son fatal Arrêt. L'infortunée Reine remplit le quatrième Acte de ses plaintes. Au cinquieme un Messager raconte sa mort Héroïque. Le Chœur des Demoiselles veut la pleurer, mais le Messager leur dit de changer ces cris funebres, en des chants de louanges, qui terminent la Tragédie. 1605.





1605. # PROCRIS

OU

LA JALOUSIE INFORTUNÉE,

TRAGI-COMEDIE,

D'ALEXANDRE HARDY.

LE sujet de cette Piéce est assez funeste au principal personnage pour mériter le nom de Tragédie, si ce n'est qu'on veuille dire, que pour justifier son titre, l'Auteur s'est cru obligé de le traiter de la façon que voicy.

Le premier Acte est un Dialogue entre l'Aurore & Céphale. Ce dernier ne se rend qu'avec bien de la peine aux vifs empressemens de la Déesse : Elle ne peut le gagner qu'en lui donnant des soupçons de la fidélité de Procris, & Céphale ne s'engage qu'au cas qu'on lui en donne des preuves certaines.

Acte II. Scene I. le vieux Tithon

abandonné de sa volage épouse, forme ces tristes plaintes. 1605.

TITHON.

Après avoir séché la fleur de nos Printems,
Mal propres à fournir leurs lascifs passetems,
Voilà comme ce sexe au Ciel, & en la terre,
Son venin contre nous indifférent desserre :
Il court insatiable après la nouveauté
Depuis que la vigueur nous manque & la beauté.
Encore mon malheur est d'autant plus extrême
Que je ne puis mourir, toujours en estat même.

Il faudroit cependant songer à remédier à votre mal, lui dit Pritanne son Confident.

TITHON.

Pourvoir à ce scandale ? hélas ! de quelle sorte
Veu qu'à grand peine un pied devant l'autre je porte.

PRITANNE.

La patience donc vous serve de bouclier :
Un incurable mal voyez à pallier.

TITHON.

Pourquoy ?

D v

1605.

PRITANNE.

Les cornes sont jointes à l'hymenée ;
Et croît de puanteur la bourbe retournée.

TITHON.

Ce désespoir me tue.

PRITANNE.

Assez-y de douceur.

On ne sçait plus dans la suite ce que devient Tithon, qui paroît s'en tenir au parti de la douceur. Céphale vient après, travesti en Marchand, tenter la belle Procris, & la remplit de confusion en se découvrant.

L'Aurore revient au troisiéme Acte accompagnée de Céphale dont elle témoigne être très-satisfaite.

L'AURORE.

Contente de l'essay, je te donne le pris
Des meilleurs champions que couronne Cypris,
L'heureuse élection faite de son service
Qui ne sent rien de lourd, rien d'un simple novice,
Augmente à l'infini mon aise & mon amour.

Au quatriéme Acte, Polidame vient avertir Procris des intrigues de Céphale & de l'Aurore.

1605.

PROCRIS.

O désespoir horrible ! ô rage insupportable !
Que tu les as de près contemplés à loisir ?

POLIDAME.

Plus près, & plus long-tems que je n'avois
desir.

PROCRIS.

Qu'ils s'embrassoient ? &c.

Procris trop certaine de son malheur, veut, au cinquiéme Acte, surprendre son infidelle. Céphale appercevant quelque chose dans le buisson, tire une fleche, & perce la malheureuse Procris, qui expire entre ses bras. L'Aurore arrive pour consoler cet Amant au désespoir.

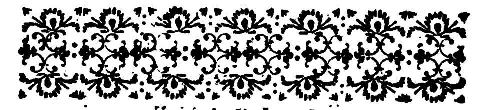
L'AURORE.

Quel remede à cela ? C'est un coup d'aven-
ture.

Ne t'afflige point, continue-t-elle.

Va ce corps enfermer d'un sépulcre honorable,
En quoy doresnavant tu luy es profitable.





1606.

ALCESTE
OU
LA FIDÉLITÉ;
TRAGÉDIE
D'ALEXANDRE HARDY.

ACte premier, Junon vient ordonner à Eurysthée de forcer Hercule à descendre aux Enfers, & d'en amener le terrible Cerbere. Admete atteint d'une maladie mortelle, ouvre le II. Acte. Euripyle vient dire que l'oracle d'Apollon a déclaré que le Roy recouvreroit la santé, si quelqu'un de sa parenté vouloit se dévouer à sa place. Le Pere & la Mere d'Admete alléguent d'assez pitoyables raisons pour se deffendre des prieres d'Euripyle : sur leur refus, Alceste prend son parti, & ne cache point qu'elle veut sauver la vie de son époux, aux dépens de la sienne.

Hercule prêt d'entreprendre le voyage des Enfers, vient prendre congé d'Admete, & le remercier de ses honnêtetés. Le Roy lui fait part de son affliction. Hercule le prie d'avoir bon courage, ajoutant qu'il est obligé par des raisons particulieres de visiter la nouvelle demeure d'Alceste, & qu'il compte la ramener au jour. 1606.

La Scène du quatriéme Acte est aux Enfers. On vient annoncer à Pluton, qu'Hercule a brisé les portes de son Empire, rompu les fers de Thésée: qu'il tient Cerbere enchaîné, & demande avec instance l'Ombre d'Alceste. Pluton étonné, s'emporte d'abord, & veut châtier cette insolence, mais ne voulant rien faire à l'étourdie, il demande le conseil de Radamante, & de ses autres Ministres, qui sont tous d'avis d'appaiser au plus vîte le fils de Jupiter, & d'étouffer cette querelle, dont les suites pourroient avoir de très-fâcheuses conséquences. Pluton est charmé au fond de son cœur de trouver tout le Conseil dans cette intention, mais pour conserver sa majesté, il ajoute ces réflexions.

PLUTON.

Chetif! trouve à ta honte un barathre plus bas;

1606. N'accepte désormais que le titre d'esclave,
Puisqu'un entrepreneur te commande, te brave.
Te prescrit une paix selon sa volonté.
Du moins, si je l'avois teste à teste affronté,
Que le sort m'excusant des armes journalieres,
Il falut du Vaincœur supporter les coleres:
Mais aussi de se prendre à un qu'on sçait plus fort,
A un désespéré, qui fait peur à la mort,
Que l'Univers redoute, & sous qui le ciel tremble,
C'est estre téméraire, & malheureux ensemble.
Donc appliquons au mal consulté l'appareil,
Celuy péche le moins qui péche par conseil.
Vous Auteurs en aurez la premiere infamie,
Et contre le poison d'une langue ennemie,
Opposez de rempart, j'attesteray toujours,
Qu'en courage abondant, je manquay de secours.

Hercule, & Thésée qui fait ici beaucoup de rodomontades, emmenent toujours Cerbere, & la belle Alceste, qu'ils présentent à son époux au cinquiéme Acte. Admete surpris n'ose croire qu'Alceste soit rendue à la vie,

jusqu'à ce qu'elle même lui confirme cette vérité par ses discours empressés. 1606.

HERCULE.

Allez du temps perdu récompenser la perte,
Vous jetter amoureux dedans la lice ouverte
Des humides baisers des douceurs de Cypris;
Tandis j'acheveray le voyage entrepris.

La Tragédie finit par un défi amoureux que la tendre Alceste fait à son Epoux, ajoutant ce petit reproche.

Que je l'embrasseray de l'amitié forcée
Quoique de toy premier je deusse estre embrassée.





1606.

DINA
OU
LE RAVISSEMENT,
PREMIERE TRAG'EDIE
SACRE'E
DE PIERRE DE NANCEL.

CEtte Tragédie & les deux ſuivantes du même Auteur, ont été imprimées ſous le titre de *Théatre ſacré :* Nous n'oſons aſſurer qu'elles ayent parues ſur ceux de Paris ; ce qui pourroit le faire préſumer, c'eſt qu'elles ſont dédiées au Roy Henry IV. Elles avoient été compoſées pour le fameux Amphithéatre de Doué, dont nous avons parlé au II. Volume de cette Hiſtoire, & il ſe peut que les Comédiens de Paris les ayent adoptées. Quoique Nancel veuille nous aſſurer que ces Tragédies ne ſont pas le coup d'eſſai de ſa verve Poëtique, & qu'il étoit

déja connu, on ignore cependant aussi parfaitement les autres ouvrages qu'il peut avoir composé, que l'Histoire de sa vie. Il est juste de faire précéder l'Extrait de ses Piéces, par l'Apologie qu'il en fait dans une Epitre au Lecteur *favorable*. Son discours paroît naïf, & rempli de vérité. Au reste, que peut-on penser du mérite des Piéces composées à la hâte, & par un Poëte qui n'entendoit point du tout le Théatre, puisque les meilleures du tems étoient à peine supportables? 1606.

« Je suis tellement embrouillé avec » les Muses » (c'est Nancel qui parle) » depuis quatre ans entiers, que je » comptois n'escrire jamais, lorsqu'il » plût, je ne sçais par quelle esmotion, » à Messieurs de Doué en Anjou, de » faire élection de moy pour relever » leur Amphithéatre, & me bouche» rent toutes les avenues & toutes les » issuës de refus: & fus contraint, par » toutes les douces violences du devoir » & de la bienséance, de me laisser » aller, & de me laisser vaincre. Qui » fut cause, que cette envie surve» nant, à la naturelle promptitude que » Dieu a donné à ma plume, je fran» chis fort facilement chacune des Tra-

1606. » gédies, en si peu de tems, qu'il n'est » pas quasi vraisemblable, bien qu'il » soit véritable. La plus longue, & la » plus forte n'ayant point passé dix & » sept jours, & sans grand effort d'esprit. » J'en appelle leur science, & ma conscience; & je dirai que les sujets sont » merveilleusement maigres, & plats » dans le fonds de l'Histoire, & qu'il a » falu que je me sois roidi, & relevé à » l'encontre, pour les rehausser par les » ombrages, & par les jours des Episo- » des, & pour enrichir par l'artifice ce » que la matiere me nioit d'elle-même. »

Jacob ouvre le premier Acte de la Tragédie de Dina, par une priere qu'il fait à Dieu, pour être préservé d'insulte dans une terre étrangere. Dina s'entretient au second avec sa confidente Hébé qui lui conseille de se divertir, & d'aller voir les fêtes qu'on prépare dans la Ville. Sichem survient accompagné d'Eros (a): au premier

(a) Hébé, Déesse de la jeunesse, est la confidente de Dina. L'Auteur feint qu'Eros, qui est l'Amour, occupe un pareil emploi auprès de Sichem: la morale de ces personnages se comprend aisément. Voici un essai de l'*Artifice du Poëte & des ombrages & jours d'Episodes*, dont il s'est servi pour enrichir la matiere qu'il avoit à traiter, & qui lui sembloit maigre & plate.

instant il est épris des charmes de la belle Dina, & sans user de détour, lui déclare qu'il la veut faire Reine, en lui donnant la main. 1606.

DINA.

Mais mon Dieu, que dira Jacob de ma sotise ?

SICHEM.

Je feray bien la paix, par tant qu'il vous suffise,
Reposez-vous sur moy, nous le contenterons.

Au troisiéme Acte, Dina paroît très-honteuse de la foiblesse qu'elle a eu pour Sichem : Hémor, pere de ce jeune Prince, n'est point content de cette étourderie : cependant le Chœur des Noces chante toujours l'Epitalame ; Jacob instruit Lia, dans l'Acte suivant, du malheur arrivé à Dina : cette Mere offensée ne respire que la vengeance ; Siméon & Lévi la remplissent au cinquiéme Acte, par le massacre des Sichimites.





1606.

JOSUÉ

OU

LE SAC DE JÉRICHO,

DEUXIEME TRAGEDIE SACRÉE

DE PIERRE DE NANCEL.

LE sujet de cette Piece est tiré du Livre de Josué, & contient la prise miraculeuse de Jéricho, précédée des moyens dont ce Général s'est servi pour y parvenir : le cinquiéme Acte comprend la punition d'Achan, qui s'étoit rendu coupable, en dérobant sécrettement une partie du butin.





DÉBORA, 1606.

OU

LA DÉLIVRANCE.

TROISIEME TRAGEDIE SACRÉE

DE PIERRE DE NANCEL.

L'Auteur ayant employé des *Ombrages* pour enrichir ce sujet, nous nous croyons obligés d'entrer dans un plus grand détail. Jabin, Roy de Chanaan, & Débora, Chef des Israélites, s'apprêtent de part & d'autre à une bataille décisive. La derniere donne le commandement de l'Armée du Peuple de Dieu à Barac, qui ne l'accepte qu'avec peine.

DEBORA.

Ne vous chaille, Barac, Dieu bataille pour nous.

BARAC *secouant la tête.*

Voire chacun pour soy, dit-on, & Dieu pour tous.

DE'BORA *le regardant fixement.*

1606. C'est un faire le faut, ce n'est point raillerie.

Sisara, Général des troupes de Jabin, vient au troisieme Acte prendre les ordres de ce Roy. Débora donne ensuite les siens à Barac, & lui indique les Tribus qui doivent servir.

DE'BORA.

Zabulon, Nephtalim, ce sont les deux lignées ;

BARAC.

Ce sont les deux aussi que vous m'avez désignées.

DE'BORA.

Dieu luy-mesme, non moy, ce triage a voulu.

Haber s'entretient ensuite avec sa femme Jahel de l'évenement du combat qui se prépare : Dans le fond de son ame il fait des vœux pour les Chananéens. Eh quoy ! dit-il,

Et Débore & Barac, & quelques morfondus
Battront à leur plaisir ces Peuples esperdus ?

JAHEL.

Pour Dieu, Haber, tout beau, ne tournez en risée
De la force de Dieu la gloire plus prisée.

Les deux Armées se présentent en bataille au quatrieme Acte ; Sisara harangue ses soldats, tandis que Débora exhorte les Israëlites. 1606.

« Pause : icy la bataille se donne » (*a*).

Les Israëlites victorieux rendent graces à Dieu par des Cantiques de louanges. Sisara vient au dernier Acte se réfugier chez Jahel, qui conformément à l'Ecriture Sainte, lui enfonce un cloud dans la tête, pendant son sommeil. Elle court aussitôt annoncer à Débora que le Chef des ennemis est en son pouvoir ? Allons vîte l'assommer dit le brave Barac. Je vous ai évité cette peine, répond Jahel.

JAHEL.

Il a passé le bac.

BARAC *s'écriant*

Ha femme plus que femme, outrepasse des femmes.

Scene derniere, Dromo rend compte à Jabin de la déroute de son armée & de la mort du Général.

(*a*) Quoique cette façon de parler convienne mieux aux anciens Mysteres, cependant on trouvera des exemples de bataille donnée sur le Théatre dans Hardy & ses contemporains.

1606.

JABIN.

Qu'on me donne une eschelle afin qu'aux
cieux je monte,
Et que tous ces sots Dieux, dont je ne fais
nul compte,
J'arrache de leur trosne, espeurez, effrayez
Qu'à plaisir je les foule & pieds & poings
liez.

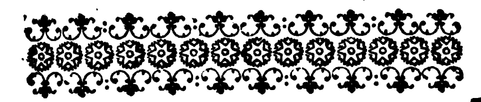
Ce Roy termine ses fureurs par un coup de poignard.

DROMO *voulant le retenir.*

Sire, que faites-vous ? Hélas ! le grand scan-
dale,
De voir ainsi finir la Majesté Royale.
Il a taillé sa mort avec sa propre main,
Ne pouvant supporter son désastre inhu-
main.



ARIADNE



ARIADNE RAVIE, 1606.

TRAGI-COME'DIE

D'ALEXANDRE HARDY.

LA défaite du Minotaure & l'enlévement des deux filles de Minos, sont des évenemens que l'on suppose arrivés avant l'ouverture de la Scene. Cet accident renouvelle la douleur du Roy de Crete, & lui rappelle la funeste mort de son fils Androgée.

MINOS.

Privé du seul appuy de l'âge qui me presse,
Je sens de jour en jour s'accroistre ma tristesse:
Sa présence qui fait ores plus de besoin,
R'enflamme mes douleurs, & m'aggrave de soin.
Hélas! pour décider si profonde matiere,
Il faut estre Monarque, & avoir esté Pere.

La Scene est transportée au second Acte, dans l'Isle de Naxe; Thésée, amoureux de la jeune Phédre, ne sçait par quel moyen lui faire connoître sa passion, & se débarrasser de celle de

1606. son aînée. Phalare son confident lui conseille d'étouffer ces remords importuns.

THESE'E.

Ton sage avis m'emplit d'espérance, & de cœur.
N'estoit que je redoute un féminin rancœur,
A Phedre tu pourrois mon Mercure fidelle,
Dépeindre les tourmens que je souffre pour elle.

Phalare a beau représenter que tant de timidité ne sied point à un si grand Héros.

THESÉE.

O quelle différence il y a de combattre
L'ennemy présenté teste à teste en champ clos,
A l'extrême réduit, ou chatouillé de l'os,
Et suppliant ouvrir une amoureuse plainte.
Car d'employer, felon, l'outrageuse contrainte,
Vouloir de prime abord ravir sa chasteté,
(Préservez-moy, bons Dieux, de telle lâcheté)
C'est moy, c'est moy qui fais de ces crimes justice.
De ceux que j'ay puni je me rendrois complice.

Conformément aux ordres de Thésée, Phalare tache à persuader Phedre d'oublier Hippolyte, qui lui est promis, & de s'attacher au Roy. Vous ne recevrez aucune satisfaction de ce jeune Prince, lui dit-il, dont l'humeur est trop bizarre. 1606.

PHE'DRE.

Pourvu que la concorde en nostre couche habite,
De tous autres plaisirs, quant à moy je le quitte.

PHALARE.

La concorde ne peut en un lit habiter......

PHE'DRE.

C'est assez, je ne veux plus outre m'enquester.

PHALARE.

Pourquoy ? ce que Nature enseigne d'elle-même,
N'en parler librement est une erreur extrême,
On sçait à quelle fin le mariage est fait.

D'ailleurs, ajoute-t-il,

Ainsy luy de sa mere Amazone il retient,
Dans l'horreur des deserts d'ordinaire se tient :
S'offence de l'odeur des bonnes compagnies ;
A ses conceptions de la chasse finies,

1606. Nul entretien de grace, incivil, mal appris,
Bref, qui sert au commun de fable, & de
mépris.

Phedre consent enfin à suivre Thésée qui s'embarque aussitôt, sans s'inquietter du sort de la triste Ariadne. Cette Princesse s'éveille au quatrieme Acte, agitée par un songe effrayant. Elle appelle en vain Thésée qu'elle croit auprès d'elle, & après l'avoir longtems cherché, ne doutant plus de son malheur, elle se répand en pleurs & en invectives contre son infidelle. L'Ombre d'Androgée ouvre le cinquieme, & fait des reproches à Ariadne sur sa foiblesse : mais pour la consoler, il lui annonce l'arrivée de Bacchus. Ce Dieu suivi de Pan & de Silene vient par ses caresses, dissiper le chagrin de cette Amante : ses deux Confidens le secondent & croyent la faire rire avec leurs fades plaisanteries.





1606.

ALPHÉE OU LA JUSTICE D'AMOUR, PASTORALE

De l'invention d'Alexandre Hardy.

CEtte Pastorale, ainsi que toutes celles d'Hardy, est en vers de dix syllables. On verra par l'argument suivant si l'Auteur a dû tirer beaucoup d'honneur de cette invention.

« Isandre, vieil Berger, autant re-
» nommé entre les Arcades pour ses
» richesses & prudhommie, que pour
» l'incomparable beauté d'Alphée son
» unique, ayant sçu de l'oracle, que le
» mariage de sa fille susciteroit de
» grands troubles à sa maison, afin
» d'obvier aux accidens, se résolut de
» ne la point marier : & de fait, la
» tenant recluse chez soy, il ne luy

1606. » permet la hantise, de personne.
» Toutesfois l'ayant, selon la coutume,
» menée aux Palilies, elle perdit son
» pere en la presse, & fortuitement
» rencontrée par Daphnis, jeune Ber-
» ger des plus accomplis, il la recon-
» duit au logis, & par le chemin con-
» tracte un commencement d'amitié
» avec cette belle Nymphe. Le Pere
» au lieu de luy sçavoir gré de telle
» courtoisie, la prend en très-mauvaise
» part; & tient sa fille plus captive
» que jamais. Cependant Corine Ma-
» gicienne de moyen âge, passionnée
» outre mesure de l'amour de Daphnis,
» après plusieurs refus, découvre ses
» nouvelles amours avec Alphée, les
» revele au Pere, & réduit ce couple
» d'Amans au désespoir de toute jouis-
» sance. Un Satyre d'ailleurs aime Co-
» rine & lui sert de passetems, moqué,
» & bafoué à tout propos. Ce même
» Satyre est aimé d'une Dryade, qu'il
» méprise; & par un mélange agréable
» en sa contrariété, la Dryade aimée
» du bel Eurial, n'en fait compte, de
» sorte que l'extrémité de ses rigueurs,
» fait sortir ce jeune Berger de son
» bon sens. Mélanie qui en est ido-
» lâtre pert toute patience de le voir

» en tel état, sans y pouvoir apporter » de remede. Or Daphnis après cela, » courant du désespoir à la vengeance, » aborde Corine, la menace de l'étran- » gler, si elle ne se dément de son im- » posture devant Isandre : Elle, irritée » en faveur de ses charmes, le méta- » morphose en rocher, & Isandre avec » sa fille, accourant au spectacle, sont » aussi transformez l'un en arbre, l'au- » tre en fontaine (*a*). Le désastre de » ces trois personnes convie la Com- » mune des Pasteurs Arcades contre la » Magicienne, & sous la conduite » d'Eurial, tout un Peuple vient pour » contraindre Corine à leur rendre la » premiere forme. Elle implore le se- » cours tant du Satyre, que de ses Dé- » mons : il se fait là-dessus une furieuse » meslée, en laquelle Amour rendant » sa Déité visible, accoise leurs dé- » bats, ôte le charme, & fait trois » mariages de Daphnis avec sa chere » Alphée, d'Eurial avec Mélanie, & » du vieil Isandre avec Corine. » 1606.

Nous donnerons pour essay de la versification un fragment de la der-

(*a*) Isandre en arbre, & Alphée en fontaine, ces trois changemens s'éxécutent sur le Théatre.

1606. niere Scene, où Cupidon rétablit Isandre, & les deux Amans dans leur premiere forme.

CORINE à *Cupidon.*

Premier des Dieux, qui nous fis ouverture
De ce meslange où gisoit la Nature,
Clément pardonne à l'erreur du passé,
A tes feux pris dans un sujet glacé,
Qui m'ont rendue & jalouse & cruelle
Vers leur amour chastement mutuelle.
Pardonne, hélas! puisque tout mon sçavoir
De résister contre toy n'a pouvoir.
Guéri le mal furieux qui m'emporte,
Ou de l'Enfer m'ouvre la noire porte:
Borne ma vie, ou le tourment amer
Que ce Pasteur me donne pour l'aimer.

CUPIDON.

Va tu obtiens ta priere équitable,
Reçue au lit d'un mary plus sortable,
Du vieil Isandre encore vigoureux,
Tel mariage en mon auspice heureux.
Or toy, Daphnis, possede ton Alphée,
Toute rancœur vers Corine étouffée;
Pour Eurial, à son bon sens remis,
L'inepte amour d'une Dryade obmis,
Je veux qu'il soit conjoint à Mélanie,
Que leurs désirs facent une harmonie;

Bref, qu'à l'envie chacun de vous content, 1606.
Epreuve un Dieu l'alliance traitant.

SATYRE.

Qu'ordonnes-tu sur le cruel martyre
De ton plus humble & plus dévot Satyre?

CUPIDON.

Que les Bergers t'assommeront de coups,
Si ta folie allume leur courrous.



LA MORT D'ACHILLE, 1607.

TRAGE'DIE

D'ALEXANDRE HARDY.

ON peut avoir remarqué qu'il étoit assez d'usage à nos anciens Auteurs Dramatiques d'ouvrir leurs Piéces par une Ombre, qui venoit en faire l'argument. Celle de Patrocle est ici chargée de cet employ. Ses avis, non plus que les conseils de Nestor, ne peuvent empêcher Achille d'envoyer faire la demande de Polyxene. Sa proposition est agitée avec beaucoup de chaleur & de confusion au Conseil de Priam, qui las d'entendre

1607. répéter toujours la même chose, leve ainsi le siége.

PRIAM.

Conclusion, qu'il faut l'appaster, l'allécher,
Et puis d'un saut mortel le faire trébucher.

On ménage au troisiéme Acte l'entrevue d'Achille & de Polyxene : La Princesse a bien de la peine à s'y résoudre : enfin, après une longue & ennuyeuse conversation, Achille quitte Polyxene, ajoutant :

ACHILLE.

Adieu Geoliere à qui j'ay mon ame soumis,
Traite la doucement.

PARIS.

Apollon te regarde
D'un œil benin toujours, & te tienne en sa garde.

POLYXENE *à part.*

Ha ! monstre, que ta vue exécrable me nuit.
Que n'erres-tu déja dans l'éternelle nuit.

Le quatrieme Acte commence par l'arrivée de Priam & de ses fils, préparés pour recevoir Achille, & l'assassiner.

DEÏPHOBE.

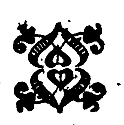
Venez le petit pas, vous n'aurez à l'Autel
Qu'au Taureau préparé donner le coup mortel.

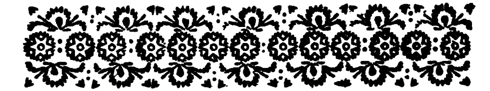
A peine Achille est-il entré, que Paris & son frere se jettent sur lui, & prennent la fuite, après l'avoir percé de coups. Ajax survient aux cris du Prince Grec, qui a encore assez de force pour raconter la noire trahison de ses Ennemis. 1607.

ACHILLE.

Paris le desloyal, le faussaire, l'infame,
Qui masle par le front, a le reste de femme;
Dépourvu, désarmé, me surprend, me saisit,
Aidé de son germain, les coups mortels choisit.

Les Troyens veulent au cinquieme Acte, enlever le corps d'Achille, Ajax les repousse jusques sous leurs tentes. La derniere Scene contient l'Assemblée des Grecs, qui font l'éloge funebre du deffunt, & promettent de venger sa mort.





1607.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

ON présume bien qu'Hardy n'a pas manqué de faire entrer dans son Poëme une Histoire complette de Coriolan, depuis son bannissement de Rome, jusqu'à sa mort. Nous ne nous arrêterons qu'à ce dernier évenement, pour montrer de quelle façon l'Auteur l'a rendu. C'est Amphidie, Général des Volsques, qui interroge Coriolan.

AMFIDIE.

N'as-tu (sollicité de prieres de femmes)
A nostre armée enjoint une retraite infame..

CORIOLAN.

Las! je ne sçache aucun de vous qui n'eût fléchi,
Et par la pitié de son devoir gauchi.

AMFIDIE.

Vous voyez qu'il confesse à plein sa perfidie?

LE CHŒUR.

Le traître n'a que trop notre teste étourdie

1607.

D'inutiles discours, trop mérité la mort,
Que nous luy donnerons sur le champ d'un
accord.

CORIOLAN.

Au secours, mes amis, à l'aide, à l'homicide.

CHŒUR.

Trebuche, desloyal, au fleuve Achérontide :
Va trahir de Pluton les manes, si tu peux.



POLYXENE,

TRAGE'DIE

DE CLAUDE BILLARD, Seigneur de Courgenay.

CLAUDE BILLARD, Seigneur de Courgenay, étoit Bourbonnois ; l'Epître Dédicatoire de sa Tragédie de *Saül*, nous apprend qu'il avoit été élevé dans la maison de Madame la Duchesse de Retz, mere de l'Evêque de Paris : on ne sçait par quel hazard, avec si peu de talent, il s'est avisé de vouloir écrire en vers, & de composer des Tragédies : il dédia le Recueil des sept pre- BILLARD DE COURGENAY.

1607. mieres au Roy Henri IV. en 1610. (a) La mort de ce grand Prince, arrivée malheureusement cette même année, lui parut un événement propre à lui en fournir une huitiéme : il l'exécuta promptement, & la présenta à la Reine Marie de Médicis, sa veuve; qui, à ce que dit l'Auteur, l'avoit honoré de ses beaux yeux, & lui avoit ordonné de le mettre en lumiere. Ce qu'il ne pût faire qu'après avoir achevé son Poëme de l'Eglise triomphante. (b) « Ce » tems » continue l'Auteur, avec un air de modestie, « & mon voyage, » m'en ont diverti plus longtems que » je ne devois : puisque ni les lauriers » très-florissans, ni les déplorables » Cyprès du plus grand & victorieux » Monarque de l'Univers, ne devoient » être chantés d'une Muse moins rele-

(a) Voici les titres de ses Piéces.

POLYXENE, *Tragédie*, 1607.
GUASTON DE FOIX, *Tragédie*, 1607.
ME'ROUE'E, *Tragédie*, 1607.
PANTHE'E, *Tragédie*, 1608.
SAÜL, *Tragédie*, 1608.
ALBOIN, *Tragédie*, 1609.
GENEVRE, *Tragédie*, 1609.
HENRY LE GRAND, *Tragédie*, 1610.

(b) Ce Poëme étoit de treize mille vers. Heureusement pour le public, il n'a jamais été imprimé.

» vée que la mienne, qui peut parler » des armes, comme les ayant portées, » & des Roys plus valeureux, pour » avoir l'Ame Royale. » Courgenay auroit mieux fait de s'en tenir à ces belles & rares qualités, sans se mêler de faire des Piéces si déteſtables, qu'il eſt preſque impoſſible d'en ſoutenir la lecture. On en jugera par les quatre vers ſuivans, pris du quatriéme Acte de ſa Polyxene. C'eſt Ulyſſe qui fait ces réflexions. 1607.

Serai-je donc touſiours le miniſtre exécrable
De ce qui flotte au camp de plus abominable,
Hé! n'eſt-ce pas aſſez, mais plus qu'aſſez, hélas!
Vangé le lict foulé de ce fat Ménélas.





1607. # GUASTON DE FOIX,

TRAGÉDIE

De CLAUDE BILLARD, *Seigneur de Courgenay.*

MÉROUÉE,

TRAGÉDIE

Du même Auteur.

CEs deux Piéces ne méritent aucun extrait. La fameuse bataille de Ravenne, & la mort du brave Gaston de Foix, Duc de Némours qui y commandoit les Troupes Françoises, font le sujet de la premiere. L'autre contient l'Histoire de Mérouée, fils de Chilpéric II. Roy de France, & mari de Brunehaut, qui fut assassiné par les menées de Frédégonde sa bellemere.



AMON ET THAMAR, 1608.

TRAGE'DIE DE NICOLAS CHRÉTIEN, Sieur des Croix.

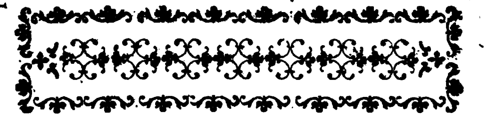
CEtte Piéce ne demande aucun extrait, ni pour le sujet, ni pour la conduite. Thamar, après avoir été violée, s'écrie.

THAMAR.

Hélas ! vangez-moy donc, Cieux, terre, vous esprits,
Elémens, jours, & mois, las ! écoutez mes cris.



1608.



ALBOIN
OU
LA VENGEANCE, (a)
TRAGEDIE
DE NICOLAS CHRÉTIEN, *Sieur des Croix.*

ROsemonde, forcée d'épouser Almachide, le meurtrier, & l'usurpateur du trône de son mari, l'empoisonne dans la coupe nuptiale.

ACTE V. Scene derniere.

ALMACHIDE, *après avoir bû le vin empoisonné.*

Ce vin-là n'est pas bon.

ROSEMONDE.

C'est donc que votre goût
Volontiers est changé.

(a) Le sujet de ce Poëme est tiré de Paul Diacre, Histoire des Lombards, Livre second, Chapitre 28.

1608.

ALMACHIDE.

Hé! comme celà bout
Dans mon foible estomac ?

ROSEMONDE.

Celà n'est pas étrange :
C'est le mal qui sitôt pour votre bien se change.

ALMACHIDE.

Hélas ! c'est du poison !

ROSEMONDE.

Que dites-vous ? Bons Dieux !

ALMACHIDE.

Je suis empoisonné.

ROSEMONDE.

Vous êtes furieux :
Croyez-vous bien celà ?

ALMACHIDE.

Si tu ne bois le reste
Je le croy.

ROSEMONDE.

Je n'ay soif.

ALMACHIDE.

O dangereuse peste ?
Vous le boirez soudain.

ROSEMONDE.

J'ay bû vous l'apportant,
Et ma soif est éteinte.

1608. ALMACHIDE.

Il faut boire pourtant :
Çà, çà, méchante louve, ouvre ta bouche infame :
« Malheureux est celui qui se fie à la » femme »
Bois donc tout promptement, ou cet acier tranchant
Envoyra ton esprit chez Pluton trébuchant :
Cloaque de tout vice, il faut mourir, ou boire.

ROSEMONDE, *à part.*

Las me faut-il descendre en la caverne noire ?
Faut-il courir moy-même à clos yeux au trépas ?

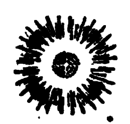
ALMACHIDE.

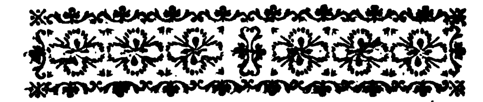
Voilà pour te punir de tes sales ébats.
Si je meurs promptement, la vengeance est soudaine,
Car ta mort est autant que la mienne prochaine,
Ayant bû plus que moy de ce mortel poison.

On remarquera en passant, que le Poëte fait parler ses personnages comme des Payens. Outre les deux Tragédies dont on vient de parler, Nicolas Chrétien en a composé deux autres,

dont la premiere extrêmement longue
& ennuyeuſe à l'exès, eſt intitulée : Les Portugais infortunés. Elle eſt tirée du ſeiziéme Livre de l'Hiſtoire des Indes du R. P. Maſſée, Jéſuite. On peut voir un abrégé de cette pitoyable avanture dans les Méditations Hiſtoriques de Camérarius, Tome II. Livre III. Chap. 17. & le Tréſor d'Hiſtoires admirables de Simon Goulard, au mot *Naufrage*. 1608.

La derniere Piéce du Recüeil de Chrétien a pour titre le Ravissement de Céfale, repréſentée à Florence aux noces Royales. Elle eſt remplie de muſique, & de changemens de décorations, & n'a, par ces raiſons, aucun rapport à notre Hiſtoire. Elle fut faite pour le mariage d'Henri IV. & de Marie de Médicis, l'Auteur la dédia à Louis XIII. alors Dauphin. Nous parlerons de ſa Grande Pastorale, qui n'a paru qu'en 1613.





1608. # PANTHÉE
OU
L'AMOUR CONJUGAL,
TRAGÉDIE

De Guerin de la Dorouviere, Avocat d'Angers, & ensuite au Parlement de Paris.

Cette Tragédie est précédée d'une Préface, où l'Auteur blâme la fureur de certains Poëtes qui veulent entreprendre des Ouvrages au-dessus de leurs forces, principalement des Tragédies, fureur qu'il compare à la folie des Abdéritains, qui depuis qu'ils avoient vû représenter l'Andromaque d'Euripide, ne cessoient d'en répéter des lambeaux. « Les uns, » continuë le Sieur Guerin de la Dorouviere, parlant toujours des Poëtes Tragiques de son tems, « d'un » style sec & languissant, bâtissent sans » art, & sans liaison : les autres affec-

» tés & enflés, se laissent emporter 1608.
» comme des torrens parmi les ruines :
» les autres enfin, pour n'avoir sacri-
» fié aux Graces, n'ont produit qu'une
» herbe stérile, ou que des fruits sau-
» vages. » Voilà sans doute un homme qui sent les défauts des Ouvrages de son siécle, mais c'est le Philosophe qui vit mal avec ses principes : l'enflûre, le faux brillant, les épithétes inutiles, les raisonnemens à perte de vûe, les détails les plus bas, & les moins en place, tout est du ressort de sa piéce. Deux ou trois endroits en feront juger, car nous croyons superflu de donner un extrait de cette Tragédie, dont le sujet est connu de tout le monde.

Un Messager vient apprendre à Panthée la mort d'Abradate son mari, & finit son récit par ces vers.

. . . . Abradate s'avance . . . . .
Et son large estomac s'en enfloit le courage.
Il va fendant les uns, les autres renversant,
Il détranche, il déchire, il va tuant, bles-
sant. . . . . .
Enfin luy & les siens furent versez par terre.
Lors joüant de son reste avec son cimeterre,
Debout, puis à genoux, déchiré, détranché,
De piques, & de dards, tombe en piéces haché ;

1608\. Voilà sa fin, Madame, autant pour luy heureuse,
Et pleine de lauriers, que pour vous malheureuse.

PANTHÉE.

O Ténare ! ô Erebe ! exécrable Alecton !
O Styx abominable ! ô rage de Pluton !
Ô filles de la Nuit ! ô bords Achérontides !
O Larves ! ô Damnez ! ô Parques homicides !
O tout ce que jamais l'Enfer a eu d'horreur ?
De foüets, de pleurs, de coups, de fleaux, de fureur !
Que ne suis-je abimée au centre de la terre ?
O Ciel ! écrase moy de ton bruyant tonnerre.
O mer ! pour appaiser & finir mon esmoy,
Noye moy dans mes pleurs, & mes pleurs avec moy.

Panthée se lamente beaucoup sur le corps d'Abradate qu'on a eu soin de lui apporter. Arrive Cyrus qui tâche à consoler cette malheureuse Princesse, & entr'autres raisons, lui dit,

Puisqu'est déja le cours de ses ans révolu,
Il faut loüer les Dieux qui l'ont ainsi voulu.

Ensuite il égaye son compliment par l'image des jeux funébres dont il veut honorer son tombeau.

Nuds,

1608.

Nuds, nous irons autour, mesurant la cadance,
Et priant son esprit d'assister à la danse.

Cyrus sort, & Panthée n'est pas plûtôt seule avec sa Nourrice, qu'elle communique à cette derniere le dessein qu'elle a de se tuer. Elle dit adieu à toutes les Créatures, à chacune en particulier, & finit ainsi.

O! poignard, mon remede, & mon plus grand souhait!
O mort! ô douce mort! ô agréable pointe,
Par toy à mon mary, je vais être rejointe.

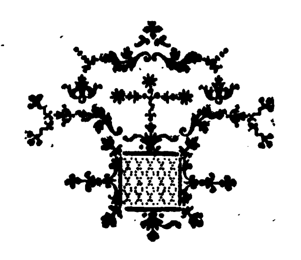
NOURRICE.

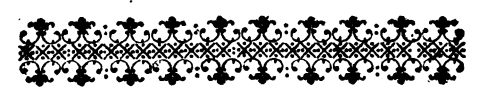
. . . . Accourrez, accourez,
Elle est morte, au secours. , ... trop tard vous demeurez,
Elle a perdu ses lys, & sa couleur de rose,
D'un vif surgeon de sang son corps froid elle arrose. . . . .

Cyrus revient, & déplore le sort d'Abradate & de Panthée ; ensuite pour appaiser & charmer leurs manes, il se propose de faire élever un tombeau magnifique : il en fait la description : le marbre noir, le jaspe verd, l'Hyacinthe, l'Acanthe, & tout ce qu'il y a de plus précieux n'y est pas

1608. épargné. Il ne manque à ce superbe monument, qu'une épitaphe digne de ces illustres époux ; Cyrus n'a point recours aux Poetes pour cet Ouvrage, il en compose une sur le champ. La voici.

Cy gissent deux Amans, dont l'un pour l'autre est mort ;
Par la mort séparez, & rejoints par la mort.
Deux ! non : car divisez par un mortel encombre,
Rejoints par le trépas, ils ne l'ont pû souffrir :
Mort, non, car leur vertu ne doit jamais mourir,
Non plus que l'unité ne peut souffrir de nombre.





PANTHÉE,

1608.

TRAGÉDIE

DE CLAUDE BILLARD de Courgenay.

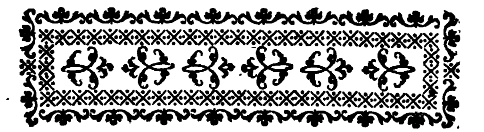
SAÜL

TRAGÉDIE

Du même Auteur.

PAnthée est la quatriéme Tragédie de ce nom que nous insérons dans cette Histoire : & la plus foible de toutes. A l'égard de Saül, ce que nous avons déja dit de l'Auteur en général, nous dispense d'entrer dans aucun détail.





1609. # L'ETHIOPIQUE
OU
LES CHASTES AMOURS DE THÉAGENE ET DE CARICLÉE,
TRAGI-COME'DIE

Par OCTAVE-CÉSAR GENETAY, *Sieur de la Gilleberdiere.*

CE Poëme contient la conclusion du Roman de Théagene & Cariclée : la Piéce finit par les vers suivans.

HYDASPE, *Roy d'Ethiopie.*

Soleil, Lune, Bacchus, & vous tous immortels,
Dont j'allois empourprer d'humain sang les Autels ;
Puisque vous ordonnez le Prince Théagene
De ma fille l'époux, je veux qu'elle soit sienne;

Je ne vous contredit ; car toujours nous devons 1609.
Suivre vos volontés, lorsque nous les sçavons.
Donc qu'à solemniser ces noces on s'apprête,
Et qu'en tous passe-tems on redouble la fête.
Vous voyez, mon neveux (1), comme c'est le destin, (1) Parlant à Mœrebe.
Qui luy-même conduit ce mariage à fin :
Vous y conformerez ainsi qu'est mon attente ;
Et vous aurez au lieu Rodope ma parente.
Son noir teint est pour vous plus que le blanc meilleur.
Le Noir ne cede point à la blanche couleur.



CORNÉLIE,

TRAGI-COMÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

LE sujet est tiré des Nouvelles de Cervantes.

Cornélie est aimée d'Alphonse d'Est, Duc de Ferrare, & après plusieurs avantures qui séparent ces deux Amans, enfin le Duc retrouve Cornélie dans un Hermitage, où il l'épouse en présence du frere de cette belle.



1609. # ARSACOME,

OU

L'AMITIÉ

DES SCYTHES,

TRAGI-COMEDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

« CEtte Histoire ou vraye, ou vrai-
» semblable prise du Toxaris de
» Lucien, porte qu'Arsacome, Ambas-
» sadeur des Scythes, & commis à re-
» cevoir l'hommage que leur prêtoit le
» Roy du Bosphore, lors nommé Leu-
» canor, se rencontre d'aventure au
» tems que ce Roy, selon la coutume
» du païs, donnoit sa fille à celui qui
» se trouvoit le plus avantagé des biens
» de la fortune. Arsacome en même-
» tems devient passionnément épris des
» beautés de Masée, fille unique de ce
» Roy, & n'oppose à ses concurrens

1609.

» que la richesse de deux amis qu'il
» possédoit. Ce que le Pere avare
» tourne en mépris, & moquerie,
» l'adjugeant à Adimache, Prince des
» Malliens. Le Scythe autant indigné
» de l'affront, que certain de la bien-
» veillance de sa belle Maîtresse, arme
» au retour les Scythes contre les Bos-
» phorans, employe l'extraordinaire
» supplication qui se faisoit sur le cuir
» de bœuf, comme la plus pressante,
» & religieuse à l'endroit des amis,
» chez sa nation: & ayant exposé à
» ses deux amis l'injure faite à leur ré-
» putation, bon gré malgré accepte le
» secours qu'ils luy offrent, se char-
» géans, l'un d'apporter la tête du
» Roy, l'autre de le rendre jouissant
» de ses amours. Tel dessein hazardeux
» outre mesuré, leur apporte néan-
» moins plus de gloire que de difficul-
» té, leur réussissant selon les communs
» vœux. C'est le sommaire de ce beau
» sujet, qui s'accommode des mieux à
» la Scene Françoise, ainsi que la lec-
» ture en fera foy. »

Nous laissons au Public la liberté de juger si une piéce qui renferme exactement tous ces faits, peut être propre au Théatre, & combien un tel choix

1609. doit faire honneur à la connoissance que Hardy en devoit avoir.

Acte Troisiéme, Scene Seconde, l'impatiente Masée soupire amoureusement après l'arrivée de son cher Arsacome.

MASÉE, *seule.*

Beau soleil des vertus que constante j'adore,
Moy que les astres fiers de nostre aise jaloux,
N'ont encor pû résoudre à prendre un autre espoux.
Témoin ce voeu loyal supposé, qui te garde
Ma virginité pure, & qui seule te regarde;
Qui proche d'expirer, conjure ta valeur,
Impuissante, réduite à l'extrême malheur.
Tienne, quoiqu'un Rival, & un Pere me brasse,
Je te conserveray cette pudique place.
Hâte-toy, mon soucy, de la prendre premier.



ALBOIN,

TRAGE'DIE

DE CLAUDE BILLARD de Courgenay.

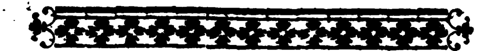
1609.

GENÈVRE,

TRAGI-COMEDIE

Du même Auteur.

C'Est moins pour entrer dans le détail des Piéces de Billard de Courgenay, qui ne le méritent nullement, que pour les placer dans cet ordre Chronologique. Le sujet de la Tragédie est le même que Nicolas Chrétien avoit traité sous un pareil titre, & dont on a déja vû l'Extrait. La Tragi-Comédie de Genèvre est tirée du Roland le Furieux de l'Arioste.



1610.

HENRY LE GRAND,

TRAGEDIE

DE CLAUDE BILLARD
de Courgenay.

NOus aurions traité cette Piéce avec le même mépris que les au-

1610. tres de cet Auteur, si en la parcourant, le second Acte ne nous eût présenté un endroit assez singulier. C'est Monsieur le Dauphin, depuis Roi de France, sous le nom de Louis XIII. qui dit :

Je ne suis jamais las
De courir tout un jour : mais si je prends un livre
La tête me fait mal, & m'entête, & m'enyvre,
La migraine me tient ; N'en sçais-je pas assez
Pour l'aîné d'un grand Roy ? Tous ces Rois trépassez
Il y a si longtems, ne sçavoient rien que lire,
Parler fort bon François, & faire bien le Sire.
Qu'en désire-t'on plus ? On m'a dit bien souvent
Que jamais philosophe, ou quelqu'homme sçavant
N'eut beaucoup de valeur : Un sçavant se défie
Il craint mettre au hazard cette philosophie,
Et livres, & sçavoir, ces charmes les plus doux
Des Muses, qui ne sont à l'épreuve des coups,
Comme l'est un bon casque, une forte cuirasse
Et sur-tout un grand cœur, comme je l'ay de race.



THÉOCRIS, 1610.

PASTORALE

DE PIERRE TROTTEREL, Sieur d'Aves.

PIERRE TROTTEREL, Sieur d'Aves, étoit un Poëte Dramatique qui se fit connoître par plusieurs Ouvrages, sur la fin du Regne d'Henri IV. & au commencement de celui de Louis XIII. Il fit paroître en 1610. la Pastorale en question, & que nous ne connoissons que par le titre. En 1612. il donna sa Comédie des CORRIVAUX, SAINTE AGNÉS, Tragédie en 1615. GILETTE, Comédie en 1619. & la Tragi-Comédie de PASITHÉE en 1624. On voit par-là que ce Poëte a tenté tous les genres Dramatiques, quoique le Comique fut celui où il réussit le mieux. On lui attribue encore *La Vie & Conversion de Guillaume, Duc d'Aquitaine*, Piéce en vers disposée par Actes pour être représentée; & quatre Pastorales, dont la premiere est intitulée

TROTTEREL, SIEUR D'AVES.

1610. ARISTENE. La seconde, LA DRYADE AMOUREUSE : La troisiéme, l'AMOUR TRIOMPHANT, & la derniere, LE RAVISSEMENT DE FLORISE. Ces Piéces, à l'exception de la derniere, n'ont jamais été imprimées, & vraisemblablement n'ont point parues au Théatre, non plus que la *Vie du Duc d'Aquitaine.*



MARIAMNE, TRAGE'DIE D'ALEXANDRE HARDY.

TOute foible qu'est cette Piéce, elle n'a pas été inutile à Tristan. Voici comme Hardy peint les fureurs où se porte Hérode, après qu'on lui a fait le récit de la mort de Mariamne.

HÉRODE.

Hélas ! tu n'as que trop mes cruautez dépeintes,
Que trop ouvert la bonde à mes pleurs, à mes plaintes,
Trop en mon ame mis de vautours, de bourreaux.
O terre! engloutis moy dans tes caves boyaux

1610.

Ouvre le plus profond de tes gouffreux abymes,
Et plonges-y ce corps chargé de tant de crimes.
Mariamne défaite ! ô Astres inclémens !
O Ciel ! injuste Ciel ! perfides élémens !
Et ne pouviez-vous pas résister à ma haine ?
Et ne deviez-vous pas me répandre sa peine ?
Mariamne défaite ? Ah ! je ne le crois pas,
L'Univers tout en deüil pleureroit son trépas.
Phœbus à qui ses yeux fournissoient de lumiere,
Dormiroit pour jamais sous l'onde mariniere.



ALCÉE
OU
L'INFIDÉLITÉ,
PASTORALE
D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

« CErtain pauvre homme, le nom
« duquel étoit Phédime, vivant du

1610. » hazard de sa pêche ordinaire, trouve
» fortuitement sur la vase un petit-
» Enfant au berceau, que le déluge
» survenu en Elide y avoit apporté, le
» nourrit avec sa fille unique, recon-
» nue pour la plus belle de toutes les
» Nymphes d'Arcadie, qui par succes-
» sion de tems, contracte une vertueu-
» se & inséparable amitié avec ce sien
» domestique: joint que le bonhomme
» de pere, voyant sa fille négligée, à
» cause d'une extrême pauvreté, l'a-
» voit promise en mariage au jeune
» Damocle, ainsi que récompense de
» sa longue & fidelle servitude. Mais
» comme la fille déja mariable, ce beau
» pair n'attendoit de jour à autre que
» la moisson de ses travaux amoureux,
» advient que le plus riche, & accom-
» pli des Pasteurs Arcades, nommé
» Dorilas, la demande, & l'obtient du
» Pere, maîtrisé d'une ambitieuse ava-
» rice. Ce vieillard donc à ce dessein,
» voyant qu'aucunes prieres, ne menaces
» ne peuvent faire démordre un servi-
» teur de ses justes prétentions, sur quel-
» que légere offense supposée, le congé-
» die. Damocle furieux de désespoir,
» court au premier précipice, en inten-
» tion de s'ôter & l'amour & la vie.

» Chose effectuée, si cupidon lui rendant » ses oracles, par un écho, puis personnellement visible, ne l'eut mis en espérance, & renvoyé vers la misérable Alcée, proche de mourir de regret de son absence. Le Pere frauduleux le reçoit à bras ouverts, promettant derechef que sa fille revenue en convalescence lui est acquise. Damocle découvrant la feinte, à la suggestion d'Alcée, ils se résolvent à une fuite clandestine du logis paternel. Le Vieillard soupçonneux les attrape sur le fait; & après avoir mis Damocle en justice, le fait condamner en pleine assemblée à un bannissement perpétuel. Le pere de Damocle, qui cherchoit son fils par tout le monde, survient là-dessus, se fait reconnoître pour l'un des plus riches, & renommez Citoyens d'Elide, libere son fils, & lui obtient, sans difficulté sa Maîtresse à femme. Quant à Dorilas son ancien mépris envers la belle, & chaste Cydippe, se convertissant en repentir, un double mariage ferme ce sujet boccager, conduit à sa perfection. » 1610.

Voici un morceau de tendresse; tiré de la seconde Scene du Quatrié-

1610. me Acte, entre Alcée & Damocle.

ALCÉE.

Tu me luis donc, soleil de ma lumiere?

DAMOCLE.

Le Ciel réjouit notre amitié premiere.

ALCÉE.

O mon bonheur!

DAMOCLE.

O ma gloire!

ALCÉE.

O mon bien!

DAMOCLE.

Dans peu de jours je vous dirai le mien.



PHALANTE,

TRAGE'DIE

Par un Auteur Anonime.

Représentée à l'Hôtel de Bourgogne vers 1610.

NOus ne connoissons cette Piéce que par un Prologue (*a*), que

(*a*) Ce Prologue est intitulé, *Pour la Tragédie de Phalante.* Nous soupçonnons que cette Piéce est un pur sujet d'invention. L'Histoire nous a conservé le nom d'un Phalante, descendant

Des Lauriers (Bruſcambille) prononça le jour de ſa premiere repréſentation. Voici ſes termes. 1610.

« C'eſt ici où la tourmente rompt, & » les cordages , & le mats : deſenfle » les joues des vents , & l'amour avec » ſon inconſtance & fermeté diverſe» ment conſidéré , ne menace que de » tempête , & de bourraſque ; & où » Philoxène rompt la chaîne qui l'atta» choit à l'amitié de ſon cher *Phalante*, » mais plûtôt de ſon fidéle Oreſte : & » bref, où l'on voit un Prince qui met » l'affection en arriere,pour rechercher, » au péril de ſa vie, un contentement » particulier. La Tragédie vous en don» nera une ſi ample intelligence , que » vous en tiendrez le récit pour ſu» perflu. Donnez-vous , s'il vous plaît, » un peu de ſilence , & vous nous obli» gerez à bien faire. »

Ce Prologue nous conduit naturellement à parler de ſon Auteur , qui fut en même-tems un Comédien aſſez célébre de l'Hôtel de Bourgogne.

DES LAURIERS, ou BRUSCAMBILLE.

DES LAURIERS , & non *du Laurier*,

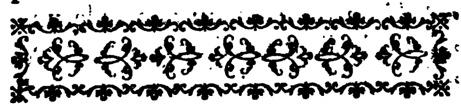
---

d'Hercule , qui s'étant mis à la tête des Exilés de Sparte, paſſa en Italie , & s'établit à Tarente. Strabon , Liv. VI. Pauſanias, Chapitre X. de ſes Phociques.

comme certains Catalogues le nomment, étoit Champenois. En se faisant Comédien, il changea de nom, & prit
1610. celui de BRUSCAMBILLE, qu'il conserva toute sa vie. Il paroît par ses Oeuvres, qu'il fit imprimer de son vivant, (a) qu'il débuta avec JEAN FARINE, Opérateur de ce tems : ensuite il passa dans une Troupe de Comédiens, avec laquelle il joua à Toulouse, & enfin il entra dans celle de l'Hôtel de Bourgogne, où nous conjecturons qu'il a joué au moins jusqu'en l'année

(a) Voici le titre du premier Ouvrage que Des Lauriers fit imprimer, & qui semble l'avoir été vers 1612. *Les Fantaisies de Bruscambille, contenant plusieurs discours, Paradoxes, Harangues, & Prologues Facécieux*, in-12. pag. 309 A la suite de cet Ouvrage, on en trouve un second intitulé, *Les Plaisans Paradoxes de Bruscambille, & autres Discours Comiques, le tout tiré de l'escarcelle de son imagination, pag. 92.* En 1615. Des Lauriers publia un nouveau Livre sous le titre suivant. *Les Nouvelles & plaisantes imaginations de Bruscambille, ensuite de ses fantaisies à Monseigneur le Prince, par le S. D. L. Champ. à Bergerac, chez Martin la Babille*, in-12. 1615. L'Auteur dit dans son Epitre » J'ai pris » la hardiesse de vous » consacrer ces prémices » de mes labeurs (j'entens ceux-ci, à cause » que les autres qui ont » ci-devant courru sous » mon nom) ont été pour » la plûpart soustraits, » tronquez, & mutilez. » Des Lauriers. » Les Ouvrages de ce Comédien sont remplis de termes bas, & peu mesurés sur les bienséances : mais, à travers ces deffauts, de l'esprit, & de l'imagination.

1634. (a) Nous allons rapporter des Extraits de différens Prologues de Des Lauriers, qui servent d'époques à la vie de cet Auteur, & qui par le même moyen fournissent des anecdoctes pour le Théatre de ce tems. 1610.



PARADOXE OU PROLOGUE,

En faveur du Galimathias.

» ..... MAis de peur de vous attiédir, je suis d'avis de » m'en aller derriere, faire ensorte que » Jean Farine vous apporte tous ses » ingrédiens, & une Farce qui vous fasse tellement rire, que vous en puissiez » tous pisser en vos chausses. »

(a) Cette conjecture est fondée sur la date d'une Pastorale intitulée *Mélisse, ou les Princes reconnus*, qui parut au Théatre vers la fin de 1633. A la tête de laquelle est un Prologue de la façon de Bruscambille (Des Lauriers) en faveur du Rien, qui est passable.

1610.

PROLOGUE

En faveur du Crachat.

« J'Ai encore en mon escarcelle une
» Iliade d'autres raisons, que je pro-
» duirois en faveur du Crachat, si je
» n'entendois murmurer Jean Farine,
» qui brûle d'impatience de vous appor-
» ter un plat de son métier. »



PROLOGUE

Pour les Ecoliers de Toulouse.

BRuscambille commence par une apostrophe qu'il adresse à lui-même. » Quel breuvage Stygieux a biffé
» la souvenance de ceux-là, avec
» lesquels tu as filé le plus délicat de tes
» ans.... Messieurs, qui sous la qualité
» d'Ecoliers, cachez tout ce que l'esprit
» peut concevoir de sublime, & à
» vous convier de prendre en satisfac-
» tion de tant de debtes, desquelles je
» vous suis obéré, l'offre de ce Prolo-
» gue.... le vent en poupe, & la marée

» à gré, m'encouragent de poursuivre ; 1610.
» mais le trépignement de nos Acteurs,
» bien que desvouez à votre service, me
» conseille de prendre l'ombre, sous le
» grand arbre de votre faveur, & ne
» leur point dérober leur partie de vo-
» tre attention, laquelle, & leur désir
» de bien faire, & l'excellence de ce
» qu'ils veulent représenter méritent,
» &c. »

PROLOGUE

Contre les Censeurs.

BRuscambille après avoir dépeint d'une façon assez comique, la figure de plusieurs Censeurs de la Troupe, continue ainsi. « L'un demande quelle » heure est-il ? Commenceront-ils bien- » tôt ? A votre avis que représentent-ils » aujourd'hui ? Font-ils bien ? Quelles » gens sont-ce ? Combien sont-ils ? Sur » ces questions de haut goût, un de la » Troupe, Docteur en taille douce..... » ayant craché à quartier, d'un accent » pointu, & fait quelques grimaces al- » ternatives, il montra bien qu'il vou- » loit juger de notre eau dans un co-

» quemard de cuir bouilli.... Voulez-
1610. » vous que je vous die, Messieurs, ma
» foy ils ne font rien qui vaille. Il me
» souvient (disoit ce magazin de soti-
» ses) d'un singe qui étoit en notre Vil-
» lage, mais c'étoit bien autre chose,
» & si on ne prenoit que deux liards.
» Quoi, disoit-il, en grossissant sa
» voix, ceux qui le menoient, empor-
» terent plus de quatre francs, tous
» frais faits, sans comprendre la bon-
» ne grace du peuple. Un autre plus
» spirituel, & grave en ses discours,
» soutenoit à plate couture, qu'en no-
» tre Académie il y avoit d'assez jolis
» garçons... quant à moy, je trouve
» qu'un tel fait assez bien, mais il est
» impropre, & dédaigneux; celui-cy
» ressemble à un Valet de Careau, &
» est tout d'une venue, comme la jam-
» be d'un chien: cet autre ne manque
» non plus de taille, que de façon, mais
» les fautes lui sont familieres: cet au-
» tre-cy ne se devroit montrer qu'au
» Royaume des Aveugles; celui-ci est
» si rébarbatif, qu'il faudroit une
» hotée de pistoles pour le faire rire:
» cet autre est si froid, qu'il faudroit un
» boisseau de Cantharides pour l'échauf-
» fer. Bref, la perfection même s'y

» trouveroit pincée sans rire...... Au » reste, notre Farce ne sera nullement » Tragique, & est, à mon avis, com- » plotée sur quelque joli sujet : les per- » sonnages d'icelle sont habillez des » pieds, des mains, & diront choses » qui approcheront de la matiere qui y » sera traitée. Nicodéme, qui en est le » chef, n'en daigneroit changer d'ha- » bit, craignant seulement d'être hauf- » sé à la taille. » 1610.

Passons présentement aux Prologues que Des Lauriers débita sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

COMPLIMENT DE RENTRE'E APRE'S PASQUES.

BRuscambille, après beaucoup de louanges adressées aux Spectateurs, finit par ce qui suit. « Il me suffira » donc de dire que votre favorable ac- » cueil, courtoise & humaine dou- » ceur, renouvelle ce jourd'huy, en » l'honneur de votre assistance : Vous » sommant à cette premiere course, » de joindre tous les efforts de notre » puissance, pour vous témoigner le » desir que nous avons de contenter

1610. » votre vertueuse curiosité, laquelle » recevra, s'il lui plaît de bonne part, » les prémices de nos labeurs, à cette » premiere ouverture. »



PROLOGUE,

En faveur de la Comédie.

« .... POur ne laisser notre Théatre » vuide de Prologue, je plai- » deray la cause des Comédiens, ... » Reste la derniere Objection de nos » Destructeurs, qui disent qu'encore » de deux maux eslisant le moindre, » nos représentations Tragiques & Co- » miques, sembleroient tolérables, » mais qu'une *Farce* garnie de mots » de gueule gâte tout; & que d'une » pluye contagieuse, elle pourrit nos » plus belles fleurs. Ah! vrayment » pour ce regard je passe condamna- » tion: mais à qui en est la faute? A » une folle superstition populaire, qui » croit que le reste ne vaudroit rien » sans elle, & que l'on n'auroit pas de » plaisir pour la moitié de son argent. » Dès-à-présent nous y renonçons, & » protestons

1610.

» protestons de l'ensevelir dans une per- » pétuelle oubliance, si vous le voulez : » elle ne nous sert que d'un faix insup- » portable à notre renommée, encore » que je puisse dire avec vérité, que la » plus chaste Comédie Italienne, soit » cent fois plus dépravée de paroles & » d'actions qu'aucunes d'icelles, & que » notre Patrie nous soit beaucoup plus » marâtre qu'aux Etrangers, par ce » sinistre jugement. »



PROLOGUE,

Pour une Pastorale.

APrès avoir parlé du pouvoir de l'Amour, Bruscambille termine son discours, en disant, « C'est assez » discourir sur ce sujet, tout ce qui » reste servira pour vous prier d'écou- » ter nos Bergers avec votre patience » accoutumée, en récompense (outre » qu'ils vous feront voir qu'élevez » grossiérement, & saisis d'amour, ils » ont Cupidon au cœur, Minerve en » la tête, & Pithon sur la langue) vous » les obligerez à un service perpétuel. »



1610. # PROLOGUE,

de l'Impatience.

«...... JE vous dis donc (*Spectatores im-*
» *patientissimi*) que vous avez
» tort, mais grand tort, de venir de-
» puis vos maisons jusques icy, pour y
» montrer l'impatience accoutumée ;
» c'est-à-dire, pour n'être à peine en-
» trés, que dès la porte vous criez à
» gorge dépaquetée, commencez,
« commencez. Nous avons bien eu la
» patience de vous attendre de pied-
» ferme, & de recevoir votre argent à
» la porte, d'aussi bon cœur, pour le
» moins, que vous l'avez présenté. De
» vous préparer un beau Théatre, une
» belle Piece qui sort de la forge, &
» est encore toute chaude : mais vous,
» plus impatiens que la même impa-
» tience, ne nous donnerez pas le loisir
» de commencer. A-t'on commencé,
» c'est pis qu'auparavant : l'un touffe,
» l'autre crache, l'autre pette, l'autre
» rit, l'autre gratte son cul : il n'est pas
» jusqu'à Messieurs les Pages, & les
» Laquais, qui n'y veulent mettre le

» nez ; tantôt faisant intervenir des » gourmades reciproquées, maintes-fois à faire pleuvoir des pierres sur » ceux qui n'en peuvent mais....... » Il est question de donner un coup » de bec en passant à certains péripatétiques, qui se pourmeinent pendant que l'on représente : chose aussi ridicule que de chanter au lit, » ou de siffler à table. Toutes choses » ont leur tems, toute action se doit » conformer à ce pourquoy on l'entreprend. Le lit pour dormir, la table pour boire, l'Hôtel de Bourgogne » pour oüir & voir, assis, ou debout..... » Si vous avez envie de vous pourmener, il y a tant de lieux pour ce faire...... Vous répondrez, peut-être, » que le jeu ne vous plaît pas ; c'est-là » où je vous attendois ; Pourquoy y » veniez-vous donc ? Que n'attendiez-vous jusqu'à *Amen*, pour en » dire votre ratelée ? Ma foy, si tous » les Anes mangeoient du chardon, je » ne voudrois pas fournir la Compagnie pour cent écus. Vous vous plaignez le plus souvent de trop aise : » Qu'ainsi ne soit, si l'on vous donne » quelque excellente Pastorale, où » Mome ne trouveroit que redire, ce-

1610.

» luy-ci la trouve trop longue, son
1610. » voisin trop courte : Eh quoy, dit un
» autre, en allongeant le col, comme
» une grue d'antiquité, n'y devroient-
» ils pas mêler un intermede de feintes?
» Mais comment appellez-vous lors-
» qu'un Pan, une Diane, un Cupidon
» s'inserent dextrement au Sujet ?
» Quant aux feintes, je vous entens
» venir, vous, avec des sabots chaus-
» sez ; c'est qu'il faudroit faire voler
» quatre diables en l'air, vous infecter
» d'une puante fumée de foudre, &
» faire plus de bruit que tous les Armu-
» riers de la Heaumerie. Voilà vray-
» ment bien débuter ; notre Théatre
» sacré aux Muses, qui habitent les
» montagnes, pour se reculer du bruit,
» deviendroit un banc de Charlatan.
» Hélas ! Messieurs, c'est votre che-
» min, mais non pas le plus court. S'il
» nous arrive quelquefois de faire un
» tintamare de fusées, ce n'est que
» pour nous accommoder à votre hu-
» meur..... Je vous en dirois davanta-
» ge, mais je ne sçais plus que deux
» mots de Grec, *Anechou quai Ape-*
» *chou*, c'est-à-dire, qu'il faut désor-
» mais devenir patiens, ne vous dé-
» gouter de bonne viande, nous assis-

» ter de bien en mieux : & cependant
» je me recroquebille à l'impatience de 1610.
» vos Seigneuries. »



LE RAVISSEMENT 1611.

DE PROSERPINE PAR PLUTON.

TRAGI-COMEDIE D'ALEXANDRE HARDY.

CE Titre annonce tout le sujet de la Piece, qui finit par une assemblée générale des Dieux dans l'Olympe. Cérès redemande sa fille, & se plaint amerement de son Ravisseur. Jupiter décide que Proserpine passera six mois avec sa Mere, & six mois avec Pluton.

CERE'S.

Pere des Immortels, leur arbitre suprême,
Ores ma volonté n'est que la tienne même.
L'ennuy médiocre il faut le tolérer,
Ains à ton bon plaisir le nôtre mesurer.

PLUTON.

Jamais une équité ne me trouve rebelle,
Protestant d'observer l'ordonnance éternelle.

1611. PROSERPINE.

La chose réussie au plus près de mes vœux,
Accomplir de ma part immuable je veux.

VENUS.

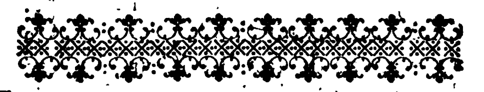
Mon ame d'allégresse en tréssaute comblée.

MOME.

Aussi ne pouvois-tu de la fête troublée
Espérer que des coups : Júpiter au surplus
A ce qu'au réglement il ne manque rien plus,
Ordonne que le jour Cérès aura sa fille,
Pluton par chaque nuit.

JUPITER.

La rencontre est gentille.
Mais avant que partir, en faveur de l'époux,
Au Banquet préparé je vous invite tous.



1611. # LE FIDELLE,

SEPTIE'ME COME'DIE

En cinq Actes & en Prose.

DE PIERRE DE LARIVEY.

NOus avons dit, dans la vie de ce Poëte, qu'il fit paroître en 1611. trois nouvelles Comédies de sa façon ;

& en même tems en annonça trois autres, qui n'ont cependant jamais vu le jour. La premiere de ces nouvelles Pieces, intitulée *La Fidelle*, est précédée d'un Prologue aussi en Prose (a), où il rend compte du sujet, & de l'occasion qui y a donné lieu. « Cette » cause » dit-il « a meu un certain per- » sonnage à composer cette Comédie, » intitulée Le fidelle, parce qu'un sien » ami ayant par sa mauvaise fortune » été induit à aimer une qui sous l'ap- » parence d'un beau corps tenoit caché » un esprit, peut-être sorti d'enfer...... 1611.

(a) Les Prologues des Comédies étoient assez ordinairement prononcés par un Acteur qui affectoit cet employ, & qui le plus souvent les composoit lui-même, & à l'impromptu. Tels sont les Prologues de Bruscambille dont nous avons parlé: & dans la suite ceux de Turlupin, Gros-Guillaume, &c. ces Acteurs paroissoient avec l'habillement de leur caractere. Mais lorsqu'ils n'en avoient point de particulier, ils en prenoient un grotesque, & propre à inspirer la bonne humeur. Nous ne rapporterons pour preuve de ce fait qu'un passage du cinquieme Acte de la Comédie des *Escoliers* du même La Rivey, où introduisant le bonhomme Gobert, en équipage de nuit, le Valet Luquin dit, en s'addressant aux Spectateurs: « Ha, en » voicy un autre, avec » son bonnet de nuit, » & sa vieille robe four- » rée. Faites votre comp- » te qu'il sort du lict, ou » bien que c'est quelque » je ne sçay qui, lequel » déguisé en ces somp- » tueux accoustremens, » veut faire l'argument » de quelque nouvelle » Comédie. »

» Cette bonne Créature se donna en
1611. » proye à Fortuné ..... qui non-seule-
» ment l'avoit en horreur, mais sem-
» bloit estre ennemy né des femmes.
» De cette tant cruelle Victoire (car
» tel estoit son nom) advint que le
» pauvre & misérable Fidéle ému de
» rage, communiqua le tout à Cor-
» nille son mary; puis fit tant que son
» mary luy pardonna, & cela luy sem-
» blant peu, pardonna encore à Fortu-
» né qui l'avoit tant offensé, & refusa
» l'amitié de Virginie noble Dame,
» laquelle par le moyen de Méduse en-
» chanteresse, fut déçue par iceluy
» Fortuné, puis après avoir appaisé le
» Pere, l'accorda à luy, & se l'osta
» à soy-mesme. » L'Extrait suivant rendra ce Discours plus intelligible, & fera voir si Fidelle est aussi généreux dans la Piéce que dans le Prologue.

Victoire, femme du vieillard Cornille espece d'imbécille, voyant que ses caresses & ses empressemens ne peuvent rien sur le cœur de Fortuné, a recours à une Sorciere. Méduse (c'est ainsi qu'elle se nomme) la mene, pour la contenter dans un Cimetiere, où elle prétend évoquer les Manes. Le pédant Josse qui se trouve par hazard

dans le même lieu, se leve précipitamment, & cause une frayeur mortelle à ces deux femmes : Elles fuyent très-épouvantées, & laissent leur opération imparfaite. Fidelle, Amant rebuté de Victoire, apprend cette avanture de Josse, & poussé par un mouvement jaloux, il va aussitôt en avertir Cornille. Ce mary offensé, prend la vigoureuse résolution de se défaire de de cette infidelle épouse. Méduse ayant échouée dans sa tentative pour Victoire, quitte le caractere de Magicienne, & en qualité de bonne amie, introduit Fortuné, sous le nom de Fidelle, chez une fort aimable Demoiselle appellée Virginie. Cependant Narcisse, valet de Fidelle, travesti en gueux, trompe Blaisine, servante de Victoire, & prêtant ensuite le même habit à Josse, ce pédant se rend auprès de cette Fille, qui croyant voir Narcisse, le reçoit à bras ouverts, & prend la fuite avec lui. Le Guet les arrête, & veut les conduire en prison. Mais dans le tems que toutes choses semblent désespérées, Fidelle, comme une Divinité d'Opéra, vient établir le bon ordre : & sensible aux pleurs de Victoire, il se raccommode avec elle, & la

1611.

1611. réconcilie ſans peine avec ſon mari ; à qui il fait accroire que cette femme eſt très-vertueuſe. Il engage le Pere de Virginie à donner ſon conſentement au mariage de ſa fille avec Fortuné, conſentement qu'il ne peut refuſer après ſon avanture. Et enfin, pour ne point laiſſer de mecontent, on donne Blaiſine à Narciſſe, & tout le monde fort ſatisfait.

Cette Piece, & les deux ſuivantes ſont fort au-deſſous des premieres de l'Auteur. L'intrigue de celle-ci, eſt très-mal concertée, la plûpart des Acteurs ſont preſqu'inutiles. Victoire eſt une femme déteſtable : Fidelle, le Héros de la Piece, quoiqu'en diſe l'Auteur, n'eſt pas un honnête homme. Fortuné, & Virginie ſont trop ſimples. Il eſt aiſé de définir le perſonnage de Méduſe, & du bonhomme Cornille. A l'égard du Pédant, de la Soubrette, & du Valet, on peut croire que le Poëte ne les a employez que par habitude.



LA CONSTANCE, 1611.

HUITIE'ME COME'DIE

En cinq Actes, & en Prose.

DE PIERRE DE LA RIVEY.

LA Fable de cette Comédie est encore moins vraisemblable, & plus mal conduite que la précédente. Constance, amoureuse d'un certain Antoine absent depuis dix ans, a été obligé d'épouser Leonard, mais elle trouve le secret d'accorder les bonnes manieres, qu'elle doit à son mary, avec la passion délicate, qu'elle conserve toujours pour cet Amant; sans que Léonard puisse y donner la moindre atteinte, ni qu'il ait lieu de se plaindre. Cet Epoux las néanmoins de porter ce nom, sans l'être d'effet, & touché de la mélancolie de Constance, se donne beaucoup de mouvemens pour chercher cet Antoine, qu'on dit n'être plus vivant. Aurelien, fondé sur de fortes présomp-

1611. tions assure même sa mort à Spinette, sœur de ce même Antoine. L'exposition de tout ceci, les réflexions, & les recherches qu'on fait en conséquence, occupent une bonne partie de la Piece, qui, à proprement parler, n'est qu'un tissu de Scenes fort longues, & ennuyeuses, entrecoupées par celles d'un Pédant, plus inutile encore que celui de la Comédie dont nous venons de parler. Le dénouement répond au reste de l'Ouvrage. Léonard dont on n'avoit aucune nouvelle, reparoit : & un Espagnol qui soupiroit avec beaucoup de respect, & de politesse pour Constance, se trouve être cet Antoine tant desiré, à qui Léonard cede sa femme avec plaisir, & prend Spinette en échange : & Aurélien épouse Marguerite, fille de cette derniere.





LES TROMPERIES,

1611.

NEUVIEME ET DERNIERE COMÉDIE

En cinq Actes, & en Prose,

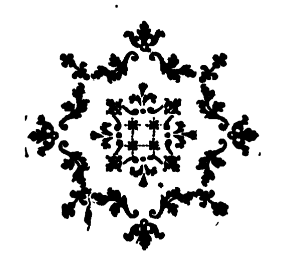
DE PIERRE DE LA RIVEY.

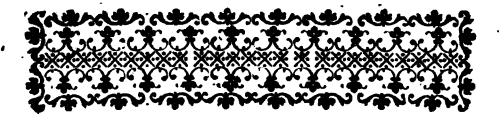
LEs Guerres Civiles de France excitées par les Calvinistes, ayant causé beaucoup de désordres, Fortunat & Geniévre, enfans d'Anselme riche Marchand d'Orléans, alors prisonnier des Huguenots, prennent la résolution de servir jusqu'à ce que leurs affaires soient arrangées. Fortunat entre chez la Courtisane Dorothée, & Geniévre, sous un habit d'homme, & le nom de Robert, se met au service de Severin, pere de Constant & de Susanne. Le malheur poursuit encore Geniévre dans cette retraite; car Constant, pour qui elle se sent de l'inclination, se trouve attachée à la Courtisanne, & Susanne qui la prend pour un garçon, en

devient éperduement amoureuse. L'amitié fraternelle l'engage cependant à profiter de la passion de cette derniere, pour faire trouver l'amoureux Fortunat à sa place, à un rendez-vous nocturne; la pauvre Susanne n'en sort pas sans porter des marques évidentes de sa foiblesse. Voilà l'état des choses à l'ouverture de la Scene. Constant, congédié rigoureusement par Gillette, Mere de Dorothée, cherche vingt écus pour appaiser cette vieille avare, & ordonne à Robert de lui rendre ce service. Cette commission est d'autant plus désagréable, que la triste Geniévre travestie sous le nom de Valet, n'ose déclarer ses sentimens pour Constant, & se trouve dans la dure nécessité de le racommoder avec sa rivale. Mais elle est faite pour les emplois mortifians, & elle s'en acquitte de bonne foy. D'un autre côté, Dorothée emprunte des hardes d'un Médecin qui lui fait l'amour, & charge Fortunat de les mettre en gage, & de trouver les vingt écus que Gillette éxige de Constant, afin de faciliter le retour de ce favori. La Courtisanne tire aussi ce qu'elle peut en argent & en nipes d'un Capitan le plus lâche qui soit sous le Ciel qui lui

rend de fréquentes visites. Tout ceci ne se fait pas sans les avis de la bonne Gillette, femme expérimentée. L'accouchement de Suzanne change la face des choses, & conduit à la catastrophe. Severin en paroît au désespoir, sa fille trompée par les apparences, confesse ingénuement que Robert est le Pere de l'Enfant; Robert nie le fait, & avouant son sexe, trouve une excuse insurmontable, mais comme il n'ose accuser le véritable Auteur, Severin demeure dans la même incertitude. Les pleurs & les plaintes que fait Geniévre à cette occasion, découvrent son amour pour Constant. Il en est attendri, promet d'y répondre, & de renoncer pour toujours à Dorothée. L'arrivée d'Anselme acheve de mettre ces Amans au comble de leur joye; Severin à qui on ne fait plus mystere des tromperies précédentes, & qu'on instruit de la naissance & du bien des enfans d'Anselme, consent à leur union avec Susanne & Constant. Ce dernier perdu sans retour pour la Courtisanne, elle redouble ses caresses au vieux Médecin: mais un accident rompt leurs mesures. Adrien, Valet de ce Docteur,

1611. voulant reconnoître les faveurs secretes de sa Maîtresse, lui fait confidence des intrigues de son mary avec Dorothée, & lui donne le moyen d'entendre leur conversation, & le mépris qu'ils ont pour elle. La femme perdant alors toute patience, sort de l'endroit où elle étoit cachée, & non contente de maltraiter de paroles la Courtisane, elle chasse précipitamment le Médecin, se promettant d'imiter sa conduite irréguliere. Dorothée privée de ces deux Amans, prend la résolution de renouer avec le Capitan. Cette Piece est la plus passable des trois dernieres de la Rivey.





TRAGE'DIE DE JEANNE D'ARQUES, 1611.

Dite la Pucelle d'Orléans, native d'Épernay près Vaucouleurs en Lorraine.

Par un Auteur Anonyme.

SAns pouvoir assûrer précisément si cette Tragédie appartient à notre Histoire, nous la croyons beaucoup plus ancienne, que l'année de son impression, sous laquelle nous l'avons placée. Il y a apparence qu'elle a été représentée sur un Théatre public, on peut le conjecturer par les passages ci-dessous; le premier termine le Prologue.

Or chassez de vos cœurs tout ennuyeux
soucy :
Imitez Harpocrate, & sous une présence
Ornez nostre eschaffaut d'un Pharien silence.

1611. A la fin du Cinquiéme Acte, on exécute la Pucelle : L'auteur a bien voulu épargner cette action aux yeux des Spectateurs : elle se passe derriere le Théatre. Les filles de France la plaignent, & finissent ainsi son éloge.

Milles doctes esprits après feront voler
Vostre nom, vos vertus par le vuide de l'air,
Sur la terre fertile, & en vostre faveur
Ourdiront quelque ouvrage enflé de vostre honneur
Qu'ils monstreront après, pour heureuse conqueste
Sur un Théatre, au peuple, à un saint jour de feste.

Un Gentilhomme Anglois, est forcé de convenir qu'elle étoit digne d'un meilleur sort, & ajoute :

Vienne ce qu'il pourra, nous dirons toutesfois
Que la France a vaincu par charmer les Anglois.





LES CORRIVAUX, 1612.

COMÉDIE FACÉTIEUSE

En cinq Actes, & en vers,

Par PIERRE TROTTEREL, *Sieur d'Aves.*

CEtte Comédie que l'Auteur dit être de son invention, est précédée d'un Prologue, où l'Acteur qui le prononce avoue que

> Les vers ne sont faits que pour rire,
> Et non pas pour aux mœurs autrement vous instruire.

Gaillard & Brillant, jeunes Enfans de familles, sont amoureux de Clorette. Brillant, plus heureux que son Rival, obtient le cœur de sa maîtresse, qui lui donne la nuit un rendez-vous dans sa chambre. Comme cette chambre n'est séparée de celle du pere de Clorette, que par une cloison; celui-ci entend une partie de ce qui se passe entre sa fille & Brillant: il se léve, surprend les deux Amans, & force Brillant d'épouser

1612. sur le champ Clorette. J'oublie à dire que le valet de Brillant, sous les habits de son Maître, partage sa bonne fortune avec Clorette.

Molive, mere de Clorette, interroge cette derniere sur les moyens que Brillant a employés pour s'introduire dans sa chambre.

CLORETTE.

Que je puisse bruler comme bois dans le
feu,
Ou le grand Lucifer dans son enfer m'emporte,
Si par sort le méchant n'a fait ouvrir ma
porte:
Et puis, à pas comptez, est finement venu
Près de moy se coucher, étant dépoüillé nu,
Et si je ne m'en suis nullement apperçuë.
Voyez s'il ne m'a pas étrangement déceüe?

MOLIVE.

Eh! que ne venois-tu bien vîte m'appeller,
Afin de le chasser, & le faire en aller?

CLORETTE.

Ma bonne & douce mere, helas! je n'avois
garde.

MOLIVE.

Eh! qui t'en empêchoit, dis-moy, grosse
mouflarde?

1612.

CLORETTE.

Las ! ma mere, c'étoit que trop fort je dormois ;
Et crois certainement, que sans la haute voix
De mon pere, je fusse à tout jamais gâtée :
Je pense qu'il m'avoit en se couchant frottée
Les tempes & les yeux de froid jus de pavot,
Car je n'entendis pas tant seulement un mot.

MOLIVE.

Si tu dis vérité, le cas est bien étrange, &c.

LA FORCE DU SANG, 1612.

TRAGI-COME'DIE D'ALEXANDRE HARDY.

LE sujet de cette Piéce est pris d'une nouvelle de Cervantes qui porte le même titre : c'est dans cette Piéce où Hardy s'est donné carriere sur les régles, sur-tout celle de la durée de l'action, y est totalement oubliée. Au premier Acte, Léocadie qui est l'Héroïne du Poëme, est enlevée par Dom Alphonse, qui la viole. Au commence-

ment du second elle est renvoyée, &
1612. deux Scenes après, elle sent des symptômes certains de grossesse. Le troisiéme Acte ouvre par son accouchement, & la naissance d'un fils, qui à la fin de ce même Acte, est un Enfant de huit à dix ans. Le quatriéme & le cinquiéme Acte servent à la reconnoissance de l'enfant, & au mariage de Léocadie avec Dom Alphonse, son Ravisseur.



1612.

LA GIGANTOMACHIE
OU
LE COMBAT DES DIEUX AVEC LES GÉANS,

Poëme Dramatique, de l'invention D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

» CE sujet, partie imité de Clau-
» dian, partie de l'invention de
» l'Auteur, ne représente que la révolte
» de la Terre & des Géans ses fils,

» contre Jupiter, qui les châtie selon
» leurs démérites, & en remporte une
» glorieuse victoire, à l'aide d'Hercule,
» qui pour ce bon service est reçû au
» nombre des Dieux, réconcilié avec
» Junon, & fait son gendre, épousant
» Hébé, Déesse qui préside à la jeunes-
» se, &c. »

1612.

Voici le plan des Actes de ce Poëme. Le premier ouvre par un monologue de la Terre, qui, pour se venger de Jupiter qui a détrôné Titan, appelle ses fils, qui sont Briarée, Typhoée, Alcyonée, Encelade, Porphyrion, &c. & les excite à se rendre maître du Ciel. Les Géans embrassent avec joie la proposition, & dans le conseil qu'ils tiennent à ce sujet, ils forment la résolution d'entasser Osse sur Pélion, pour pouvoir monter au Ciel.

Le second Acte se passe dans l'Olympe. Jupiter, averti du dessein des Géans, dispose les Dieux à se défendre contre leurs efforts, & il envoye chercher Hercule, comme le plus ferme soutien de son Empire.

Le troisiéme Acte est à Lemnos, dans la forge de Vulcain. Mercure y vient pour ordonner à ce Dieu de préparer de nouveaux foudres pour Jupiter, ainsi

que Pallas & Mars pour y faire refourbir leurs armes.

1612. Le quatriéme est rempli par le combat des Géans & des Dieux : les premiers sont frapés de la foudre, ou des fléches d'Hercule, & trébuchent dans les Enfers : la Terre déplore leur perte, & s'en va désespérée. Le cinquiéme est le triomphe de Jupiter, de la victoire qu'il vient de remporter : le mariage d'Hercule avec Hébé, & un grand repas, où Momus débite force quolibets.

On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici de quelle façon Hardy a rendu le Combat des Dieux & des Géans.

ACTE IV. SCENE II.

COMBAT.

ALCIONÉE, *transpercée d'un coup de fléche par Hercule.*

Courage, saisissons la premiere avenuë
A travers de ces feux éclatez de la nuë...,
O désastre ! une fléche en trahison m'atteint !
Me trébuche du Ciel, & sa lampe m'éteint.

JUNON, *pressée par Porphyrion.*

Jupiter au secours ! un sacrilége infame
S'adresse violent à l'honneur de ta femme.

PORPHYRION.

1612.

PORPHYRION.

Ta vaine résistance augmente mon ardeur.

JUPITER, *à Hercule.*

Tire mon fils ! O coup adextre, & de grand heur !
Le nôtre achevera de le réduire en cendre,
Il va, ce ravisseur, dedans l'orque descendre.

LA TERRE.

Poursuivez, courageux, l'espouvante les tient
A un leger effort la victoire appartient.
Mes fils, plutôt mourir, que rebrousser arriere,
Que venus au milieu n'affranchir la carriere,
Que ne vaincre du tout. O trop inique sort !
Briarée bronchant, mon principal support !
Las ! hélas ! désormais ce dessein fait naufrage.

BRIARÉE, *atteint du foudre.*

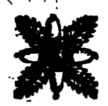
Ma mere, appaise moy la douleur d'une rage
Que ce feu déloyal m'allume dans les os,
Ou en ton large sein me trouve du repos:
Me coupe ces cent bras inutiles aux armes :
Ah ! qui pensoit avoir à combattre des charmes ?

1612\. ALCIONÉE, *aussi atteint.*

Secours, verse, maratre, un fleuve sur ce
corps,
Qui brule misérable & dedans, & dehors.
Maratre, d'envoyer ta race magnanime
A la Parque certaine, infernale victime.
Couvre, Terre, ma honte, ou finis le tourment
De l'invincible feu qui me ronge gourmand.

LA TERRE.

O suprême désastre! hélas! mon Encelade
Tombé, dernier surpris, de la mesme embuscade!
Mimante l'a suivi, & nul des miens la haut
N'ose plus que de loin continuer l'assaut:
Ne pense intimidé, sinon de sa retraite;
Bref mon œil ne voit rien qu'une entiere défaite.
Les chefs occis, que doit le surplus espérer?
Commence pauvre mere à te désespérer:
Arrache à pleine main ta perruque chenuë, &c.





L'EMBRION, ROMAIN, TRAGÉDIE

1612.

PAR LE SIEUR BERNIER, de la Brousse.

LA BROUSSE.

FRRANÇOIS BERNIER, Sieur de LA BROUSSE, étoit de Poitou. Sans avoir beaucoup de talens pour le Dramatique, il s'attacha à ce genre de Poësie, & composa la Tragédie qui fait le sujet de cet article, vers l'année 1612. LES HEUREUSES INFORTUNES, Tragi-Comédie, imprimée en 1618. avec la précédente; & deux BERGERIES, en 1619. Nous n'osons assurer que les deux premieres Piéces ayent paru à Paris, mais nous sommes très-certains que les Bergeries n'y ont jamais été représentées, & que l'Auteur même n'a pas dû s'y attendre. Si l'on en veut croire Colletet, La Brousse étoit homme d'esprit, & il ne lui manquoit qu'un certain air de Cour, qu'il n'avoit pû acquérir au fonds de

sa Province, d'où il n'étoit jamais sorti.
1612. Colletet avoit ses raisons pour parler ainsi, & se sentoit intéressé à faire valoir un Poëte à peu près de sa force. Le Lecteur va juger par l'Extrait suivant, si le défaut d'usage de la Cour, est le seul qu'on puisse reprocher à la Brousse.

Quoique cette Tragédie n'ait été imprimée qu'en 1618. nous la plaçons cependant vers 1612. attendu que l'Auteur dans son Epître dit que : « Cette Piéce a été retenuë par plusieurs » années, & rendue comme inconnuë » aux hommes. » Le sujet du Poëme est la naissance de Romulus & de Rémus ; leurs premiers exploits, & le rétablissement de leur Grand-Pere sur le trône, dont il avoit été expulsé par Amulius.

Voici comment Amulius parle à sa niece la Vestale Silvia Rhéa, qui a donné la naissance aux jumeaux Romulus & Rémus.

AMULIUS.

.... Venez louve eshontée.
Voyez-vous la meschante ? ô quelle est effrontée !
Comme elle hausse les yeux, & marche arrogament.

SILVIE.

Je chemine en Princesse, & toy trop méchament

1612.

Tu veux fouler ma gloire, estimant qu'impudique
J'ay du pressant amour exercé la pratique.
Grosse ay-je esté vrayement, mais d'un fœt qui n'a pû
Altérer mon honneur, ou les Dieux m'ont déçû
N'es-tu point satisfait du meurtre de ta race?

AMULIUS.

Ne crains-tu point la mort, pour user de menace?

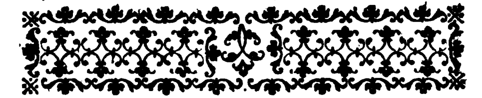
SILVIE.

J'en suis toute assurée, & j'en bénis le jour.

AMULIUS.

Mais premier, conte moy de ton gentil amour.
Qui fut ce beau mignon, qui violant ta couche,
Au sang du grand Procas donna telle escarmouche?





1613.

LES AMANTES OU LA GRANDE PASTORELLE,

Enrichie de plusieurs belles & rares Inventions, & relevée d'Intermedes Héroïques, à l'honneur des François,

Par NICOLAS CHRÉTIEN, *Sieur des Croix.*

La Pastorale est en vers de dix syllabes, & les intermedes en Aléxandrins.

LA Piéce est en cinq Actes, chacun terminé par un Intermède, le tout précédé d'un Prologue, où l'Amour annonce les principaux événemens de la Pastorale, que l'Auteur a voulu traiter dans un goût bizarre, en joignant aux personnages de Bergers & de Satyres, un Magicien, un Capitan, & un Valet gourmand & balourd : ce qui fait un assemblage de Pastoral & de Comique, qui n'est ni l'un ni l'autre.

Eurialle, amoureux de Floris, ne peut rien gagner sur le cœur de cette

Bergere, prévenue pour l'ingrat Ariston, qui ne pense qu'à Cloride, amante sans espérance de ce même Eurialle. Le Berger Delfis, rival de ce dernier, n'est pas plus heureux. Il préfere cependant les rigueurs de Floris, aux carresses de Filine, & de la jeune Elicie, qui lui sacrifie sans peine l'hommage de l'enchanteur Ismen. Le Capitan Briarée, & un Satyre dont nous parlerons plus bas, grossissent encore le nombre de ces Amans, & briguent les faveurs de Cloride: chacun d'eux, agissant suivant l'intérêt de son cœur, tente des moyens pour parvenir à son but. Le Magicien met son art en usage, & évoque les puissances infernalles. 1613.

ISMEN.

Sus Bélial, Sathan, & Mildéfaut,
Torchebinet, Saucierain & Grihaut,
Francipoulain, Noridor, & Craincelle
Asmodéus, & toute la sequelle.

. . . .

Venez ici troupe, je vous conjure
Par l'Eternel, & de ne faire injure
A nul mortel, sus accourez trétous.

. . . .

Par le nom trine en ses propriétez,
Par son essence, & par ses dignitez,

1613. Par son bras fort, qui de son haut Empire
Vous renversa, où mainte ame soupire.
Par sa parole éternelle en crédit,
Qui a tout fait aussitôt qu'il l'a dit :
Je vous commande, ô troupe infortunée
De m'assister cette heureuse journée.

Les Démons arrivent à son commandement; & lui promettent leurs services.

DÉMONS.

Nous le ferons, n'en sois plus en soucy.

ISMEN.

Retournez donc au Royaume noircy.

Sur ces entrefaites, Eurialle rencontre le Satyre amoureux de Cloride, qui lui fait présent d'une herbe qui a la vertu de lui faire prendre aux yeux de Floris, la figure d'Ariston qu'elle aime. Eurialle par reconnoissance enseigne au Satyre le lieu où Cloride est endormie. Prête à être violentée, cette belle s'éveille, & appelle du secours.

CLORIDE.

A l'aide, ô Dieux ! ce Satyre effronté,
Bouquin infect, mes amis ; à la force,
Ce chevrepied traitreusement me force ;
Secours ; Bergers... je n'en puis plus.. hélas !

Briarée arriva à tems, & met en fuite le

Satyre. Il dit ensuite à Frontolin son Valet, d'aller saluer sa Maîtresse de sa part. 1613.

BRIARÉE.

Sus, marche donc devant.
Et fais pour moy quelque discours sçavant.

FRONTOLIN.

Ne faut-il pas faire la révérence ?

BRIARÉE.

Ouy, d'une brave & superbe assurance.

FRONTOLIN.

Après celà ?

BRIARÉE.

Après ?... Dire bon jour.

FRONTOLIN.

Çà, je vais donc bien commencer l'amour,
Madame ! hau ?

BRIARÉE.

Hau ! Frontolin, retourne.

FOONTOLIN.

Que Diable à vous ? vostre fureur détourne
Maints beaux discours que j'avois à propos,
Dont je n'en sçay à cette heure trois mots.

BRIARÉE.

Retiens à faire une majesté belle.

FRONTOLIN, *à Cloride.*

Ce Capitain, Briarée nommé,
M'a dit qu'il est grandement estimé,
Pour bien joüer ; batteur, fendeur d'oreilles,
Tueur, buveur, & racontreur de seilles,

1613. De vostre amour il est fort en esmoy;
Et vous voudroit faire un enfant, je croy,
Si vous l'avez de l'endurer envie.

Cloride écoute avec la même indifférence les complimens ridicules du Valet, & les fanfaronades du Maître. Briarée piqué de ce procédé, va trouver Ismen, qui lui apprend certains mots, qui ont la force de contraindre la plus rebelle, à suivre la personne qui les prononce. Eurialle trouvant une occasion favorable, se sert avec succès de l'herbe indiquée par le Satyre; Floris trompée par le charme, lui jure un amour éternel; la présence d'Aristton désille les yeux de la Bergere, elle rougit de son erreur, & sort toute interdite. Pendant ce tems-là, le brave Briarée enleve Fisine & Elice, & les conduit au Magicien. Le Berger Delfis qui survient très-à-propos les garantit de ce péril; Ismen, & le Capitan s'esquivent en diligence, chaçun de son côté. Eurialle vient ensuite faire retentir la Scene de ses regrets & de son désespoir, ne cherchant qu'à terminer une ennuyeuse vie. Enfin, ne sçachant plus que faire, il se couvre de la peau d'un Ours fraîchement écorché, & en cet

équipage, se retire tristement dans un coin. Cloride entre; dès que le Capitan l'apperçoit, il prononce les paroles magiques, qui operent non seulement sur la Bergere, mais encore sur le faux Ours. Briarée oubliant alors sa Maîtresse, ne songe qu'à éviter l'approche de ce dernier, mais ne pouvant fuir, son épée se trouve embarrassée de façon, que le pauvre Eurialle en reçoit une blessure considérable. Titire arrivant, représente à Briarée qu'il doit cesser de poursuivre Cloride, puisqu'elle est sa sœur. Il conclut tout de suite le mariage de cette fille avec Ariston, & celui de Briarée & de Filine. Ces Amans se retirent avec leurs Bergeres, sans s'embarasser du danger d'Eurialle. Floris arrive, & le reconnoît malgré ce pitoyable travestissement. Cet Amant timide lui dit adieu d'une façon si touchante, que la Bergere en est attendrie. 1613.

FLORIS, *pleurant.*

O chastes vers, chastement prononcez!

Elle va trouver Himen, pour rendre la santé à Eurialle, qu'elle épouse. Le Satyre dont nous avons déja parlé, ne pouvant plus songer à Cloride, tourne

1613. ses vues d'un autre côté, & trouvant la Bergere Elice à son gré, fait ses efforts pour l'emmener : Delfis la sauve de cet Amant brutal ; mais déséspéré lui-même du mariage de Floris, il prend le parti, pour finir ses jours, de se couvrir de la peau d'un bouc, & de se faire présenter pour victime au sacrifice. Elice cachée derriere un buisson, entend cette triste résolution, & pour la prévenir, endosse elle-même la dépouille d'un semblable animal ; pour finir en peu de mots, ces deux boucs feints, prêts à être offerts, se parlent, se reconnoissent, & la piéce finit par leur mariage.

Disons un mot des Intermedes qui coupent les cinq Actes de la Pastorale, & comprennent chacun un sujet différent.

La bataille de Tolbiac, suivie de la conversion de Clovis, forme le premier. Ce Roi annonce la naissance, & les vertus de Louis XIII. fils & successeur d'Henri le Grand.

Le second contient la prise de Compostelle par Charlemagne, accompagné de Roland, d'Olivier, & d'Ogier le Danois. Les murs de cette Ville, tombent devant ce Monarque, qui détruit

les Idoles adorées par les Sarrazins. 1613.

La prise de Jérusalem par les Chrétiens, sous la conduite de Godefroy de Bouillon, fait le sujet du troisiéme. Ce pieux Prince, se confiant plus sur les bontés du Seigneur, qu'en la force des armes; lui demande la victoire pour son peuple, comme il l'a accordé autrefois aux Hébreux sur Sennachérib.

C'étoient des Sarrazins, Sarrazins sont
ceux-cy.
Ils combattoient vos gens, nous le sommes
aussy.

Les victoires de Saint Louis contre Saladin (a), remplissent le Quatriéme. Ce Roy se propose pour modele à Louis XIII. à qui l'Auteur a dédié son Ouvrage; nous croyons aussi qu'il a été représenté devant Sa Majesté, & la Reine sa Mere, alors Régente.

Enfin, l'Histoire de la Pucelle d'Orléans, a fourni au Poëte son cinquiéme & dernier Intermède.

(a) Des Mahométans qui adorent des Idoles, des Sarrazins au service de Senachérib; & les victoires de saint Louis sur Saladin, mort plus de cinquante ans avant le voyage de ce Roy dans la Terre Sainte. Voici des faits nouveaux, & qu'on cherchera vainement autrepart que dans notre Auteur. Ajoutez l'Enchanteur de la Pastorale, qui paroît Chrétien, tandis que tous les autres personnages sont Idolatres.

1613. # FÉLISMENE,

TRAGI-COMÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

« DOm Félix, jeune Cavalier issu » de l'une des plus nobles & ri- » ches familles de Tolède, contracte » une amitié mutuelle, & clandestine » avec Félismene, autant accomplie en » vertus, que rare en beauté, mais » inégale à ce Gentilhomme quant » aux biens de fortune. Le Pere de » Dom Félix sourdement averti de » leurs amours, envoye son fils à la » Cour de l'Empereur, pour lui pro- » curer pendant l'absence un parti » plus avantageux, & digne de lui. » Dom Félix à ce départ console sa » Maîtresse, en l'espoir d'un prompt » retour, qui consommeroit leur » mariage; mais arrivé à la Cour, » Cœlie, parente de l'Empereur, & » belle en perfection, lui fait oublier » sa premiere Maîtresse, qui le va

1613.

» trouver déguisé en homme ; sur un » légitime soupçon de son inconstance, » s'introduit sans être connue à son » service, & s'employe, quoiqu'à contre-cœur, pour lui faciliter les bonnes graces de Cœlie, qui en devient » amoureuse, & au refus de celle que » la conformité du Sexe rendoit incapable de la contenter, entre en » telle rage de déséspoir, qu'elle meurt » subitement. Là-dessus, un Seigneur » Allemand, Corrival de Dom Félix, » & son mortel ennemi, lui impute la » mort de cette jeune Princesse, par » quelque poison : le court comme celui que l'épouvante avoit mis en » fuite, & le ratteint au propre lieu où » Félismene, à l'heure hors de son » service ; & devenue Bergere, lui » prête son secours contre ses ennemis, » desquels à l'aide de cette Amazone, » il emporte la victoire, ce qui occasionne leur réconnoissance, & ensuite un heureux mariage. Ce sujet » tiré de la Diane de Montemajor, sur » le Théatre François, ne doit rien » aux plus excellens. »

1613.

DORISE,

TRAGI-COMEDIE

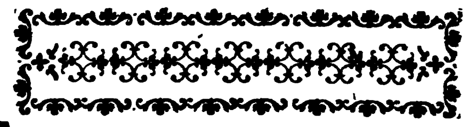
D'ALEXANDRE HARDY.

Le sujet de cette Piéce est tiré d'un Livre intitulé : *Histoire des Amans volages de ce tems, par du Rosset.*

SAlmacis, d'une illustre & riche famille, est destiné par son pere à épouser Sidere, jeune Demoiselle, qui joint à une grande beauté, une noblesse distinguée, & des biens considérables : mais Salmacis aime, & est aimé de la belle Dorise, égale à son Amant pour la naissance, mais non pour les biens : de sorte que le Pere de Salmacis, averti de la passion de son fils, juge à propos de l'envoyer voyager, dans l'espérance que l'éloignement rallentira sa passion. Salmacis forcé d'obéir à l'ordre paternel ; confie sa Maîtresse à Nicanor, son ami & son cousin, & promet un prompt retour. Nicanor qui aime secrétement Dorise, profite de l'absence de Salmacis, pour faire connoître sa passion : & aidé de Sidere, qui se prête à la supercherie de ce dépositaire infidéle, il fait croire, sur de

faux rapports, à Dorise que Salmacis l'a oubliée, & elle se rend aux soins de Nicanor. Salmacis revient, & veut parler à Dorise, qui l'accable de reproches, & ne veut point entendre sa justification. Salmacis désespéré de l'inconstance de Dorise, se retire dans un hermitage, & prend l'habit d'Hermite. Sidere avertie de cette avanture, consulte une Magicienne, qui lui promet de guérir Salmacis de sa passion : en effet, elle suit Sidere à l'Hermitage de Salmacis, lui ôte un charme qui l'attachoit à Dorise, & l'effet de cette guérison, est le consentement de Salmacis d'épouser Sidere, & de voir sans chagrin, Nicanor uni avec Dorise. Nous ne rapportons aucuns morceaux de versification de cette Piéce, attendu qu'elle n'a rien de singulier. 1613.





1614. L'EPHÉSIENNE,

TRAGI-COMEDIE

DE PIERRE BRINON.

C'Est ici l'Histoire de la Matrone d'Ephése, présentée très-passablement, & pour la premiere fois, sur la Scene Françoise.

Astasie, jeune Veuve, ne peut se consoler de la mort d'un époux qu'elle vient de perdre en la fleur de ses ans; malgré les remontrances de Sarxe sa Sœur, & de Cosme sa cousine, elle prend la résolution de s'enfermer dans le tombeau de ce cher mari, & d'y passer le reste de sa vie.

ASTASIE.

L'Ombre de mon mary par tout me viendra suivre,
Je le verray le jour, je le verray la nuit,
Il sera sur ma table, il sera dans mon lit,
Et d'objets importuns affligeant ma mémoire,
M'ostera le repos, le manger, & le boire.

Au second Acte, Frontin, Général de la Flotte des Ephésiens, vient annoncer au Gouverneur Calepe, la défaite des Voleurs, dont il amene le chef: il ajoute qu'il s'est engagé à lui sauver la vie. Calepe refuse de souscrire à cette promesse, & ordonne qu'on pende ce chef des Brigands, pour donner un exemple. Pendant qu'on l'exécute, le Chœur amuse les Spectateurs par ses réflexions. 1614.

Le troisiéme Acte commence par les plaintes de Frontin, au sujet d'un nouvel affront de la part du Gouverneur, qui l'oblige à garder pendant trois jours le corps du chef des Voleurs, dont il lui a déja refusé la grace.

FRONTIN, *seul.*

Après avoir servi d'un cœur infatigable
Mon Prince, & mon païs, le salaire honorable
Qu'on me fait recevoir pour tant de temps perdu,
C'est d'être gardien d'un Pyrate pendu:
C'est de coucher trois nuits aux pieds d'une potence!
Voilà de mes labeurs la belle récompense!
Et puis, suivez la Cour, faites service aux Grands,
Donnez à leur plaisir vostre force, & vos ans,

1614. Embrassez leurs desseins avec un zele extrême,
Méprisez vos amis, méprisez-vous vous-mesme,
Courrez mille hazards, pour leur ambition:
A la premiere humeur, la moindre impression
Qu'ils prendront contre vous, vous voilà hors de grace,
Et cela seulement tous vos bienfaits efface.
Bienheureux celui-là, qui loin du bruit des gens,
Sans connoître au besoin, ni Palais, ni Sergens,
Ni Princes, ni Seigneurs, d'une tranquille vie,
Le bien de ses parens mesnage sans envie, &c.

Occupé de ces pensées, une lumiere qu'il apperçoit dans le tombeau, lui fait tourner la vûe de ce côté. Il entre & voit Astasie en pleurs. Après qu'il s'est informé poliment du sujet de sa tristesse, il tâche à la consoler, & sort ensuite, de peur qu'un plus long séjour ne l'importune. Teleme, femme de chambre d'Astasie, lui fait remarquer la bonne mine de ce Guerrier, qui revient au quatriéme Acte faire une déclaration d'amour à la jeune Veuve. Pour mieux réussir, il interresse Tele-

me, en lui faisant espérer le plus beau soldat qui soit sous ses ordres. Astasie 1614.
se rend aux empressemens de Frontin, & accepte sa main. Frontin voulant user de ses avantages, sans perdre de tems, s'avance pour embrasser la belle affligée, qui le repousse foiblement.

ASTASIE.

Hélas! quel appetit trouvez-vous à cela?
Pauvre & défigurée ainsi que me voilà?
Plus propre aux Chirurgiens, pour une anatomie,
Qu'à un homme amoureux, pour estre son amie.

TELEME.

Frontin fournira donc au devoir de tous deux,
Et d'un Anatomiste, & d'un homme amoureux.
Il sondera fort bien les secrets de nature:
Et réduisant en un, l'usage, & le sçavoir,
Exerçant deux mestiers, ne fera qu'un devoir.

ASTASIE.

Vous me percez le cœur, doux soucy de ma vie;
Le mal que vous souffrez, & non pas mon envie,
Fait que je condescens à vostre passion.

FRONTIN.

Prenons donc cet endroit pour l'exécution.

1614. Au cinquiéme Acte, Frontin sortant du tombeau, reconnoît avec douleur, que les Pirates ont enlevé, en son absence, le corps de leur Maître. Astasie accourt à ses cris, & pour réparer ce malheur, lui propose un moyen.

ASTASIE.

Frontin, embrassez-moy, je sçay bien un remede,
Par lequel vous pourrez, amandant ce malheur,
Du sévere Calepe éviter la fureur.
Tirons de ce sépulchre, en toute diligence,
Le mort que j'ai pleuré, pour mettre à la potence,
Où pendoit celuy-là que l'on vous a osté.
Car puisque mon destin veut cette extrémité,
Que de deux corps aimez je perde l'un ou l'autre,
Celuy de mon mary jà deffunt, ou le vostre;
Pour ne perdre le vif, que le Ciel m'a rendu,
Je bailleray le mort, qui m'est déjà perdu.
Ce seroit trop manquer d'amour & de courage,
Si pour me conserver un si précieux gage,
Un homme si vaillant, si parfait, & si beau,
Je n'osois hazarder un reste de tombeau:
Un corps déja puant d'infecte pourriture,
Incapable à jamais des devoirs de nature.

Frontin

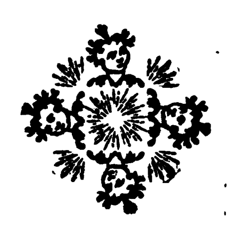
Frontin trouve l'expédient admirable ; les deux femmes aident à l'exécuter en diligence, & c'est ainsi que finit la Piéce. 1614.

ŒDIPE,

TRAGÉDIE

De Nicolas de Sainte-Marthe.

L'Auteur du Catalogue intitulé, *Recherches sur les Théatres de France*, rapporte le titre de cette Piéce sans rien ajouter de plus, ce qui montre qu'il ne l'a pas plus connue que nous.





1614. # CORINE
OU
LE SILENCE,
PASTORALE
D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

« CORINE & Mélite, jeunes Berge-
» res, égales en beauté, devien-
» nent amoureuses de Caliste, Pasteur,
» autant accompli d'ailleurs, que nou-
» veau en matiere d'amour, qui, par
» diverses ruses, tâche à se défaire de
» leurs importunités. Mais comme il
» se voit réduit à l'élection de l'une des
» deux pour sa moitié, & ne s'en pou-
» vant plus dédire, il promet la préfé-
» rence à celle des Nymphes, qui s'abs-
» tiendra plus longtems de parler. Elles
» acceptent la paction, & se rendent
» muettes par ce moyen. Cependant
» le Berger Arcas qui ne cédoit en

» perfection rustique à aucun autre, 1614.
» après plusieurs refus de l'ingrate
» Mélite, qu'il idolatroit, en fait de-
» mande au pere, qui la lui accorde
» sur le champ. Mais on la trouve
» sans parole, ainsi que sa Corrivale.
» Les deux Vieillards consultent sur
» ce prodigieux accident, le sçavoir
» de Mérope vieille Magicienne, qui
» en réfere la cause au charme donné
» par Caliste, seul capable d'y remé-
» dier. On va pour le saisir au corps :
» lui préoccupé de crainte, se met en
» fuite à travers les champs, où Cu-
» pidon assisté de sa mere, après quel-
» que léger châtiment, le rameine, &
» tous les différens des Pasteurs compo-
» sez, le marie avec Corine, ainsi
» qu'Arcas avec sa Mélite. D'autres
» gentils incidens bigarent ce beau su-
» jet, qui se trouvent à la lecture. »

On se contentera d'ajouter à cet argument la fin de la troisiéme Scene du troisiéme Acte.

SATYRE, MÉLITE, *Bergere*, ARCAS, *Berger*.

SATYRE, *arrêtant Mélite*.

Belle Bergere ?

MÉLITE.

O Dieux !

1614.

SATYRE.

N'ais point de peur.

ARCAS, *caché.*

Comme adoucit ſon appeau le pipeur ?

MÉLITE.

Retire-toy monſtre infect de luxure,
Si tu ne veux que je te défigure.

ARCAS, *caché.*

Crainte de pis, allons la ſecourir.

SATYRE.

Un baiſer pris, je conſens de mourir.

MÉLITE.

Je baiſerois plûſtoſt la Parque blême.

SATYRE.

J'appliqueray la rigueur à l'extrême.

MÉLITE.

A l'aide, au meurtre, on me force, au voleur.

SATYRE.

Me réſiſter t'apporte du malheur.

ARCAS, *paroiſſant.*

Demeure, infame, arrête ou je te tuë.

SATYRE.

Au moins, entens mes raiſons......

ARCAS.

Quitte-là.

SATYRE.

Bien, je le veux.

1614.

ARCAS.

Ouy, forcé.

SATYRE.

La voilà.

ARCAS.

Tu laisseras tes cornes sur la place ?

SATYRE.

Ecoute un peu......

ARCAS.

Mon oreille en est lasse.

SATYRE.

Hélas ! mercy, je me rends, que veux-tu ?

ARCAS.

Qu'il te souvienne avoir été battu.

SATYRE.

Au meurtre, on m'assassine.
Rompu de bras, de tête, de poitrine :
Secours, ô Pan, secours, je n'en puis plus.

MÉLITE.

Une autrefois ne t'empiége à ta glus.

ARCAS, *à Mélite.*

Laissons-le aller ?

SATYRE.

Hé ! je vous en supplie.

MÉLITE.

Non, non, premier ma vengeance accomplie.

1614.

ARCAS, *au Satyre.*

Va, sauve-toy, ne nous promets-tu pas ?...

SATYRE, *s'enfuyant.*

Ouy, retrouvé, donne-moy le trépas.

On peut conjecturer à peu près le tems que cette Pastorale a été représentée, par la Préface que l'Auteur a mise au-devant, lorsqu'il la fit imprimer en 1625. & où il dit, que « quinze jours de passetems l'ont mise sur » pieds, il y a plus de douze ans. »

ŒDIPE,

TRAGE'DIE

DE JEAN PREVOST.

CEtte Piéce[1], & les trois suivantes du même, furent données à l'impression à la fin de l'année 1613. elles avoient été déja représentées en Province; mais il est certain que les Théatres de Paris n'ont pû les adopter, au plûtôt, que vers le tems où nous les avons placées. Jean Prevost étoit né au Dorat, Ville de la Basse-Marche, & suivit toute sa vie la profession d'Avo-

cat. Le ſujet de ſa Tragédie eſt trop vulgaire, pour avoir beſoin de détail. C'et infortuné Roy de Thebes ſe creve les yeux à la fin du cinquiéme Acte, & dit, en ſe banniſſant volontairement de ſes Etats. 1614.

Sus Citoyens donnez
Un prompt allégement à vos abandonnez :
Leur guériſon eſt proche, humant cet air tranquille,
Car j'entraîne après moi les dangers de la Ville :
Forcenantes douleurs, peſtes, fiévres, trépas,
Horreurs de mort ſoudaine, accompagnez mes pas :
Maigreurs, ennuy, chagrin, regret, malheur, & peine,
Quittez tous avec moy la Ville Ogygienne.

TURNE,
TRAGE'DIE
DE JEAN PREVOST.

HERCULE,
TRAGE'DIE
Du même.

NOus nous en tiendrons au ſimple titre de ces deux Piéces, qui n'oſ-

1614. frent rien de singulier, ni pour le plan, ni pour la Poësie. La premiere est tirée de l'Enéïde, & l'autre contient la mort d'Hercule.

CLOTILDE,

TRAGE'DIE

DE JEAN PREVOST.

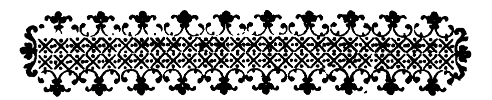
CE sujet est plus inconnu que les précédens. L'Héroïne est à la vérité cette même Clotilde, Reine de France, femme de Clovis, mais ce n'est ni son mariage, ni aucun autre évenement rapporté dans l'Histoire, c'est un fait particulier, que l'Auteur a voulu faire connoître; nous ne croyons pouvoir mieux faire, que d'employer ici l'argument qu'il a mis à la tête.

« Après la défaite d'Alaric, Roy des » Visigots, que Clovis vainquit dans » les plaines de Civaux en Poictou, le » Vainqueur s'apprêtant à la poursuite » d'Almaric, qui recueillit le reste de » l'armée de son Pere, s'arrêta en un » chasteau nommé Pavium, dont les

» mazures & fondement se montrent 1614.
» encore auprès du lieu, où est de pré-
» sent située la Ville de saint Léonard
» de Noblac, qui a donné le sujet de
» cette Piéce, où la commodité des
» Forêts lui donna le plaisir de la chas-
» se. Il advint que la Reine enceinte,
» & proche de son accouchement, s'y
» blessa de telle façon, qu'on déséspé-
» roit d'elle & de son fruit, dont Clo-
» vis fort extrêmement déplaisant,
» quand le bienheureux saint Léonard,
» issu du sang de France, qui, pour fuir
» le monde, s'étoit retiré dans ce dé-
» sert, la sauva par sa priere, après s'ê-
» tre délivrée d'un fils. Quelques alliez
» du Saint, tirez au bruit de ces mira-
» cles, viennent du Mans le recher-
» cher, & le font reconnoître à Clo-
» vis, qui ravi d'un merveilleux con-
» tentement, pour la convalescence de
» sa femme, & la naissance de son fils,
» en démeine joye avec toute sa Cour:
» & après s'être mis en peine de lui
» dissuader la vie solitaire, qu'il ne
» veut échanger, ni recevoir aucune
» charge, il lui donna autant de terre,
» libre de tous impots, qu'il en pour-
» roit environner en une nuit. La pla-
» ce dont il fit le tour est bornée de

» Croix, au-dedans desquelles les habi-
1614. » tans jouissent de cette franchise, qui » donne foy à la vérité de l'Histoire » extraite de la Légende, & des articles » de la Ville. »

La singularité du sujet, & non le mérite de la Piéce, nous a engagé dans ce détail. L'Auteur lui-même en reconnoît la foiblesse; voici comment il s'en explique dans l'Epître dédicatoire. « J'ay tâché par mon artifice d'embellir » le sujet, qui représenté nuëment, ne » contenteroit pas ces curieux, lesquels » m'excuseront peut-être, quand ils » sçauront que c'est un œuvre de com- » mande, où ceux du mestier croyent » bien qu'on n'y peut égaler ce qui n'est » de nostre mouvement, ce qui n'est en » tout que de suivre son humeur; car » je l'entrepris, & le dressai à la solli- » citation du Sieur Chalart, Bourgeois » de Saint Léonard, plus capable d'y » mettre la main que moi, j'en eus » voulu prendre la peine, en faveur de » ses Concitoyens, qui désireux de » conserver leurs priviléges, en ont » voulu perpétuer la mémoire par mes » écrits, s'ils ont pouvoir de parvenir » à la postérité. »



TIMOCLÉE, 1615.

OU

LA JUSTE VENGEANCE,

TRAGE'DIE

D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

« ALexandre, après avoir pris une
» courageuse résolution d'établir
» son empire en la Grece, à vive force
» d'armes, & faire paroître à ses enne-
» mis, que le peu d'âge ne le rendoit
» incapable d'estre ce qu'il fut depuis,
» assiege Thebes, n'agueres révoltée
» de son obéissance, l'emporte d'assaut,
» & par une piteuse désolation, la rend
» exemplaire à quiconque voudroit se-
» couer le même joug. Or en la prise
» de cette Ville, certain Capitaine
» Thracien force Timoclée, Dame ver-
» tueuse, & des plus illustres familles
» de Thébes. Elle, sous ombre d'ami-
» tié, persuade au Barbare, qu'elle desire

1615. » le rendre possesseur du trésor qu'elle » tenoit caché dans un puits, & comme l'avarice le porte aisément à y » descendre, Timoclée l'étouffe là dedans, pour venger le rapt de son honneur. Surprise toutesfois, & découverte par les soldats du deffunt, ils la » menent au Roy, pour lui demander » justice de la mort de leur Capitaine; » mais ce brave Prince, informé du fait, » en admirant la généreuse réponse de » Timoclée, après mille louanges, lui » redonne sa liberté, & la remet en » tous ses biens. »

A la la suite de cette idée générale de la Piéce, joignons la principale Scene

ACTE IV. SCENE V.

TIMOCLÉE, HIPPARQUE, *Capitaine Thracien.*

TIMOCLÉE.

Mercy, brave guerrier, ne soüille ta valeur
En celle qu'à tes pieds prosterne le malheur;
Ne la profane point vers un sexe sans armes,
Hormis celles qu'aux yeux luy fournissent les larmes.

HIPPARQUE.

Ta divine beauté t'exempte du trépas,
Mais pour le reste, abus, il faut passer le pas.

1615.

T I M O C L É' E.

Plustost que d'assouvir telle brutale envie,
Me conservant l'honneur, arrache moi la vie.

H I P P A R Q U E.

Ma cruauté se borne en tes embrassemens;
Et où trouverois-tu des vainqueurs plus clémens?

T I M O C L É' E.

Ma qualité répugne à semblable infamie.

H I P P A R Q U E.

Ta qualité s'honnore à me servir d'amie.

T I M O C L É' E.

Les Thébains te diront ma noble extraction,
Du tout incompatible à si lâche action.

H I P P A R Q U E.

Mon honneur là-dessus consulte mon épée,
Qui d'un sang féminin ne veut estre trempée.

T I M O C L É' E.

Il y a moins de crime à me priver du jour,
Qu'en l'exécrable effet d'un violent amour.

H I P P A R Q U E.

Mon amour ne se plaît que dans la violence:
Et tu feras bien mieux de passer sous silence.....

1615.

TIMOCLE'E.

Quoi ? le rapt inhumain de ma pudicité ?

HIPPARQUE.

C'est un destin commun à toute la Cité.

TIMOCLE'E.

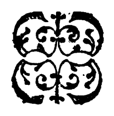
Non pas à moi, qui suis constamment résoluë
De me voir démembrer, pour mourir impolluë.

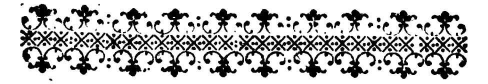
HIPPARQUE.

Ces frivoles raisons, ces dédains rigoureux,
Ne font que r'enflammer un désir amoureux :
Sus, sus, préte la main, résoluë à me suivre.

TIMOCLE'E.

Premier que celà soit, je cesserai de vivre....
A la force, au secours, au meurtre, ce voleur
Sans craindre un coup de foudre, égorge mon honneur.





ELMIRE, OU L'HEUREUSE BIGAMIE,

1615.

TRAGI-COME'DIE D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

« LE Seigneur de Gleichen, grand » Seigneur Allemand, ayant été » pris prisonnier de guerre, en certai- » ne rencontre des Sarrazins avec les » Chrétiens, pour lors à la conqueste » de la Terre-Sainte, & mis au service » du Sultan, gagne tellement, par l'at- » trait de ses mérites, le courage d'El- » mire, jeune Princesse d'excellente » beauté, fille de ce Mahométan, qu'a- » près plusieurs contestations, & réci- » proques assurances d'amitié, elle dé- » livre ce prisonnier, qui captivoit ses » affections, de la prison paternelle : » desorte que rendus à Rome, Sa Sain- » teté dispense le Comte de l'épouser, » bien qu'il eut une premiere femme

1615. » au païs : Où de retour en sa mai-
» son, la Comtesse, & la Princesse,
» en très-affectueuse amitié, parta-
» geant de prudence merveilleuse leur
» affection, & révérence conjugale
» envers le Comte. Ce sont les propres
» termes de Camérarius, en ses Médi-
» tations Historiques, (*Tome Second*,
« *Liv. II. Chap.* 14.) Qui pour assû-
» rance de cette Histoire, ajoute que
» l'on voit encore aujourd'hui à Er-
» ford, Ville fameuse d'Allemagne,
» un Sépulcre, où les figures de relief
» du Comte, & de ses deux femmes,
» survivent l'injure des ans, pour en
» faire une preuve indubitable à la
» postérité. »

Cette Tragi-Comédie, que l'Auteur a traité à sa maniere ordinaire, c'est-à-dire, en suivant exactement sa narration, est ainsi terminée.

LE COMTE DE GLEICHEN.

L'Eglise qui leur a mes faveurs départies,
Donne un dernier arrest entre les deux parties;
Et la discrétion remarquable aux discours,
Met ce procès vuidé du nombre des plus courts.

1615.

Chacune également possedera mon ame :
Et pour ce qui regarde une amoureuse flame,
Leur ordre alternatif régle ce différend,
Sentence, que le cœur définitive rend ;
Qu'elles accepteront, de cela je m'assure,
Comme qui passera chez elles sans blessure.

LE COMTE DE SALM,
Pere de la Comtesse de Gleichen.

Reste dorénavant, sous mesme jour réduites,
Qu'aux nocturnes combats, du même chef conduites,
On leur fasse jurer une fidélité,
Qui ne reçoive point de partialité.
Qui bannisse du cœur, & de la fantaisie,
Cette rage, en un mot, qu'on nomme jalousie.

LA BELLE ÉGIPTIENNE,

TRAGI-COME'DIE

D'ALEXANDRE HARDY.

CEtte Piéce n'est autre chose que la nouvelle de Cervantes, mise en cinq Actes & en vers.



1615. # SAINTE AGNÈS,

TRAGE'DIE

De Pierre Trotterel, Sieur d'Aves.

SAinte Agnès, jeune personne d'une rare beauté, est insensible aux sentimens d'amour qu'a pour elle Martian, fils de Simphronie, Gouverneur de Rome. Ce dernier apprenant qu'Agnès est Chrétienne, & de plus voulant la punir des mépris qu'elle a fait essuyer à son fils, la condamne à être conduite dans une maison de débauche. Le Trompette chargé de cette commission, rencontre deux Paillards.

LE I. PAILLARD.

O Dieux ! que vois-je là ? Quelle est cette merveille ?

LE II. PAILLARD.

Mes sens sont tous ravis, je suis tout transporté.
Oncques je n'avois vû de si grande beauté.

1615.

LE I. PAILLARD.

Dieux ! je suis en extase : ô Dieux ! que je suis aise
De voir si beau visage ! Il faut que je le baise.

SAINTE AGNE'S.

Retire-toy, vilain, ne me viens point toucher
De tes profanes mains.

LE I. PAILLARD.

Vous avez beau cacher.
Votre bouche, & vos yeux, si, si vous baiserai-je.

SAINTE AGNE'S.

Laisse-moy, laisse-moy, profane, sacrilége :
Je suis vouée à Dieu.

LE II. PAILLARD.

C'est donc au Dieu d'amour.

SAINTE AGNE'S.

C'est à celui qui fit ce terrestre séjour.

LE I. PAILLARD, *au Trompette.*

Trompette, mon amy, que nous veut-elle dire ?

TROMPETTE.

Ecoutez ; en deux mots, je m'en vais vous instruire
De toute son affaire : Elle est de cette gent,
Qui sert à Jesus-Christ d'un esprit diligent ;
Et pour n'avoir voulu rendre à nos Dieux hommage,
Je la mene au........ vendre son pucelage.

1615. Les Paillards disent qu'ils ne manqueront pas de s'y trouver.

« Le Trompette jouë une fanfare, » & puis frappe à la porte. »

TROMPETTE.

. . . . Tenez, sotte canaille,
Cette jeune beauté, que je vous livre & baille;
Dans peu de tems d'icy, vous verrez un Paillard
Qui viendra pour jouir de son corps si gaillard.

M. . . . . . . *à Sainte Agnès.*

Entrez, Mignonne, entrez, dans ce lieu de délices.

SAINTE AGNE'S.

Helas! plustost, hélas! au cloaque des vices.

M. . . . . . .

Nous vous allons mener dedans un cabinet
Lequel est fort gentil, bien agréable & net:
Il est fort bien meublé de lit, & de couchette. . . . .

Sainte Agnès se met en priere, & demande à Dieu la grace de conserver sa pudicité: un Ange vient, & lui promet que personne n'y pourra attenter. En effet, les deux Paillards sont aveuglés: Martian tombe mort; Symphronie, qui apprend le malheur de son

fils, vient tout furieux en faire des reproches à Sainte Agnès; cette derniere invoque la puissance Divine, & ressuscite Martian, qui confesse la Foy Chrétienne. Sainte Agnès est livrée au Prevôt Aspar, & ce Tyran après l'avoir beaucoup fait souffrir, lui fait trancher la tête. 1615.

1616.

LUCRECE,

OU

L'ADULTERE PUNI.

TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE HARDY.

COmme on pourroit être trompé par le titre de cette Tragédie, il est nécessaire de faire connoître, qu'elle est la Lucrece, qui en fait le sujet, bien différente de la Romaine, dont tout le monde sçait l'histoire. Servons-nous de l'argument de l'Auteur.

« Télémaque, jeune Seigneur Espa-
» gnol, renommé tant par l'extraction,
» que par le courage, épouse Lucrece
» l'une des plus belles, & accomplies

1616. » Damoiselle de ce tems, que le bon » traitement du mary n'empêche de » courir au change, s'amourachant d'un » Gentilhomme voisin, nommé Myrrhene, ce que la jalousie de certaine » Eriphile, Courtisane qu'il entretenoit, » découvre à Télémaque, aussi désireux de la nouveauté, que sa femme » impudique. De sorte que luy, sous » ombre de faire un voyage aux » champs, surprend ce couple adultere » ensemble, & le tue. Mais ne pensant » à rien moins, est après tué de l'un des » intimes de Myrrhene, qui l'accompagnoit d'ordinaire en ce voyage » amoureux. »

Voici l'endroit où Télémaque surprend les deux coupables, & les punit d'un seul coup.

TE'LE'MAQUE *à part.*

O cieux ! ô cieux ! la louve à son col se pendant,
Et de lascifs appas provoque l'impudent,
Luy chatouille le sein, luy baisote la bouche,
D'un clin de teste au lit l'appelle à l'escarmouche.

sortant sur eux.

Ma patience échape, exécrable P......
Tu mourras à ce coup ; tu mourras de ma main.



LA COME'DIE DES PROVERBES,

PIÉCE COMIQUE D'ADRIEN DE MONTLUC, Comte de Cramail.

1616.

En Prose, trois Actes, & un Prologue.

ADRIEN DE MONTLUC, Prince de Chabanois, Comte de Carmain, ou de CRAMAIL, un des beaux esprits de la Cour de Louis XIII. étoit né l'an 1568. de Fabien de Montluc, fils du fameux Maréchal Blaise de Montluc. Il passe constamment pour l'Auteur de la Comédie dont nous parlons. On lui attribue aussi *les Jeux de l'Inconnu*, Ouvrage dont le Cardinal de Richelieu s'étoit fort moqué, & avec raison, car c'est un tissu perpétuel de quolibets, & de turlupinades, & vraisemblablement, le surplus de ceux qui n'avoient pû entrer dans sa Comédie, dont on pourroit porter un pareil jugement, quoi-

1616. qu'elle ne ſoit pas ſans mérite. Mais c'étoit le goût, & le génie du Comte de Cramail, un peu trop porté vers la Farce, & le bas comique. Les bornes que nous nous ſommes preſcrites, empêchent d'entrer plus avant dans les détails de ſa vie, qui n'appartiennent point à notre Théatre. Il mourut le 22 Janvier 1646. âgé de 78 ans, & ne laiſſa qu'une fille unique, Jeanne de Montluc, qui fut mariée à Charles d'Eſcoubleau Sourdis, Marquis d'Alluye, & deux fils naturels, l'un de *Françoiſe de Riouperous*, nommé Marc-Antoine, & l'autre d'*Anne Guette*, appellé Jean-Jacques, qui furent légitimés en May 1632.

La Piece qui fait le ſujet de cet Article, eſt ſans contredit la plus comique & la plus facétieuſe du tems, & a dû avoir un ſuccès prodigieux. L'intrigue en eſt très-ſimple, l'Auteur n'en demandoit pas davantage, les Scenes plaiſantes, & le plan ſoutenu juſqu'à la fin : puiſqu'en effet l'ouvrage d'un bout à l'autre n'eſt qu'une ſuite, & un enchaînement de quolibets, de façons de parler proverbiales, & de prétendus bons mots, uſités encore aujourd'huy parmi le bas peuple. Cette idée eſt heureuſe

heureuſe pour compoſer une Farce : car on ne peut lui donner un autre titre : mais c'eſt le badinage d'un homme d'eſprit, qui, emporté par un goût ſingulier, a voulu entrer dans des détails au-deſſous de lui, & employer à cet amuſement quelques heures d'une oiſive jeuneſſe. Malgré ſa réuſſite, & le nombre d'impreſſions, cette Comédie eſt aſſez ignorée; ce qui reſte d'anciens Exemplaires, eſt entre les mains de certains curieux, & les nouvelles Editions, ne ſemblent deſtinées que pour la Populace, trop accoutumée à ce genre de diſcours, pour y goûter un certain plaiſir, & en même tems, peu à portée d'en diſcerner l'art, & l'arrangement. L'Extrait que nous en donnons la fera mieux connoître. 1616.

Le Docteur Theſaurus ouvre la Scene par un Prologue entrelardé de paſſages latins, & vient captiver la bienveillance des Spectateurs (a) qu'il

(a) L'uſage des Prologues a été introduit ſur le Théatre François à l'imitation des Anciens ; on les employoit comme des Argumens, afin de mettre les Spectateurs au fait. Dans la ſuite ces Prologues ne ſervirent qu'à amuſer le peuple en attendant que la Piece commençât, & empêcher qu'il ne s'impatientât, ce qui n'arrivoit que trop ordinairement avant qu'on eût ſongé à remédier aux déſordres qui y ſont ſur-

1616. quitte, après avoir ajouté « Je vous » dirai en deux mots, à coupe-cul, » pour m'expliquer plus clairement, » c'est que nous vous prions instam- » ment de donner un silence, en ré- » compense, & contr'échange de quoy, » troc pour troc, à petits frais, sans » bourse délier, je vais querir mes » compagnons, qui diront, & feront » comme Robin fit à la danse, du » mieux qu'ils pourront; Qui dit ce » qu'il sçait, & donne ce qu'il a, n'est » pas tenu à davantage. Si vous ne le » voulez pas croire, charbonnez-le, & » pour conclusion donc, je vous dis que » l'expérience est maîtresse de toutes » les sciences, *& experto crede Roberto:* » Mais comme il n'y a si bonne com- » pagnie qu'enfin ne se sépare, Adieu, » sans adieu, amour sans regret, *Vale-* » *te, valete, atque iterùm valete.*

ACTE PREMIER.

Lidias, Gentilhomme plus noble que riche, aime & est aimé de Florinde, fille du Docteur Thesaurus,

venus depuis, & qui ont occasionné les reglemens qu'on a été obligé de faire. On peut voir à ce sujet les Prologues de des Lauriers.

vieillard avaricieux, qui préfere un certain Capitan appellé Fierabras. Pour vaincre cet obstacle, Lidias ne trouve pas de plus sûr moyen, que d'enlever sa Belle de son consentement, l'emmener quelques mois à la campagne, & profiter de ce tems-là pour faire sa paix avec le Pere. C'est en cet état que la Piece commence. Cet Amant suivi d'Alaigre son valet, & de quelques assistans, vient se présenter la nuit à la porte de Florinde; qui descend avec Philippin, valet du Docteur; pour donner le change, Alaigre feignant de fraper ce dernier, perce une vessie pleine de sang. 1616.

PHILIPPIN.

« Au meurtre, au secours, on m'assassine » comme dans un bois. »

FLORINDE.

« Aux voleurs, à l'aide, secourez-moy, » on m'enleve comme un corps saint. »

Marin, Bertrand, & Clabaut voisins du Docteur, accourent au bruit, mais ils rentrent bien vîte, & ne jugent pas à propos de se mêler dans la querelle.

BERTRAND.

« Pour trop gratter, il en cuit aux ongles; » Qui garde sa femme & sa maison a assez

1616. » d'affaires ; mais cependant on s'étrangle, » il est tard Jacquet, retirons-nous tretous » ensemble, chacun chez soy. Bon jour, » bon soir, c'est pour deux fois, l'on crie » demain des coterets à Paris. »

Thesaurus revenant fort fatigué de S. Denis, frape à sa porte, & réveille sa femme Macée. Un Voisin entre, & raconte l'enlevement de Florinde.

THESAURUS.

« Helas ! mon voisin, j'ay perdu la plus » belle rose de mon chapeau ; la fortune m'a » bien tourné le dos, moy qui avois feu & » lieu, pignon sur rue, & une fille belle » comme le jour, que nous gardions à un » homme, qui ne se mouche pas du pied, » &c. »

MACE'E *à Bertrand.*

« Vous êtes aussi un vaillant champion, » je ne m'en étonne pas : vous êtes un grand » abbatteur de quilles, c'est dommage que » la caillette vous tient. Voilà ce que c'est » d'avoir de bons voisins, j'en sommes bien » atournez, ils sont les bons valets quand » on n'en a plus que faire. Mais à qui ven- » dez-vous vos coquilles ? à ceux qui vien- » nent de Saint Michel ? »

BERTRAND.

« Voilà ce que c'est, faites du bien à un » vilain, il vous crachera au poing ; peignez- » le, il vous oindra ; gressez-luy ses bottes, » il dira qu'on les brule. »

1616.

MACÉ.

» Vous en avez tout plein, mais c'est comme les Suisses portent la hallebarde, par dessus l'épaule. Au besoin on connoît les amis : bien, c'est la devise de Monseigneur de Guise, chacun à son tour. »

THESAURUS.

« Ma femme ...... il falloit que vous fussiez bien endormie, pour ne point entendre le sabat de ces maudites gens-là : il y a là du micmac, on avoit mis sans doute de la poudre à grimper sous le nez, ou bien vous aviez du coton dans les oreilles ; mais patience passe science, il ne faut point tant chier des yeux. »

MACÉ *pleurant.*

« Marchand qui perd ne peut rire, qui perd son bien perd son sang, qui perd son bien & son sang, perd doublement. &c. »

THESAURUS.

« Mais, mon voisin, ne vous défiez-vous point qui m'auroit joué ce tour-là. »

BERTRAND.

« Je ressemble à chian-lit, je m'en doute. Ce pourroit bien être quelqu'amoureux transi, qui vous auroit fait cette échaufourée. »

MACÉ.

« Je ne sçaurois m'imaginer qui nous a fait cette écorne. Si Lidias étoit en cette Ville, je croirois bien que ce fut luy qui auroit mangé le lard.

1616. ALIZON, *servante de Thesaurus*.

« Helas ! le pauvre garçon, il n'y songea
» non plus qu'à sa premiere chemise. Il est
» bien loin, s'il court toujours.

Thesaurus rentre chez lui, en protestant qu'il va se pourvoir en justice. Lidias, Florinde & les deux Valets viennent ensuite s'entretenir familierement de ce qu'ils ont à faire. Tais-toy, dit Alaigre à Philippin.

ALAIGRE.

« Tu fais des comparaisons bien saugre-
» nues, & tu les enfile comme crottes de
» chevres ; il te faudroit un petit bout de
» chandelle pour t'éclairer à trouver ce que
» tu veux dire, où il n'y a ni bon envers,
» ni bon endroit. Il vaut mieux se taire que
» de mal parler : tu es bienheureux d'être
» fait, on n'en fait plus de si sot.

LIDIAS.

« La paille entre deux sus ; la paix à la
» maison. Je n'aime point le bruit si je ne
» le fais, je veux que vous cessiez vos riot-
» tes, & que vous soyez comme les deux
» doigts de la main.... que vous vous em-
» brassiez comme freres, que vous vous ac-
» cordiez comme deux larrons en foire, &
» que vous soyez camarades comme co-
» chons..... revenons à notre premiere chan-
» son, que disoit-on de moy en mon ab-
» sence ? »

1616.

FLORINDE.

« Il est vray que votre absence faisoit » parler de vous tout au travers des choux..... » Bref on ne songeoit plus qu'à rire, & me » donner à ce grand franc Taupin de Capi- » taine, qui me suivoit par-tout comme un » Barbet. &c. »

ALAIGRE.

« C'est un bon falot, le morceau lui pas- » sera bien loin des côtes. »

FLORINDE.

« Pour moy, je ne sçais, comme mon Pere » est si coeffé de cet avaleur de charettes fer- » rées : quelques-uns disent qu'il est assez » avenant, mais pour moy, je le trouve plus » sot qu'un panier percé, plus effronté qu'un » Page de Cour, plus fantasque qu'une mule, » méchant comme un âne rouge, au reste » plus poltron qu'une poule, & menteur » comme un arracheur de dents. »

LIDIAS.

« Vous dites-là bien des vers à sa louange. »

FLORINDE.

« Pour la mine, il l'a telle quelle, & sur- » tout il est délicat & blond comme un pru- » neau relavé; & la bourse, il ne l'a pas » trop bien ferrée : de ce côté-là il est sec » comme Rebec, & plus plat qu'une punaise. »

ALAIGRE *parlant aux Violons* (a).

« Soufflez Ménétriers, l'Epousée vient. »

(a) Voici la plus ancienne preuve de l'usage introduit au Théatre, que l'Orchestre remplisse les Entr'Actes.

1616.

ACTE II.

FIerabras revient de ses expéditions, en intention d'épouser Florinde, lorsque le Docteur lui fait part de son désastre. A cette nouvelle le Capitan entre en fureur, & veut tout exterminer.

THESAURUS.

« Il faut aller doucement en besogne, » croyez-moy, & dites qu'une bête vous l'a » dit. »

FIERABRAS.

« Votre conseil n'est pas mauvais, il y en » a de pires, il vaut mieux les laisser venir se » prendre au trébuchet..... je leur veux ten- » dre des filets..... je les traiteray comme en- » fans de bonne maison, je les épousteray, » & étrilleray sur le ventre, & partout, & » en attendant je vous prie de dormir à la » Françoise, & moy je veilleray à l'Espa- » gnolle. »

ALIZON.

« Vous dites d'or, & si vous n'avez pas le » bec jaune. Allez de-là, & moy deçà, & » nous verrons qui en aura. »

Florinde, Lidias & Philippin viennent ensuite attendre des nouvelles d'Alaigre, qu'ils ont envoyé à la découverte. Ce Valet arrive enfin, &

fait un long récit des rodomontades, & de la poltronnerie de Fierabras : ajoutant qu'au surplus il n'y a rien à craindre, & qu'il est tems de manger un morceau. Ce repas fait à l'impromptu, se passe assez comiquement. 1616.

LIDIAS.

« Ma chere Florinde, vous êtes icy traitée » à la farouche, mais imaginez-vous que » vous êtes à la guerre. »

FLORINDE.

« Une pomme mangée avec contentement, » vaut mieux qu'une perdrix dans le tour- » ment. »

LIDIAS.

« Il ne fut jamais si bon tems que quand » le feu Roy Guillemot vivoit, on mettoit le » pot sur la table, & on ne servoit point au » buffet..... *à Florinde.* Quand vous n'auriez » point d'appétit, ces garçons-là vous en » peuvent donner, en les regardant, mais » goutez un peu de cela. »

FLORINDE.

« Les premiers morceaux nuisent aux der- » niers. »

ALAIGRE.

« Ma foy cela m'est venu comme un os » dans la gueule d'un chien ; mais tu ressem- » ble aux Procureurs, tu veux relever man- » gerie. Courage, courage, si tu meurs à » table, je veux mourir à tes pieds ; buvons » en tire larigot. »

V

1616.

PHILIPPIN.

« Il vaut autant se dépouiller icy qu'en la » taverne ..... morgoi, me voilà plein comme » un œuf, & je croyois jamais ne me souler, mais j'ay les yeux plus grands que la pance. »

ALAIGRE.

« Pour moy j'ay bû, *tanquam sponsus*. » J'en ay jusqu'au goulet. Que sert-il de » boire si on ne s'en sent. Philippin, nous » voilà en bon état, nous avons bien bû, & » bien mangé, pendu soit qui l'a gagné.

LIDIAS.

« Je suis d'avis que nous nous reposions » icy à l'ombre, de peur des mouches. »

PHILIPPIN.

« J'ay fait comme les bons chevaux, je » me suis échauffé en mangeant. »

FLORINDE.

« Je commence à avoir de la poudre aux » yeux, le petit bon-homme me prend. »

LIDIAS.

« La chaleur nous convie de mettre casa- » quin bas. »

FLORINDE.

« Nous voilà deshabillez le mieux du mon- » de, jouons un peu à la cligne-musette. »

ALAIGRE.

« Tête bleu, que voilà un joli chapeau de » cocu, je n'aurois non plus pitié d'elle, » qu'un Avocat d'un écu. »

A peine sont-ils endormis, que deux Bohémiens, & deux Bohémiennes, sçavoir le Coësre, une Vieille, une Fille & le Cagou, viennent pour se dérober aux poursuites du Prevôt & de ses Archers, & saisissent l'occasion qui s'offre de troquer leurs habits contre ceux qu'ils voyent étendus à terre. 1616.

LA FILLE.

« Saint Migorce! nous sommes nées coëffées, il ne faut plus que des allouettes nous » tombent au bec; Aga, aga, ma mie, voicy du monde sous ces arbres, qui jouent à » la ronfle, qui ont quitté leurs volans, » avec des habits, de peur d'avoir chaud, » il les faut attrimer, & dire grand mercy » jusqu'au rendre, qui sera la semaine aux » trois Jeudis, trois jours après jamais. »

LA VIEILLE.

« Il faut que je laisse ma tête, & que je » me serve de cecy, sans prendre ma me» sure. »

LA FILLE.

« J'ay fait, que ferai-je?

LE COESRE.

« Il ne faut pas icy se mirer dans ses plu» mes..... il faut trousser ses quilles, & ses » trotains, de peur d'être pris du Galiot; » laissons nos volans, & le reste de nos ha» bits à ces pauvres diables, à qui on don» nera la sauce, si on les trouve avec la » robe du chat. »

1616. Philippin & Alaigre s'éveillent avant leurs Maîtres.

PHILIPPIN.

« Alaigre, debout, les Vaches sont aux » champs. »

ALAIGRE.

« Je t'enjolle, peigne de bouy : laisse re» poser mon humanité ; si tu m'importune » davantage, tu me déroberas un soufflet. »

PHILIPPIN.

« Je crois qu'on nous a fait grippecheville. » Monsieur, Monsieur, levez-vous, aux vo» leurs, on nous coupe la gorge, aux vo» leurs, aux voleurs, on nous a dévalisé. »

LIDIAS *s'éveillant en sursaut.*

« Qu'est-ce ? qu'est-ce ? »

PHILIPPIN.

« Ha ! nous sommes volez depuis les pieds » jusqu'à la tête. »

LIDIAS.

« Tu te mocque de la barbouillée. »

ALAIGRE.

« Sans raillerie, nous sommes pris pour » dupes, il y a de l'ordure au bout du bâ» ton, on nous a jetté le chat aux jambes, » & voicy les habits de quelques Bohémiens » qui ont fait la picorée, en prenant les » nôtres pour se sauver, ils se sont couverts » d'un sac mouillé. »

Ce n'est pas tout, il faut éviter d'ê-

tre pris pour ceux dont ils sont contraints de porter l'habillement : l'industrieux Alaigre trouve un expédient, & engage la compagnie à se servir de ce travestissement pour tromper le bon homme Thésaurus, & le faire consentir au mariage de sa fille. 1616.

ACTE III.

NOs quatre Bohémiens par hazard, ouvrent le troisiéme Acte, en prenant des mesures pour bien jouer leurs rôles.

ALAIGRE *à Philippin.*

« Diras-tu bien ce que j'ay mis dans la » cruche ? Sçais-tu bien river le bis, ou rousf» cailler bigorne ? »

PHILIPPIN.

« Morgoine, je sçais entraver sur le gourd, » il ne m'en faut que montrer, j'en dirois » à cette heure autant qu'il en pourroit ve» nir. Allons vîte, il me tarde que j'en dé» vide une migouflée à ce malotru de Capi» taine, qui sera toujours Flouquiere, & » pis c'est tout : il faut commencer à tourner » la vergne : les pieds me vermeillent que je » n'y sois tout chaussé, & tout vêtu. »

ALAIGRE.

« Il faut embier le pelé juste la tarque. »

Fierabras tout hors d'haleine, vient

1616. dire à Thesaurus, que malgré ses perquisitions, il n'a pu avoir aucunes nouvelles des fugitifs : mais qu'il a songé à un moyen sûr, qui est de consulter des Bohémiens : on fait entrer les quatre en question. On les méconnoît si bien, sous cette nouvelle figure, que le Docteur même s'adresse à Florinde, pour la prier de lui dire la bonne avanture.

FLORINDE.

« Il vous est arrivé plusieurs choses, & il » vous en arrivera plusieurs autres. Vous avez » perdu votre fille la Perronelle, que les » Gendarmes ont enlevée. C'étoit un bon » enfant.

ALAIGRE *à part.*

« Morbleu, qu'elle fait bien la chate» mite.

THESAURUS.

« Tarare pompon, vous êtes des devins » de Montmartre, vous devinez les fêtes » quand elles sont venues : mais poussez vo» tre cheval.

FLORINDE.

» Vous recouvrerez votre fille, si elle n'est » perdue. Sçachez qu'elle est saine & entiere » par la valeur d'un bon Gentilhomme qui la » dépattouillée des mains de certains gouin» fres, qui lui vouloient ravir son hon» neur : ce bon Gentilhomme l'a si bien » plantée, qu'elle reviendra bientôt.

1616.

ALAIGRE *à part.*

« Voilà le goût de la noix ce plantement-» là. »

FLORINDE.

« Elle l'aime ...... ne soyez dorénavant » si cruël qu'un tigre ..... Faites ce que je » vous dis, & vous aurez profit & honneur.

MACÉE *pleurant.*

« Foin de l'honneur, ma fille en est gâtée : » si jamais je la tiens, elle ne m'échapera » pas. Hélas ! mon pauvre enfant, ton ab-» sence me donnera la mort au cœur.

THÉSAURUS.

« Je vous assure, que dès qu'elle sera » venuë, je ferai tuer le veau gras.

Fierabras, curieux d'apprendre sa bonne fortune, interroge Philippin, qui a endossé les habits de la vieille Bohémienne ; comme il ne paroît pas fort satisfait des pronostications qu'on lui annonce, il passe de l'autre côté, & devenu tout-à-coup amoureux de Florinde, qu'il trouve avoir beaucoup de ressemblance avec la fille de Thésaurus, il lui déclare ses sentimens. La Belle le reçoit assez mal, (*a*) mais elle

(*a*) FIERABRAS.
Il faut que j'en dise un mot à cette Brunette Messieurs, n'en soyez pas si jaloux qu'un gueux de sa besace.

LIDIAS.
Vous ne tenez rien, mon

1616. n'ose pas, non plus que Lidias, le rebuter plus ouvertement, de peur de

camarade, vous êtes bien loin de votre compte : ce n'est pas chaussure à votre pied.

ALAIGRE.

Seigneur Capitaine, vous pouvez bien manger votre potage à l'huile ; il n'y a point de chair pour vous.

FIERABRAS.

Je ne lui dirai que deux mots, & puis la fin.

ALAIGRE *à Lidias.*

Il vaut mieux les laisser faire que de gâter tout.

LIDIAS *à Alaigre.*

Faisons bonne mine, & mauvais jeu, s'il branle, je le tuë.

FIERABRAS.

La belle fille..... vous ressemblez toute crachée à une beauté qui m'a donné dans la vuë.

FLORINDE.

Monsieur..... je n'eus jamais tache de beauté.

FIERABRAS.

Vos mépris vous servent de louanges, mais mon petit cœur, une fille sans un ami, est un printems sans roses.

FLORINDE.

Votre cœur est dans le ventre d'un veau, je suis une sainte qui ne vous guérira jamais de rien, adressez ailleurs vos offrandes.

FIERABRAS.

Je te prie, baise-moy à la pincette.

FLORINDE.

Voyez-vous ? qu'il est gentil ! on ne baise plus en ce tems-cy. Je croy que vous êtes fils de Boulanger, vous aimez la baisure..... Vous n'avez pas lavé votre bouche ; & puis, vous sçavez bien, que baiser qui au cœur ne touche, ne fait rien qu'affadir la bouche.

FIERABRAS.

Eh ! quoy ! tu m'es gracieuse comme une poignée d'ortie ; mais dis-moy, qu'as-tu caché là ?

FLORINDE.

Je m'étonne comme vous êtes si gras, que vous avez tant d'affaires ; laissez cela, ce n'est que du foin, sont des bêtes qui s'y amusent.

ALAIGRE.

Et que diable êtes vous folle de vous faire tenir à quatre ?

PHILIPPIN.

Vous troublez toute la fête.

FLORINDE.

Je croy que vous êtes

tout découvrir. Le Capitan ne s'en tient pas-là, il veut donner une sérénade à sa Maîtresse, & accompagné de quelques Musiciens, il fait chanter des couplets sous ses fenêtres, en voici un. 1616.

C'est pour vous, belle Egyptienne,
Qu'il quitte sa flame ancienne,
Qui cause son tourment.
Ne lui faites point d'imposture,
Il croit que sa bonne avanture
Est d'être votre Amant.

---

un boucher, vous aimez à tâter la chair; & là, là, vous n'en acheterez pas : laissez-moy seulement, votre amie n'est pas noire; vous êtes un gentil perroquet.

FIERABRAS.

Ha! ventre! tu es plus farouche que n'est la biche aux bois..... aime-moy désormais, & me traite en amy.... je te rendray plus éclatante que la pierre en l'or. Tu ne me réponds rien? qui ne dit mot, consent?

FLORINDE.

A sotte demande, il ne faut point de réponse.

FIERABRAS.

Ha ventre! si est-ce que je t'auray, mauvaise : souviens toy que je te mettray à la raison.

FLORINDE.

Adieu panier, vendanges sont faites.

ALAIGRE.

Baisez-moi au cul, la paix est faite, & tirez vos chausses, Seigneur Croquand.

FIERABRAS.

Allons, gueux, de Jostiere, bandez vos voiles, & vuidez d'ici, autrement je vous estropierai.

ALAIGRE.

Maraut, si je m'étois mis en colere un demi-quart d'heure, je mettrois tes oreilles à la compote.

FIERABRAS.

Ha! ventre, coquin!

ALAIGRE.

Allons, en garde, à vaillant homme courte épée : prend la botte glissée.

1616. Le Prevost & ses Archers troublent cette fête par leur arrivée imprévue : Fierabras se sauve : le Prevôt entre dans la maison, & trouve Lidias qui lui raconte son avanture. Ils vont tous ensemble chez le Docteur Thesaurus, qui charmé de retrouver sa fille, & un gendre d'importance, qui est frere du Prevost, consent à tout ce qu'on souhaite.

THÉSAURUS *à Florinde.*

« Est-ce vous, mon enfant ? .... & d'où » venez-vous ? n'avez-vous point de langue ? ho ! là, là, ne pleurez point tant, » vous l'aurez : mais dites-moi un peu, qui » vous avoit si bien troussée en malle.

FLORINDE *pleurant.*

« Mon Pere, je ne sçais, mais sans le secours de ce Gentilhomme, vous n'auriez » plus de fille.

MACÉE.

« Hélas ! ma pauvre fille, je suis plus » heureuse de t'avoir découverte, que si » j'avois trouvé la pierre philosophale ; le » cœur me saute dans le ventre, je m'épanouis la rate ; ç'à que je t'embrasse à mon » gogo.

Les Domestiques prennent part à la joie commune, & tout le monde rentre dans la maison du Docteur.

ALAIGRE.

» Et là, Alison, remue-toy, tu n'as rien

» de rompu : veux-tu un serviteur. Voilà » le galant, n'en veux-tu pas ? tu ne l'au- » ras pas : un mary, sans un ami, ce n'est » rien faire qu'à démi. 1616.

ALISON.

« Hélas ! que nenni ; vous seriez deux » loups contre une brebris.

ALAIGRE.

« La pucelle à Jean Guerin.....

PHILIPPIN.

« Aga, Alison, l'envie ne mourra jamais, » mais les envieux mourront : en dépit » d'eux, que je t'accolle.

ALISON.

» Tredame tu n'es point dégoûté, l'eau » ne te vient-elle point à la bouche ? aye » patience, que soyons mariez, il faut que » Messire Jean y passe, & puis tu y passeras » tout ton saoul. Je vois bien que tu es bien » amoureux, car tu es bien chatouilleux.

PHILIPPIN.

« Morgoine, tu es belle à la chandelle » mais le jour gâte tout. Allons à la nôce » nous en sommes bien serrez pour notre » argent : c'est pour nos maîtres & pour nous » qu'on fait la fête. *Finis coronat taupus*, » comme dit le Docteur, la fin couronne » les taupes. Tirez le rideau, la farce est » jouée ; si vous ne la trouvez bonne, fai- » tes-y une sauce, ou faites rôtir, ou bouil- » lir, & traîner par les cendres, & si vous » n'êtes contens, couchez-vous auprès, les » Valets de la fête vous remerciront. Bonsoir

1616. » mon pere, & ma mere, & la Compa-
» gnie. »

Il est tems de parler de quelques Acteurs de l'Hôtel de Bourgogne, qui commencerent à se faire distinguer par leurs talens singuliers.

LA FLEUR, ou GROS GUILLAUME.

Sauval

ROBERT GUERIN, dit LA FLEUR, (a) avoit été longtems Boulanger, avant que d'entrer à l'Hôtel de Bourgogne, il y devint un célébre farceur, sous le nom de GROS GUILLAUME, « en changeant de condition, il ne changea » point de caractere, ni de mœurs: ce » fut toujours un bon yvrogne, une » ame basse & rampante. Son entre- » tien étoit grossier, & pour être de » belle humeur, il falloit qu'il se fut » enyvré avec son compere le Save- » tier.

« Il avoit le ventre extrêmement » gros; cette incommodité étoit ce qui » servoit le plus à rendre sa figure » plaisante. Sur le Théatre il étoit gar- » roté de deux Ceintures, l'une au- » dessous du nombril, & l'autre près » des mammelles: ce qui faisoit un » effet si bizarre, qu'on l'eut pris pour

(a) C'est le nom qu'il avoit adopté pour les Comédies.

1616.

» un tonneau, dont les ceintures ne » ressembloient pas mal aux cerceaux. » Il ne portoit point de masque; mais » il se couvroit le visage de farine, » qu'il ménageoit si adroitement, qu'en » remuant un peu les lévres, il blan- » chissoit tout d'un coup ceux à qui il » parloit. (*a*)

« Il étoit tourmenté habituellement » de la pierre, & souvent sur le point » d'entrer au Théatre, il en ressentoit » des atteintes si vives, qu'il en pleu- » roit de douleur. Cependant il se fai- » soit violence, il jouoit son rôle mal- » gré la force du mal, & la conte- » nance triste, les yeux baignez de lar- » mes, il réjouissoit autant que s'il eût » eu le corps & l'esprit tranquilles. » Avec une si douloureuse incommo-

(*a*) Gros Guillaume, suivant les estampes du tems, avoit la tête couverte d'une calle, ou barrette ronde, avec une mentonniere de peau de mouton, une culotte rayée, de gros souliers gris, nouez d'une touffe de laine. Il étoit enveloppé d'un sac plein de laine, lié au haut de ses cuisses. Son caractere étoit d'être sententieux. Voici les vers qu'on lit au bas de son portrait.

Tel est dans l'Hôtel de
Bourgogne
Gros Guillaume avecque
sa trogne,
Enfariné comme un
Meunier.
Son minois, & sa rétho-
rique
valent les bons mots de
Regnier,
Contre l'humeur mélan-
colique.

1616. » dité, il vécut jusqu'à l'âge de quatre » vingt ans, sans avoir été taillé; encore peut-on présumer qu'un accident non prévû en fut cause : voici » ce qui y donna lieu. »

Gros Guillaume, comme on l'a déja dit, jouoit à visage découvert, & ses deux camarades Gaultier Garguille, & Turlupin toujours masqués. Il eut la hardiesse de contrefaire un Magistrat, à qui une certaine grimace étoit familiere, & il le contrefit trop bien, car il fut décreté lui & ses deux Compagnons. Ceux-ci prirent la fuite : mais Gros Guillaume fut arrêté, & mis dans un cachot. Le saisissement qu'il en eut lui causa la mort, & la douleur que Gaultier Garguille & Turlupin en ressentirent, les emporta aussi dans la même semaine. Voici l'Epitaphe qu'on fit dans le tems sur ces trois Acteurs comiques.

Epitaphe de Gaultier Garguille, Gros Guillaume, & Turlupin.

Gaultier, Guillaume, & Turlupin,
Ignorans en Grec, & Latin,
Brillerent tous trois sur la scene,

1616.

Sans recourir aux sexe féminin, (a)
Qu'ils disoient un peu trop malin.
Faisant oublier toute peine :
Leur jeu de Théatre, badin
Dissipoit le plus fort chagrin,
Mais la mort, en une semaine,
Pour vanger son sexe mutin,
Fit à tous trois trouver leur fin.

En voici encore une autre, qui est relative à celle qu'on vient de lire.

Epithaphe de Gaultier Garguille, de Gros Guillaume, & de Turlupin, Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, qui jouoient plusieurs Piéces sans femmes, & qui moururent dans une même semaine. Les deux derniers se saisirent de la mort de Gros Guillaume.

Gaultier, Guillaume, & Turlupin,
Qui mettoient le monde en liesse,
Ont tous trois rencontré leur fin,
Avant d'avoir vû leur vieillesse (b)

(a) Ils jouoient sans femmes, ils n'en vouloient point, disoient-ils, parce qu'elles les désuniroient.

(b) On n'entend pas bien ce que veut dire ce vers, puisque ces trois Acteurs étoient âgés. On vient de voir que Gros Guillaume avoit quatre-vingt ans, Gaultier Garguille avoit joué quarante ans & Turlupin plus de cinquante-cinq. A moins que cette façon

1616. Si tu veux sçavoir leur trépas
Passant, tu n'arrêteras pas :
En deux mots je vais te le dire.
Sache que la mort prend son tems
De retirer les charlatans,
Quand personne ne peut plus rire.

Gros Guillaume laissa une fille qui fut Comédienne, & qui épousa *La Thuillerie*, Acteur de l'Hôtel de Bourgogne.

BELLEVILLE ou TURLUPIN.

HENRI LE GRAND, entra très-jeune dans la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, vers l'an 1583. & prit le nom de BELLEVILLE pour le haut Comique, & celui de TURLUPIN pour la Farce. Son nom attiroit les spectateurs, & les mettoit en train de rire (*a*); secondé de Gros Guillaume, & Gaultier Garguille, il porta la Farce à un degré, où elle ne s'étoit jamais élevée. (*b*) « Turlupin a

Sauval.

de parler ne soit prise métaphoriquement, pour faire entendre que leur jeu avoit toujours le même feu, & la même vivacité.

(*a*) Dans la Comédie des *Déguisés* de Godard, qui parut en 1594. Maudolé dit à Olivier, revêtu des habits de Valet.

Comme il ressent son gueux de race,
Tant il porte de bonne grace
Les habits-là de Frantaupin,
On le prendroit pour *Turlupin*,
A voir sa façon, & sa mine.

(*b*) « Gaultier Garguil-
» le, Gros Guillaume, »

joué

» joué la Comédie plus de cinquante-» cinq ans. Il étoit bien fait, & bel » homme, quoique rousseau. L'habit

1616.

» & Turlupin, dit un » Mémoire particulier, » étoient garçons Bou-» langers du Faubourg » saint Laurent de Paris. » Ils étoient amis, & » s'étant mis en tête de » jouer la Comédie, ils » composerent des Pié-» ces, ou des fragmens » Comiques, qu'on a » nommé depuis des » Turlupinades. Ils pri-» rent des habits con-» venables à leurs carac-» teres. Gaultier Gar-» guille faisoit ordinai-» rement le Maître d'E-» cole, quelquefois le » sçavant, avec un livre » de chansons qu'il a-» voit composées, & » qu'il débitoit, & quel-» quefois le Maître de » la maison, suivant les » sujets de leurs Piéces. » Gros Guillaume avoit » adopté le caractere » d'un homme senten-» tieux, & le prude » Turlupin, tantôt Va-» let, tantôt intri-» guant & filou, jouoit » avec feu, & les bons » mots ne lui man-» quoient pas. Ils loue-» rent un petit Jeu de » Paume à la porte saint » Jacques, qui est encore » l'entrée du fossé, qu'on » appelle de l'Estrapade. » Il avoient un Théatre » portatif, & des toiles » de bateau peintes, pour » leur servir de décora-» tions. Ils jouoient de-» puis une heure jusqu'à » deux, surtout pour les » Ecoliers, & le jeu re-» commençoit le soir. » Le prix du Spectacle » étoit de deux sols six » deniers par tête. Les » Comédiens de l'Hôtel » de Bourgogne s'étant » plaints au Cardinal de » Richelieu, que trois » Bateleurs entrepre-» noient sur leurs droits, » Son Eminence voulut » juger de ce différend » par ses yeux. Ils furent » mandez au Palais » Royal, * où ils reçu-» rent ordre de jouer » dans une Alcove. Ils » se surpasserent dans la » Scene de Gros Guil-» laume en femme, » fondante en larmes, » pour appaiser la colere » de Turlupin son mari, » qui, le sabre à la main, » menaçoit à chaque in-» stant de lui couper la » tête, sans vouloir l'é-

* Qu'on appelloit alors le Palais Cardinal.

1616.

» qu'il portoit dans la Farce, ressem-
» bloit à celui de Briguelle (1), qu'on
» a tant admiré sur le Théatre du petit

(1) Comédien Italien.

» coucet : Scene d'une » heure entiere, dans la » quelle cette femme, tantôt debout, tantôt à genoux, lui disoit mille choses touchantes, » & tentoit tous les » moyens de l'attendrir. » Au contraire, le mari » redoublant ses menaces ; vous êtes une » masque, lui disoit-il, » je n'ay point de compte à vous rendre. Il » faut que je vous tuë. » Eh mon cher mari, reprit-elle, je vous en » conjure par cette soupe aux choux, que » je vous fis manger hier, » & que vous trouvâtes » si bonne. A ces mots » le mari se rend, & le » sabre lui tombant des » mains ; Ah ! la carogne, lui dit-il, elle » m'a pris par mon foible, la graisse m'en » fige encore sur le cœur, » &c..... Voici encore » une autre Scene. Gaultier Garguille vomissoit mille imprécations » contre les Servantes, » ajoutant qu'il étoit » obligé d'en changer » tous les huit jours : & » après avoir détaillé » tous leurs défauts, il » finissoit par celui de la » malpropreté, en répétant vingt fois, qu'il » avoit trouvé les siennes se peignant sur la » marmite, & qu'il n'étoit plus surpris de » trouver des cheveux » dans sa soupe ; Oh ! » bien, dit Turlupin, » celle que je vous ai » promise est le Phœnix » des Servantes, vous » ne trouverez plus de » cheveux, elle se coëffe » toujours à la cave, &c. » Ce Spectacle, tel qu'on » peut se le figurer, plût » au Cardinal ; il fit venir les Comédiens, & » leur reprochant qu'on » sortoit toujours triste » de la représentation de » leurs Piéces, il leur ordonna de s'associer ces » trois Acteurs Comiques. » Ce récit est faux à beaucoup d'égard ; premierement, Gaultier Garguille, ni Turlupin, n'étoient point garçons Boulangers. Secondement, le tems marqué pour leur entrée au Théatre n'est point juste, en citant le Cardinal de Richelieu au

» Bourbon. Ils avoient d'ailleurs une » ressemblance extraordinaire. Leur » taille étoit la même, & leur visage » avoit aussi beaucoup de rapport. » Tous deux jouoient le rôle de Zani, » qui est le facécieux de la bande : ils » portoient un même masque, & l'on » ne voyoit point d'autre différence » entr'eux, que celle qu'on remarque » dans un tableau, entre l'original, & » une excellente copie. Jamais Comé- » dien n'a composé, ni mieux conduit » la Farce que Turlupin ; ses saillies » étoient pleines d'esprit, de feu & de » jugement. Il lui manquoit un peu de » naïveté. Adroit d'ailleurs, fin, dissi- » mulé, & fort agréable dans la con- » versation. Il monta sur le Théatre de » l'Hôtel de Bourgogne (*a*) dès l'en- » fance, & il n'en descendit que pour 1616.

Palais Royal : car le 16. Février 1622. on trouve une Sentence qui condamne Etienne Rufin, dit la Fontaine, Hugues Gueru, dit Fléchelle, Robert Guerin, dit la Fleur, & Henri le Grand, dit Belleville, & autres leurs Compagnons, Comédiens représentans en l'Hôtel d'Argent, (l'Hôtel de Bourgogne étant lors occupé par d'autres Comédiens.) Voilà une preuve complette de la fausseté du fait avancé, par le Mémoire cité.

(*a*) Nous venons de voir que ces deux Acteurs, & Guillot Gorju leur camarade, étoient Comédiens du Marais, & qu'ensuite ils passerent à l'Hôtel de Bourgogne.

1616. » entrer dans le tombeau. L'amour des » femmes le tyrannisa longtems : mais » le mariage le rendit plus réglé. Il fut » marié deux fois, & laissa peu de » bien à ses enfans, qui prirent le » parti de la Comédie. Sa veuve se re- » maria à d'Orgemont, le meilleur » Comédien de la Troupe du Marais. » Nous avons son portrait en habit de » Théatre, gravé par Huret. »

Sauval n'a point marqué le tems de l'entrée au Théatre des deux célebres Comiques dont nous venons de parler, non plus que celui de leur mort. Il n'est pas plus exact dans ce qu'il donne de *Gaultier Garguille*. A l'égard de cette derniere époque, nous croyons pouvoir y suppléer par l'article de *Guillot Gorju*, qui ne monta sur le Théatre qu'après eux, & qui nous détermine à croire que Gaultier Garguille, à qui il succéda, & ses deux camarades moururenten 1634.

On en parlera ci-après, sous l'année 1619.



LA PERSÉENE, 1617.

OU

LA DÉLIVRANCE

D'ANDROMEDE,

TRAGÉDIE

DE JEAN DE BOISSIN de Gallardon.

JEAN DE BOISSIN DE GALLARDON, BOISSIN DE GALLARDON.
Poëte Dramatique assez méprisable, est Auteur de cette Tragédie, & de quatre autres Piéces, que le hazard, & le soin des amateurs du Théatre a fait parvenir jusqu'à nous. L'avis aux Lecteurs, qui est à leur tête nous engage à croire que si elles n'ont pas été représentées, du moins, Boissin les a composées à cette intention : voici de quelle façon il s'exprime dans cet avis apologétique.

« J'avois presque consacré au silen-
» ce ces premiers fruits, qu'une veine
» naturelle m'a fait enfanter : mais
» ayant reçû tant de faveurs du cœur

1617. » Parnassien, j'offenserois, si je ne fai-
» sois paroître quels effets produit le
» Nectar de la sacrée fontaine, fabric-
» quée par le brave Coursier de celui
» qui tire la quintessence de ma pre-
» miere Tragédie, nommée PERSÉEN-
» NE. Le subject de laquelle j'ai tiré
» des Quatriéme, & Cinquiéme Livres
» de la Métamorphose d'Ovide : com-
» me de mesme ma FATALE, du Livre
» huitiéme. Pour LES URNES VIVAN-
» TES, *ou* LES AMOURS DE PHÉLIDON,
» & POLIBELLE, je les ai limées sur un
» sujet que j'avois gardé en mon ame,
» depuis quelques années. Les deux His-
» toires saintes (*a*) ont été par moi ti-
» rées du Livre de la Vie des Saints,
» avec toute la naïveté à moi possible.
» Ce n'est point le fruit que l'on picore
» dans les Colléges, qui m'a fait esclore
» ces Piéces, ains plustost les faveurs
» divines, & du double Mont. J'ai laissé
» beaucoup de fictions, pour recher-
» cher la plus grande facilité en icelles à
» moi possible, afin de les rendre intel-
» ligibles à chacun. Recevez ce premier
» essai de bonne volonté, attendant

(*a*) LE MARTYRE DE SAINT VINCENT, LE MARTYRE DE SAINTE CATHERINE.

» quelque chose plus savoureuse, où » j'ay commencé d'agriculturer. Je n'ai » point accompagné mes œuvres de » chœur, attendu qu'on les retranche » le plus souvent, en représentant les » Histoires. » (a)

1617.

Nous laissons aux Lecteurs la liberté de faire ses réflexions sur la singularité de cet Avis, assez ordinaire cependant aux Auteurs du tems, pour passer à cette premiere Tragédie, dont le sujet est trop connu pour en donner un Extrait. Après que Persée a épousé Andromede, il s'entretient familierement avec les Princes Ethiopiens, & s'informe avec soin de l'état du Païs. Seigneur, répond un Prince.

Ethiops commença habiter cette terre

. . . .

Or d'autant que sur nous il regna le premier,
Nostre nom a reçû de lui son origine;
Et il se trouve ainsi dans les Oeuvres de Pline.

(b) On commençoit dès-lors à sentir l'inutilité, & l'embarras des Chœurs. C'est à Hardy que nous avons l'obligation de cette réforme: ainsi que des Prologues, dont l'usage a cependant duré plus longtems. Les Poëtes s'en servent encore même quelquesfois, en certaines occasions.

1617. # LA FATALE
OU
LA CONQUÊTE DU SANGLIER DE CALYDON,
TRAGE'DIE
DE JEAN DE BOISSIN de Gallardon.

MÉléagre ouvre la Scene, par un grand étalage d'érudition, qui ne sert qu'à montrer l'ignorance de l'Auteur.

MÉLÉAGER.

Si la vertu qui rend les humains immortels,
Pleine d'humanité leur construit des Autels :
Autels que l'on ne peut démolir & détruire
Des lieux où il lui plaist une fois les eslire.
Je dis donc qu'elle a fait les César admirer,
Induisant tout Monarque à son but aspirer.
Plutarque, Cicéron, Socrate, Demosthene,
Les Enfans d'Apollon, à la féconde veine
Ont acquis leurs lauriers à son aide & faveur,
Et dans son temple en ont aussi chéla saveur, &c.

Absorbé dans ces belles pensées, ce Prince paroît étonné de l'arrivée de Thésée, & lui en demande le sujet : Thésée fait un long récit des ravages causés par le monstrueux Sanglier, ministre des vengeances de Diane, & reprenant cette Histoire dès sa source, il raconte à Méléagre des choses, dont ce Prince devoit naturellement être mieux instruit que lui. Mais ce n'est pas la seule ineptie qu'on trouve dans les Ouvrages de notre Poëte. Le second Acte contient la chasse du Sanglier; on seroit tenté de croire qu'elle se passe aux yeux des Spectateurs, car Atalante en fait le récit, comme d'une chose présente. Méléagre excite les Levriers, Atalante frape le monstre avec son dard, & le Prince l'acheve. Il enleve la peau de cet Animal; dont il fait présent à Atalante, avec la hure, & tout le train de derriere. Plexique & Toxée veulent s'opposer à ce partage, la dispute s'échauffe, on en vient de part & d'autre aux démentis, & aux injures. Méléagre termine le différend, avec la vie de ses deux Rivaux. 1617.

ATALANTE.

Helas! qu'avez-vous fait?

1617.

MÉLÉAGER.

Il me sont obligez,
Car des malheurs mondains je les ai déchargez.

Althée apprend au troisiéme Acte la mort de ses freres, & ne respirant que la vengeance, elle jette au feu le fatal tison. Au quatriéme, Méléagre ressent de violentes douleurs.

MÉLÉAGER.

Je ne sçay pas si c'est la peine de la chasse,
Qui d'un sang corrompu la pleuresie amasse, &c.

Oenéus accourt aux cris de Méléagre, mais un peu trop tard : il en demande le sujet, on lui montre le corps du Prince. Althée au désespoir, se poignarde au dernier Acte ; les sœurs de Méléagre brulent son corps, & après avoir recueilli ses cendres, les mettent dans leur sein.



LES URNES VIVANTES, 1617.

OU

LES AMOURS DE PHÉLIDON ET DE POLIBELLE,

TRAGI-PASTORALE

DE JEAN DE BOISSIN de Gallardon.

L'Auteur semble avoir voulu nous faire entendre par son Avis, que cet Ouvrage a été composé sur une intrigue de cœur qu'il avoit depuis quelques années, & dont il conservoit toujours une précieuse idée. Nous ignorons de quelle maniere il a conduit son avanture amoureuse, mais nous assurons qu'il s'est exprimé très-bisarrement dans son Poëme, qui est tout-à-fait extravagant. Il est divisé en quatre Actes, dont chacun porte un nom différent, sans que l'Auteur en dise la raison. Dans le premier intitulé PHÉLIDON & POLIBELLE, ces deux Amans se jurent un amour éternel. Phélidon prit l'Amour de lui lancer de nouveaux traits. Au second, que le Poëte a voulu

1617. nommer ALCYONE, Roſerin, rival de Phélidon, veut troubler ſon bonheur en rendant Polibelle jalouſe d'Alcione, à qui il fait entendre, d'un autre côté, qu'elle gagnera facilement le cœur de Phélidon qu'elle aime. ROSERIN, qui donne ſon nom au troiſiéme Acte, fait voir à Polibelle, Alcyone couchée auprès de Phélidon, au fond d'une grotte. Ce ſpectacle perce le cœur de la tendre Polibelle, qui ne veut pas ſurvivre à l'infidélité de ſon Amant. Alcyone n'eſt pas plus contente de Phélidon, que le hazard ſeul a fait trouver à ſes côtés, & n'en reçoit que des froideurs. Outrée de déſeſpoir, elle prend la réſolution de s'arracher la vie; & l'exécute au quatriéme Acte, intitulé LILINNE. On vient annoncer à la Bergere qui porte ce nom, qu'Alcyone s'eſt précipitée dans la mer, du haut d'un Promontoire du Vivarez. Le triſte Phélidon veut mourir auſſi, pour accompagner ſa chere Polibelle au tombeau.

PHE'LIDON.

J'emporteray là-bas ſon portrait, ſon image;
Puiſqu'il ne m'eſt reſté que ce précieux gage:

1617.

Ce ſera mon guidon, ſous lequel, en mourant,
Aux Urnes de Pluton, je l'iray adorant. (a)

L'arrivée de Polibelle ſembleroit devoir diſſiper le noir chagrin de ce Berger ; ces deux Amans ſe parlent, paroiſſent charmez l'un de l'autre, mais leur réſolution eſt priſe, c'eſt une eſpéce de fatalité, & rien ne peut les empêcher de mourir. On ne ſçait cependant ce qui peut les y obliger. Un certain Odifleur termine ainſi la Tragi-Paſtorale.

ODIFLEUR.

Leurs jours ſont achevez, allons les inhumer,
Puiſqu'après le trépas nous les devons aimer.

aux Spectateurs.

Meſſieurs, ce dur convoy, pour un peu nous retire,
Mais c'eſt pour apprêter une Farce pour rire.

On croiroit que ces deux derniers vers ſervent à annoncer le cinquiéme Acte, & le dénouement de ſa Piéce, d'autant plus néceſſaire, qu'on n'en voit pas la fin. C'eſt cependant ce que l'Au-

(a) On ne comprend pas aiſément ce que l'Auteur entendoit par ces Urnes de Pluton. Le malheur d'Alcyone doit paroître d'autant plus merveilleux, que le Vivarez eſt éloigné de la mer, de plus de trente-cinq lieues.

teur n'a pas jugé à propos de faire. La
1617. Farce dont nous allons parler, & qui parût au Théatre cette année, supplée fort à propos, à celle que Boissin avoit promis; c'est une de celles que Gros Guillaume, & ses Camarades, représenterent à l'Hôtel de Bourgogne. Comme l'Ouvrage est très-court, & que ces sortes de Piéces sont extrêmement rares, nous croyons que le Lecteur ne nous sçaura pas mauvais gré de la transcrire ici toute entiere.

FARCE

Plaisante & récréative.

ACTEURS.

GROS GUILLAUME, *Vieillard.*
FLORENTINE, *fille de Gros Guillaume.*
HORACE, *Amant de Florentine.*
TURLUPIN, *Valet de Gros Guillaume.*

La Scene est à Paris, dans la maison de Gros Guillaume, & dans la ruë.

ARGUMENT DE LA FARCE.

Gros Guillaume va en marchandise, & donne sa fille en garde à Turlupin. Le Seigneur Horace vient pour

l'avoir en mariage. Turlupin le veut tuer. Il le reconnoît, demande des gages pour porter à Florentine sa Maîtresse. Le Seigneur Horace lui donne une chaîne, il la retient. Le mariage se fait: le Pere revient de la marchandise, puis tous se battent. 1617.

FARCE NOUVELLE.

SCENE PREMIERE.

GROS GUILLAUME, *seul.*

EN campagne, en campagne : foi d'homme, il n'est que de faire trafic. J'ai pris une résolution d'aller aux Indes. Il faut nécessairement que je parte, mes vaisseaux m'attendent, tout est équippé, il n'y a qu'une chose qui me baillera du soin en tête : j'ai une petite friande au logis, je crains, (puisque son honneur est déja fendu) qu'il ne se casse du tout. Toutefois j'en veux demander conseil à Turlupin. Turlupin ?

SCENE II.

GROS GUILLAUME, TURLUPIN.

TURLUPIN.

QUi va là ?

1617. GROS GUILLAUME.

Je te veux communiquer une affaire d'importance. J'ai résolu d'aller aux Indes.

TURLUPIN.

Qu'y faire ? vous faut-il sortir de la Ville de Paris ?

GROS GUILLAUME.

O la bête ! les Indes sont éloignées d'icy d'un grand espace.

TURLUPIN.

Vous embarquerez vous à Montmartre ?

GROS GUILLAUME.

O le gros asne ! C'est par la mer qu'il faut que j'aille aux Indes : mais ce n'est pas-là où je me veux arrêter : je te veux donner en garde ma petite Florentine. Tu sçai qu'elle est jeune. Il ne faut que faire un faux pas pour glisser dans un bourdeau : & puis l'honneur seroit perdu ?

TURLUPIN.

Vous avez raison : elle commence déja à sentir l'avoine d'une lieue loin, par ma foy.

GROS GUILLAUME.

Je la veux appeller. Florentine ? ma fille, venez parler à votre pere ? Ah ! la voilà, foy d'homme, la petite friquette.

1617.

SCENE III.

GROS GUILLAUME, FLORENTINE, TURLUPIN.

FLORENTINE.

BOn jour, mon Pere.

GROS GUILLAUME.

Ma fille, je veux vous dire adieu. Il faut résolument que je m'en aille; & fermez la porte de la casemate virginale, sur-tout. Pour moi je veux aller aux Indes trafiquer.

FLORENTINE, *pleurant.*

Comment mon pere, vous nous voulez donc ainsi quitter? comment sera-t'il possible que je vive en votre absence?

TURLUPIN, *à part.*

Oh la vilaine! comme elle fait bien la pleureuse. Elle voudroit qu'il lui en eût couté la tête de son pere, & que le reste du corps fut à saint Innocent.

GROS GUILLAUME.

Turlupin, je te recommande la maison, & l'honneur de ma fille: fais-y soigneusement garde.

TURLUPIN.

Je serai toujours dessus, ou auprès d'elle. Adieu donc, mon Maître.

1617.

SCENE IV.

FLORENTINE, TURLUPIN.

FLORENTINE.

MAintenant que mon pere est sorti, je voudrois bien te communiquer un secret, Turlupin : c'est que je suis grandement éprise d'amour.

TURLUPIN, *à part.*

N'est-ce pas de moi ? mort de ma vie, c'est un beau sujet !

FLORENTINE.

Je voudrois que tu m'eusse fait un plaisir.

TURLUPIN.

Tout à l'instant ; si vous voulez, couchez-vous-là.

FLORENTINE.

Eh ! allez, villain. Croyez-vous que ma puissance soit bornée d'un si pauvre objet que vous ? C'est que je porte une affection particuliere au Seigneur Horace. Je voudrois que vous lui eussiez porté cette bague.

TURLUPIN.

Je ne manquerai point de la lui donner. Allez à la maison, & préparez toujours la soupe.

1617.

SCENE V.

HORACE, *seul.*

JE viens de Hollande, de Flandres, d'Italie, d'Angleterre, & d'Espagne, mais je n'ay jamais rencontré rien qui m'ai tant émû, que les beautés de Florentine.

SCENE VI.

HORACE, TURLUPIN.

TURLUPIN *à part.*

MOn Maître m'a donné charge de garder le logis : voici, sans doute quelqu'amoureux, je me veux mettre en deffense. (*haut.*) Qui va-là ? Que demandez-vous ici ? Ne bougez de-là.

HORACE.

Comment, coquin ! vous faites des comparaisons avec mon courage, & avec ma valeur ? Il faut que je vous tuë à l'instant.

TURLUPIN.

Ah ! Monsieur, regardez ce que vous faites. Si vous me baillez un coup d'estoc, vous creverez le sac à la merde. Si le verre est une fois cassé, vous perdrez l'occasion d'y boire.

HORACE.

Qui est-tu ? qui me vient ici au-devant ?

1617.

TURLUPIN.

Qui êtes-vous ? toi-même ?

HORACE.

Je suis le Seigneur Horace, la valeur & la fleur de l'armée.

TURLUPIN.

Eh ! mort de ma vie, vous me voulez tuer, & c'est vous que je cherche. J'ai charge de Madame Florentine de vous parler.

HORACE.

Est-il possible ! Quoi vous êtes son serviteur ? vraiment Monsieur, je vous demande pardon d'avoir attenté si avant sur vous.

TURLUPIN, *à part.*

De lui bailler la bague, il n'est pas besoin.
Elle me servira bien.

HORACE.

Quelles nouvelles as-tu de ma Maîtresse ? Turlupin ?

TURLUPIN.

Bien tristes, Monsieur ; la pauvre fille avoit une chaîne comme la vôtre, en allant près de la Riviere, elle l'a laissé tomber dedans.

HORACE.

Je lui veux faire un présent de la mienne. Donne-lui de ma part.

TURLUPIN.

Je n'y manquerai pas, mais je vous avertis d'une chose, de ne lui en point parler, car

elle ne veut pas qu'on lui reproche ce qu'on lui donne.

1617.

HORACE.

Je ne lui en dirai jamais mot.

TURLUPIN.

Venez donc ici à demie-heure.

SCENE VII.

FLORENTINE, TURLUPIN.

FLORENTINE.

EH bien, Turlupin, as-tu parlé au Seigneur Horace ? Lui as-tu donné l'anneau ?

TURLUPIN.

Oui, Madame ; mais comme vous sçavez que les hommes généreux ne veulent pas qu'on leur reproche rien, aussi ne faut-il pas que vous lui en parliez.

FLORENTINE.

Vraiment, je n'ay garde.

TURLUPIN.

A propos, le voici.

SCENE VIII.

FLORENTINE, HORACE, TURLUPIN.

HORACE.

MA chere ame, il y'a une infinité de siécles que je desire de vous voir : par-

donnez au trop d'hardiesse que j'ay de vous
1617. présenter mon service.

TURLUPIN, *bas à Horace.*

Ne lui parlez pas de la chaîne ?

HORACE.

O le brouillon ! tu m'empêches en mes discours.

FLORENTINE.

Monsieur, ce n'est pas peu d'honneur que vous me faites, de me faire participante de vos affections.

TURLUPIN, *bas à Florentine.*

Gardez-vous, sur-tout de lui parler de la bague ?

HORACE.

Madame, vos yeux peuvent graver toutes sortes de loix sur mon esprit, tant leurs rayons ont de puissance.

TURLUPIN, *bas à Horace.*

Ne soyez pas si indiscret que de lui parler de la chaîne.

FLORENTINE.

Monsieur, je vous ai déja témoigné, en vous envoyant ma bague, combien je vous affectionnois.

TURLUPIN, *à part*

Tête, non pas de ma vie, me voilà découvert.

HORACE.

Madame, je n'ay pas oui parler de ba-

gue ; mais il est bien vrai que je vous ai envoyé une chaîne d'or par Turlupin. 1617.

TURLUPIN, *à part.*

O le diable ! me voilà séduit, il faut tout rendre.

HORACE.

Turlupin ! où avez-vous mis la bague, & la chaîne.

TURLUPIN.

Les voici toutes deux, Monsieur, j'avois oublié à les donner.

SCENE IX.

GROS GUILLAUME, FLORENTINE, HORACE, TURLUPIN.

GROS GUILLAUME.

HEureux voyage ! heureux voyage ! foy d'homme, j'ai apporté toutes sortes de marchandises. Mais quel est ce bruit que j'entens devant ma porte ? Ah ! ah ! c'est Turlupin. Eh bien, mon serviteur, quelles nouvelles. Quel est ce nouveau venu ici ?

TURLUPIN.

C'est votre gendre, Monsieur.

GROS GUILLAUME.

Comment ! trente Diables ! mon gendre ! S'est-il marié à ma fille ?

HORACE.

Oui, Monsieur,

1617. GROS GUILLAUME à *Turlupin*.

Et vous avez enduré cela sans y contredire ? Il faut que je vous tue : c'est fait de votre vie.

TURLUPIN.

Ah ! Monsieur, ne tuez pas un pauvre orphelin.

GROS GUILLAUME.

Et vous, Monsieur Horace", vous aurez cent coups de bâtons : & vous aussi, Madame la vilaine. Adieu.

LA PERFIDIE D'AMAN,

MIGNON ET FAVORI D'ASSUERUS,

TRAGE'DIE

En trois Actes, & en vers Alexandrins, par un Anonyme.

CEtte Tragédie est allégorique à la fortune, & à la fin funeste du Maréchal d'Ancre. Nous sommes bien éloignés d'adopter dans notre Histoire plusieurs libelles, travestis grossierement en Poëmes Dramatiques, qui ont été composés sur ce sujet : Mais cette Piéce étant plus modérée, & personne ne s'y trouvant nommée, il est très-croyable qu'elle a été représentée. La mémoire de

de ce malheureux étranger, étoit tellement en horreur parmi le peuple, & la Cour s'étoit déclarée si hautement contre elle, que dans ce tems de licence, on crut plaire généralement, & faire un chef-d'œuvre, de trouver de l'analogie entre le Maréchal d'Ancre, & le favori d'Assuérus. En voici l'Extrait. 1617.

ACTE PREMIER.

Assuérus s'entretient avec ses Courtisans de sa puissance sans bornes. Il parle ensuite du superbe festin, où l'orgueilleuse Vasthi refusa de se trouver, & ajoute, qu'il veut couronner la douceur d'Esther, en lui donnant la place de cette rébelle. Un Domestique d'Esther, vient de sa part, prier le Roi d'accepter un souper qu'elle voudroit lui donner : Assuérus promet de s'y rendre.

ACTE II.

Au milieu de ses grandeurs, l'insatiable Aman se plaint amérement, & croit que son bonheur n'est pas encore parfait.

1617. AMAN.

Et toutefois encor n'ai-je pas de repos
Un certain Mardochée en tous lieux me courrousse,
Qui se moque de moi, & bien loin me repousse.
Comme homme de néant ; je lui ferai sentir
En dedans peu de jours un triste repentir.
Le gibet est tout prêt, il faut qu'il y demeure ;
Et qu'il y soit pendu avant qu'il soit une heure.
Ce grand Roy Assuere commande expressément
Qu'on m'adore en son lieu : celui-cy seulement
Se moque de ses loix ; il est tems de reprendre
Le crime de ce Juif, je vais le faire pendre.
Ah! te voici, coquin! Qui te fait si hardy
D'entrer en cette place ? Es-tu pas étourdy ?

MARDOCHÉE.

Que veut dire aujourd'hui cet homme épouvantable,
Qui croit m'épouvanter de sa voix effroyable ?
As-tu bû trop d'un coup ? Tu es bien furieux !
Nul homme n'ose-t'il se montrer à tes yeux ?

1617.

AMAN.

Oui, mais ne sçais-tu pas ce que le Roi commande,
Que le peuple m'adore, autrement qu'on le pende?
Et encor ose-tu te montrer devant moi!
Je t'apprendray bientôt à mépriser le Roy.

MARDOCHÉE.

O le grand personnage! adorer un tel homme?
J'adorerois plûtôt la plus petite pomme,
Et ne fait-il pas beau, qu'un petit raboteur,
Qu'un homme roturier reçoive un tel honneur!
Tu te devrois cacher, &c.

ACTE III.

EN quittant la table d'Esther, Assuérus se fait lire les Annales de son Empire. Il trouve que Mardochée a rendu un service important, sans en avoir été récompensé. Sur ces entrefaites, Esther vient porter ses plaintes contre Aman. Le Roi, sans vouloir l'écouter, ordonne qu'on le pende. Le Bourreau entre au même instant, & saisit le criminel par le collet.

1617.

AMAN.

Il me faut donc mourir.

BOURREAU.

C'est chose résolue :
Oui, il te faut mourir : Tiens, le Roi te salue,
C'est ton dernier carcan. Allons il se fait tard.

AMAN.

Je te prie, ô Bourreau, ayes un peu d'égard
A moy qu'à un autre homme. Hélas que d'amertume, &c.

Aman continue à déplorer son sort : le Bourreau s'impatiente, & veut exécuter ses ordres.

BOURREAU.

C'est par trop caquetté,
Allons, voilà bien dit, pour moi je suis hâté !



1617.

PIRAME ET THISBÉ,

TRAGEDIE DE THÉOPHILE.

Toute foible qu'eſt cette Tragédie, elle eût un ſuccès inouï, dans ſa nouveauté, & ſe conſerva longtems au Théatre. En effet, elle eſt la plus ſupportable de toutes celles qui avoient parues jusqu'alors ſur la Scene Françoiſe, & au-deſſus des Poëmes de Garnier. On y peut remarquer une ſorte de conduite, qui ne ſe trouve pas même dans ſes contemporains. Elle n'eſt point enfin ſi exceſſivement ennuyeuſe que les Piéces de Hardy, dont celle-ci fit encore plus ſenſiblement appercevoir les défectuoſités. En un mot, on peut regarder la premiere repréſentation de *Pyrame & Thisbé*, comme l'époque fatale de la gloire de cet ancien Auteur, & le premier coup porté à ſa réputation, que Racan, Mayret, & les autres qui vinrent après, acheverent

1617. d'obscurcir. (a) Si Théophile eût continué à travailler en ce genre, il auroit peut-être évité certains défauts, &

Mémoires de Marolles, p. 24.

(a) « Hardy avoit » composé plus de huit » cens Piéces de Théatre, » dont les vers étoient » si durs, qu'elles les » rendirent désagréa- » bles, au même-tems » qu'on vit paroître *les* » *Bergéries* de Racan, *la* » *Thisbé* de Théophile » & *la Sylvie* de May- » ret. » Joignons ici un passage de Sorel, que nous avons rapporté plus au long dans la vie de Hardy. « Il s'étoit » passé un long tems que » les Comédiens n'a- » voient eu autre Poëte » que le vieux Hardy,... » Mais depuis que Théo- » phile eût fait jouer sa » *Thisbé*, & Mayret sa » *Silvie*, M. de Racan » ses *Bergéries*, & M. de » Gombaud son *Ama-* » *ranthe*, le Théatre fut » plus célébre, & plusieurs » s'efforcerent d'y don- » ner un nouvel entre- » tien. » Ce discours est au fond le même » que celui de l'Abbé de Marolles, à la réserve, que soit négligence, soit faute de mémoire, celui-cy a confondu l'ordre des tems que ces Poëtes ont paru au Théatre, pour la premiére fois, au lieu que Sorel l'a suivi plus exactement, comme nous le verrons par la suite. Ce que nous avançons du succès de la Piéce, & du long-tems qu'elle resta au Théatre, se justifie par le témoignage des Auteurs contemporains. On ne rapportera que ce qu'en a dit Scudery dans sa Comédie des Comédiens, qui fut représentée au commencement de 1635, dix-huit ans après la Piéce de Théophile. C'est beau-soleil qui parle, & qui fait l'énumération des Poëmes qu'ils peuvent jouer. « Nous avons, dit-il, » encore, le Pyrame de » Théophile, Poëme qui » n'est mauvais, qu'en ce » qu'il a été trop bon. » Car excepté ceux qui » n'ont point de mé- » moire, il ne se trou- » ve personne qui ne le » sçache par cœur : de- » sorte que ses raretés » empêchent qu'il ne » soit rare. »

Sorel, Bibliothéque Françoise, pag. 186.

mieux entendu le Théatre. (*a*) M. Despréaux, qui reléve les deux vers 1617.
suivans, que l'Auteur fait dire par Thisbé.

Ah ! voici le poignard, qui du sang de son
maître
S'est soüillé lâchement. Il en rougit le traître.

M. Despréaux, dis-je, n'a pas ignoré qu'une partie de la Piéce est remplie de ces fausses pensées. Au cinquiéme Acte, Pyrame croyant qu'un Lion a dévoré Thisbé, apostrophe ainsi cet animal.

Toy son vivant cercüeil, reviens me dévorer,
Cruel Lyon, reviens, je te veux adorer.
S'il faut que ma Déesse en ton sang se confonde,
Je te tiens pour l'Autel le plus sacré du monde.

Mais pour justifier les louanges qu'on a donné à cette Tragédie, ajoutons

(*a*) L'Abbé d'Aubignac nous a conservé un fait anecdote arrivé à une représentation de cette Piéce. « Une jeune » fille qui n'avoit jamais » été à la Comédie, » voyant Pyrame qui se » veut tuer, à cause qu'il » croit sa Maîtresse » morte, dit à sa mere » qu'il falloit avertir » Pyrame que Thisbé » étoit vivante » *Pratique du Théatre de l'Abbé d'Aubignac, édition d'Hollande ; pag.* 299.

1617. ici quelqu'endroit paſſable. C'eſt au quatriéme Acte, lorſque Thiſbé & ſon Amant prennent la réſolution de s'enfuir enſemble.

THISBÉ.

Je ſerai bienheureuſe, ayant de la fortune
Et diſgrace, & faveur avecque toy commune.
. . . .
Lorſque je n'aurai point d'eſpions à flatter,
Que je n'aurai parens, ni mere à redouter :
Et qu'Amour ennuyé de ſe montrer barbare,
Ne nous donnera plus de mur qui nous ſépare.
Lors, je n'aurai perſonne à reſpecter que toy.

PYRAME.

Lors, tu n'auras perſonne à commander que moy.
Deſſus mes volontés la tienne ſouveraine,
Te donnera toujours la qualité de Reine,
Thiſbé, je jure ici la grace de tes yeux,
Serment qui m'eſt plus cher, que de jurer les Dieux.

Ce dernier vers eſt heureux ; il eſt l'original de ce joli couplet.

J'en jure par tes yeux (*bis*)
Serment qui m'eſt plus cher que de jurer les Dieux,
Que ſi tu m'aime bien, je t'aime encore mieux.

Passons présentement à la vie de l'Auteur. 1617.

THÉOPHILE VIAUD, plus connu sous le simple nom de *Théophile*, naquit vers l'an 1590. à Boussceres Sainte Radegonde, Bourgade de Guienne dans l'Agénois, sur la rive gauche du Lot, un peu au-dessus d'Aiguillon, dans le voisinage de la Garonne, & à une demie lieue du Port Sainte Marie. Quelques Auteurs mal informés, ont avancé qu'il étoit de Clérac, mais sans fondement, puisque la preuve du contraire se trouve dans son apologie latine, & plus clairement encore dans une lettre écrite de sa prison à son frere (a). A l'égard de sa naissance, le Pere Garasse,

(a) *Voici comme il s'y exprime.*

Quelques lacs qui me soient tendus
Par de subtils adversaires,
Encore n'ai-je point perdu
L'espérance de voir Bousseres.
Encore un coup le Dieu du Jour
Tout devant moi fera sa Cour,
Aux rives de notre héritage:
Ce sont les droits que mon païs
A mérité de ma naissance,
Et mon sort les auroit trahis,
Si la mort m'arrivoit en France.
Non, non, quelque cruel complot,
Qui de la Garonne & du Lot,
Veuille éloigner ma sépulture:
Je ne dois point en autre lieu
Rendre mon corps à la nature,
Ni résigner mon ame à Dieu.

1617. ſe livrant un peu trop à ſa paſſion, dit, Livre I. Chapitre XIV. de ſa Doctrine Curieuſe, qu'il étoit fils d'un Cabaretier de Village. Théophile répondit, par l'apologie latine, dont on vient de parler, que ſon extraction n'étoit point ſi mépriſable, puiſque ſon ayeul avoit été Secretaire de la Reine de Navarre, que ſon pere ayant pris d'abord le parti de la Juriſprudence, avoit quelques années ſuivi le Barreau au Parlement de Bourdeaux : mais que forcé par les guerres civiles, à quitter cette Capitale de la Guyenne, il s'étoit retiré au pays de ſa naiſſance, & avoit conſacré le reſte de ſes jours aux Muſes. Il ajoute, qu'un de ſes oncles, frere aîné de ſon pere, avoit obtenu du Roi Henri IV. le Gouvernement de Tournon en Agenois, pour récompenſe de ſes ſervices militaires. Théophile vint à Paris en 1610. ſon éducation, ſon eſprit, & ſes talens pour la Poëſie Françoiſe, lui donnerent entrée dans pluſieurs maiſons, & l'introduiſirent à la Cour. Sa Tragédie de PYRAME & THISBÉ, acheva d'établir ſa réputation (a) : mais ſes mœurs irré-

(a) On a placé cette piéce ſous la fin de l'année 1617. qui eſt au plutard le temps, où elle

gulieres, & ses poësies licencieuses lui susciterent de fâcheuses affaires. En 1619. le Roy lui fit signifier par le Chevalier du Guet, un ordre de sortir du Royaume. Il obéit & passa à Londres : c'est ce qui a donné lieu de dire, mal-à-propos, que le Roi d'Angleterre l'avoit appellé. (a) Ses amis, & ses protecteurs solliciterent son rappel. A son retour, il abjura la Religion Calviniste, dans laquelle il étoit né, pour embrasser la Catholique. Cette dé- 1617.

peut avoir été représentée : Voici les raisons qui nous le font conjecturer. Il est incontestable que Mayret n'a commencé à travailler pour le Théatre, que depuis Théophile. Nous rapporterons ci-dessous la preuve certaine que *Chriséide & Arimant*, premiere piéce de Mayret, parut dès 1620 *Pyrame & Thisbé* est donc nécessairement antérieure à cette date ; & doit même avoir précédé, au moins d'un an, le voyage que Théophile fut obligé de faire à Londres : ce qui revient à notre calcul. Si ces faits n'étoient pas appuyez d'autorités, ils pourroient paroître extraordinaire à ceux qui ne connoissent le Théatre, que par des recherches superficielles, assemblées à la hâte, sans goût, & sans discernement. Mais nous tâchons avec soin, & autant qu'il est possible, de trouver la vérité de l'Histoire, sans nous arrêter au seul frontispice d'un Ouvrage, ni à des idées vulgaires, & qui n'ont aucun fondement.

(a) Ce voyage est réel. Théophile le fit en 1619. Il est vrai que le Roi d'Angleterre ne voulut pas le voir, mais il est faux que ce Prince l'ait jamais mandé.

1617. marche ne changea point son caractere; son esprit inquiet & libertin lui attira encore de nouveaux embarras. On le soupçonna d'être Auteur du Parnasse Satyrique, qui fut imprimé à la fin de l'année 1622. Il fut poursuivi criminellement à cette occasion, & le Parlement commença à lui faire son procès. Théophile en craignit les suites, & s'enfuit. Le Parlement continuant toujours les poursuites en son absence, rendit enfin un Arrêt le 19. Aoust 1623. par lequel il fut déclaré criminel de leze-majesté Divine, pour avoir composé, & fait imprimer des vers impies, contre l'honneur de Dieu, son Eglise, & l'honnêteté publique; & comme tel, à faire amende honorable devant Notre-Dame, & ensuite être brûlé en place de Gréve. Cet Arrêt fut exécuté en effigie. Pendant ce temslà, Théophile errant en différens endroits, se réfugia enfin au Câtellet en Picardie. On découvrit sa retraite, il y fut arrêté par un Lieutenant de la Connétablie, qui l'amena à la Conciergerie le 28. Septembre suivant. On le renferma d'abord dans le cachot où avoit été mis Ravaillac. Son procès fut revû, & examiné avec beaucoup d'at-

tention. Le terme de deux ans, qu'on mit à l'instruction, donna au Public tout le tems d'hazarder ses conjectures. On disoit communément dans le monde, que Théophile étoit un homme perdu sans ressource. Ses amis, & ses partisans soutenoient son innocence, & quelques personnes désintéressées le jugeoient plus fou que coupable. (a) L'évenement justifia le sentiment des derniers : car l'Arrêt qui fut prononcé, condamna seulement notre Poëte à un bannissement. Lorsqu'il fut en liberté, 1617.

(a) Balzac en parle assez désavantageusement, dans sa XIV. Lettre du premier Livre ; qui est adressée à M. de Bouthilier, évêque de Senlis. Elle est datée du 20. Septembre 1623. La réponse qu'y fit Théophile est imprimée dans les dernieres éditions de ses Oeuvres ; elle mérite d'être lue. Je doute qu'il eût pû aussi facilement répliquer à ce que Malherbe en écrivit à M. de Racan, le 4. Novembre de la même année, & six semaines après l'emprisonnement de l'Auteur. » Pour Théophile, dit-» il, je ne sçaurois que » vous en mander. C'est » une affaire, qui, se-» lon la coutume, a fait » grand bruit à sa nou-» veauté. Depuis, il ne » s'en est presque point » parlé. Ce qui m'en » donne plus mauvaise » opinion, c'est la con-» dition des personnes à » qui il a affaire. Pour » moi, je pense vous » avoir déja écrit, que » je ne le tiens coupa-» ble de rien, que de » n'avoir fait rien qui » vaille au métier dont » il se mêloit. S'il meurt » pour celà, vous ne de-» vez point avoir de » peur ; on ne vous pren-» dra pas pour un de ses » complices, » &c.

1617. il se retira chez le Duc de Montmorency, son ancien protecteur. Il y tomba malade quelque tems après. Sa maladie commença par une fiévre tierce, qui se tourna en quarte : & les fatigues de sa prison, la rendirent peu à peu mortelle. Il mourut à Paris le 25. Septembre 1626. âgé de trente-six ans, après avoir reçu tous les Sacremens de l'Eglise, & fut enterré dans le Cimetiére de Saint Nicolas des Champs. (a) Sans vouloir examiner les mœurs & la conduite de cet Auteur, qu'il seroit difficile de justifier, ne l'envisageons que du côté de la Poësie Dramatique. A en juger par sa Tragédie (b), il est certain

(a) Chorier rapporte dans la vie de Pierre Boissat, page 35. du premier Livre, que la veille de la mort de Théophile, Boissat, qui étoit son ami, l'étoit allé voir, Théophile lui témoigna une grande envie de manger des anchois, & le pria instamment de lui en envoyer: mais que Boissat, persuadé que ce mêts étoit fort contraire à un malade, refusa de le satisfaire : refus dont il se repentit depuis, disant que ces anchois auroient peut-être sauvé la vie à son ami : la nature demandant quelquefois des choses, qui toutes mal saines qu'elles paroissent, peuvent être salutaires, par la disposition particuliere où l'on se trouve.

(b) Des Barreaux qui avoit connu Théophile, prétend qu'il est Auteur de la *Sophonisbe* que Mayret a fait paroître au Théatre. C'est un fait que nous n'osons assurer, & qui nous paroît fort douteux. On lui attribue encore une Tra-

qu'on y reconnoît de l'esprit, des talens, une imagination vive, & quel- 1617.

gédie intitulé PASIPHAÉ, qu'il composa, dit-on, au commencement de son entrée à la Cour, & qui ne fut imprimée qu'en 1627. sans avoir été représentée. Le Libraire, dans son avis au Lecteur, n'ose dire trop affirmativement qu'elle soit de ce Poëte : il ajoute seulement qu'un de ses particuliers amis l'avoit assuré, & juré en présence de gens notables Cet ami paroît bien être ce même Des Barreaux, accoutumé à jurer en faveur de Théophile. Quoi qu'il en soit, la piéce n'est pas capable de relever la réputation de cet Auteur, qui, au cas qu'elle soit de lui, a fait fort sagement de n'en pas souffrir l'impression de son vivant. Elle contient au reste l'histoire, & les suites de l'amour de Pasiphaé : le tribut que Minos exige des Atheniens pour servir à la nourriture du Monstre : l'arrivée de Thésée ; la passion d'Ariadne pour ce Prince, & leur fuite avec Phédre. Veut-on voir un échantillon de la Poësie. Les filles d'Athénes gémissent contre le sort qui les destine à être la proye du Minotaure.

UNE FILLE.

De ce monstre bourreau l'imaginé visage
Se présente à mes yeux, me transit le courage,
Me glace tout le sein de mortelles terreurs,
Et déja de l'Enfer me fait voir les horreurs.

UNE AUTRE FILLE.

Dieux! on nous fait mourir.

THÉSÉE.

Etes vous ignorantes
Des trois fatales Sœurs qui sont tout dévorantes?
L'une tient la quenouille, & l'autre le fuzeau,
Mais la troisiéme porte un funeste cizeau,
Qui, selon que les Dieux ont mesuré notre âge,
Prompte coupe la trame, & finit son ouvrage,
Croyez-vous toujours vivre au terrestre séjour?

FILLE.

Mais en notre Printems nous est ravi le jour.

1617. quefois des pensées assez heureuses: mais aucun jugement ni justesse. C'est là ce qui manquoit totalement à Théophile, & ce qui est cause que sa Poësie est si inégale, & qu'elle tombe si fréquemment dans le puérile & le ridicule.

1618. # ALCMÉON, TRAGÉDIE *D'ALEXANDRE HARDY.*

CE sujet tiré de Plutarque & de Pausanias, est propre à composer,

---

THESÉE.

Et c'est en quoi les Dieux nous obligent encore,
La vieillesse, d'ennuis, ainsi ne nous dévore.
Nous ne sçavons que c'est d'un continu cracher,
Qui nous vient les poulmons en phlegmes arracher;
D'être sourds, chassieux, & glacez d'un catherre,
Bref de traîner un corps qui n'est rien que de terre,
Entrer au monument aussi secs que les os
Qui depuis tant des siécles y demeurent enclos.

FILLE.

Mais nous mourrons sans mal d'une mort violente?

THESÉE.

C'est pour vous exempter de quelque fiévre lente,
D'un syncope subit, ou d'un ardent poison,
Maux qui font par le corps malade la raison,
Affoiblissent l'esprit, plongent dessous la lame
Avec la cendre morte une grand'part de l'Ame;
L'empêchent de voler à l'immortalité,
Etouffant de ses feux la noble qualité, &c.

une belle Tragédie, & a été traité depuis : mais Hardy n'étoit pas assez régulier, & travailloit avec trop peu de soin, pour la rendre passable. Il a suivi à son ordinaire sa narration de point en point. Accoutumé à une certaine maniére d'écrire : l'exemple des modernes n'a pû le toucher. 1618.

L'AMOUR VICTORIEUX
OU
VANGÉ,
PASTORALE
D'ALEXANDRE HARDY.

Argument de l'Auteur.

« LYcyne & Adamante, jeunes Bergeres de plus belles, & mieux » apparentées de l'Arcadie, rendent » Philére & Nimée, couple de Bergers, » qui répondoit à ces Nymphes rustiques de mérite & de fortune, éperduement amoureux de leurs perfec» tions; mais comme l'orgueil semble » inséparable de la beauté, ces super» bes, pour retrancher toute espérance » de mariage à leurs fidéles Amans,

1618. » sont, au mépris de Cupidon & de sa
» mere, vœu à Diane. Ce qui occa-
» sionne Vénus de s'en plaindre à son
» fils, & de l'armer à la ruine de ces
» présomptueuses. Si bien que ce petit
» Dieu prend son tems, sur le point
» que ces Bergeres sont prêtes d'accom-
» plir leur vœu, & par un accident de
» soudaine maladie, en fait différer
» l'effet; perçant aussi d'un trait invi-
» sible le cœur de ces rebelles, au mê-
» me instant, & par une antipatie
» d'affections, fait encore que ces Ber-
» gers retrouvent leur liberté dans le
» désespoir de la jouissance. Desorte
» que la recherche alternative de ces
» Maîtresses devenues esclaves, ne sert
» que d'animer leur mépris: & pour
» comble d'infortune, le Sacrificateur
» de Vénus ayant reconnu aux prodi-
» ges survenus pendant son service, le
» manifeste courroux de la Déesse, in-
» forme l'oracle sur ce sujet, qui refere
» la cause de tels sinistres présages à
» l'orgueil des Bergeres, & commande
» que l'une d'elle soit immolée par ce-
» lui des Pasteurs auquel échoira le sort,
» s'il n'aime mieux l'épouser. Mopse
» l'ayant donc jetté, il tombe sur Phi-
» lere, à qui la pitié du malheur de sa

» rébelle fait oublier toute vengeance ; » & convertit sa haine en amitié, » pour la prendre à femme. Nirée son » intime suit ce bel exemple, & une » double alliance accomplie en même-» tems, ferme ce joli sujet. » 1618.

CYRUS TRIOMPHANT OU LA FUREUR D'ASTYAGE, ROY DE MEDE.

TRAGÉDIE DE PIERRE MAINFRAY.

CEtte Piéce est encore plus irréguliére, & de beaucoup inférieure à toutes celles de Hardy. Au prémier Acte, Astyage consulte ses Devins sur un songe effrayant : & sur leur réponse, prend la résolution de faire périr l'enfant dont Mandane est enceinte. Cette Princesse se plaint avec amertume de la dureté de son pere, qui l'a forcée d'épouser Cambyse, Persan d'une *ignoble extraction*.

Le Roy ordonne à Harpagus, dans l'Acte suivant, de se défaire secrette-

1618. ment du jeune Prince, que Mandane vient de mettre au jour. Harpagus remet cette commission au Pasteur Royal. Astyage apprend au troisiéme Acte, que malgré ses soins, Cyrus est vivant. Ce Prince déja grand au quatriéme, est instruit des obligations qu'il a à Harpagus, & de la cruauté de son ayeul : il ne balance pas à former un parti redoutable : pour arrêter ses progrès, le Roi donne le commandement de ses troupes à ce même Harpagus, qui est de part dans la conspiration.

ASTYAGE.

Je mets entre vos mains ma triomphante armée,
Pour réduire Cyrus, & son ost en fumée.

Mandane paroît au dernier Acte, pour remercier les Dieux de la victoire que Cyrus vient de remporter, & assure le Chœur des Vierges de Méde, qu'elles doivent tout espérer des bontés du Vainqueur.

CHŒUR DE VIERGES.

Allons donc de ce pas supplier humblement,
Les grands Dieux immortels, de faire que son sceptre
Commande en bref aux Rois de ce globe terrestre.

1618.

L'AMOUR MÉDECIN,

COMÉDIE

De PIERRE de SAINTE MARTHE.

NOus ne connoissons que le titre de cette Piéce, indiquée par quelques Catalogues; peut-être les Auteurs n'en sçavoient pas d'avantage.

LE MARTYRE DE SAINT VINCENT.

TRAGÉDIE SACRÉE

DE JEAN DE BOISSIN de Gallardon.

L'Auteur crut s'acquitter d'une partie des obligations qu'il avoit au Chapitre de Viviers, en lui dédiant cette Piece; craignant, dit-il, d'être appellé ingrat, & méconnoissant de la bienveillance dont il lui étoit redevable, pendant son séjour dans leur ville. Elle est au reste aussi foible que les autres du même Poete. Saint Valere

1618. Evêque de Sarragosse, choisit Saint Vincent pour son Diacre. Peu de tems après, Dacian, Gouverneur d'Espagne, les fait prendre, & jetter dans une étroite prison. Lorsqu'ils paroissent devant le tyran, l'Evêque garde un profond silence, & il n'est plus question de lui dans le reste de la Piece. Saint Vincent parle avec tant de force, & de véhémence, que Dacian irrité le fait mettre à la torture. Les Anges le viennent visiter dans son cachot : la clarté qui les environne, étonne les gardes, & leur fait croire que le prisonnier est échapé. On le conduit néanmoins devant le Gouverneur, qui après divers tourmens, le fait expirer sur un gril.

DACIAN.

Empoignez ce glouton
Sorti, comme je crois, du pur sang de Pluton.

Au cinquième Acte un Soldat vient lui raconter qu'un Oiseau noir étoit venu pour défendre le corps du Martyr qu'on avoit par ses ordres exposé dans la campagne. *La Tourbe* des Chrétiens de Valence termine la Tragédie par des prieres.

1618.

LE MARTYRE DE S^TE CATHERINE,

TRAGE'DIE SACRE'E

du même.

LE sujet, comme l'annonce l'Auteur, est tiré très-simplement de la Vie des Saints, & comprend la dispute de Sainte Catherine avec des Docteurs qui ne font que de pitoyables raisonnemens. A la vérité, ceux que le Poëte prête à la Sainte, ne sont guéres meilleures, elle ne laisse pas de confondre & de convertir ses adversaires, & en même-tems un nommé Porphyrio, Capitaine des Gardes de l'Impératrice, qui s'avise de vouloir prendre part à la dispute. Elle lui demande d'abord s'il a lû? Il avoue naïvement que non: sur cette réponse, la Sainte lui cite une foule de passages de l'Ancien & du Nouveau Testament. Porphyrio qui n'y comprend rien, ne pouvant répliquer, est obligé de se confesser vaincu, & augmente encore le triomphe de l'Héroïne Chrétienne.

1618.

LES BERGERIES OU ARTÉNICE, (a) PASTORALE

DE M. LE MARQUIS DE RACAN.

De tous les Ouvrages de M. de Racan, le plus connu, & celui qui lui donne encore aujourdhui sa plus grande réputation, c'est la Pastorale dont nous allons rendre compte : elle, parût dans le tems que celles de Hardy, étoient

(a) M. de Racan ne fit imprimer ses *Bergeries*, qu'en 1625. mais sûrement elles parurent au Théatre en 1618. & précéderent les premiers Ouvrages de Mayret. Ce dernier en convient dans son Epitre familiere à M. Corneille au sujet du Cid : voici comme il s'exprime : « Pour ma *Silvie*, » que vous nommez les » saillies d'un jeune Eco» lier qui craint encore » le fouet, vous ne sçau» riez nier qu'elle a bril» lé dans un tems que » celles de M. Hardy » n'étoient pas encore » hors de saison, & que » celles de ces fa» meux Ecrivains Mes» sieurs de *Racan* & *Théo*» *phile* conservoient en» core dans les meilleurs » esprits cette puissante » impression qu'elles a» voient justement don» nées de leur beauté, » &c. » Au reste ce Poëme ne fut point représenté sous le titre des *Bergeries* on l'intitula l'*Artenice* du nom du principal personnage de cette Pastorale ; & on retrancha beaucoup de vers de la Piece pour la rendre Théatrale.

étoient sur la Scene Françoise, & elle
les en fit descendre d'une façon à ne 1618.
plus oser s'y montrer. En effet, autant les Pastorales de Hardy sont mal imaginées, peu conduites, & bassement versifiées, autant la Pastorale de M. de Racan est heureuse dans son plan, sensée dans sa conduite, & élégante dans sa versification. Un style naïf, mais noble regne dans son Poëme. (a) A la vérité, l'unité de lieu, & celui du tems, n'y sont point observés : il y a même un défaut essentiel dans l'action principale, qui devient double par les épisodes ; mais ces finesses de l'art, n'étoient point encore pratiquées, & de plus, le génie naturel, & peu instruit de Monsieur de Racan, ne lui permettoit point d'aller jusqu'à ce période. Ainsi tenons lui compte de n'avoir rien emprunté des Italiens, (qui se disent nos maîtres en ce genre de Poëme) & de s'être élevé si supérieurement au-dessus de ses contemporains, par le

(a) M. de Racan, malgré sa modestie, dit dans sa Lettre à M. de Malherbe, qui est à la tête de ses Bergeries, « Pour » en parler sainement » (des Bergeries) je » pense que vous en jugerez que je suis au- » tant au dessous de la » perfection, comme je » suis au dessus de ceux » qui m'ont précédé en » ce genre d'écrire. »

1618. ſeul effort de ſon talent. Cette juſtice rendue à M. de Racan, paſſons à l'extrait de ſa Paſtorale.

ACTE PREMIER.

ALcidor, jeune Berger inconnu, devance l'aurore, pour s'entretenir ſeul des charmes de la Bergere Arténice, dont il eſt paſſionément épris, & qu'il déſeſpere d'obtenir des parens de cette belle, qui s'oppoſent à l'amour qu'elle a pour lui. (*il ſort.*) Licidas, amant rebuté d'Arténice, & jaloux d'Alcidor, implore le ſecours du Magicien Poliſtene, pour déſunir ſon rival & ſa maîtreſſe. Poliſtene promet de lui rendre ſervice, s'il trouve quelqu'autre Bergere qui aime Alcidor. Licidas lui nomme Idalie, qui depuis longtems ſoupire pour ce Berger. Poliſtene dit qu'il s'agit encore d'engager Arténice à le venir conſulter; Licidas ſe charge de ce ſoin, & il ſe retire avec le Magicien. Arténice, dans un monologue, exprime l'amour qu'elle reſſent pour Alcidor, & en même-tems la crainte de s'attacher à ce Berger inconnu. Elle ajoute, que dans

un rêve, qui lui a semblé mystérieux, la Nymphe de la Seine l'a menacée du plus grand malheur, si elle se lie à d'autre qu'à un Berger de son païs, & même de ses parens. Survient Silene, pere d'Arténice, qui dit à sa fille, qu'il connoît sa passion pour Alcidor, mais qu'il lui conseille de s'en guérir, puisque ce Berger ignore sa naissance, & qu'il n'a pour toute richesse, que sa bonne mine, il ajoute: 1618.

Il est vrai que sa grace est si pleine d'attraits
Qu'il n'est point de beauté qui n'en sente les traits:
Soit qu'il danse, ou qu'il chante, en ses moindres merveilles
Il arrête sur lui nos yeux & nos oreilles.
Mais ces jeunes Bergers, si beaux, & si chéris,
Sont meilleurs pour Amans, qu'ils ne sont pour maris.
Ils n'ont aucun arrêt, ce sont esprits volages,
Qui souvent sont tous gris avant que d'être sages;
Et doit-on souhaiter pour leur utilité
De voir finir leur vie avec leur beauté:

1618.

Semblables à ces fleurs, dont Vénus se couronne, (1)
De qui jamais les fruits n'enrichissent l'automne.

(1) Les Roses.

Il finit en disant qu'elle doit plûtôt écouter l'amour de Licidas, qui est un Berger très-riche.

Mais le voici qui vient au long de cette roche,
Je m'en vais vous quitter avant qu'il soit plus proche :
Bien qu'amour soit enfant, c'est un enfant discret,
Qui n'oseroit parler, s'il ne parle en secret.

Licidas aborde Arténice, & lui dit qu'Alcidor lui est infidéle, que ce Berger est dans la plus grande intimité avec Idalie, & que si elle veut se convaincre de cette vérité, il connoît un fameux Magicien, qui lui fera voir ce qui se passe entre ces deux Amans. Arténice frappée de cette nouvelle, accepte la proposition de Licidas, & promet de se rendre dans la grote de Polistene. L'Acte finit par un Chœur de jeunes Bergers. En voici trois strophes.

Sus, Bergers, qu'on se réjouisse,
Et que chacun de nous jouisse

1618.

Des faveurs qu'Amour lui départ.
Ce bel âge nous y convie,
On ne peut trop-tôt, ni trop tart
Goûter les plaisirs de la vie.

En l'orient de nos années,
Tout le soin de nos destinées
Ne tend qu'à nous rendre contens.
Les délices en sont voisines.
Et l'Amour, ami du Printems,
A plus de fleurs, & moins d'épines.

Lorsque ce bel âge s'écoule,
Les soucis nous viennent en foule,
Vénus se retire autre part:
Conservons-en toujours l'envie;
On ne peut trop-tôt ni trop tart
Goûter les plaisirs de la vie.

ACTE II.

L'Accomplissement du projet de Licidas, ouvre cet Acte. Arténice, par les charmes de Polistene, voit dans un verre magique, Idalie, & Alcidor goutans ensemble les plus douces privautés, Arténice, au désespoir de l'infidélité de son Amant, prend la résolution

1618. Sans avoir que l'amour pour complice, &
pour guide ;
Il ſemble qu'à regret elle ſuit ce perfide,
La crainte, & le deſir la troublent en tous
lieux,
La honte eſt dans ſon teint, & l'amour dans
ſes yeux.
Elle réſiſte un peu, mais c'eſt de telle ſorte,
Qu'on voit bien qu'elle veut n'être pas la
plus forte ;
Le cœur tout haletant, en vain elle tâchoit
A modérer l'ardeur du feu qu'elle cachoit,
Mais enfin ſon amour triompha de ſa honte :
Enfin de ſon honneur elle ne tint plus
compte,
Et ſe laiſſe en proye au deſir du Berger, &c.

Damoclée, pere d'Idalie, qui apprend par ce récit la foibleſſe de ſa fille pour Alcidor, s'emporte contre ce Berger, de qui il a pris ſoin depuis ſa plus tendre enfance, & il ſort. Cependant Alcidor déſeſpéré du rigoureux traitement qu'il a reçû d'Artenice, après avoir quitté Idalie, s'eſt allé jetter dans la riviere. Heureuſement il en eſt retiré par un Berger nommé Cléante, qui le ramene, par hazard, dans le lieu même où Arténice & Silene ſont enſemble.

Alcidor se jette aux piés de sa Bergere, protefte de son innocence, & l'attendrit, aussi bien que Silene, qui dit: 1618.

SILENE.

Je ne me vis jamais si touché de pitié
Il me faut, malgré moi, souffrir leur amitié.
Sus donc, mes chers enfans, qu'aux noces l'on s'apprête,
Je veux dès à ce soir en commencer la fête.
Pardonnez-moi tous deux si trop injustement
J'ay toujours traversé votre contentement.
Allons donc au logis; venez aussi, Cléante,
Voir accomplir l'himen d'une amour violente:
Venez dîner chez moy: vous n'y trouverez pas
Ces mêts servis par ordre aux superbes repas;
Qui de tant d'artifice ont leur grace pourvue
Qu'il semblent n'être faits que pour paître la vûe:
Mais ce qui se pourra, selon ma pauvreté,
D'un cœur libre & sans fard vous sera présenté.

Cet Acte est terminé, comme les deux précédens, par un Chœur de Bergers. Voici trois strophes de ce Chœur.

1618.

Que le siécle d'or fut heureux,
Où l'innocence toute pure
Ne prescrivoit aux amoureux
Que les séules loix de nature!
Combien depuis ce premier tems
La honte, l'honneur, & l'envie,
Ont aux esprits les plus contens
Aigri les douceurs de la vie!

Parmi les jeux & les festins,
Nos jours comblez d'heure & de joye,
Par les mains mêmes des Destins
Etoient faits d'une même soye.
La faveur ne faisoit point voir
L'un au ciel, l'autre dans la bouë,
Et la fortune, sans pouvoir,
N'avoit point encore de rouë.

Mais de tous ces soins rigoureux,
Qui regnent dans l'esprit des hommes,
Font croire ceux-là malheureux
Qui naissent au siécle où nous sommes.
Ce qui nous doit le plus fâcher,
Est cet honneur, qui nous ordonne
D'acheter, & vendre si cher
Le plaisir que l'Amour nous donne.

1618.

ACTE IV.

LE Berger Tiſimandre, amoureux d'Idalie, ſe plaint tendrement à cette Belle des rigueurs qu'elle a pour lui. La Bergere lui dit, que c'eſt en vain qu'il l'aime, puiſque ſon cœur n'eſt plus en ſa puiſſance. Cette converſation eſt interrompue par l'arrivée de Daramet, un des Prêtres du Druide Chindonnax, qui ſe ſaiſit d'Idalie. Celle-ci lui en demande la raiſon.

DARAMET.

Vous pourrez le ſçavoir du Sacrificateur.

Le prétendu tête à tête d'Idalie & d'Alcidor, qu'Arténice a vû dans le verre enchanté du Magicien Poliſtene, & que Licidas a débité, eſt la cauſe de l'ordre que Chindonnax a donné de lui amener Idalie; c'eſt ce qu'on apprend par Damoclée, pere de cette Infortunée Bergere, qui après avoir pleuré le ſort de ſa fille, prête à ſubir la rigueur de la Loy, dit à Licidas ſon accuſateur, de lui faire le récit de la faute d'Idalie.

1618. Donc pour être pieux, soyez moins pitoyable,
Et me dites le mal dont ma fille est coupable.

LICIDAS.

Je ne vous dirai point ce que vous sçavez bien.

DAMOCLÉE.

Las! vous me dites tout, en ne me disant rien.
Je vois bien ce que c'est, il faudra qu'elle meure
Je lui vois préparer sa derniere demeure.

Licidas reste seul, la noirceur de sa calomnie, lui cause des remords, mais la honte de se dédire, l'empêche de justifier l'innocence d'Idalie.

LICIDAS.

O justice éternelle! à quelle impiété.
A cette passion, mon esprit transporté!
. . . .
En ces justes remords, mon Dieu que dois-je faire?
Dois-je dire ma faute? ou si je la dois taire?
Pour la justifier, il me faut accuser
Du mal que meschament j'ay voulu supposer.
Lorsque l'on a failli contre la conscience,
La honte de ledire est pire que l'offense.

Le Druide Chindonnax arrive, suivi de Damoclée. 1618.

CHINDONNAX *à Damoclée.*

Vous serez estimé des hommes & des Dieux.
Quand nous avons produit un enfant vicieux,
Il faut de notre sang retrancher ce prodige,
Ainsi qu'un mauvais bois indigne de sa tige :
Et d'un cœur généreux témoigner constament
D'oublier pour l'honneur tout autre sentiment.
Mais dites-nous, Vieillard, quelle ruse a-t'on faite
Pour connoître un amour qu'on tenoit si secréte.

DAMOCLÉE.

Licidas découvrit son impudicité,
A travers le cristal d'un miroir enchanté.

CHINDONNAX *à Licidas.*

Prenez garde, mon fils d'accuser l'innocence.

Ensuite il lui ordonne de dire toutes les circonstances du crime d'Idalie, & d'Acidor.

LICIDAS.

Déja le haut du jour chassoit la matinée,
Lorsque s'est consommé ce funeste hyménée :

1618. Un bois au bord de Seine en son ombre a caché
De ces jeunes Amans la honte & le péché:
Et jamais on ne vit avec plus de licence
L'amour fouler aux pieds la crainte & l'innocence.

CHINDONNAX.

Nous en sçavons assez, retirez-vous, Berger.
On amene Idalie; il faut l'interroger.
. . . .
Où avez-vous passé toute la matinée?

IDALIE.

Sur le bord de la Seine, en un bois écarté
Où l'on trouve du frais au plus fort de l'été.

CHINDONNAX.

Qu'est-ce que vous aviez en votre compagnie?

IDALIE.

Alcidor.

CHINDONNAX.

C'est tout dire.

IDALIE.

O quelle calomnie!
Me veut-on accuser d'avoir fait dans ces bois
Quelque chose avec luy contre ce que je dois?
Que plûtôt je périsse en l'infernale flâme.
Que jamais ce desir me tombe dedans l'âme.

Dans le moment qu'on est prêt à facrifier Idalie, Tisimandre se présente, & demande à remplir sa place. 1618.

DARAMET.

Arrêtez-vous Berger?

TISIMANDRE.

Ne m'en empêchez point,
Aussi bien que l'amour, la raison me l'enjoint.
C'est le meilleur avis qu'à présent je puis suivre;
Il faut sçavoir mourir, quand on ne doit plus vivre.

Cependant, Tisimandre prie qu'on lui présente celui qui accuse Idalie. Licidas paroît, qui soûtient tout ce qu'il a avancé au sujet de cette Bergere. Survient Cléante, qui d'un air joyeux, annonce le mariage d'Arténice, & d'Alcidor, qu'on doit célébrer le lendemain. A cette nouvelle, Licidas se trouble, & tient des discours qui font connoître son imposture: il en convient, & demande la mort. Chindonnax après avoir fait ôter les chaînes d'Idalie, laisse cette Bergere maîtresse du sort de Licidas. Idalie donne la vie à ce dernier, & touchée de la générosité & de l'amour de Tisimandre, elle lui dit:

1618. IDALIE.

Et vous fidele Amant, mon support, mon bonheur,
Dont à présent je tiens ma vie & mon honneur,
De quel digne loyer, qui soit en ma puissance,
Puis-je récompenser votre extrême constance?
En vous donnant mon cœur je ne vous donne rien;
Vous l'avez rachetté, c'est votre propre bien;
Disposez donc de moy, fidéle Tisimandre,
L'amour & le devoir m'obligent à me rendre.

Les Sacrificateurs terminent cet Acte par un Chœur, dont voici deux couplets.

A ce coup nous voyons qu'Astrée
Veut encore en cette contrée
Faire éclater la splendeur de ses loix;
Et que sa puissance divine,
Qui sur toutes choses domine,
A même soin des Bergers que des Rois.

L'innocence est victorieuse
De la malice injurieuse
Qui suit toujours le plus mauvais conseil.
Et la vérité reconnue
Témoigne qu'elle est soûtenue
Du même appui qui soutient le soleil.

1618.

ACTE V.

UN vieux Berger, qui depuis plusieurs années cherche Alcidor, de contrée en contrée, demande à Cléante s'il n'en sçait point de nouvelles. Cléante lui répond que ce Berger est dans le canton, & qu'il va épouser Artenice, la fille de Silene. Ensuite il s'offre de conduire le vieux Berger au lieu où se doit faire le mariage.

Après cette Scene, tous les parens d'Artenice, cette Bergere & Alcidor paroissent. Les Amans marquent leur satisfaction pour leur futur hyménée.

SILENE.

Ne perdons point de tems en discours superflus :
Allons, mes chers enfans, il ne nous reste plus
Que d'accomplir les vœux de votre mariage.

CRISANTE, *mere d'Artenice.*

Je crains bien qu'il ne soit de sinistre présage.

Elle ajoute, qu'Artenice est menacée d'un triste sort, si elle épouse quel-

1618. qu'un qui ne soit pas de sa famille. Cette difficulté fait prendre au pere d'Artenice la résolution de marier sa fille à Tisimandre, qui lui est allié, & d'unir Alcidor à Idalie, que cette Bergere aime depuis longtems. Cet arrangement est un coup de foudre pour Artenice & pour Alcidor. Ce dernier, après s'être plaint des hommes & des Dieux, dit en parlant d'Artenice.

Elle éteindra sa flâme aux bras d'un autre époux
Plus heureuse qu'Alcidor, mais non pas plus fidelle.

Dans le moment arrivent Idalie & Tisimandre, qui se flattent d'un bonheur prochain, mais leur espérance se trouve confondue, lorsque Damoclée leur annonce le parti qu'on vient de prendre à leur sujet : survient Cléante qui conduit le vieux Berger. A la vuë de ce dernier, Alcidor marque quelque joie, & l'appelle son pere. Le vieux Alcidor (c'est le nom de ce Berger) déclare qu'Alcidor n'est pas son fils, & que c'étoit un enfant qu'il avoit trouvé il y a environ dix-neuf ans dans un berceau que les ondes de la Seine entraînoient. Ce récit rappelle à Damoclée la perte d'un pareil enfant, qu'il

perdit dans le même-tems. Un bracelet que le vieux Alcidor remet à Damoclée acheve la reconnoissance du jeune Alcidor, qui se trouvant être Daphnis, frere d'Idalie, & cousin germain d'Artenice, est dans le cas de pouvoir épouser cette derniere, & Idalie de s'unir à son cher Tisimandre. Ainsi s'accomplit la volonté des Dieux, & celle des amoureux Bergers, & de leurs tendres Amantes. 1618.

SILENE.

Sus donc, préparez-vous à goûter les délices
Dont l'amour satisfait vos fidéles services
Et nous autres Vieillards amoureux du repos,
Allons vuider en rond les verres & les pots.
Le Ciel de toutes parts nous met en assurance.

A Damoclée.

Il faut, mon frere, encore après cette alliance,
Pour joïndre de nos cœurs l'étroite liaison,
Faire de nos maisons une seule maison.
Nous y verrons un jour nos gendres, & nos filles
Dans un même foyer élever nos familles.

Au vieux Alcidor.

Et vous, sage vieillard, y viendrez avec nous
Prendre part au repos que nous tenons de vous.

1618. La Pastorale est terminée par une Epithalame, dont voici deux strophes.

Voici la nuit si longtems différée
Qui vient alors qu'elle est moins espérée
Accomplir vos desirs.
Témoignez-y que toutes ces tempêtes
En augmentant l'honneur de vos conquêtes
Augmentent vos plaisirs.

Ne craignez point que pour vous y déplaire
Quelqu'importun vos actions éclaire
D'un soin trop curieux.
Le saint hymen qui vous met dans la lice
Ne laissera ni témoin ni complice
Qu'un Dieu qui n'a point d'yeux.

A la fin de cet extrait, le Lecteur ne sera pas fâché de lire une Epigramme de Maynard, adressée à M. de Racan sur sa Pastorale, & qu'on trouve imprimée à la tête de cet Ouvrage.

Ces Bergers ont si bien parlé,
Que mon esprit les idolatre;
Rome n'a jamais étalé
Tant d'ornemens sur le Théatre:
Miraculeux pere des vers,
Grand Racan, fais que l'Univers,

1618.

Puisse lire une œuvre si belle :
Donne-lui ce rare entretien,
Ta gloire ne doit craindre rien,
Malherbe & Balzac sont pour elle.

RACAN.

HONORAT DE BEUIL, Marquis de RACAN, naquit en 1589. à la Roche-Racan, Château situé à l'extrémité de la Touraine, sur les confins du Maine & de l'Anjou.

Il n'avoit point étudié (a), mais l'inclination qu'il avoit pour la Poësie le porta à s'y appliquer. La connoissance qu'il fit de Malherbe, lui fournit les moyens de le faire avec succès, car il reconnoissoit lui-même qu'il avoit appris de ce grand homme, tout ce qu'il avoit jamais sçû de la Poësie Françoise.

Pour connoître le mérite Poëtique de M. de Racan, il faut voir ce qu'en

(a) Si l'on en croit Costar, M. de Racan avoit tant d'incapacité, pour la langue latine, qu'il n'avoit jamais pû apprendre son *Confiteor*, & qu'il étoit obligé de le lire, lorsqu'il alloit à confesse. « M. de Racan * » (dit M. Chapelain) n'a » aucun fonds, & ne » sçait que sa langue, » qu'il parle bien en » prose & en vers. Il » excelle principalement » en ces derniers, mais » en piéces courtes, & » où il n'est pas néces- » saire d'agir de tête. On » ne l'engageroit pas fa- » cilement à travailler, » vû son grand âge, ses » infirmités, & ses pro- » cès qui l'exercent de- » puis vingt ans. »

* Mémoires de quelques Gens de Lettres vivans en 1662. dressés par ordre de M. Colbert, par M. Chapelain.

penſoit Malherbe, ſon Maître en Poë-
1618. ſie, & bon juge en cette matiere : il diſoit que « Maynard étoit de tous ſes » Diſciples celui qui faiſoit les meilleurs » vers, mais qu'il n'avoit point de » force ; pour Racan, qu'il avoit de » la force, mais qu'il ne travailloit » pas aſſez ſes vers ; que le plus ſou- » vent, pour s'aider d'une bonne pen- » ſée, il prenoit de grandes licences, » & que de Maynard & de Racan, » on feroit un grand Poëte. » C'eſt ce que M. de Racan lui-même nous apprend dans la vie de Malherbe, avec cette ſincérité, & ce déſintéreſſement qui ſont dignes d'un homme de ſa condition.

M. Deſpréaux en parle à peu près ſur le même ton dans une lettre à M. Maucroix, « Racan, dit-il, avoit plus » de génie que Malherbe, mais il eſt » plus négligé, & ſonge trop à le co- » pier. Il excelle ſur-tout, à mon avis, » à dire les petites choſes, & c'eſt en » quoi il reſſemble mieux aux anciens, » que j'admire ſur-tout par cet en- » droit, &c.

Le même Deſpréaux, dans le premier Chant de l'Art Poëtique, dit en parlant de Malherbe & de Racan.

Malherbe d'un Héros peut chanter les exploits, 1618.
Racan chanter Philis, les Bergers, & les bois.

Le talent de M. de Racan pour la Poësie, lui procura une place dans l'Académie Françoise, dès ses premiers commencemens.

« M. de Racan étoit tout plein de » bons mots, mais il avoit la voix fort » basse, & ne parloit pas distincte- » ment. Un jour qu'il étoit dans une » compagnie nombreuse, on vint à » parler de quelque sujet, qui lui donna » occasion de faire un conte fort agréa- » ble; après qu'il l'eût achevé, voyant » que la Compagnie n'en rioit point, » parce qu'on ne l'avoit point enten- » du, il s'adressa à M. Ménage & lui » dit, je vois bien que ces Messieurs » ne m'ont pas entendu; traduisez- » moi, s'il vous plaît, en langue vul- » gaire. »

Menagiana, Tome II. p. 4.

M. Racan se maria à l'âge de trente-cinq ans, & sa postérité est aujourd'hui tout ce qui reste de la maison de Beüil, maison des meilleures qu'il y ait en France. Il mourut au mois de Février 1670. dans sa quatre-vingt & uniéme année, & eut pour successeur à l'Aca-

démie, Pierre Cureau de la Chambre, 1619. Curé de Saint Barthelemi.

LA MORT DE DAIRE.

TRAGE'DIE D'ALEXANDRE HARDY.

NOus avons remarqué dans la vie de ce Poëte, qu'il regardoit cette Piéce, & les six dernieres de sa façon, dont on parlera ci-dessous, comme l'élite, & la fleur de ses Ouvrages : mais quoiqu'en ayent dit l'Auteur, & ses Apologistes, cette Piece nous a paru très-foible : elle n'a pas, à la vérité, ces énormes défauts, si communs dans les précédentes, mais elle est aussi mal conduite, & la versification est toujours la même.



GILLETTE

1619.

GILLETTE, COME'DIE FACE'CIEUSE

En cinq Actes, & en Vers de huit syllabes,

Par PIERRE TROTEREL, *Sieur d'Aves.*

L'Auteur de cette Piece, dans une Lettre datée du 12 Aoust 1619. dit, qu'étant à la campagne, chez un de ses amis, cet ami lui avoit conté l'avanture comique d'un Gentilhomme voisin, avec sa servante, duquel récit il en avoit composé cette Comédie en huit jours de tems.

ACTE PREMIER.

Le Gentilhomme sort de son Château, & dit que, quoiqu'il soit marié, il est amoureux de sa servante, & qu'il faut absolument qu'il lui déclare sa passion, il l'apperçoit, & s'écrie

Vertubleu! la belle monture!
Voilà de quoy désennuyer
Un expert & fort Ecuyer.

1619. Qu'elle est d'une gentille taille
Pour entrer en champ de bataille!

Gillette (c'est le nom de la servante) arrive : son Maître lui déclare sa passion, & lui donne quelqu'argent, dans le moment qu'il veut l'embrasser, Gillette l'avertit que sa femme paroît. Le Gentilhomme se retire. La Demoiselle sa femme se loue de Gillette, & après avoir interrogé cette derniere sur le ménage, elle sort : Gillette la suit.

ACTE II.

Mathurin, Valet du Gentilhomme, explique dans un Monologue l'amour qu'il ressent pour Gillette. Cette fille paroît, & il lui parle de sa passion en termes figurés; Gillette fait semblant de les entendre dans un autre sens, Mathurin s'exprime plus clairement.

MATHURIN.

Quoy, doncques, Gillette cruelle,
Au lieu d'une amour mutuelle
Vous vous mocquez ainsi de moy?
Vous en souvienne, par ma foy.

1619.

Si je puis, j'en prendray vengeance,
Ou je manquerai de puissance ;
Vous donnant par dur chastiment
De mon corps un embrassement ;
Car vous l'aurez tout à cette heure,

GILLETTE.

Lache-moy, Mathurin, demeure,
Ainsi me veux-tu chastier ?
Qu'en dépit du gallefretier,
Voilà mon couvrechef par terre ;
Qu'au diable je donne le here.

MATHURIN.

Et moy, vous quittant en ce lieu,
M'en allant, je me donne à Dieu.

Arrive le Gentilhomme, qui presse très-fort Gillette de répondre à sa passion.

GILLETTE.

Monsieur, je sçais que mon devoir
Est de vous aimer comme Maître,
Et de vous le faire paroître
Vous servant bien, mais pour amant
Vous aimer, l'on m'iroit blamant

LE GENTILHOMME.

Aucun n'en sçaura la nouvelle,
Et je te serai fort fidelle.

Cette promesse paroît si sûre à Gillette, qu'elle ne se défend que foible-

1619. ment. Elle apperçoit sa Maîtresse, & sort avec elle. Le Gentilhomme termine l'Acte en disant :

LE GENTILHOMME.

Me voilà tantôt bien avant
Dans mon amoureuse entreprise :
Gillette m'est certes acquise,
Je ne vois plus rien me rester.....

ACTE III.

Mathurin qui s'est apperçu que son Maître est amoureux de Gillette, court en avertir Maître Josse, Vicaire du lieu. Ce dernier promet de parler à Gillette, & de la rappeller à son devoir. Il sort avec Mathurin. Arrivent le Gentilhomme & Gillette.

LE GENTILHOMME.

Enfin ma Gillette, ma mie,
Tu as accompli mon envie :
Parquoy, tu te peux assurer
De voir toujours sans fin durer
L'amitié que je t'ay promise.

GILLETTE.

Las ! Monsieur, ...

1619.

je vous exhorte
A m'aimer d'une amour bien forte.

Le Gentilhomme luy promet une constance à toute épreuve.

ACTE IV.

MAître Josse le commence avec Gillette, & la sermone beaucoup. Cette derniere fait la prude tout de son mieux. Maître Josse la quitte fort édifié de sa sagesse. Gillette, après qu'il est parti, se mocque de la crédulité de Maître Josse.

La Demoiselle femme du Gentilhomme, qui a appris ce qui s'est passé entre son mary & Gillette, arrive en pestant contre l'un, & dans le dessein de battre l'autre, ce qu'elle exécute. Mathurin arrive.

MATHURIN.

Digne morbieu! que vois-je là?
Tout beau, tout beau, holà, holà,
Mademoiselle.

LA DEMOISELLE.

Ta fievre quartaine!
Tu deffens donc cette vilaine?

1619. Par la mercy bieu, grand pendard,
Je m'en vais bien rosser ton lard.

MATHURIN.

Haro! morbleu! comme elle frappe.
C'est pour le meilleur que j'échappe,
Car je n'aime pas bien le ton
Que sonnent les coups de bâton
Dessus mon dos, & sur ma tête.
Mais fuis, pauvrette, & ne t'arrête,
Pendant que Mademoiselle oint
D'huile de latte mon pourpoint.

Gillette se sauve; la Demoiselle après avoir beaucoup grondé Mathurin, veut encore le battre. Ce dernier s'enfuit.

ACTE V.

LE Gentilhomme dans un Monologue, dit qu'il a appris tout ce qui s'est passé pendant son absence, & que c'est Agathe, son autre servante, qui a tout découvert à la Demoiselle sa femme : mais que moyennant une poignée de quart d'écus, il l'a fait dédire de ce qu'elle avoit rapporté, & que tout va se raccommoder. Il sort, & arrive Mathurin en sautant.

1619.

MATHURIN.

Gambades, gambades en l'air :
C'eſt fait, il n'en faut plus parler.
Le ſort répare nos dommages,
Et m'éleve cinq cens étages
Par deſſus toute ſorte d'heur :
Je pette deſſus la grandeur
Des plus hauts huppez de remarque,
Et ne voudrois être Monarque
Des Maures, ni des Ottomans,
Ni de nos couſins Allemans.
Ah ! comme je m'en vais m'ébattre,
Et m'en donner autant que quatre !
Ah ! comme je m'en vais tantôt
Remplir ma pance de bon rôt,
Et de cidre mon cher délice,
Afin d'être plus fort en lice,
Lorſqu'il faudra m'y préſenter.

Mathurin va frapper à la porte de Maître Joſſe, & lui apprend que tout eſt appaiſé, qu'Agathe s'eſt dédite au ſujet de Gillette, & que cette derniere, de l'aveu de ſon Maître & de ſa Maîtreſſe, conſent à l'épouſer.

Me JOSSE.

Cela va bien ; or ſus avance,
Allons-nous-en te marier.

1619.

MATHURIN.

Allons, mais je voudrois prier
Cette assistance vénérable
De prendre place à notre table
Et d'estre de notre Festin :
Mais je crains que l'esprit mutin
De notre bonne Demoiselle
Ne leur brasse quelque querelle
Dont j'aurois un bien grand esmoy,
Pour ce chacun aille chez soy.

En donnant ci-dessus les Vies de Gros Guillaume & de Turlupin, nous avons promis celles de Gaultier-Garguille leur contemporain, & de Guillot Gorju : Voici ce que nous avons pu rassembler sur le premier.

FLECHELLES OU GAULTIER-GARGUILLE.

HUGUES GUERU prit le nom de FLECHELLE lorsqu'il se fit Comédien : il débuta dans la Troupe du Marais vers l'an 1598. & ce fut sur ce Théatre qu'il se fit non-seulement connoître pour un bon Acteur dans le Tragique, & le Comique, mais encore dans les Farces, où il étoit inimitable, sous le nom de GAULTIER-GARGUILLE ; c'est sous ce dernier nom qu'il est le plus connu. Sauval qui nous a conservé quelques particularités de la vie de cet Acteur, & de trois autres célebres Far-

ceurs de son tems : Sauval, dis-je, 1619.
nous apprend « Que Flechelle, quoi-
» que Normand, contrefaisoit admi-
» rablement le Gascon, par l'accent,
» le geste, & les manieres. Il étoit
» extrêmement souple, & toutes les
» parties de son corps luy obéissoient
» si parfaitement, qu'on l'auroit pris
» pour une vraye marionnette. Il
» étoit très-maigre, les jambes droites,
» menues, & avec cela un très-gros
» visage, qu'il couvroit ordinaire-
» ment d'un masque, avec une barbe
» pointue. Il représentoit toujours un
» Vieillard de farce, & dans ce plaisant
» équipage (a), on ne pouvoit le voir
» sans rire. Il n'y avoit rien dans ses
» paroles, dans sa démarche, & dans
» son action qui ne fut très-comique.

(a) Suivant l'estampe d'un Livre imprimé à Rouen en 1632. sous le titre des *Regrets facécieux & plaisantes Harangues du Sieur Thomassin*. L'habillement de Gaultier-Garguille étoit très-simple. Il consistoit dans des Pantoufles au lieu de souliers, un bâton à la main; une espece de bonnet plat & fourré, point de cravate, ni de col de chemise. Une camisole qui descendoit jusqu'à la moitié des cuisses. Une culotte étroite qui venoit se joindre au bas dessous les genoux. Une ceinture de laquelle pendoit une gibeciere, & un gros poignard, qui paroissoit de bois, passé dans la même ceinture. Le corps de l'habit étoit noir, les manches rouges, les boutons & les boutonnieres rouges sur le noir, & noires sur le rouge.

1619. » Aussi jamais Comédien ne fut plus » naïf, & plus naturel. Turlupin & » Gros-Guillaume, deux autres Acteurs » du même tems, le secondoient mer» veilleusement : mais lorsqu'il venoit » à chanter seul, quoique l'air & les pa» roles fussent ordinairement d'assez » mauvais goût, il réünissoit tous les » applaudissemens des spectateurs. Sa » posture, ses gestes, ses tons, ses ac» cens, tout étoit si burlesque, qu'on » n'alloit à l'Hôtel de Bourgogne, que » pour l'entendre (*a*), & la chanson » de Gaultier-Garguille passa en pro» verbe. »

« Ce Comédien si admirable dans la » Farce, ne laissoit pas de jouer avec » succès les personnages de Roy, dans » les Pieces sérieuses. Quand il étoit » masqué, & que la difformité de ses » jambes, & de sa taille étoit couverte » d'une robe, il n'y avoit point de rôle » qu'il ne fut capable de remplir. Hors » du Théatre à son visage, à sa paro» le, à sa démarche, à son habit, on

(*a*) Il y a toute apparence que Gaultier Garguille quitta le Théatre du Marais, après la mort de l'Acteur qui jouoit le personnage de *Périne*, pour se joindre à Turlupin & à Gros Guillaume fameux Comiques de l'Hôtel de Bourgogne principalement dans les Farces.

1619.

» l'eût pris pour un homme de la der-» niere grossiereté. Dans le commerce » de ses amis, il étoit agréable, & son » entretien étoit fort amusant. (*a*) Sa » femme étoit fille de Tabarin (*b*). Il

(*a*) « *Le Grand*, sur-» nommé de *Belleville*, » étoit de mes amis, & » avoit infiniment de » l'esprit. Il montoit sur » le Théatre, sous un » nom emprunté, avec » *Fleschelles*, & *la Fleur*, » sous les noms de *Gaul-» tier* & de *Guillaume* : » admirables en leur gen-» re du tems de *Mondo-» ry* sous la protection de » M. le Cardinal de Ri-» chelieu, & devant » même ». *Dénombrement des Auteurs par l'Abbé de Marolles*, *pag.* 405.

(*b*) *Tabarin* que M. Brossette dans ses Notes sur M. Despreaux, appelle Valet de Mondor, fameux Opérateur, qui vendoit du Baume sur le Pont-Neuf, Tabarin, dis-je, étoit l'associé de Mondor; & pour attirer le monde, Mondor & lui faisoient des colloques Comiques, dans lesquels Tabarin remplissoit le rôle de Valet. Voilà le sujet de la méprise de M. Brossette. Au reste, dans le *Recueil des oeuvres & fantaisies de* TABARIN *contenant ses réponses & questions*, (Je parle de la sixiéme Edition de 1623.) se trouvent deux Farces du même genre de celles que nous avons rapporté dans ce Volume. Quoiqu'elles n'ayent point été jouées sur aucun Théatre, mais seulement sur des trétaux, nous croyons devoir donner un Extrait de la premiere, qui ne peut qu'établir d'avantage l'idée & le goût des Farces du tems; d'ailleurs il est très certain, que lorsque Tabarin manquoit de sujet, il ne faisoit aucune difficulté d'employer celles qui avoient été déja représentées à l'Hôtel de Bourgogne; avec quelques changemens de peu de conséquence. La seconde farce de ce Recueil en fournit une preuve, puisqu'elle n'est en effet qu'une imitation de celle de Gros-Guillaume; on pourroit aussi présumer qu'ils usoient de repré-

1619. » lui laissa quelque bien avec lequel » elle se retira en Normandie, où sa » bonne fortune la fit aimer d'un Gen» tilhomme qui l'épousa.

---

sailles envers Tabarin. Quoiqu'il en soit, voici l'Extrait de cette Farce.

Piphagne, vieillard amoureux d'Isabelle qui lui est promise en mariage par le pere & la mere de cette jeune personne, ordonne à Tabarin son Valet, de prendre soin du repas des nôces, tant pour acheter ce qui sera nécessaire, que pour avertir les Parens. Tabarin sort pour exécuter ces ordres. Lucas, vieux débauché, arrive sur le Théatre avec sa femme Francisquine, qui lui reproche son peu de conduite, & sa dissipation. Lucas se repent de sa vie passée, & témoigne une crainte extrême, appréhendant à chaque moment que les Sergens ne viennent l'enlever. Dans cette agitation, il entend frapper à la porte, la frayeur le saisit, & il se croit perdu. Francisquine, pour le sauver, le fait cacher dans un grand sac: & va ensuite ouvrir la porte à Fristelin, qui lui remet de la part de son Maître un billet, qui contient une déclaration d'amour dans toutes les formes. Francisquine voulant se vanger de ce valet, qui la croit capable de trahir son devoir, feint d'entendre quelque bruit, & conseille à Fristelin de se mettre dans un sac, qui est le même où Lucas est renfermé.

FRANCISQUINE.

« Voilà mon affaire » jouée, je me veux van» ger de ces deux person» nages icy: de l'un, à » cause qu'il est ma rui» ne, & qu'il a mangé tout » mon bien, de l'autre, » à cause qu'il m'impor» tune de mon deshon» neur. De les jetter tous » les deux dans la riviere, » ce seroit user d'une » cruauté trop inhumai» ne. J'aime mieux les » laisser quelque tems en » cette posture, pour » voir ce qui en arri» vera.

TABARIN *entre*.

« Enfin j'ai tant fait » que nous ferons le » banquet. Je n'eusse » sçû au monde faire une » meilleure rencontre,

« Gaultier-Garguille mourut âgé de » soixante ans, après en avoir passé » quarante au Théatre. Il est enterré à » S. Sauveur de Paris. Son portrait est » gravé par Rousset, d'après Grégoire » Huret. Sa ceinture y est chargé d'une 1619.

» C'est maintenant la » difficulté de dresser les » préparatifs. Le sieur » Piphagne s'est mis en » frais, à cause de ses » nôces. Il m'a donné » vingt-cinq écus, pour » aller donner ordre aux » provisions de gueulle: » Il me faut premierement » avoir pour cinq » écus de salade, pour » cinq écus de sel, pour » cinq écus de vinaigre, » pour cinq écus de raves, » & pour cinq écus » de clouds de girofles. » Mais je n'ay ni pain, » ni vin, ni viande. Il » faut mieux faire mon » calcul autrement. J'aurai » pour cinq écus de » pain, pour cinq écus » de vin, pour cinq écus » de salade (ce sont déja » quinze écus) pour » cinq écus de champignons » pour l'entrée de » table, & pour cinq » écus de tripes. Mais je » n'ai point de moutarde, » il faut que mon » calcul ne soit pas juste. » J'aurai donc pour cinq » écus de pieds de pourceaux » pour l'entrée de » table : pour cinq écus » de cerises pour le second » mets, pour cinq » écus de confiture pour » le troisieme service, » pour cinq écus de jambon, » & pour cinq » écus d'andouilles...... » Il faut que je m'avance » pour aller à la boucherie..... » mais à propos, » je ne sçais pas » bien le chemin. Il me » le faut demander à » Francisquine que voicy. » Ma Commere, je » vous prie de m'enseigner » le chemin de la » boucherie ? »

FRANCISQUINE.

« Si c'est pour acheter » quelque viande, je » vous en donnerai à » bon marché »

TABARIN.

« Est-ce chair fraiche, » que vous avez ? »

FRANCISQUINE.

« Ce sont deux pourceaux » que voicy, qu'on » m'a amené ce jourd'hui, » & je vous baille

1619. » gibeciere & d'une écritoire, sans » couteau. Il a un masque, avec » une moustache sans barbe, & les » cheveux plats, & courts, arrondis » autour de la tête. »

Après avoir fait connoître Gautier-Garguille comme Acteur, il est juste de parler des Ouvrages qu'il a composé pour le Théatre. Il est Auteur

» le tout pour vingt » écus ».

Tabarin accepte le marché, & dit qu'il va chercher ce qui lui est nécessaire, pour tuer ces pourceaux. Il rencontre Piphagne, lui rend compte du marché qu'il vient de conclure, & revient habillé en boucher.

« Tabarin découvre le » sac, & pensant voir » un pourceau trouve » que c'est Lucas. »

PIPHAGNE.

« Oimé! quel miracolé, prodigio grande » qui paroissé. »

LUCAS.

« Au meurtre, on me » veut égorger! Je suis » Lucas, & non pas un » pourceau. »

TABARIN.

« Vade sac à noix, » tête non pas de ma vie, » voilà un pourceau qui » parle. »

FRISTELIN.

« Songez à moi, mes » amis, je suis mort. »

TABARIN.

« En voici encore un » qui est dans ce sac. »

FRANCISQUINE.

« Haye, haye! voilà » pour me faire avorter, » & renverser toute la » matiere. »

TABARIN.

« Prodige, Messieurs, » prodige! voilà les » pourceaux qui sautent. » Je n'en demeurerai » pourtant point-là, il » faut que je vous étrille, vous êtes cause que » je perds un bon souper. »

« *Tous se battent.* »

La seconde Farce est comme nous l'avons déjà dit, imitée de celle de Gros Guillaume, rapportée ci-devant page 255. Ce qui fait qu'un Extrait en seroit inutile.

de plusieurs Prologues, & d'un Recueil de chansons (a). Nous allons donner l'Extrait d'un de ses Prologues, & ensuite celui de quelques-unes de ses chansons, qui mettront le Lecteur en état de juger par lui-même, du mérite des Ouvrages de Gaultier-Garguille. 1619.

PROLOGUE DU MENSONGE.

»..... QUelqu'un m'avoit reproché, » ces jours passez, que je » n'étois pas assez mêlé dans mes dis» cours : tellement que j'ay fait un Bou» quet de mes menues pensées, & de » la diversité d'icelles, pour attacher au

(a) En voici le titre : LES CHANSONS DE GAULTIER GARGUILLE. Le Privilege, en date du 4 Mars 1631, donne » permission à Hugues » Guéru, dit Flechelles, » l'un des Comédiens or» dinaires, de faire im» primer un petit Livre » intitulé Les nouvelles » Chansons de Gaultier-» Garguille : mais com» me l'Auteur craint » qu'autres que celui à » qui il donneroit char» ge de l'imprimer ne le » contrefissent, & n'a» joutassent d'autres » chansons plus disso» lues que les siennes, » &c. » Le motif de ce Privilege est assez singulier.

1619. » bonnet du plus févere Cenfeur de la
» Troupe, afin qu'il confronte au jar-
» din de mes inventions, pour voir
» s'il y trouvera des fleurs plus agréa-
» bles..... Comment me contaminer de
» la forte ? Ah ! je vous jure, par tou-
» tes les Décrétales, & les Codes,
» que je m'en vangerai. Ouy, Mef-
» fieurs, certains Podagres, comme
» dit Menotus dans fes Sermons,
» m'ont par bravade fait improvifte-
» ment fortir de mon cabinet, pour
» appointer un différend de bonne
» maifon, fans me donner le tems de
» mettre une dofe d'éloquence dans ma
» gibeciere...... Puifque la fin de notre
» vocation ne tend à autre chofe, qu'à
» repréfenter les actions humaines, &
» que notre Théatre eft comme l'a-
» bregé de ce grand monde : J'ay pen-
» fé que vous m'honoreriez d'une au-
» dience favorable, fi en peu de mots
» je vous difois mon avis. Sans donc
» déguifer le fujet, je foutiendray le
» menfonge être fort utile, & nécef-
» faire à l'homme : & qu'une des plus
» grandes vertus, qui rend aujour-
» d'hui recommandable eft de fçavoir
» mentir..... Meffieurs & Dames, je
» défirerois, fouhaiterois, voudrois,

» demanderois, requererois, déſidéra- 1619.
» tivement, ſouhaitativement, volon-
» tairement, &c. avec mes déſiratoi-
» res, ſouhaitatoires, &c. vous remer-
» cier de votre bonne aſſiſtance, &
» audience, & une petite farce réjouie
» & gaillarde, que nous allons repré-
» ſenter. »

CHANSONS

DE GAULTIER-GARGUILLE.

Jean cette nuit, comme m'a dit ma mere,
Doit m'aſſaillir, mais je ne le crains guere,
Si
Ma mere n'en eſt pas morte
Je n'en mourrai pas auſſi.

Je ne ſuis pas de ces folles badines,
Qui font venir à l'aide leurs voiſines :
Si
Ma mere n'en eſt pas morte,
Je n'en mourrai pas auſſi.

1619. CHANSON EN DIALOGUE.

GAULTIER.

Belle, quand te lasseras-tu
De causer mon martyre?

ROBINETTE.

Je n'ay ni beauté, ni vertu,
Cela vous plaît à dire.
Portez vos biaux discours ailleurs,
Car je n'aimons pas les railleurs.

GAULTIER.

Non, je ne raille nullement
Quand je te nomme belle.

ROBINETTE.

Je sommes belle voirement,
Mais c'est à la chandelle.
Néantmoins, pas un sermoneur
N'a rien gagné sur notre honneur.

GAULTIER.

De ta beauté je fus épris,
En allant en vendange.

ROBINETTE.

Là, là, Monsieur, tous vos mépris
Vous servent de louange:
C'est pour la forme seulement
Que vous faites ce compliment.

1620.

IRIS,

PASTORALE

De l'invention du Sieur H. D. de Coignée de Bourron.

IRis aimée de deux Bergers, Aminte & Clarin, les traite avec une égale politesse, & sans qu'ils puissent s'appercevoir à qui elle destine la préférence. Philinde, Amante du premier des deux, employe son adresse à lui faire croire qu'Iris est volage, & parvient au point que ce Berger jaloux, est prêt à se battre avec Clarin. Junon descend heureusement des Cieux, & appaise leur querelle, en ordonnant que celui-ci épousera Iris, & que Philinde deviendra l'épouse d'Aminte, qui va oublier son ancienne passion. La Piéce finit par les louanges de la Reine Anne d'Autriche, alors regnante : deux Nymphes, dont l'une porte le nom d'Olénie, & l'autre celui de Séquanie, sont employées à chanter celles de Louis XIII. Voilà l'extrait le plus succint qu'on peut donner d'une piéce, qui, au cas

1620. qu'elle ait été représentée, n'a dû cet avantage qu'à la faveur du nom des augustes personnes, à qui elle semble êtreadressée.

LA RHODIENNE
OU
LA CRUAUTÉ
DE SOLYMAN, (a)
TRAGÉ'DIE
DE PIERRE MAINFRAY.

ERaste, Gentilhomme de Rhodes, devient par ses exploits, d'esclave qu'il étoit, le favori de Solyman II. Empereur des Turcs. Ce Prince devient amoureux de Perside, femme d'Eraste, & ne pouvant rien obtenir d'elle, il fait mourir Eraste sous prétexte de trahison. Perside désespérée de la perte de son époux, prend les habits de cet infortuné, & se fait tuer sous ce dégui-

(a) Le même sujet a été traité par Desfontaines, sous le titre de *Perside*, ou *La suite d'Ibrahim Bassa*, Tragédie qui parut en 1644. Nous en parlerons sous cette année.

ſement. Solyman la reconnoît, & déplore la mort de Perſide & d'Eraſte. 1620.

SOLYMAN.

O Amans bienheureux ! que tous mes ſens troublez
Par la mort déſunis, & ores aſſemblez,
Pour chaſſer de mon chef tous ſiniſtres encombres,
Et appaiſer là-bas vos bienheureuſes ombres,
Je veux vous élever un Mauſole, ou cercüeil
Qui ſera comme vous en beauté ſans pareil.
Car en Jaſpes, Diamans, jayets, porphyre, ébene,
Il ſera honte à ceux d'Artemiſe & Porſenne.
Puis deſſus ce tombeau je ferai faire encor
Une ſuperbe pointe, où l'on pendra Bruſor,
Lequel me conſeilla, envenimé d'envie,
De dépouiller Eraſte & d'honneur & de vie
Appaiſant par ſa vie, & ce riche cercüeil
Cette chaſte Diane, & ce ſecond ſoleil.
Or je vais de ce pas Bruſor donc faire prendre,
Puis le tombeau conſtruit ; deſſus le faire pendre.

Pierre Mainfray, Poëte très-médiocre & peu connu, étoit de Rouen, c'eſt tout ce qu'on ſçait de ſa perſonne, on l'ignoreroit même s'il n'avoit eu la précaution de le faire ſçavoir par un

huitain, qui se trouve à la tête de sa
1620. Tragédie de CYRUS TRIOMPHANT,
dont nous avons donné l'extrait. Il est
assez surprenant que celle qui fait le
sujet de l'article présent, ait eu plus
d'une édition ; la seconde parut en
1621. C'est ce qui nous a déterminé à
placer la piéce sous l'année précédente.
Mainfray est aussi Auteur de deux Poëmes Dramatiques, le premier sous le nom DES FORCES INCOMPARABLES & AMOURS DU GRAND HERCULES, *où l'on voit artistement dépeint son trépas, sa générosité, & son immortalité, malgré l'envie de Junon sa marâtre*, qui fut imprimée dès 1616. L'autre est une Comédie intitulée, LA CHASSE ROYALE, *où l'on voit le contentement, & l'exercice de la chasse des Cerfs, des Sangliers, & des Ours; ensemble la subtilité dont usa une Chasseresse vers un Satyre qui la poursuivoit d'amours.* Il ne donna ce dernier Ouvrage qu'en 1625. Nous n'en donnons aucun Extrait, attendu qu'il est certain qu'elles n'ont point été représentées, & que l'Auteur n'a jamais eu cette intention. Elles sont toutes deux divisées en quatre Actes.

LES RAMONEURS, 1620.

COMEDIE

En cinq Actes, & en Prose,

Par un Auteur Anonyme.

CEtte piéce n'existe que manuscrite, l'Auteur en est inconnu, & l'on ne peut sçavoir que par conjecture le tems où elle a pû être représentée. Une note qui se trouve à la tête, nous assure, « Qu'elle paroît avoir » été jouée vers 1629. attendu qu'il y » est parlé de Coëffier, Traiteur, qui » étoit de ce tems, & qu'on y parle » aussi des Justes d'or, qui est le nom » des piéces sous Louis XIII. » Nous croyons cependant qu'elle a parû dès 1620. & voici sur quoi nous nous fondons.

Le Docteur demande à un homme de Province, s'il ira voir les beautés de Paris; « L'équité veut, ajoute-t-il, que » vos curiosités donnent la préférence » à ce sacré Temple du Palais, où Thé» mis rend ses oracles, & dont la der» niere conflagration * n'a fait qu'em» bellir les superbes édifices. » Nous

* Embrasement.

1620. avons remarqué dans notre second Volume, pages 104. & 105. à la note, que la Grande Salle du Palais fut consumée par un incendie en 1618. Il y a toute apparence que l'Auteur pouvoit faire ainsi parler ses personnages en 1620. tems auquel cet édifice venoit d'être réparé tout nouvellement.

Au reste, le sujet de la Comédie est assez plaisant ; mais aux dépens des bonnes mœurs, on y introduit sans façon des femmes de mauvaise vie, & des libertins de toute espéce. Un jeune homme amoureux de la sœur d'une maniere de Capitan, qui tient cette fille enfermée, sans permettre à personne l'entrée de sa maison, ne peut pénétrer dans la chambre de sa Maîtresse, qu'en passant par la cheminée, déguisé en Ramoneur, & accompagné de son valet. Il se fait connoître à sa Belle, qui consent à se laisser enlever, & à prendre un pareil habillement. Enfin tout se racommode ; on employe les menaces & les discours pour forcer le Capitan à accepter le jeune homme pour Beau-frere. Il se console de cette avanture en épousant une fille publique, que son pere vient chercher à Paris, en intention de l'a faire enfermer ;

mer : mais il change de dessein en faveur de ce mariage. Nous le répétons encore, cette piéce est très-passable pour le tems, on y trouve même d'assez bonnes plaisanteries. De Villiers s'est servi de ce sujet pour en composer une Comédie d'un Acte sous le même titre; & où il n'a pas oublié certaines grossieretés qui se trouvent en plus grand nombre dans celle-ci. On en parlera dans la suite. 1620.

CHRISÉÏDE, ET ARIMAND,

TRAGI-COMÉDIE

DE JEAN DE MAYRET.

CE sujet est tiré du troisiéme Tome de l'Astrée, source ordinaire des Tragi-Comédies, & des Pastorales du tems. L'extrait en seroit superflu : contentons-nous d'observer, que cette Piéce est un peu plus passable que celles de Hardy.

Jean de Mayret tire son origine d'une ancienne famille noble, établie Les principaux faits de la vie de ce

1620.

Poëte, sont tirez d'un Mémoire envoyé de Besançon, par M. de Mayret, Seigneur de Romain, & Neveu de l'Auteur.

dans la Ville d'Ormond en Westphalie, des dépendances de l'Electorat de Cologne. La Religion Protestante s'étant introduite dans le païs, Gabriel Mayret, bisayeul de notre Auteur, attaché fortement à celle de ses ancêtres, & craignant d'être violenté pour embrasser la nouvelle, abandonna volontairement ses biens, & chercha une retraite à Besançon, accompagné de Jean de Mayret son fils unique. (a) Qui suivant l'exemple de son pere, donna des preuves de son zéle pour la Religion. Il mourut le 12. Novembre 1620. Jean de Mayret son fils, épousa une Demoiselle de Troyes en Champagne appellée Marie Clerget. L'aîné de ses fils, portant le même nom que le pere, est celui qui fait le sujet de cet article. Il naquit à Besançon le 4. Janvier 1604. (b) Son pere & sa mere étant

(a) Ce Jean de Mayret, destitué de ses biens, fut obligé de se mettre dans le négoce. Jean de Mayret son petit-fils, & notre Auteur, voulant rétablir sa famille, représenta les services que lui, & ses ayeux avoient rendu à la Province, & obtint de l'Empereur Léopold, des Lettres de noblesse, tant pour lui, que pour les enfans de son frere. Ces Lettres datées du 18. Septembre 1668. sont fort honorables pour sa famille.

(b) Les Auteurs qui ont parlé de Mayret, ont tous placé sa naissance en 1610. & se sont fondés sur un passage de l'Epitre Dédicatoire de

morts de la peste, dans le tems qu'il commençoit ses études, il fut contraint de venir à Paris pour les achever, & se mit au Collége des Grassins. La contagion qui se fit alors sentir dans 1620.

sa Comédie intitulée, *Les Galanteries du Duc d'Ossonne* : où ce Poëte dit : » Qu'il a commencé de » si bonne heure à faire » parler de lui, qu'à sa » vingt-sixiéme année » il se trouvoit le plus » ancien de tous les Poë- » tes Dramatiques alors » vivans. » Il ajoute, » Qu'il composa *Chriseide & Arimand*, qui » est sa pemiere Piéce, à » seize ans, au sortir de » sa Philosophie, &c.... Comme cette Epître est datée du 4. Janvier 1636. on a conjecturé, (faute de connoissance plus exacte,) que Mayret n'avoit que vingt-six ans lorsqu'il l'écrivoit, qu'il étoit né en 1610. & que sa Chriseïde avoit paru en 1626. seize ans après cette derniere époque. Mais tout ce raisonnement se trouve détruit par le Mémoire donné par sa famille, qui fixe sa naissance au 4. Janvier 1604. & avance de six ans la date qu'on donne communément à ses Piéces : dont la premiere doit avoir été représentée dès 1620. & les autres à la suite. Ceci est plus certain que toutes les conjectures qu'on pourroit tirer des Préfaces de ses Piéces, qui n'ont été imprimées, que plusieurs années après leurs représentations : & d'ailleurs, Mayret, voulant de prouver qu'il avoit devancé dans la carriere Dramatique Messieurs de Rotrou, Scudery, Corneille, & du Ryer, il avoit ses raisons pour faire croire qu'il étoit plus jeune que ceux, à la tête desquels il se plaçoit, comme plus ancien au Théatre. Ce qui n'est cependant pas entierement vrai. Cette petite digression qui établit précisément le tems que Mayret donna son premier Ouvrage, est absolument nécessaire pour assurer la date des Poëtes que nous venons de nommer, & de leurs Contemporains.

1620. cette grande Ville, fut cause qu'on ferma tous les Colléges, & troubla une seconde fois le cours des études du jeune Mayret. Il employa ce tems de vacances forcées, à voir la Cour qui étoit à Fontainebleau. Son bonheur lui fit trouver accès auprès du Duc de Montmorenci, grand Amiral de France, & Gouverneur du Languedoc, qu'il accompagna au voyage qu'il fit contre M. le Duc de Soubise, Chef du parti Huguenot, qui tenoit la mer & les Isles de Ré, & d'Oléron, à la faveur de la Rochelle. Jean de Mayret fit cette campagne fort jeune, & se signala, en qualité de volontaire, à deux sanglantes batailles, l'une sur mer, & l'autre sur terre, qui furent données dans l'espace de douze jours ; & gagnées par cet Amiral sur les rébelles, & où notre volontaire donna des marques de valeur si éclatantes, que M. de Montmorenci, pour se l'attacher plus intimement, le mit au nombre des Gentils-hommes de sa maison, avec une pension de 1500 liv. & bouche à cour. Il a joui de ces honneurs, & de ces bienfaits jusqu'à la mort de ce Prince, qui arriva le 30. Octobre 1632. Cette perte lui fut très-sensible. (*a*)

(*a*) Il se la rapelloit encore avec douleur ;

Heureusement la réputation qu'il s'étoit acquise par ses Ouvrages, lui donna entrée chez le Cardinal de Richelieu, qui le prit en affection, & le gratifia d'une pension de mille livres. La mort de ce Ministre ne dérangea point sa fortune; M. le Comte de Soissons, & le Cardinal de la Valette l'en dédommagerent pendant leur vie. Enfin le Sieur de Mayret se maria à Paris en 1648. & épousa Jeanne de Cordouan, dite de Courton, d'une ancienne maison du Bas Maine, & l'emmena à Besançon, où elle mourut, sans postérité, le 21. Janvier 1658. Depuis sa mort, Jean de Mayret fit encore quelques voyages à Paris (a); & ayant fixé son 1620.

dans son Epître à M. Brun, Procureur Général du Parlement de Dol. « Enfin, dit-il, » ce fut l'audacieux desir » de porter mes pas sur » les vôtres, qui me » persuada de changer, » comme je fis, à l'âge » de seize ans, l'air de » Besançon à celui de » Paris : où presque en » arrivant, je rencontrai, par une heu» reuse témérité, la pro» tection, & la bien» veillance du plus » grand, du plus ma» gnifique, & du plus » glorieux de tous les » hommes de sa condi» tion, que la France » ait jamais porté, » si nous en ôtons les » trois derniers mois de » sa vie, avec laquelle » toutes mes espérances » ont fait naufrage. »

(a) Avant la mort du Cardinal de Richelieu, Mayret avoit déja renoncé au Théatre, & ne songeoit plus qu'à établir sa fortune; les liais-

1620. séjour au païs de sa naissance, il y termina sa vie très-chrétiennement le 31 Janvier 1686. âgé de 82. ans & vingt-sept jours, laissant pour héritiers ses trois neveux, enfans du Sieur Jacques-Antoine de Mayret son frere, vivans en 1716. l'aîné Chanoine de la Cathédrale de Besançon; le second, Seigneur de Romain, Conseiller du Roy, premier Substitut de M. le Procureur Général du Parlement, & le troisiéme, Conseiller au Magistrat, Jurisdiction particuliere de la même Ville.

Mayret commença, comme on le vient de voir, dès l'âge de seize ans, à travailler pour le Theatre François, auquel il donna douze piéces, dans le cours de dix-sept années.

sons, & les connoissances qu'il avoit à la Cour, firent qu'on le chargea deux fois du soin d'y ménager une suspension d'armes avec la Province de Franche-Comté. La premiere en 1649. Il eut l'honneur de signer un Traité à ce sujet au nom du Marquis de Castel-Rodrigo, Gouverneur des Pays-Bas, du Gouverneur du Comté de Bourgogne, & du Parlement de Besançon, avec M. le Maréchal de Villeroy. En 1651. il entreprit avec succès une pareille négociation. La Reine mere Anne d'Autriche, alors Régente, fut si satisfaite de ses bons offices, que pour les reconnoître, & lui donner en même tems des marques de l'estime dont elle l'honoroit, elle lui fit remettre par Madame la Comtesse de Brienne, un présent de mille pistoles.

CHRISÉIDE & ARIMAND, Tragi-Comédie, 1620. (a) 1620.

LA SILVIE, Tragi-Comédie-Pastorale, 1621.

LA SILVANIRE ou LA MORTE VIVE, Tragi-Comédie, 1625.

LES GALANTERIES DU DUC D'OSSONNE, Comédie, 1627.

LA VIRGINIE, Tragi-Comédie, 1628.

LA SOPHONISBE, Tragédie, 1629.

MARC-ANTOINE ou LA CLÉOPATRE, 1630.

LE GRAND & DERNIER SOLYMAN, ou

(a) Mayret nous a donné les dates de ses huit premieres Piéces, qu'il est aisé de rapporter à l'année de sa naissance. « Je composai, dit-il, ma » *Chriséide* à seize ans, » au sortir de Philosophie, & c'est-delà, & » de *Silvie*, qui la suivit » un an après, que je » dirois volontiers à » tout le monde : *De-* » *licta juventutis meæ*, » *ne reminiscaris*. Je fis la » *Silvanire* à vingt-un, » *Le Duc d'Ossonne* à » vingt-trois : *Virginie*, » à vingt-quatre : *Sopho-* » *nisbe*, à vingt-cinq : » *Marc Antoine*, & *So-* » *lyman*, à vingt-six. » Il faut ajouter à l'avantage de ce Poëte, qu'il n'a jamais entrepris la défense de sa *Chriséide*, & qu'il n'avoit pas dessein de la faire imprimer, & elle ne le fut qu'en 1630. contre son consentement, & pleine des fautes de son enfance, & de celles que le peu de soin que son Imprimeur y laissa glisser. Il fit ce qu'il put pour en empêcher la vente, jusques-là, que Jacques Besongne, Libraire à Rouen, qui l'avoit mis sous la presse, fut obligé par les poursuites de François Targa, à qui il en avoit laissé procuration, de faire un voyage à Paris, où le pauvre homme mourut subitement. Epître à M. Brun, Procureur Général du Parlement de Dole.

1620. LA MORT DE MUSTAPHA, Tragédie, 1630.
L'ATHÉNAÏS, Tragi-Comédie, 1635.
LE ROLAND FURIEUX, Tragi-Comédie, 1636.
L'ILLUSTRE CORSAIRE, Tragi-Comédie, 1637.
SIDONIE, Tragi-Comédie-Héroïque, 1637.

Quelque foibles que soient ses Piéces, & sur-tout la premiere, cependant le Théatre a beaucoup d'obligation à cet Auteur, d'avoir cherché à épurer la Scene, en y présentant des sujets disposés & traités plus raisonnablement, & enfin d'avoir sçû exciter l'émulation des jeunes Poëtes, qui parurent ensuite, sur-tout du grand Corneille. Nous parlerons à l'article de sa *Silvie*, de la dispute qu'il eut avec ce dernier. (*a*)

Sarrazin, Discours sur la Tragédie, page 5.

(*a*) Si nous en voulons croire Sarrazin, nous avons obligation à Mayret, qu'il a été le premier qui a pris soin de disposer l'action, qui a ouvert le chemin aux ouvrages réguliers par sa *Silvanire*, & qui a ramené la majesté de la Tragédie dans sa *Sophonisbe*. Mayret est plus modeste en parlant de ses propres Ouvrages. « De sorte, dit-il, dans » l'Epître ci-dessus cité, » que si mes premiers ne » furent guéres bons, au » moins ne peut-on » nier, qu'ils n'ayent » été l'heureuse semen» ce de beaucoup d'autres

1621.

LA MORT D'ALEXANDRE, TRAGÉDIE D'ALEXANDRE HARDY.

MAlgré le succès des Piéces de Théophile, de Racan, & de Mayret, Hardy conservoit encore sa réputation au Théatre, dont il étoit le principal soûtien, au moyen du grand

» meilleurs, produits » par les fécondes plu- » mes de Messieurs de » Rotrou, de Scudery, » Corneille, & du Ryer... » & de quelques autres » dont la réputation ira » quelques jours jusqu'à » vous, particuliere- » ment de deux jeunes » Auteurs des Tragédies » de Cléopatre, & de » Mythridate *, de qui » l'apprentissage est un » demi chef-d'œuvre, » qui donne de merveil- » leuses espérances des » belles choses qu'ils » pourront faire à l'a- » venir. C'est par notre » commun travail que le » Théatre n'a presque » plus rien à desirer de » cette premiere splen- » deur qu'il eut autre- » fois parmi les Grecs, » & les Romains, & que » nous l'avons rendu » le divertissement du » Prince, & de son » principal Ministre, » avec tant de gloire, & » de profit pour les Ac- » teurs, que les plus » honnêtes femmes fré- » quentent maintenant » l'Hôtel de Bourgogne, » avec aussi peu de scru- » pule, qu'elles feroient » celui du Luxembourg. Nous examinerons ci-après ces faits plus au long.

* La premiere de Benserade, & la seconde de la Calprenede.

1621. nombre de Poëmes qu'il y avoit donné, & il avoit aussi des partisans, accoutumés à son genre d'écrire, qui l'exhortoient à continuer. La Tragédie dont nous parlons est assez réguliere, mais très-foible, & peu interressante. Dans les trois premiers Actes, le Héros de la Piéce, y est dépeint en extravagant, superstitieux à l'excès; le poison qu'on lui donne avant l'ouverture du quatriéme, le rend un peu plus tranquille. Les deux derniers, contiennent ses longs, & tristes adieux.

ARISTOCLÉE

OU

LE MARIAGE INFORTUNÉ,

TRAGI-COME'DIE

D'ALEXANDRE HARDY.

ON a déja dit que Hardy, peu exact sur le titre de ses Piéces, auroit dû donner celui de Tragédie, à plusieurs qu'il n'intitule que Tragi-Comédies, celle-ci est de ce nombre, puisque la catastrophe est des plus funestes. C'est Plutarque. la triste fin d'Aristoclée promise, &

mariée à Calisthene, que le furieux Straton vient ravir des bras de son époux. L'Auteur, suivant sa coutume, ne voulant pas altérer sa narration, expose ce tragique événement aux yeux des Spectateurs : ensorte que l'on voit d'un côté Calisthene & les parens de la fille, qui la tienent par un bras, tandis que Straton, & les gens de sa suite la tirent de l'autre de toute leur force. Ce débat ne finit que par la mort de la pauvre Aristoclée, qui reste démembrée sur le Théatre. Straton prend aussitôt la fuite, & Calisthene s'immole sur le corps de sa Maîtresse. Voici quelques morceaux de la versification. A la premiere Scene, du premier Acte, Straton faisant part à Aristide de la violence de son amour, ajoute : 1621.

On ne consulte point de chose résolue,
La plus chaste beauté ne me semble impolluë :
La plus rare beauté triviale me pût,
Depuis que ce soleil parmi l'onde parût.

Aristide lui donne des conseils très-sensés, & lui représente qu'il ne doit pas regarder comme une action indigne de lui, la douceur & la complaisance dont il usera auprès du pere de sa Maîtresse.

1621. ARISTIDE.

Bien que tel offre tourne à son grand avantage,
L'honneur ne permettoit d'en dire d'avantage;
Une froide poursuite appelle un froid accueil:
Jupiter amoureux dépose son orgueil.
Un pere veut ouïr, en demande pareille
Par les soumissions chatouiller son oreille.
Fut-il inférieur, & mille & mille fois
Dut-il simple bouvier, être allié des Rois.

Dans la derniere Scene, Théophane pere d'Aristoclée, voyant les excès où se portent les Ravisseurs, tâche à leur inspirer la pitié.

THÉOPHANE.

Barbares, elle va mourir entre vos mains,
Impuissante à porter ces efforts inhumains.

CHŒUR DES PEUPLES.

O spectacle piteux! la déplorable expire,
Foible biche aux abois, que la meute déchire.

THÉOPHANE.

Hé! tygres, pardonnez à ce corps innocent,
Sur moi votre vindicte exécrable paissant.

1621.

ARISTOCLÉE.

Adieu, cher Calisthene...... à ce coup je trépasse;
Conserve désormais ma mémoire, & m'embrasse.

CALISTHENE.

O! mon ame, tu meurs, hélas! hélas; mercy,
Dans peu tu me revois au Royaume noircy.
Attens dessus le bord la mienne réunie,
Aussitôt que j'aurai l'insolence punie
Du voleur homicide...... Ah! le traître s'enfuit.

STRATON *à ses gens.*

Faisons retraite, amis, car plus d'attente nuit.

CHŒUR.

O couards! ô chétifs, ô lâches que nous sommes!
Indignes de tenir un rang parmi les hommes!
Endurer, spectateurs, tel opprobre commis.



1621.

FRÉGONDE
OU
LE CHASTE AMOUR,
TRAGI-COMÉDIE,
D'ALEXANDRE HARDY.

VOici la premiere Piéce de cet Auteur, où le titre de Tragi-Comédie soit employé convenablement : Personne n'y meurt, ni est en danger de mourir.

Argument de l'Auteur.

« Le Marquis de Cotron jeune Seigneur, aussi sage que valeureux, & » fort bien venu d'Alphonse, Roy de » Naples, se trouvant fortuitement à » la chasse surpris du mauvais tems, » avec le Comte Ludovic son intime, » ce qui oblige de prendre le couvert » chez Dom Yuan, brave Cavalier Es» pagnol, & mari de la belle Frégonde, » qui d'abord donne tant d'amour au » Marquis, qu'il lui fut impossible de » vaincre sa passion ; de sorte qu'après » plusieurs vaines poursuites, enfin les

» affaires de Dom Yuan, qu'un procès 1621.
» ruinoit de fonds en comble, sans le
» secours du Marquis, amollirent la
» cruauté de Frégonde, ne tâchant
» dès-lors qu'à récompenser l'amoureu-
» se persévérance du Marquis : ce que
» lui ayant apperçû, au lieu de poursui-
» vre sa pointe, un remords de surven-
» dre ses faveurs au mari, en l'honneur
» butiné de Frégonde, se forme en la
» vertueuse résolution de n'y plus pen-
» ser, & au même-tems il procure le
» gouvernement de la Calabre à Dom
» Yuan, qui mourut incontinent après,
» en certaine bataille donnée contre
» les Turcs, mort qui faisoit résoudre
» Frégonde à quitter le monde, pour
» se confiner dans un Cloître, si le
» Marquis ne se fut substitué à la place
» du défunt, la recevant à femme, pour
» le commun contentement. »

Servons-nous de cet argument pour montrer combien Hardy mettoit peu d'art dans ses Ouvrages : Voici la distribution de la Pièce. Le premier Acte comprend la naissance de l'amour du Marquis. Le second, le gain du procès de D. Yuan. Au troisiéme, on le fait Gouverneur. La bataille contre les Turcs, & sa mort remplissent le qua-

trième, & au cinquième, Frégonde
1621. épouse le Marquis. Rien ne marque ici aucun effort d'imagination. Au reste, Frégonde est plus chaste que l'Argument la représente; car, dans la crainte de s'engager avec le Marquis, elle combat la résolution de son mari, qui veut implorer le crédit de ce Seigneur : & si elle consent enfin à lui donner la main, ce n'est que sur les instances de Dom Yuan, dont l'Ombre revient exprès, pour lui faire ce commandement, & pour obéir aux ordres du Roy. Ce qu'elle ne promet cependant d'effectuer, qu'après qu'elle aura rendu les derniers devoirs à son premier époux.

LA SILVIE,

Tragi-Comédie-Pastorale.

DE JEAN MAYRET.

IL faut convenir, (& ce fait est attesté par les Auteurs contemporains) que cette Piéce a eu toute la réputation que puisse jamais prétendre aucune Piéce de Théatre. Elle fut re-

présentée avec un succès étonnant pendant quatre ans, & ne commença même à perdre son lustre, que par celui du Cid de M. Corneille. La jalousie inséparable des gens de Lettres, rendit ennemis mortels ce dernier & Mayret, de véritables amis qu'ils étoient auparavant. Mayret ne voulant pas tout-à-fait se déclarer ouvertement, excita Claveret à composer la Piéce intitulée, *l'Auteur du vrai Cid Espagnol, à son Traducteur François.* Parmi le grand nombre de libelles qui parurent contre le Cid, celui-ci fut un de ceux qui chagrina le plus Corneille. Il s'apperçût d'où le coup partoit, & riposta par une *Réponse de* * * * * sous le nom d'*Ariste.* Mayret s'y vit fort maltraité; mais ravi de trouver cette occasion pour en venir aux mains avec un tel adversaire, il lui adressa une *Epître familiere sur la Tragédie du Cid.* Cette Epître est très-vive; l'Auteur y parle à Corneille d'une maniere à lui faire soupçonner qu'il ne l'attaquoit pas directement, mais que c'est seulement, pour lui demander raison d'un de ses lanciers qui lui étoit venu rompre en visiere mal-à-propos. « Pour la *Chri-* » *séïde*, dit-il, j'ai fait cette Piéce-là,

1621.

1621. » que j'étois encore, par maniere de » dire, sous la férule, & en un tems » que je n'avois point de meilleur gui- » de que le sens commun, qui n'est pas » ordinairement bien grand chez un » Poëte de quinze à seize ans. Pour ma » *Silvie*, que vous nommez les saillies » d'un jeune écolier qui craint encore » le fouet, on ne sçauroit nier, ni vous » aussi, qu'elle n'ait eu quatre ans du- » rant, toute la réputation que puisse » jamais prétendre aucune Piéce de » Théatre; je n'en excepte pas même » les vôtres. Elle parût toutefois en un » tems que celles de M. Hardy n'é- » toient pas encore hors de saison, & » que celles de ces fameux écrivains, » Messieurs de Racan & Théophile, » conservoient encore dans les meilleurs » esprits cette puissante impression, » qu'elles avoient justement donnée de » leur beauté : & cependant je ne l'ai » point appellée ni mon chef-d'œuvre, » ni mon ouvrage immortel. ....

» De sorte, continue Mayret, que si je » ne craignois de vous ennuyer, je di- » rois que ma *Silvie* & votre *Cid*, ou » celui de Guillen de Castro, comme » il vous plaira, sont les deux Piéces de » Théatre, dont les beautés fantatis-

1621.

» ques, ont le plus abusé d'honnêtes » gens.....Il est encore vrai que le charme de ma Silvie a duré plus longtems que celui du Cid, vû qu'après » douze à treize impressions, elle est » encore aujourd'hui le *Pastor Fido* » des Allemands..... Mais toutes ces » considérations à part, s'il est du Parnasse, comme du Paradis, où l'on » ne peut espérer d'entrée avec des » biens mal acquis, tombez d'accord » avec moi, que nous en sommes exclus, si nous ne restituons pas publiquement, la réputation illégitime » que ces deux Piéces nous ont donnée, &c. »

En lisant ce fait historique, & ce discours de Mayret, on s'imagine que sa *Silvie*, doit être une des plus belles Piéces du Théatre François. Rien de cela. Cet Ouvrage si vanté, que l'on compare hardiment avec le Cid, l'un des chefs-d'œuvres de Pierre Corneille, est infiniment au-dessous de la plus foible de cet Auteur. Plus on veut l'examiner, & moins on comprend l'aveuglement de Mayret, qui a pû se faire illusion au point d'oser présenter cet Ouvrage en pareille concurrence. N'eût-il pas mieux fait de le laisser dans l'ou-

bli, avec sa *Chriséïde*, en continuant
1621. à prier ses Lecteurs, de ne lui pas remettre devant les yeux les égaremens de sa premiere jeunesse.* C'est le parti que nous croyons qu'il auroit dû suivre, à l'égard de cette Pastorale, qui n'a aucun mérite, soit pour l'intrigue, l'arrangement, les caracteres, ou la versification. On en jugera par ce plan.

* Voyez ci-dessus la Vie de Mayret, Note (a), page 343.

Thélame, fils du Roy de Sicile, est devenu amoureux de Silvie, belle fille, mais simple Bergere. Le Roi apprend avec chagrin cette inclination, & pour en briser les nœuds, il fait composer un charme, dont l'effet est de faire paroître ces deux Amans sans vie, l'un à l'autre successivement. Ce charme ne sert néanmoins qu'à augmenter leur martyre, sans éteindre leur passion mutuelle. Le Roi ressent en bon pere la peine qu'il vient de causer par son imprudence, au malheureux Thélame; sans pouvoir y apporter de remede. Il se désepere, & ne songeant plus à contraindre le Prince, il ne cherche qu'à le tirer de ce triste état, & promet sa fille Méliphile, au Cavalier qui aura le bonheur de rompre l'enchantement. Le Portrait de cette Princesse

tombe entre les mains de Floreſtan, Prince de Candie, qui en devient ſubitement épris, & s'embarque auſſitôt pour mériter une ſi belle récompenſe. Il arrive en Sicile, détruit l'enchantement, qui ſemble n'avoir été fait que pour ſon bonheur, & obtient la Princeſſe en mariage. Le Roi qui a ſi mal réuſſi, en voulant s'oppoſer aux volontés de ſon fils, conſent qu'il épouſe ſa chere Silvie : & la Piéce finit par ce double hymen. Voici un échantillon qui donnera une idée de la Poëſie. 1621.

Silvie voulant aſſurer le Prince de Sicile de la ſincérité de ſes tendres ſentimens, ajoute.

SILVIE.

Plut aux Dieux, viſſiez-vous mon ame
toute nue,
Pour juger de ſa flâme.

THÉLAME.

Elle m'eſt trop connue,
J'aimerois beaucoup mieux te voir le corps
tout nu.



1622.

GÉSIPPE, OU LES DEUX AMIS, TRAGI-COMÉDIE D'ALEXANDRE HARDY.

TIte, Seigneur Romain, devient malgré lui amoureux de Sophronie, Maîtresse & future épouse de Gésipe, Athénien. Ce dernier ayant arraché ce secret de Tite, par un effort d'amitié, l'oblige à prendre sa place.

GÉSIPPE.

Chacun sçait que l'amour m'ordonne cette nuit
A ceüillir, attendu son plus précieux fruit.
Qu'une virginité ne pense qu'à se rendre,
Ains que déjà rendue, il n'y a qu'à la prendre.
Vous, en faveur de l'ombre, irez subtilement,
La place, comme chef, recevoir seulement,
Irez saisir le fort principal de ma belle,
Sans craindre une fois pris, qu'onc elle se rebelle.

1622.

Nous conviendrons après ce destin trop à bout......
Mais il faut être-là téméraire du tout.

Sophronie étonnée à son réveil, de trouver Tite à ses côtés, en demande la raison à Gésippe, qui entre dans le moment.

GÉSIPPE.

Implorez désormais l'assistance plus seure
D'un à qui de vos yeux la mortelle blessure,
Ains à qui la vertu m'obligea de céder
Ces prémices qu'hymen me faisoit posséder
M'estime qui voudra inconstant, ou volage,
Ce Héros a cueilli la fleur d'un P......
Qui lui appartenoit mieux qu'à nul autre espous
Comme plus accompli, & plus digne de vous.

SOPHRONIE *à Tite.*

Ta mort, lâche abuseur, ne me rend impolue,
Ne répare un effort de rage dissoluë,
Qui met au désespoir mon esprit furieux,
Qui me fait abhorrer ce monstre injurieux *à Gésippe*,
Abhorrer à l'égal un scélérat infâme,
Qui la premiere nuit va prostituer sa femme.

Aristide, pere de Sophronie, s'em-

porte fort contre Gésippe, attribuant
1622. son procédé à un motif de tromperie, & de mauvaise foi.

ARISTIDE.

Outre que ce transport scandaleux présuppose
Quelqu'imperfection sous le silence close,
Quelque secret défaut en ma fille apperçû....
Bref, c'est se décharger sur le pauvre déçû.

Le troisiéme Acte finit par une assemblée de Parens, qui aprés bien des contestations, & des raisonnemens inutiles, consentent enfin au mariage de Tite. La fin de l'argument va nous mettre au fait des deux derniers Actes, & du dénouement.

« La fortune court sus à Gésippe, » contraint d'abandonner sa demeure » natale, en pauvre équipage, se réfugier vers le Romain, qui d'abord le » méconnut, comme surpris, & ne » pensant à rien moins. Gésippe impute » telle méconnoissance à mépris, & » désespéré, pour se tirer des miseres » du monde, avoue certain assassinat: » mais proche du supplice, Tite qui » tenoit rang de Sénateur, le recon- » noissant, se dit Auteur du meurtre, » afin de sauver son ami: pendant leur

contraste,

» contraste, le véritable auteur de l'as-
» sassinat, forcé d'un juste remords de
» conscience, confesse ingénuement la
» vérité. Gésippe donc libéré, est ho-
» norablement conduit au logis de son
» Ami, qui lui fait épouser Fulvie sa
» sœur unique, & le rend plus heu-
» reux que jamais. »

1622.

Chevreau s'est servi du même sujet, pour composer sa Tragi-Comédie, intitulée, *Les deux Amis*, ou *Gésippe & Tite*; qui parut imprimée en 1638. On en parlera sous cette année.

LE TRÉBUCHEMENT DE PHAËTON, TRAGÉDIE

Par un Anonyme.

CEtte Piéce est la premiere d'un Recueil Anonyme, donné en 1624. sous le titre de *Théatre François*: contenant, ajoute le Privilége, (qui est du 10. Octobre 1623.) *plusieurs Tragédies, Tragi-Comédies, Pastorales, Intermédes, Prologues, & Comédies Françoises de diverses Au-*

teurs. On ne peut que louer le dessein
1622. de l'Editeur inconnu, qui étoit de rassembler tous les Ouvrages Dramatiques, dont les Auteurs ne vouloient pas se faire connoître, & qui n'avoient point encore été imprimés. Il en est resté à ce premier Volume, qui comprend, outre la Tragédie dont on vient de rapporter le titre,

La Mort de Roger, Tragédie.

La Mort de Bradamante, Tragédie.

Andromède délivrée, Intermède en trois Actes.

Athamas foudroyé par Jupiter, Intermede en trois Actes.

La Folie de Silene, Pastorale.

Revenons présentement à la premiere Piéce: dont le sujet est tiré de la fin du premier Livre des Métamorphoses d'Ovide, & du commencement du second. Epaphus & Phaëton ouvrent la Scene par les injures les plus atroces. Ce dernier en vient porter ses plaintes à Apollon son pere, & obtient la permission de conduire le char du Soleil. A peine a-t-il commencé, que Diane, Mercure, Cybele, Pluton, & Neptune, viennent se plaindre des desordres

causés par la conduite irréguliere de cet astre. Mome raille les Dieux sur leur perplexité, & leur adresse des discours semés d'ordures très-grossieres. La Cour céleste demeure quelque tems dans l'irrésolution. Enfin Jupiter se détermine à foudroyer Phaëton : & pour consoler Apollon, il promet de ressusciter ce malheureux fils, qui doit à l'avenir être le concierge du Palais de son pere. Les trois Sœurs de Phaëton déplorent sa mort, & sont changées en peupliers. 1622.

LA MORT DE ROGER,

TRAGE'DIE

Par un Anonyme.

CEtte Piéce est très-différente de celle que Charles Bauter a composé sur le même sujet, & qui porte le même titre : dont nous avons parlé sous l'année 1605. La Tragédie dont nous donnons ici l'Extrait, n'est guéres plus passable. Rosemont, Roi des Turcs voulant venger la mort d'Agramant, traverse secrétement toute la France, & se trouve en une seule nuit aux portes de Paris.

ROSEMONT.

1622.

Enfin, sous la faveur d'un nocturne silence,
Nous sommes abordez, jusqu'au cœur de la France,

O Ciel! s'écrie Bradamante, apprenant cette étrange nouvelle.

Paris est assiégé? & au Turc, autant vaut.

Le bon Roy Charlemagne dénué de secours n'en espere plus que du Ciel, dont il implore la miséricorde, suivant le conseil de l'Archevêque Turpin. Pour comble de maux, la Magicienne Alcine, Amante rebutée de Roger, de concert avec le traître Ganélon, conspire la mort de ce Prince; & l'assassine sur le grand chemin de Paris, qu'il venoit secourir. Cette Ville n'en est pas moins délivrée; & la Tragédie finit par les regrets d'Alcine sur le corps de Roger.



1622.

LA MORT DE BRADAMANTE,

TRAGE'DIE

Par un Anonyme.

C'Eſt avec raiſon qu'on a joint cette Tragédie à la précédente ; elle en fait la ſuite, & eſt à peu près du même ſtyle : la ſeule différence qu'on y pourroit trouver, c'eſt que la fable de celle-ci eſt encore plus ridicule, & extravagante. Bradamante, ſans vouloir écouter les conſeils de ſa nourrice, prend la réſolution d'aller combattre Ganélon, & lui arracher la vie. Pendant ce tems-là Roland porte un coup mortel à Agrican, qui avant d'expirer, prie ſon vainqueur de lui conférer le Batême. D'un autre côté, Marphiſe & Brandimart mettent en déroute l'Armée d'Angélique. Enfin Bradamante rencontre l'ennemi qu'elle cherche, & l'ayant forcé de mettre l'épée à la main, lui fait perdre la vie. Fleur-de-Lys ſéparée depuis long-tems de ſon cher Brandimart, le retrouve, & de crainte de le

1622. perdre encore, elle ne veut plus le quitter. Ces deux époux passent la nuit dans un lieu écarté. Un Hermite, habitant de ce désert, apperçoit leurs caresses, & forme aussitôt le dessein d'enlever la Belle, ce qu'il exécute dès le moment que ces Amans sont livrés au sommeil. Le lendemain, Brandimart cherche en vain de tous les côtés; il voit trois Géans qui veulent forcer une Demoiselle. La pitié & la générosité l'engagent à la secourir : il tue les deux premiers Géans, & reçoit une blessure du troisiéme, qui tombe ensuite sous les coups de Roland. Pour trancher court, Brandimart recouvre la santé, & sa chere Maîtresse : & Bradamante que l'Auteur nous avoit fait perdre de vûe, vient répandre ses larmes sur le tombeau de Roger, où elle meurt de tristesse. C'est ainsi que la Tragédie est terminée.

Nous donnerons l'extrait des trois dernieres Piéces de ce Recueil, sous l'année suivante.



1623.

PHRAARTE, OU LE TRIOMPHE DES VRAIS AMANS,

TRAGI-COME'DIE D'ALEXANDRE HARDY.

PHraarte, fils de Philippe, Roy de Macédoine, se rend *incognitò* auprès de Philagnie, fille de Cotys, Roy de Thrace, dont il est amoureux, & parvient au but de ses desirs, en lui donnant une promesse de mariage. La guerre qui s'allume entre les deux Rois, oblige Phraarte à retourner dans son pays, & à quitter sa Maîtresse affligée des plus mortelles douleurs.

PHILAGNIE.

Son absence, j'açoit que pleine d'amertume,
N'est le pire sujet que mes douleurs allume...
Depuis.... hélas!... depuis....

BÉRENICE, *Confidente.*

Dites, ne feignez point.

PHILAGNIE.

La honte ne sçauroit me résoudre à ce point.

1623. BÉRÉNICE.

La honte désormais le passé ne révoque ;
Et après l'hymenée, inutile on s'en moque.
Passons outre ! de quoi s'augmente votre deüil.

PHILAGNIE.

Ah ! que déja ce corps n'habite le cercueil !

BÉRÉNICE.

Seroit-ce point le mal des neuf mois qui commence,
Et débonde ces pleurs en telle véhémence ?

Tu l'as dit, répond la Princesse. Elle prend le parti d'écrire son état à Phraarte, mais sa lettre ayant été interceptée, elle se résout à la fuite, pour éviter la colere de son Pere. Le Messager, porteur de la lettre, s'évade de la prison où Cotys l'avoit fait jetter, & vient en diligence trouver le Prince de Macédoine.

PHRAARTE.

Tu dis donc ma Maîtresse ou morte, ou prisonniere ?
Dépêche, & ne me tiens sur la gêne étendu,
En ce douteux récit nullement attendu.

CALLISTHENE, *Messager*.

Outre que son amour impatient la presse,
Cette belle sentant venir une grossesse,

1623.

Qui ne pouvoit céler (comble d'adversité !)
Le naufrage souffert d'une pudicité......

PHRAARTE.

O malheur des malheurs ! ô funeste avanture !
Poursuis ce que je sçais déja par conjecture.

CALLISTHENE.

Le Pere furieux qui se croit affronté,
En l'hymen accompli contre sa volonté,
Qui sur l'indice pris des miseres souffertes
D'un amas continu de pertes dessus pertes,
Ne vous doit réputer que mortel ennemy,
Heurle de désespoir, & forcene à demy,
Protestant tous les Dieux, qu'une mort rigoureuse
Purgeroit le forfait de sa race amoureuse.
Après, on me devale en un cachot profond, &c.

Phraarte, qui ignore le sort de Philagnie, pressé par son amour, & le desir de la venger, force la Capitale de Cotys, & le fait prisonnier.

PHRAARTE *à Cotys.*

Tigre dénaturé, bourreau de l'innocence,
Indigne de l'honneur que te fit sa naissance :
Mais nous sçaurons, mâtin, ta rage modérer,
A force de liens, à force d'endurer.

1623. Philagnie conduite par un pauvre Paysan, chez qui elle s'étoit réfugié, vient se présenter. Sa vue désarme Phraate ; bien loin de maltraiter le Roy de Thrace, il lui rend généreusement sa couronne. Cotys fait quelques façons pour la reprendre, mais il consent sans hésiter à l'hymen de sa fille : c'est à cela que le Prince borne son ambition.

LE TRIOMPHE D'AMOUR,

PASTORALE

D'ALEXANDRE HARDY.

NOus venons de voir que Hardy a jusqu'à la fin conservé les mêmes défauts dans le genre Héroïque : l'Argument ci-après, que l'Auteur a suivi très-exactement dans son Poëme, nous prouvera qu'il ne s'est pas plus corrigé par rapport au Pastoral. C'est ici sa derniere Piece, du moins de celles qu'il a fait imprimer, & qu'on connoît de lui.

1623.

Argument de l'Auteur.

« Atys & Céphée jeunes Bergers re-
» connus dans l'Arcadie pour les plus
» accomplis de leur tems, égaux en
» perfections, & sans autre avantage
» l'un sur l'autre, sinon que Céphée est
» le plus mal partagé des biens de la
» fortune, deviennent corrivaux en
» l'amour qu'ils portent à Clytie, fille
» de Phœdime, Bergere aussi chaste
» que belle, mais Partisanne de l'affec-
» tion de Céphée, auquel son compé-
» titeur oppose la volonté du pere, la
» demandant & obtenant à femme.
» Clytie immuable de foy vers son
» cher Céphée, lui donne avis de l'en-
» lever, pour une consommation de
» mariage clandestin : mais son secret
» prévenu de certain Satyre idolâtre de
» cette Nymphe, la fait donner dans
» son embuscade, de sorte qu'enlevée
» par deux Satyres, celui qui prêtoit
» escorte à l'amoureux, la ravit, &
» cache en un desert, pendant que
» l'autre demeure prisonnier de Cé-
» phée, accouru au secours de sa Maî-
» tresse ; qui finalement la recout de
» ce péril, & selon la loi des Arcades,

1623. # LA FOLIE DE SILENE, PASTORALE

Par un Anonyme.

NOus avons remarqué au sujet de la *Bergerie* d'Antoine de Montchrétien, que la coutume des Auteurs de ce tems, étoit de fermer chaque volume de leurs Poësies Dramatiques, par une Pastorale. L'Editeur du Recueil dont nous parlons, pour se conformer à cet usage, l'a terminé par celle-cy, qui est un peu moins supportable encore que les Bergeries de Hardy.

Tyrsis aimé de la belle Corille, rejette avec mépris les soupirs de cette Bergere, & ne forme des vœux que pour Mélie, Amante de Pimandre. Cette derniere à qui on a fait entendre qu'elle est sœur de ce même Pimandre, n'ose découvrir le secret de son cœur: Tyrsis n'en est pas plus heureux : pour surcroit d'infortune, Corille se trouve recherchée par un Satyre, qui transporté par un excès de fureur, & de jalousie, change ce Rival trop chéri en Myrthe. Le cinquieme Acte rétablit toute chose, Tyrsis reprend sa

premiere forme, & reconnoît qu'il est frere de Mélie ; il ne s'oppose plus alors à son mariage avec Pimandre ; & pour oublier son ancienne flâme, il donne la main à Corille. 1623.

Au reste, Silene personnage épisodique qui donne son nom à l'ouvrage, est un serviteur de Polite, Pere de Tyrsis, & de Mélie, dont le cerveau est tellement dérangé, qu'il prend son Maître pour une belle Nymphe, lui tient en conséquence des discours tendres, & passionnés, accompagnés de mille extravagances.

PASITHE'E, 1624.

TRAGI-COME'DIE,

DE PIERRE TROTTEREL Sieur d'Aves.

CLeosthene après bien des traverses arrive pour épouser Pasithée, dont il est amoureux depuis long-tems. Dans le moment qu'il croit être au comble de ses vœux, Pasithée se retire dans un Couvent, & refuse de l'épouser. Ce qui fait naître cet évenement est singulier, d'autant que l'Auteur après avoir fait parler ses Acteurs comme des Chrétiens, introduit tout

1624. d'un coup des perſonnages de la Fable: la Fortune, le Deſtin, Mercure, & Cupidon. La Fortune ſe fâche de ce que Cleoſthene, & Paſithée vont être heureux; & c'eſt elle qui fait prendre à Paſithée la réſolution de ſe faire Religieuſe. Le deſtin qui a réſolu le mariage de Paſithée & de Cléoſthene, appelle Mercure, & l'envoye chercher l'Amour, pour que ce dernier lance de nouvelles fleches dans le cœur de Paſithée, en faveur de Cleoſthene. Enfin les avis des parens de la belle, & les conſeils de ſes amis, la déterminent à donner la main à Cleoſthene. Voici ſon compliment.

PASITHÉE.

Le tems ores eſt venu que je vous puis parler,
En toute liberté, ſans rien diſſimuler.
Sachez donc qu'ayant vu votre perſévérance,
Qui d'un parfait Amant eſt la vraye aſſurance,
Mon cœur s'eſt réſolu de ſe donner à vous
Sous la condition, & qualité d'époux,
Mon Pere le voulant, &c.

L'AMARANTHE, 1625.

PASTORALE.

De M. DE GOMBAUD.

JEAN OGIER DE GOMBAUD, naquit à S. Just de Lussac, près de Brouage en Saintonge, d'une famille noble de cette Province. Il étoit né Cadet d'un quatriéme mariage. Il avoit coutume de le dire lui-même, en badinant, pour s'excuser de ce qu'il n'étoit pas riche. *Histoire de l'Académie Françoise.*

Ses parens l'envoyerent à Bordeaux, où il eut le bonheur de faire ses études sous d'habiles maîtres. Après les avoir achevées, il vint à Paris, sur la fin du Regne d'Henry IV. c'est-à-dire, vers 1609. Son esprit & ses talens lui procurerent en peu de tems plusieurs connoissances à la Cour.

Ce grand Prince ayant été assassiné malheureusement, tous les Poëtes du tems voulurent à l'envi semer des fleurs sur son tombeau; & Gombaud, quoique jeune, ne fut ni des derniers, ni des moindres. Sous la minorité de

1625. Louis XIII. & la Régence de la Reine Marie de Médicis sa mere, il fût des plus considérés de cette Princesse, & il n'y avoit point d'homme de sa condition qui eut l'entrée plus libre chez elle, & qui en fut vû de meilleur œil. Elle lui donna même une pension de douze cens écus; ce qui le mit en état de paroître en fort bon équipage à la Cour, soit dans Paris, soit dans les voyages, qui étoient fréquens en ce tems-là. Comme il étoit autant ennemi des dépenses superflues, qu'exact à faire honnêtement les nécessaires, il fit un fonds assez considérable de l'épargne de ces années d'abondance: ce qui lui vint bien à propos, pour passer celle de stérilité qui y succéderent, quand les Guerres Civiles & étrangeres eurent diminuées, & enfin tari les sources, d'où les premieres avoient coulé (*a*).

(*a*) On le réduisit d'abord de douze cent écus, à huit cent, & ensuite à quatre cent, où il est demeuré jusqu'à sa mort, sans être payé néanmoins depuis la guerre de Paris, que par les offices de quelques personnes puissantes & généreuses, dont il avoit l'honneur d'être connu & protégé: entre lesquelles le Duc & la Duchesse de Montausier doivent tenir le premier rang. Durant quelques années il fut aussi gratifié d'une pension sur le sceau par M. Seguier

Il avoit toujours joui d'une parfaite santé, ce qu'on peut attribuer à sa frugalité : mais un jour qu'il se promenoit dans sa chambre, le pied lui ayant tourné, il tomba, & se blessa de telle sorte à la hanche, qu'il fut obligé de garder presque toujours le lit depuis cet accident, jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut en 1666 (a). 1625.

Il fut un des premiers de la petite assemblée des beaux esprits de son tems, qui se forma chez M. Conrart vers l'an 1629. ce qui donna lieu à l'établissement de l'Académie Françoise. Il fut aussi un des trois qu'on chargea

Chancelier de France.

Ces pensions, & ces libéralités ne l'ont point empêché de parler dans ses Poësies de sa pauvreté, parce qu'étant malpayées, il se trouvoit souvent à l'étroit, & qu'il n'étoit pas en état de vivre d'une maniere conforme à sa condition, & à sa naissance.

(a) M. Conrart dit dans son éloge que sa vie a duré près d'un siécle si une date écrite de sa main, dans un livre de son cabinet, étoit le tems véritable de sa naissance, comme il l'avoit dit en confidence à un quelqu'un qui n'en a parlé qu'après sa mort. Mais cette prétendue confidence est bien suspecte, car si M. de Gombaud avoit près de cent ans en 1666. il devoit en avoir environ quarante trois lorsqu'il vint à Paris. Cependant il y vint en sortant de ses études : & ne pouvoit alors avoir vraisemblablement qu'une vingtaine d'années. Aussi M. Conrart ne paroît pas ajoûter beaucoup de foy à ce grand âge, puisqu'il dit qu'il étoit jeune à la mort d'Henry IV. c'est-à-dire en 1610.

1625. en 1634. d'examiner les Statuts de l'Académie naissante ; il fit sur cela un Mémoire, dans lequel il proposoit que chacun des Académiciens fut obligé de composer tous les ans une Piece à la louange de Dieu. M. Pelisson rapporte ce trait comme un témoignage de sa piété, & de sa vertu.

C'étoit un grand homme, bienfait, & de bonne mine. Il avoit le cœur noble, l'ame droite, & naturellement vertueuse, l'esprit élevé, moins fécond que judicieux ; l'humeur ardente & prompte, fort portée à la colere, quoiqu'il eut l'air grave & concerté. Ses mœurs étoient sages, & bien réglées, & sa probité étoit à toute épreuve. C'est le portrait que nous en a fait M. Conrart son ami intime, qui professoit ainsi que lui la Religion Calviniste.

Entre plusieurs Ouvrages de M. de Gombaud, voici les titres de ceux qu'il a composé pour le Théatre.

L'AMARANTHE, Pastorale. 1625.

ACONCE & CYDIPPE, Tragi-Comédie non-imprimée.

LES DANAÏDES, Tragédie 1646.

Il n'a jamais fait imprimer que la Pastorale, & la Tragédie des *Danaï-*

des, qui avoient eu beaucoup de succès dans leur tems. *Aconce & Cydippe*, n'ayant pas été reçue avec le même applaudissement, fut condamnée par l'Auteur à ne plus voir le jour. 1625.

Extrait de la Pastorale.

LA Bergere Amaranthe, jeune, belle & recherchée de tous les Bergers de la Contrée, donne dans son cœur la préférence à l'un d'eux, nommé Alexis, berger inconnu, que l'on soupçonne d'une naissance obscure. Au dénouement, ce même Alexis est reconnu fils de Timandre le plus riche Berger de Phrygie, & obtient sans peine la belle Amaranthe. Si l'on veut avoir égard au tems qu'elle a paru, on avouera que cette Pastorale n'est pas sans mérite, la versification en est assez coulante, quoiqu'elle ne soit pas exempte de pointes, & de jeux de mots : & qu'elle est infiniment au-dessus des Pieces que Hardy a donné en ce genre. On y trouve eucore des Chœurs, dont l'usage s'est conservé plus long-tems dans les Pastorales.

1625.

LA SILVANIRE, OU LA MORTE-VIVE, TRAGI-COME'DIE PASTORALE DE M. MAYRET.

CEtte Piece eſt précédée d'une Préface en forme de Poëtique, addreſſée à M. le Comte de Carmail, dans laquelle il nous apprend que ce Seigneur & le Cardinal de la Valette, l'avoient engagé à compoſer une Paſtorale, en y obſervant les regles pratiquées par les Poëtes Italiens. Mayret ajoute, qu'après avoir étudié les ouvrages de ces derniers, il avoit reconnu que leur art ne conſiſtoit qu'à ſe conformer aux modeles que les Poëtes Dramatiques de la Grece, & de l'ancienne Rome nous ont laiſſé. C'eſt, continue-t-il, à quoi il s'eſt attaché dans cet Ouvrage.

Après avoir défini aſſez ſenſément les parties & les regles de ce genre de

Poësie, il insiste beaucoup sur celle de l'unité de lieu & de jour, comme des plus nécessaires, & des plus négligées. 1625.
« Je m'étonne » dit-il « que de nos » Ecrivains Dramatiques, dont aujour- » d'huy la foule est si grande, les uns » ne se soient pas avisez de la garder, » & que les autres n'ayent pas assez de » discrétion pour s'empêcher au moins » de la blâmer, s'ils ne sont pas assez » raisonnables pour la suivre..... Il faut » donc avouer que cette regle est de » très-bonne grace, & de très-difficile » observation tout ensemble, à cause » de la stérilité des beaux effets, qui » rarement se peuvent rencontrer dans » un si petit espace de tems. C'est la » raison de l'Hôtel de Bourgogne, que » mettent en avant quelques-uns de » nos Poëtes, qui ne s'y veulent pas » assujettir, d'autant, disent-ils, que » de cent sujets de Théatre, il ne s'en » trouvera possible pas un avec cette » circonstance, & qu'on feroit plus long- » tems à le chercher, qu'à le traiter, » & mettre en vers : mais qu'importe- » t-il du tems, & de la peine, pourvû » que la rencontre s'en puisse faire ? Il » est question du mieux, & non pas » du plus ou du moins......... Je ne me

» suis avisé de faire ce discours, que
1625. » pour vous rendre compte de l'ordre
» & de la méthode que j'ay suivie en
» ce difficile genre d'écrire. De sorte
» (ajoute-t-il modestement) que j'ay
» seulement travaillé pour la justifica-
» tion de mon Ouvrage, & non pour
» la condamnation de ceux des autres,
» qui pourroient, par avanture, avoir
» violé toutes ces Loix que je fais pro-
» fession d'observer, ou pour les igno-
» rer, (ce qui ne seroit gueres bien)
» ou pour les mépriser (ce qui seroit
» encore pis.) Je passe donc à la dissec-
» tion de ma Piece....... Je dis donc
» que cette fable est de sujet non sim-
» ple, mais composé, où l'on voit que
» l'un sert de sujet principal, & l'autre
» d'épisode, si bien concerté toutefois,
» qu'il ne fait rien contre l'unité de la
» fable. Le principal est l'amour d'A-
» glante & de Silvanire ; l'autre qui
» tient place d'épisode, se forme en la
» personne de Tirinte & de Fossinde......
» Secondement, par l'ordre du tems,
» il est visible qu'elle est dans la regle ;
» c'est-à-dire, qu'il ne s'y trouve pas
» un seul effet, qui vraisemblablement
» ne puisse arriver entre deux Soleils.
» Je suppose que Silvanire soit tombée
en

1625.

» en léthargie ſur le haut du jour. On
» la porte au tombeau le ſoir même......
» Sur le point du jour elle revient à
» ſoy, & dans quelques heures après
» le mariage d'elle & d'Aglante...... De
» ſorte que la Piece commence par un
» matin, & finit par un autre. Or par-
» ce qu'elle eſt diſpoſée à la Comique,
» je la veux diviſer en quatre parties,
» ſuivant l'ordre que les meilleurs
» Grammairiens obſervent en la divi-
» ſion de celles de Térence, ſçavoir eſt,
» en Prologue, Protheſe, & Epithaſe,
» & Cataſtrophe. Le Prologue recom-
» mande la pureté de la Fable, & con-
» tient une partie de l'Argument. La
» Protheſe comprend les nôces préten-
» dues de Silvanire & de Théante, fon-
» dées ſur l'avarice de Ménandre, l'a-
» verſion de Silvanire pour ce Berger,
» l'effet du miroir d'Alciron. L'Epitha-
» ſe contient la maladie de Silvanire,
» avec le mariage ineſpéré d'elle &
» d'Aglante, du conſentement de ſes
» parens, le déſeſpoir d'Aglante, la
» rage de Tirinte, & tout le Foreſt
» en deuil. La Cataſtrophe embraſſe
» la réſurrection, le dernier conſen-
» tement du pere en faveur d'Aglante,

1625. » la délivrance de Tirinte, par l'inven- » tion de Fossinde, & bref le repos de » ces Amans après tant de tumultes. »

Tout ce que l'Auteur dit ici de sa Piece n'étant que pour la justifier du côté des régles, aux yeux des connoisseurs, à qui il la propose pour exemple, nous croyons devoir y joindre un Extrait, où l'on reconnoîtra que Mayret a réussi très-parfaitement à composer un Poëme froid, & régulierement ennuyeux (a).

L'Amour honnête fait le Prologue; il est en Vers libres, divisés en douze strophes, dont voici la derniere.

Depuis quatre ou cinq ans Aglante, & Silvanire

(a) L'Auteur en convient en partie. « Pour » l'étendue du Poëme, » dit il, il est vrai qu'elle » passe un peu au-delà » de l'ordinaire, & que » l'ayant plutôt faite » pour l'Hôtel de Montmorency, » que pour » l'Hôtel de Bourgogne, » je ne me suis pas beaucoup » soucié de sa longueur. » On doit remarquer que chaque Acte est précédé d'un argument & d'une estampe de Michel de l'Asne, qui en représente la principale situation.

A la fin de l'Argument général on lit ces mots.

Ce sujet est traité plus amplement en la troisieme Partie de l'Astrée, où M. d'Urfé en forme une Histoire continuée. Le même Auteur en a fait une Pastorale en vers non rimés, à la façon des Italiens. C'est

Echauffent mes Autels de soupirs amoureux.
Enfin j'ay résolu de finir leur martyre, 1625.
Par un coup de ma main qui s'apprête pour eux.
Je fais la récompense,
Lorsque moins on y pense,
Et peu certes encor m'ont servi quelque tems.
Qui n'ayent été contens.

Aglante aime depuis long-tems Silvanire ; soit caprice, soit respect paternel, la belle refuse d'écouter ses soupirs. Ménandre son pere la destine à Théante, par cette seule raison qu'il est riche. Outre ces deux Amans, Silvanire est adorée par le Berger Tirinte, qui méprise pour elle les vœux de l'aimable Fossinde. Ces trois Rivaux sont reçus par la Bergere, avec la même indifférence. Aglante s'y prend en Amant soumis : Théante se fie sur l'autorité du pere, & Tirinte a recours au pouvoir magique. Alciron son ami lui donne un miroir composé d'une pierre memphitique, auquel on a joint le suc de certaines herbes, & dont la vertu est d'assoupir les person-

là qu'on peut renvoyer la curiosité du Lecteur. Cette *Silvanire* de M. d'Urfé n'a jamais été représentée.

nes qui le regardent. Tirinte qui en
1625. ignore l'effet, le présente à Silvanire,
qui se sent tout-à-coup saisir par un
mal inconnu, & tombe enfin dans un
assoupissement qui lui fait croire qu'elle
va mourir. Persuadée qu'elle n'a plus
qu'un moment à vivre, elle cesse de déguiser
ses véritables sentimens, & prie
son pere de lui accorder la satisfaction
d'emporter au tombeau le titre d'Epouse
d'Aglante. Ménandre lui accorde cette
grace, qu'il ne croit d'aucune conséquence.
On porte Silvanire à la sépulture :
il est aisé de concevoir le désespoir
d'Aglante. Le violent Tirinte
cherche Alciron pour lui ôter la vie. Ce
dernier se sauve dans un bateau, &
de-là fait entendre à cet Amant, qu'il
n'a travaillé que pour son avantage,
puisque Silvanire n'est seulement qu'endormie,
& que par son moyen, il est
en état de s'en rendre maître. Quoiqu'un
procédé aussi indigne ne ressente
en aucune façon l'Amour honnête annoncé
par le Prologue, Tirinte plus
furieux, que délicat Amant, tâche à
profiter de cette lâche trahison. Silvanire
éveillée crie, & appelle du secours.
Aglante, qui étoit venu arroser son
tombeau de ses larmes, accourt à sa

voix, & la ramene ſaine & ſauve à Ménandre, en le ſommant de ſa parole. Sur le refus injuſte qu'on lui fait, Aglante prie Hylas d'aller plaider ſa cauſe devant Atamas. Ce Juge décide en ſa faveur. Les Loix voudroient que Tirinte, pour expier ſon crime, fut précipité, mais on lui fait grace à la priere de Foſſinde, qui le demande pour Epoux: & bien loin de lui faire aucun reproche, Aglante & Silvanire remercient ce Berger, auſſi bien qu'Alciron, d'avoir contribué à la réuſſite de leur mariage, qui n'auroit pas été conclu, ſans cet accident. 1625.

1626.

RHODES SUBJUGUÉE,

Par Amé IV. Duc de Savoye, ſur Othoman, premier Empereur des Turcs.

TRAGEDIE

Par BORÉE.

CEt Auteur n'eſt connu que par cinq mauvais Poëmes Dramatiques qu'il a fait imprimer à Lyon en

1626. 1627. dont nous allons donner les Extraits, sans assurer s'ils ont été représentés.

L'Ombre de Gerard, premier Grand-Maître des Chevaliers-Hospitaliers de S. Jean de Jérusalem, vient prier Amé, Duc de Savoye de secourir son Ordre. Ce Prince part aussitôt, & se met à leur tête : le Grand-Maître Foulques périt dans le combat ; Amé revêtu de ses armes remporte la victoire sur l'armée des Infidéles, commandée par Othoman en personne, & son épouse Lacene. Les Turcs se retirent fort en désordre, & abandonnent l'Isle de Rhodes entiere au pouvoir des Chrétiens.

BÉRAL VICTORIEUX SUR LES GÉNEVOIS,

TRAGE'DIE

IIe. Piece de Borée.

PEndant que Béral, premier Comte de Savoye, & neveu de l'Empereur Othon, marche à la tête d'une

forte Armée pour réduire les Génois rebelles, l'Impératrice Marie d'Arragon, éprise d'amour pour Rosin, Comte de Modene, lui fait une déclaration des plus vives: son amour rebuté se change en fureur, elle conçoit le noir dessein de calomnier ce Prince auprès de l'Empereur, qui, sur cette seule plainte, ordonne à Tamne d'en faire justice. Ce Magistrat ne fait pas languir l'accusé. 1626.

TAMNE *à Rosin.*

De Leze-Majesté l'Empereur ton Monarque,
Pour le crime avéré te condamne à la Parque;
Va, Bourreau, tranche-luy la tête promptement.

Aussitôt que Blésille, Veuve du Comte de Modene, apprend le retour de Béral, elle court l'instruire de son malheur, & de l'innocence de son mary. Le généreux Comte de Savoye raconte la chose à l'Empereur; au cinquiéme Acte, Tamne entre une corde à la main.

TAMNE.

L'Emperiere à la mort se veut précipiter,
Elle enrage, on la voit contre Dieu despiter.

1626. Son Eunuque craignant quelque cruel martyre,
A déja prévenu les rigueurs de ton ire :
Il a borné ses jours d'un infame licol.
Voilà ce qu'il avoit pandillant à son col.

L'Empereur trop convaincu du crime de son indigne Epouse, ne songe plus qu'au genre de supplice propre à l'expier.

L'EMPEREUR.

La ferai-je mourir sous la trenchante lame?
Non; car cet innocent rendit ainsi son ame.

. . . .

Trouvons autre moyen : sus, donc, qu'on l'aille pendre.
Infecter le soleil? Comment! luy faire prendre
La fuite, pour ne voir ce monstre? Je ne veux :
Qu'on la jette plûtôt à la rigueur des feux :
Qu'on me la brule vive. Encor pour sa malice
C'est trop peu; l'on donnoit autrefois ce supplice
Aux Vierges seulement qui manquoient une fois
Contre le saint honneur des virginales Loix.

1626.

Qu'on la jette aux corbeaux..... Qu'une louve gourmande
Se gorge de son corps : ainsi je le commande ......
Mais si les Loups avoient horreur de la toucher ?
Mais s'ils ne vouloient pas, d'avanture, approcher ?
Que le feu dévorant en fasse un sacrifice,
Puisque le feu d'amour a trouvé l'artifice
Et le mortel poison, pour punir l'innocent.
Que le feu sans séjour l'en aille punissant :
Cette peine me plaît. Or donc, peste, perfide,
Je te condamne au feu, comme une parricide :
César le veut ainsi, &c.

ACHILLE VICTORIEUX,

TRAGE'DIE

IIIe. Piece de Borée.

ELle est dans le goût des précédentes, & aussi peu réguliere. La Scene ouvre par le combat d'Hector & de Patrocle. Achille venge ce dernier.

1626. Priam, pour réparer la perte d'Hector, implore le secours de Penthésilée, Reine des Amazones, & de Memnon, Roy d'Ethiopie, Amant de Polyxene. Ils tombent tous les deux sous les coups d'Achille : si le titre n'avoit pas borné notre Auteur, il nous auroit peut-être donné une vie complette de ce Héros Grec. Au reste, il est bon de remarquer que ces Princes se disent des injures grossieres, & que leurs combats se passent aux yeux des Spectateurs.

TOMYRE VICTORIEUSE, *TRAGEDIE*

IVe. Piece de Borée.

QUoique ce Poëme soit assez irrégulier, c'est cependant le plus supportable que cet Auteur ait composé. Le sujet en est trop connu pour en donner un Extrait. La Piece commence au premier combat des Perses, & des Scythes, ou Spargapize perd la vie. Cyrus y paroit sincerement amoureux de la Reine des Massagetes, & aime mieux s'exposer à ses coups,

que de lui marquer la moindre défiance.

1626.

LA JUSTICE D'AMOUR.

PASTORALE,

Ve. & derniere Piece de Borée.

ON ne doit point être surpris, si Hardy vantoit si hautement l'invention, & la disposition de ses Pastorales. Presque toutes celles qui parûrent avant lui, & de son têms, sont de beaucoup inférieures aux siennes. On peut mettre celle-ci de ce nombre. Les personnages y sont divisés par quadrilles : chaque quadrille a la même pensée, & la même conformité de sentiment. Quatre Bergeres d'Arménie s'entretiennent ensemble sur le choix d'un Amant. Arrivent quatre Bergers d'Arcadie qui offrent leurs services. Les oisives Bergeres les acceptent volontiers, mais à peine se sont-elles déterminées, que voici quàtre Bergers d'Arabie, qui font la même proposition, & voyent avec douleur, que les Bergeres se sont déja pourvues. Ils ne perdent cepen-

1626. dant pas l'espérance. Sur ces entrefaites, quatre Satyres enlevent le Quadrille de Bergeres, & les conduisent dans une grotte. Les Bergers Arabes, plus heureux que leurs Rivaux, découvrent cette retraite, & s'étant munis de verveine, ils forcent les Satyres à rendre les Belles, qu'ils prient de vouloir bien les récompenser, par une tendresse réciproque : les Bergeres sont prêtes à y consentir, lorsqu'un foible ressouvenir des Pasteurs d'Arcadie, vient empêcher cette union : ce n'est pas pour longtems, car l'Amour piqué de ce que ces quatre filles ont preféré le service de Pan, au sien, leur ordonne d'aimer les Bergers Arabes : & pour ne point tant affliger ceux d'Arcadie, ce Dieu leur promet qu'ils trouveront dans leur païs, quatre Bergeres, aussi accomplies, que celles qu'ils quittent.



LES GALANTERIES DU DUC D'OSSONE, 1627.

COME'DIE DE M. MAYRET.

LE Duc d'Ossone, Viceroy de Naples, Seigneur voluptueux, chéri de la Gloire, & de l'Amour, est abordé par un Gentilhomme qui vient lui demander un asyle; en lui avouant, qu'il a fait poignarder un autre Gentilhomme, qu'il a trouvé tête à tête avec sa femme. Le Duc l'envoye à une de ses maisons de Campagne: & comme il est aussi amoureux de la femme de ce jaloux, il profite de l'absence de ce dernier, pour aller chez elle. Il s'y rend à l'entrée de la nuit, & prêt à fraper à sa porte, il apperçoit un homme qui descend par un balcon, au moyen d'une échelle de soye; le Duc profite de l'échelle, & entre dans la chambre d'Emilie, qui est la Dame qu'il aime. Emilie, loin de paroître surprise de la vue du Duc, lui apprend que l'homme qu'il vient de voir, est

1627. elle-même qui s'est ainsi déguisée pour aller voir la personne que son mary a cru avoir assassiné : elle continue, en priant le Duc d'aller tenir sa place au lit où elle étoit couchée, à côté de sa vieille Gouvernante. Le Duc accepte la proposition : & Emilie sort pour aller voir son autre Amant. Cette prétendue Gouvernante, est Flavie, sœur d'Emilie, jeune veuve très-jolie, qui s'est réveillée pendant la conversation du Duc & de sa sœur, & qui a entendu la proposition qu'on a faite au premier.

Le troisieme Acte ouvre par cette même Flavie, qui s'attend à passer la nuit avec le Duc, & qui dit à ce sujet d'assez plaisantes choses. Le Duc arrive, se couche, & observe avec soin de ne point approcher du vieux squelette. Flavie soupire, parle ; son ton de voix excite la curiosité du Duc, qui va chercher une lumiere, & reconnoît avec plaisir Flavie. Cette derniere feint beaucoup de peur ; mais le Duc la rassure, & la rassure au point, qu'elle lui permet de se coucher à cause du grand froid qu'il fait, à condition, néanmoins, qu'il sera sage : & on baisse la toile.

Le quatrieme Acte ouvre par Camille, le même Cavalier que le mari

1627.

d'Emilie a voulu assassiner, & qui est parfaitement guéri de sa blessure. Il ordonne à son laquais de porter un billet à Flavie, dont il est devenu amoureux. Flavie, par coquetterie reçoit le billet, & donne rendez-vous à Camille, pour le même soir. Emilie qui sçait la perfidie de son Amant, fait la même faveur au Duc. Les deux Cavaliers, & les deux Dames se trouvent vis-à-vis les uns des autres, & se demandent mutuellement pardon. Le Duc renoue avec Flavie, & Camille avec Emilie : & voilà cette Comédie « que les plus » honnêtes femmes fréquentoient avec » aussi peu de scrupule & de scandale, » que le Jardin du Luxembourg (*). » La versification en est foible ; mais assez passable pour une piece de ce tems.

(*) Ce sont les propres termes de l'Auteur dans son Epître dédicatoire. Voyez ci-dessus sa vie.



1628.

AGIMÉE
OU
L'AMOUR EXTRAVAGANT,
TRAGI-COME'DIE

Par S..... B.....

AGimée, pour éviter d'epouſer la perſonne que ſa mere lui deſtine, prend la fuite, & rencontre un Prince errant pour un même ſujet. Ces deux perſonnes éprouvent pluſieurs avantures qui n'ont gueres de vraiſemblance, & interreſſent ſi peu, que nous ne croyons pas devoir en donner un plus long analyſe. Il n'eſt pas aiſé de trouver la raiſon qui a pu engager l'Auteur à lui donner le ſecond titre; il auroit pu, avec juſtice, la nommer la Piece extravagante. Il n'eſt pas ſûr qu'elle ait été jouée.



1628.

LA CLIMENE,

Tragi-Comédie-Pastorale

PAR C. S. SIEUR DE LA CROIX.

CEtte Piéce n'est ni plus réguliere, ni mieux conduite que la précédente, mais les évenemens en sont assez singuliers : l'Auteur introduit des Bergers, c'est la raison qui lui fait ajouter le nom de Pastorale. En voici le sujet.

Phalante, Roy de Calis, ne consultant que sa politique, veut obliger le Prince Syphax à donner sa fille à Florimant. Syphax craignant que le Roi ne se porte à des violences, fait courir le bruit que sa fille est morte, & la donne secrétement au Berger Semiro, qui l'éleve sous les habits de Bergere, avec le nom de Climene, Florimant quitte la Cour du Roy son pere, passe par le Hameau où est Climene, en devient amoureux, & ne pouvant se résoudre à s'éloigner, se déguise en Berger, prenant le nom d'Alcidor. Lidias, frere de Florimant, obtient du Roy la

1628. permiſſion d'aller chercher ce Prince : Le hazard le conduit en ce même endroit : les charmes de la Bergere agiſſent auſſi puiſſamment ſur ſon cœur : il oublie ſon premier deſſein, & ſe préſente à ſes yeux ſous le nom du Berger *Silandre*. C'eſt en cet état que commence la Piéce. Climene, en fille ſage & prudente, cache avec ſoin le penchant qu'elle ſent pour Alcidor : l'impatient Silandre va trouver un Magicien qui lui offre le ſecours des Enfers : & commence à invoquer la puiſſance des Démons. Il faut avouer que pour un Prince, Silandre fait paroître beaucoup de lâcheté ; le Magicien continue ſon opération, malgré la frayeur du prétendu Berger, & lui remet entre les mains un bracelet, dont la vertu doit agir ſur Climene ; il n'eſt pas plûtôt attaché au bras de la Bergere, qu'elle tombe évanouie, & ſemble expirer. Le furieux Silandre veut venger ſa mort ſur le traître Magicien, qui pour l'appaiſer, lui donne d'une certaine eau, qui tire Climene de cet état. Silandre obtient un baiſer pour récompenſe de ce ſervice : la Bergere lui rend en même-tems le bracelet fatal, qu'il emporte, & il va ſe cacher dans un Hermitage.

On découvre enfin que Climene est la Princesse Marie, fille de Syphax. Alcidor se fait connoître pour le Prince Florimand, & le faux Silandre reparoît avec son habit d'Hermite. 1628.

Faisons voir par quelques fragmens que la versification répond assez bien au plan, & à la conduite de la Piéce.

Climene tâche, par ses conseils, à modérer la vivacité de la Bergere Clorisée, qui aime Silandre éperduement.

CLORISÉE.

Hélas ! qu'il fut ici, & que ce dédaigneux,
Prenant pitié de moy, voulut ce que je veux.

CLIMENE.

Croyez-vous qu'il soit beau qu'une jeune pucelle
Cherche un homme autant prompt qu'il peut être infidelle :
Qui ravissant la fleur de sa virginité
En feroit un trophée à sa légereté ?
Qu'elle s'offre soi-même, & qu'elle aille lascive,
Flater d'allechemens sa nature rétive !
Modérez cet ardeur, vomissez ce poison
Ramenez votre esprit au joug de la raison :
Et, si vous en avez, faites-nous la paroître.

Acte quatriéme, Scene premiere, cette Bergere s'évanouit en disant.

CLIMENE.

1628. Quel assoupissement ? Adieu, mon Pere, adieu !
La mort force l'esprit à sortir de ce lieu.
Adieu, cher Alcidor.

SEMIRE.

Hélas ! elle trépasse.
Ses yeux sont tous ternis, la mort est dans sa face,
Attens encore un peu, Climene, car je veux,
Auparavant ta mort, te dire un mot ou deux.

Climene rejette avec tant de mépris les soupirs d'un pauvre Berger nommé Liridas, que cet Amant perd l'esprit, fait mille extravagances, & prenant le Magicien pour le Dieu des Enfers, il veut l'obliger à rendre l'Ame de Climene, qu'il croit morte.

LIRIDAS.

Car si tu me contraint de m'attaquer à toy,
Je t'ôterai bientôt la qualité de Roy.
J'épouserai Climene, & pour ma concubine
Je prendrai, s'il me plaît, ta femme Proserpine
Dépêche promptement. Entens-tu mes raisons ?

LE MAGICIEN.

Tu mérite une chambre aux Petites Maisons. 1628.

Ha! le pauvre garçon; Quel démon te posséde?

Ton esprit auroit bien besoin d'un bon reméde.

LIRIDAS *le frapant.*

Et toy, tu as besoin de ce coup de bâton.

LE MAGICIEN.

Hola! tout beau, berger, je ne suis pas Pluton.

Je t'en jure la foy.

Le Magicien ne peut se défaire de cet insensé, qu'en l'assurant que Climene est vivante, & qu'il la retrouvera lorsqu'il sera revenu sur la terre.

L'HYPOCONDRIAQUE OU LE MORT AMOUREUX, *TRAGI-COME'DIE* *DU SIEUR ROTROU.*

VOici le coup d'essai du célébre Rotrou, Poete à qui le Théatre François doit quelques fleurs, & que

le grand Corneille appelloit son pere.
1628. Il s'en faut cependant beaucoup que la Piéce dont nous allons parler, fit espérer ce qu'on augura de celle de Pierre Corneille. Rien de plus foible que le sujet & la conduite de cette Tragi-Comédie. Un homme qui croit avoir perdu sa Maîtresse, en conçoit une tristesse si noire, qu'il s'imagine être mort; & dans cette idée, il se retire dans une cave, où il ne veut prendre aucune nourriture. Sa Maîtresse apprend son malheur, & par sa présence le guérit de sa folie. Il semble que Rotrou a senti la défectuosité de sa Piéce, car voici comment il s'exprime à la fin de l'argument qui la précede. « Ce su-
» jet semble étrange, mais il est vérita-
» ble, & le seul commandement de
» Monseigneur le Comte de Soissons, &
» non pas la vanité de l'impression, m'a
» porté à lui faire voir le jour. Si les
» Censeurs y trouvent des défauts, ils
» doivent être satisfaits par ce mot. *Il*
» *y a d'excellens Poëtes, mais non*
» *pas à l'âge de vingt ans.* »

ROTROU. Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres, par

JEAN ROTROU, naquit le 19. Août 1609. à Dreux, Ville du Diocèse de Chartres, de Jean Rotrou, qui, sorti d'une des plus anciennes familles du

lieu, vivoit honorablement de son bien; & d'Elisabeth le Factieu, d'une riche famille de Chartres. Son goût pour la Poësie Françoise se déclara de très-bonne heure, dès l'âge de quinze à seize ans, il se mêloit de versifier, & il n'en avoit pas encore dix-neuf, lorsque les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne représenterent sa premiere Piéce de Théatre, qui est la Tragi-Comédie, dont on vient de parler, qui eut un très-grand succès. *La bague de l'oubli*, qu'il donna la même année, eut encore plus de réussite. Les applaudissemens que reçûrent ces deux Ouvrages, exciterent l'émulation de ce Poëte, il s'attacha de plus en plus au Théatre François, qui lui est redevable d'un grand nombre de Piéces: & s'acquit en même-tems des amis, & des protecteurs.

1628.

le Pere Nicéron, *Tome XVI. pag.* 89. *& suivantes.*

Le Cardinal de Richelieu donna une marque de l'estime & de la considération qu'il avoit pour lui, en le mettant au nombre des cinq Auteurs qui travailloient sous ses ordres aux Poëmes Dramatiques, qu'on nommoient alors les Piéces des cinq Auteurs, parce qu'ils étoient cinq qui y mettoient la main, & en composoient en même-tems chacun un Acte.

1628. On sera peut-être surpris que, malgré ces avantages, & son mérite personnel, Rotrou n'ait point été choisi pour être de l'Académie Françoise, établie de son tems; mais cet étonnement cessera, si l'on veut faire réflexion que dans les commencemens de cette Académie, on n'y admettoit que ceux qui avoient leur demeure fixe à Paris. Or Rotrou n'étoit point dans ce cas, car il faisoit son séjour ordinaire à Dreux, étant Lieutenant particulier & Civil, Assesseur Criminel, & Commissaire Examinateur au Comté & Bailliage de cette Ville.

Il étoit revêtu de toutes ces charges, lorsqu'en 1650. cette ville fut affligée d'une maladie épidémique, dont il mouroit environ vingt-cinq à trente personnes par jour : c'étoit une espéce de fiévre pourprée, accompagnée de transports au cerveau, qui emportoit en très peu de tems ceux qui en étoient attaqués. Le frere de Rotrou, qui étoit alors à Paris, lui écrivit pour le prier de mettre sa vie en sureté, & de quitter Dreux : mais il lui répondit, que sa conscience ne lui permettoit pas de suivre ce conseil, attendu qu'il étoit le seul qui put dans des circonstances si

fâcheuses,

fâcheuses, veiller sur les besoins de la Ville, & y maintenir le bon ordre, (a) 1628.
il finissoit sa lettre par ces mots: « Ce » n'est pas que le péril où je me trouve » ne soit fort grand, puisqu'au moment » où je vous écris, les cloches sonnent » pour la vingt-deuxiéme personne qui » est morte aujourd'hui. Ce sera pour » moi, quand il plaira à Dieu. » Peu de jours après, il se sentit frapé de la maladie; il demanda les Sacremens, qu'il reçût avec beaucoup de piété, & de résignation, & mourut le 27. de Juin 1650. âgé de quarante ans, dix mois, & quelques jours: laissant trois enfans de Marguerite le Camus, sa femme.

Rotrou étoit né avec un talent naturel pour la Poësie Dramatique. Il est vrai que les régles du Théatre étant alors presque ignorées, ce Poëte suivit la route de ses contemporains, sur-tout dans ses Tragi-Comédies, cependant, avec moins de licence. Il avoit puisé les principes de son art dans les Ouvrages d'Alexandre Hardy, mais possédant un génie supérieur, il

(a) Le Maire étoit mort, & le Lieutenant-Général se trouvoit alors absent; occupé à Paris pour affaires.

1628. sçût les appliquer plus convenablement, & s'élever fort au-dessus de ses modeles. Il se fit à son tour un plaisir d'instruire le grand Corneille, qui conserva toûjours beaucoup de vénération pour lui. Il préfera ses conseils & ses avis à ceux des autres Poëtes de son tems. Voici les titres de ses Piéces, avec la date sous laquelle nous les avons rangés dans cette Histoire.

L'Hypocondriaque *ou* le Mort Amoureux, Tragi-Comédie, 1628.

La Bague de l'Oubly, Comédie, 1628.

Cléagenor et Doristée, Tragi-Comédie, 1630.

La Diane, Comédie, 1630.

Les Occasions perduës, Tragi-Comédie, 1631.

L'Heureuse Constance, Tragi-Comédie, 1631.

Les Menechmes, Comédie, 1632.

Hercule mourant, Tragédie, 1634.

La Celimene, Comédie, 1633.

L'Heureux naufrage, Tragi-Comédie, 1634.

La Céliane, Tragi-Comédie, 1634.

La Belle Alphrede, Comédie, 1634.

La Pélerine Amoureuse, Tragi-Comédie, 1634.

Le Filandre, Comédie, 1635.

Agésilan de Colchos, Tragi-Comédie, 1635.

L'Innocente Infidélité, Tragi-Comédie, 1635.

La Clorinde, Comédie, 1636.

Amelie, Tragi-Comédie, 1636.

Les Sosies, Comédie, 1636.

Les deux Pucelles, Tragi-Comédie, 1636.

Laure persécutée, Tragi-Comédie, 1637.

Antigone, Tragédie, 1638.

Les Captifs de Plaute, *ou* Les Esclaves, Comédie, 1638.

Crisante, Tragédie, 1639.

Iphigenie en Aulide, Tragédie, 1640.

Clarice *ou* l'Amour constant, Comédie, 1641.

Le Belissaire, Tragédie, 1643.

Célie, *ou* le Viceroy de Naples, Comédie, 1645.

La Sœur, Comédie, 1645.

Le véritable Saint Genest, Tragédie, 1646.

Dom Bernard de Cabrere, Tragi-Comédie, 1647.

Venceslas, Tra[illegible]médie, 1647.

Cosroés, Tragédie, 1648.

1628. LA FLORIMONDE, Comédie, 1649.
DOM LOPE DE CARDONNE, Tragi-Comédie, 1649.

On lui donne encore dans quelques Catalogues six autres Piéces, *Lisimene*; *la Thébaïde*; *D. Alvare de Lune*; *Florante*, ou *les Dédains Amoureux*; *l'illustre Amazone*, & *Amarillis*. Cette derniere est sa Comédie de *Célimene*, que Tristan retoucha, & qu'il donna sous le titre *d'Amarillis*, nous en rendrons compte à son rang. A l'égard des cinq autres Piéces, personne ne les connoît, & si elles ont existé, elles n'ont été ni représentées, ni imprimées.



1628.

LA VIRGINIE,

TRAGI-COMEDIE

DE M. MAYRET.

« DE tous les Poëmes Dramatiques » de ma façon, » dit l'Auteur, (dans l'avertissement de cette Piéce) : « Voici celui que j'aime & que j'estime » le plus : tant pour la variété de ses effets, que pour son économie, & sa « conduite.... Que s'il est permis aux » peres de se déclarer librement pour » leurs enfans, j'avoue que j'aime particuliérement celui-ci, &c. »

Malgré la tendresse paternelle de Mayret, pour ce cher enfant de sa Muse, nous ne balançons point à décider que c'est une de ses plus foibles productions : plan mal construit, Scenes mal cousues, caracteres faux, versification empoullée, ou pleine de choses basses. Mairet introduit dans cette piéce le personnage d'Harpalice, gouvernante d'une Princesse amoureuse de Périandre, Amant de Virginie ; cette Harpalice, dis-je, qui conduit presque toute l'intrigue, est une Mégere du

1628. plus bas étage. Au reste, cette Virginie n'est point la Virginie Romaine, aimée du Decemvir Appius Clodius; c'est une Virginie de l'imagination de Mayret. Virginie arrive à Byzance, poussée par une tempête: & elle se trouve, à la fin de la Piéce, fille d'Euridice, Reine d'Epire. Son Amant, qu'elle croit son frere, est reçonnu pour le fils de Cléarque, Roy de Thrace, & ce fils de Cléarque, qui se nomme Périandre, épouse Virginie, & la vieille Harpalice se tue.

L'INNOCENCE DÉCOUVERTE,

TRAGI-COMÉDIE

PAR MAITRE JEAN AUVRAY.

MArsilie, seconde femme de Phocus, Chevalier Romain, devient amoureuse de Fabrice, fils de son mari, mais du premier lit; les refus du jeune homme la mettent au désespoir: pour satisfaire à sa vengeance, & prévenir celle de Fabrice, elle se résout à l'empoisonner. Heureusement le

Médecin à qui Thomas, serviteur de Marfilie, s'adresse, lui donne une potion dormitive. Antoine, fils de Phocus, & de cette seconde épouse, arrive de la Ville très-altéré, & boit sans le sçavoir ce fatal breuvage. Marfilie, persuadée que c'est du poison, le fait enterrer promptement, & dit à Phocus, aussitôt qu'il est de retour de sa Campagne, que Fabrice a fait empoisonner son frere. Le pere crédule dénonce aussitôt ce malheureux fils aux Magistrats. Prêt à subir un honteux supplice, Fabrice est sauvé par l'arrivée du Médecin qui certifie que la potion en question, n'a d'autre effet que de causer un violent assoupissement ; on court sur le champ au tombeau d'Antoine, le Médecin justifie ce qu'il a avancé : & Antoine réveillé déclare hautement, par quel hazard il a pris cette boisson. L'innocence de Fabrice, clairement découverte, la punition retombe sur l'accusatrice, & le serviteur Thomas son complice. Fabrice en remercie Dieu, & fait une action de graces, qui termine la Piéce qui est en cinq Actes & en vers, sans distinction de Scenes. La versification est digne du plan & de la conduite du Poëme. Ce Thomas, qu'on 1628.

1628. y fait paroître, joue un grand rôle, d'autant plus ennuyeux, qu'il parle toujours mal à propos : & ses bouffonneries sont remplies de jeux de mots, & de termes peu mesurés sur les bienséances : c'étoit le défaut ordinaire du Poëte Auvray. L'Auteur des Recherches sur les Théatres de France est tombé dans une petite faute, en parlant de cette Piéce, qu'il confond avec une autre qui avoit parû dès 1609. & qui ne regarde point notre Théatre. Il prend ensuite une peine inutile pour justifier Racine, & prouver qu'il ne s'est point aidé de cette Tragi-Comédie dans la composition de sa Phédre. Il auroit pu s'épargner cette recherche, s'il avoit lû l'Ouvrage.

LA BAGUE DE L'OUBLY,

COMEDIE

PAR LE SIEUR ROTROU.

DAns une Epître au Roy, l'Auteur se vante hautement d'avoir le premier ouvert la carriere à la Comé-

die raisonnable. « Sire, dit-il, puis- 1628.
» qu'enfin la Comédie est en un point
» où les plus honnêtes récréations ne lui
» peuvent plus causer d'envie, où elle
» se peut vanter d'être la passion de
» toute la France, & le divertissement
» même de Votre Majesté..... J'ay
» tant travaillé à la rendre capable de
» plaire, je l'ay rendue si modeste, &
» j'ay pris tant de peine à polir ses
» mœurs, que si elle n'est belle, au
» moins elle est sage, & que d'une
» profane, j'en ay fait une religieuse,
» &c. » La lecture de l'Ouvrage fait voir que Rotrou n'a pas pensé si scrupuleusement, & s'est écarté de ces bornes sages & religieuses : mais revenons à cette Comédie dont le sujet est assez heureux. C'est la sœur d'un Roy de Sicile, qui étant amoureuse d'un simple Gentilhomme, met au doigt de son frere une bague, qui lui fait perdre le souvenir, & elle prend sa place. Le Grand s'est servi de cette Comédie, pour en composer celle du *Roy de Cocagne*; quoique ce dernier ait fait usage, en homme d'esprit & à talens, de son modéle, nous ne doutons point que la Piéce de Rotrou n'ait eu un très-grand succès; & il est aisé de

1628. croire ce qu'il en dit dans son avis au Lecteur, qui renferme quelques faits sur cette Comédie.

« Je n'ay pas si peu de connoissances » de mes Ouvrages, dit-il, que de te » donner celui-ci pour une bonne cho- » se. C'est la seconde Piéce qui est sor- » tie de mes mains, & les vers dont » je l'ay traitée, n'ont pas cette pureté » que depuis six ans, la lecture, la » conversation & l'exercice m'ont ac- » quise. Si elle peut se vanter de quel- » que éclat, elle l'a pris au Théatre. » Et en effet, je croy que la beauté du » sujet y a contenté jusqu'aux Alle- » mands. Je ne l'aurois pas toutefois, » sur cette créance, hazardée à ta cen- » sure, si je n'avois appris que tous les » Comédiens de la Campagne en ont » des copies, & que beaucoup se sont » vantés qu'ils en obligeroient un Im- » primeur. L'exemple de *Cléagenor*, » m'a fait les prévenir : & je te donne » ce que tu tiendrois toujours d'un au- » tre. Comme ce présent est forcé, je » ne veux point que tu m'en sois obli- » gé ; & je te veux seulement avertir, » que c'est une pure traduction de » l'Auteur Espagnol de Vega. Si quel- » que chose t'y plaît, donnes-en la

» gloire à ce grand esprit; & les dé- 1628.
» fauts que tu y trouveras, que l'âge
» où j'étois quand je l'entrepris, te les
» fasse excuser. » Cette Piéce ne fut imprimée qu'en 1634. six ans après sa premiere représentation.

LES FOLIES DE CARDENIO, 1629.

TRAGI-COMEDIE

PAR LE SIEUR PICHOU.

Tout le monde sçait que le sujet de cette Piéce est tiré du Roman de Dom Quichotte. C'est l'essai Dramatique de l'Auteur; & le premier qu'on ait emprunté de cet Ouvrage de Cervantes. La Tragi-Comédie est assez passable; la réflexion que fait Sancho, à la fin du cinquiéme Acte, fera voir le goût de la versification.

SANCHO.

Qu'on ne m'en parle plus, je connois clairement
Que tout cet appareil est un déguisement.
Mais si je suis jamais dans mon petit ménage,
Si je puis une fois retrouver mon Village,

1629. On m'ôteroit les yeux, on pourroit m'écorcher,
Pour me faire quitter l'ombre de son clocher.
Au diable soit le Maître, & sa Chevalerie:
Ce pénible métier vient de sa rêverie.
J'ay tout quitté pour lui, mes enfans, ma maison,
J'ay souffert mille maux, j'ay perdu mon grison.
O Dieux! que je connois mon espérance vaine?
Que j'ay mal employé ma jeunesse & ma peine!

On ignoreroit la vie de cet Auteur, si le Sieur d'Isnard, Dauphinois, & Médecin de Grenoble, son ami intime, n'en avoit rapporté plusieurs particularités dans la Préface qu'il a mise audevant de la *Filis de Scire*, & qui contient l'Histoire & l'Apologie des quatre Poëmes Dramatiques de Pichou.

Pichou nâquit à Dijon d'une honnête famille originaire de cette Ville. Son pere, qui avoit toujours suivi la profession des armes, vouloit l'y engager; mais n'osant pas le contraindre, & reconnoissant que l'inclination

de cet enfant se dévelopoit, & le portoit aux belles Lettres, il le mit au Collége des Jésuites de Dijon : Pichou y profita beaucoup, & s'attacha surtout à la Poësie ; l'étude de la Philosophie l'ayant dégouté, il quitta le Collége, & continua à s'exercer sur la Poësie Françoise, pour laquelle il avoit, dit-on, un talent supérieur, ainsi que pour l'Histoire. Il y a apparence que son pere l'aimoit infiniment, puisqu'il le laissoit ainsi maître de ses volontés. Pichou fut assassiné au commencement de 1631. étant encore très-jeune, & dans le tems qu'il alloit se faire une plus grande réputation par ses Ouvrages. « Monsieur le Prince, à qui le pau-
» vre défunt avoit consacré les pre-
» miers de ses travaux, lui fit l'honneur
» d'employer sa veine sur divers sujets,
» & de la récompenser d'une fort glo-
» rieuse approbation. Et quoiqu'elle eut
» encore l'air, & les rudesses de sa nais-
» sance, & qu'elle ne fût point encore
» dégagée de la Barbarie de sa Provin-
» ce, néanmoins ce grand Prince ne
» laissoit pas d'en admirer & le génie,
» & les impétuosités..... à quoy on
» peut ajouter la voix que toute la Cour
» lui a donnée en faveur de quatre Ou-

1629.

1629. » vrages immortels, à qui notre Théâ-
» tre doit la plus belle partie des ses or-
» nemens. Ce sont quatre Poëmes Tra-
» gi-Comiques, dont le premier porte
» le titre DES FOLIES DE CARDENIO,
» fit voir en sa premiere représentation
» celle de l'esprit de son Auteur..... Il est
» vrai que l'inclination perverse, qui
» porte quelques malins esprits à la rui-
» ne de l'art, & de la nature de tous ceux
» qui les surmontent, les a souvent portez
» à souffler leur venin contre ce premier
» essai dont je parle, pour en obscurcir
» l'éclat, en vengeance de ce qu'il les
» avoit éblouis : & pour ce que cette
» Piéce a été mise sous la presse avec
» un peu trop de précipitation, elle
» leur a donné plus de facilité à choisir
» contr'elle, & à tourner tous ses vers au
» sens que leur malice a voulu prendre:
» Mais l'endroit où s'est épanchée toute
» leur animosité, est la locution de ses
» vers, qu'ils ont accusé de barbarie,
» & d'une hardiesse trop excessive : sans
» se servir aucunement de la discrétion
» qu'il faut apporter au jugement de
» l'éloquence, laquelle ne reçoit pas
» moins de tempéramens divers, que
» les matieres ausquelles elle est appli-
» quée sont différentes. » Le Sieur

d'Isnard continue l'éloge & la défense de son ami, dont, selon lui, le principal défaut procédoit d'avoir voulu s'accommoder un peu trop exactement aux régles des anciens. C'est en cela seulement qu'il le blâme, & lui reproche de s'être asservi trop scrupuleusement à ces régles, « & d'avoir voulu éviter ces » imaginaires défectuosités, qui, ajoute-il, tant s'en faut qu'elles diminuent » la beauté de ses Ouvrages, qu'au » contraire il semble qu'ils en doivent » être plus charmans...... C'est un » défaut que quelques Ecrivains du » tems observent jusqu'à la supersti» tion. » L'Editeur parcourt ensuite les trois autres Piéces de Pichou, qui sont les AVANTURES DE ROSILÉON, Tragi-Comédie; l'INFIDELLE CONFIDENTE, Tragi-Comédie, & la FILIS DE SCIRE, Comédie-Pastorale; & employe, dans la derniere partie de sa longue Préface, toute son éloquence pour combattre les objections qu'on pourroit naturellement faire à l'Auteur sur l'inexactitude de ces mêmes régles, le tems de la durée, & l'impossibilité que tant d'évenemens rassemblés puissent se passer dans l'espace de vingt-quatre heures : mais prenant fierement son parti, & traitant 1629.

1629. ces objections de scrupules ridicules, il ajoute que « Cette loi n'est pas si né- » cessaire qu'un bon Auteur ne s'en » puisse quelquefois dispenser ; & que » ces grands Maîtres du tems passé, » (il entend apparemment parler de Hardy, & de quelqus Auteurs plus reculés,) » ne l'eussent pas violée, s'ils l'eussent » reconnue essentielle. *Que* c'est une » tyrannie pour le Poëte qui ne peut » éclore ses inventions, ni ses pensées, » que dans la liberté de son esprit. » *Que* ces bornes sont trop étroites » pour y recevoir les beaux sujets. En » un mot, conclut-il, c'est une querelle » de droit, & non pas de fait. » Et pour prouver ce qu'il avance, il ajoute tout de suite un examen à sa façon des régles proposées par Aristote. Nous nous gardons bien d'extraire cet examen. Il suffira de dire qu'on peut excuser ce discours, quelqu'absurde qu'il paroisse, en faveur de l'amitié, qui a engagé le reconnoissant Médecin à parler d'un art qui lui étoit étranger.

1629.

CELINDE,

POËME HÉROIQUE

En cinq Actes, & en Prose,

PAR LE SIEUR BARO.

DOrice, riche veuve, vient trouver Amintor, & lui demande Celinde sa fille en mariage pour son fils Floridan. Amintor sûr de l'obéissance de sa fille y consent avec joye ; Celinde confirme en apparence la promesse de son pere ; & proteste n'avoir d'autre volonté que la sienne. Lucidor, Amant de Celinde, apprend ce qui se trame contre ses intérêts, il s'exhale en reproches contre cette fille, qui ne pouvant les soutenir, s'attendrit, & pour l'appaiser, lui ordonne de feindre pour tromper Amintor. Elle paroît ensuite écouter sans répugnance les complimens amoureux de Floridan. Dorice & le Pere de Celinde, charmés de cette union, propose de faire jouer une petite Tragédie qui est en trois Actes & en vers, & dont l'Histoire de Judith & d'Holoferne fait le sujet. Luci-

1629. » toute pleine de franchise, m'oblige à
» porter le cœur sur les lévres, & à
» t'avertir que dans la Musique des
» Sciences, je ne chante que par natu-
» re. Je suis né d'un pere, qui, suivant
» l'exemple des siens, a passé tout son
» âge dans les charges militaires, &
» qui m'avoit destiné, dès le point de
» ma naissance, à une pareille forme
» de vivre. Je l'ai suivie & par obéis-
» sance, & par inclination. Toutefois
» ne pensant être que soldat, je me
» suis encore trouvé Poëte. Ce sont
» deux métiers qui n'ont jamais été
» soupçonnés de bailler de l'argent à
» usure, & qui voyent souvent ceux
» qui les pratiquent dans la même nu-
» dité où se trouvent la Vertu, l'A-
» mour & les Graces, dont ils sont les
» enfans. Or, ces neuf jeunes Pucel-
» les de trois ou quatre mille ans, qui
» ne donnent que de l'eau à boire à
» leurs nourrissons, les laissans dans la
» nécessité de chercher du pain; ces
» filles, dis-je, qui n'ont pour biens
» meubles que des Luths, & de Guit-
» teres, m'ont dicté ces vers, que je
» t'offre, sinon bien faits, au moins
» composez avec peu de peine..... La
» Poësie me tient lieu de divertissement
agréable

» agréable, & non pas d'occupation
» sérieuse. Si je rime, ce n'est qu'alors 1629.
» que je ne sçais que faire, & n'ai pour
» but, en ce travail, que le seul desir
» de me contenter: car bien loin d'être
» mercenaire, l'Imprimeur & les Co-
» médiens témoigneront que je ne leur
» ai pas vendu ce qu'ils me pouvoient
» payer. Tu couleras aisément par-
» dessus les fautes que je n'ai point re-
» marquées, si tu daignes apprendre
» qu'on m'a vû employer la plus lon-
» gue partie du peu d'âge que j'ai, à
» voir la plus belle & la plus grande
» Cour de l'Europe; & que j'ai passé
» plus d'années parmi les armes, que
» d'heures dans mon cabinet: & usé
» beaucoup plus de méches en arque-
» buse, qu'en chandelle: de sorte que
» je sçais mieux ranger les soldats, que
» les paroles, & mieux quarrer les ba-
» taillons, que les périodes, &c. »

A travers ces exagérations, & ces récits de voyages & de campagnes, dont on croira ce qu'on voudra, on reconnoît très-aisément, que peu pourvû des biens de la fortune, Scudery étoit, dès ce tems-là, obligé d'en chercher une par ses talens & sa plume. Et de fait, quittant bientôt ce style militaire, il se

borna aux douceurs d'une vie tranquille. (a) Il sçût faire sa Cour au Cardinal de Richelieu, en publiant en 1637. des Observations sur le *Cid*, contre lequel ce Ministre souhaitoit passionnément que l'Academie écrivît, & en la déterminant en quelque maniere à le faire. Il n'en étoit pas encore, mais il y fut reçû treize ans après, à la place de M. de Vaugelas, c'est-à-dire, en 1650.

1629.

« Entre ceux qui ne purent souffrir » l'approbation qu'on donnoit au Cid, » & qui crurent qu'il ne l'avoit pas » méritée, dit M. Pélisson, dans son » Histoire de l'Académie Françoise : » M. de Scudery parut le premier, en » publiant ses Observations contre cet » Ouvrage, ou pour se satisfaire lui-

(a) Il n'est que trop vrai que Scudery n'avoit pas de bien, & étoit obligé de vivre en partie du produit de ses Ouvrages. M. de Segrais, en parlant d'une Demoiselle de Palaiseau, autrefois aimée de Scarron, & depuis par Scudery, ajoute qu'il avoit appris les particularités de M. de Scudery qui l'aimoit, & qui venoit de fort loin avec un morceau de pain qu'il mangeoit sous son manteau dans le Jardin du Luxembourg, pour avoir occasion de la voir. Cette circonstance prouve encore ce que nous disons. On n'a pas manqué de le railler à ce sujet dans le voyage de Bachaumont & Chapelle, par ces dures ironies.

Segraisiana, p. 138.

Monsieur de Scudery
Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, & toujours bien mis.

» même, ou comme quelques-uns di- 1629.
» sent, pour plaire au Cardinal de Ri-
» chelieu, ou tous les deux ensemble.
» Quoi qu'il en soit, il est bien certain
» qu'en ce différend qui partagea toute
» la Cour, le Cardinal sembla pencher
» du côté de M. de Scudery, & fut
» bien aise qu'il écrivit, comme il fit,
» à l'Académie Françoise, pour s'en re-
» mettre à son jugement..... Quoique
» son Adversaire n'eût pas été con-
» damné en toutes choses, dans les sen-
» timens de l'Académie Françoise sur
» le Cid, & en eut reçû de très-grands
» éloges en plusieurs ; M. de Scudery
» crut avoir gagné sa cause, & en ré-
» crivit l'année suivante une Lettre de
» remerciment, sous le titre de » *Lettre à Messieurs de l'Académie Françoise, sur le Jugement qu'ils ont fait du Cid, & de ses Observations.*

On ne sçait point en quel tems on lui donna le Gouvernement du Château de Notre-Dame de la Garde, auprès de Marseille. On peut croire que pour l'obtenir il ne manqua pas de faire valoir ses anciens exploits militaires. Quoique ce Gouvernement de peu de conséquence, ait servi d'objet aux railleries plaisantes, quoiqu'un peu

1629. outrées, qu'on trouve dans le Voyage de Bachaumont & de Chapelle. (a) Scudery n'en jouissoit pas moins, & en

(a) C'est Scudery lui-même qui en fut cause par sa sotte vanité. Qu'avoit-il besoin de se parer en toutes occasions d'un titre fastueux, qui loin de le mettre en état de sortir de sa misere, ne servoit qu'à la ridiculiser. Le passage est au reste trop singulier pour l'oublier. C'est ici sa véritable place, puisqu'il peint encore mieux l'humeur fanfaronne, & le vrai caractere de Scudery, que son Gouvernement chimérique. Après le portrait ironique de ce Poëte, l'A a Relation ajoute:

Mais il vous faut parler du Fort,
Qui sans doute est une merveille.
C'est Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
A qui suffit pour toute garde,
Un Suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du Château.

« Ce fort est sur le » sommet d'un rocher » presque inaccessible, » & si haut élevé, que » s'il commandoit à tout » ce qui se voit au dessous de lui, la plupart » du genre humain ne » vivroit que sous son » plaisir.

Aussi voyez-vous que nos Rois
En connoissans bien l'importance,
Pour le confier ont fait choix
Toujours de gens de conséquence:
Des gens, pour qui dans les allarmes
Le danger auroit eu des charmes;
Des gens prêts à tout hazarder,
Qu'on eut vû longtems commander,
Et dont le poil poudreux eut blanchit sous les armes.

« Une description magnifique (1) qu'on a » fait autrefois de cette » place, nous donna la » curiosité de l'aller » voir, Nous grimpâ-

(1) M. de Scudery a fait dans un de ses Ouvrages une description magnifique de cette place : & c'est celle qu'on a en vuë icy.

étoit revêtu, lorsqu'il mourut à Paris le 14. May 1667. âgé de soixante & six ans. 1629.

Il avoit épousé en 1650. Marie-Magdelaine de Moncel, de Martin-Vast, d'une bonne maison de Normandie, dont il eut un fils, l'Abbé de Scudery. Sa Veuve qui avoit, dit-on, beaucoup

» mes plus d'une heure » avant que d'arriver à » l'extrémité de cette » montagne, où l'on est » bien surpris de ne » trouver qu'une méchante mazure tremblante, prête à tomber au premier vent. » Nous frapâmes à la » porte, mais doucement, de peur de la » jetter par terre : & » après avoir heurté » longtems, sans entendre même un chien » aboyer sur la Tour.

Des Gens qui travailloient-là proche
Nous dirent, Messieurs, là-dedans
On n'ouvre plus depuis longtems :
Le Gouverneur de cette Roche
Retournant en Cour par le coche,
A depuis environ quinze ans
Emporté la clef dans sa poche.

« La naïveté de ces » bonnes gens nous fit » bien rire, sur-tout » quand ils nous firent » remarquer un écriteau, » que nous lûmes avec » assez de peine ; car le » tems l'avoit presque » effacé.

Portion de Gouvernement
A loüer tout présentement.

» Et plus bas, en petits caracteres. »

Il faut s'adresser à Paris
Ou chez Conrart le Sécretaire,
Ou chez Courbé l'homme d'affaire,
De tous Messieurs les beaux esprits.

d'esprit, l'a survécu longtems, & n'est
1629. décédée que le 6. de Septembre 1711.
Mercure Galant, 1711. Septembre IV. Partie, pag. 42. âgée de quatre-vingt-dix ans. M. de Scudery avoit, comme on le sçait, une sœur, Magdelaine de Scudery, connuë par plusieurs Ouvrages, & que son frere consultoit souvent sur les siens propres, qui mourut le 2. May 1701. âgée de quatre-vingt-quinze ans.

Scudery a passé la plus grande partie de sa vie à composer; & il est plus connu en qualité d'Auteur, qu'en toute autre. Né avec de l'esprit & des talens, la nature sembloit avoir prodigué en lui celui d'une facilité surprenante pour le travail. On pourroit dire qu'il en avoit hérité de Hardy, le premier Maître dans son Art de presque tous les Poëtes Dramatiques de son tems : & dont il ne conserva que trop bien le goût & les défauts. Cette facilité à faire des vers lui attira la critique que M. Despréaux a insérée dans sa seconde Satyre, & ces deux vers du premier Chant de l'Art Poëtique.

Travaillez à loisir, quelqu'ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.

1629.

Et l'on prétend que ce précepte regarde notre Auteur, qui disoit, ordinairement, pour s'excuser de la vîtesse avec laquelle il travailloit, *qu'il avoit ordre de finir.*

Scudery étoit ami sincere & reconnoissant : il en a donné une preuve dans l'Apologie de Hardy, pour lequel il eût toujours une grande vénération. Il fut aussi presque le seul qui osa regarder Théophile dans ses malheurs ; & après la mort de ce Poëte, il prit soin d'en rassembler les Ouvrages, & d'en donner une Edition au Public. On pourroit citer d'autres exemples ; mais le plus marqué, & qui lui fait infiniment honneur, est l'avanture qui lui arriva à l'occasion de son Poëme d'*Alaric* ; voici comme Chevreau la rapporte, « La » Reine Christine m'a dit cent fois » qu'elle réservoit à M. de Scudery, » pour la dédicace qu'il luy feroit de » son *Alaric*, une chaîne d'or de mille » pistoles. Mais comme M. le Comte de » la Gardie, dont il est parlé fort avan» tageusement dans ce Poëme, essuya » la disgrace de la Reine, qui souhai» toit que le nom du Comte fut ôté » de cet Ouvrage, & que je l'en infor» mai, il me répondit que quand la

1629. » chaîne d'or seroit aussi grosse & aussi » pesante que celle dont il est fait men- » tion dans l'histoire des Incas, il ne » détruiroit jamais l'autel où il avoit » sacrifié. Cette fierté héroïque déplut » à la Reine qui changea d'avis ; & le » Comte de la Gardie obligé de recon- » noître la générosité de M. de Scude- » ry, ne luy en fit pas même un remer- » ciment ».

Terminons sa vie par le Catalogue de ses Ouvrages Dramatiques, rangés suivant l'Ordre Chronologique qu'il en a donné lui-même dans la Préface de son *Arminius*.

LIGDAMON & LYDIAS *ou* LA RESSEMBLANCE, Tragi-Comédie, 1629.

LE TROMPEUR PUNI *ou* HISTOIRE SEPTENTRIONALE, Tragi-Comédie, 1631.

LE VASSAL GÉNÉREUX, Tragi-Comédie, 1632.

LA COMÉDIE DES COMÉDIENS, 1634.

ORANTE, Tragi-Comédie, 1635.

LE FILS SUPPOSÉ, Comédie, 1635.

LE PRINCE DÉGUISÉ, Tragi-Comédie, 1635.

1629.

LA MORT DE CÉSAR, Tragédie, 1636.

DIDON, Tragédie, 1636.

L'AMANT LIBÉRAL, Tragi-Comédie, 1636.

L'AMOUR TYRANNIQUE, Tragi-Comédie, 1639.

EUDOXE, Tragi-Comédie, 1640.

ANDROMIRE, Tragi-Comédie, 1641.

IBRAHIM *ou* L'ILLUSTRE BASSA, Tragi-Comédie, 1642.

ARMINIUS *ou* LES FRERES ENNEMIS, Tragi-Comédie, 1642.

AXIANE, Tragi-Comédie en Prose, 1643.

Ligdamon dont on attend présentement l'Extrait, est précédée d'une Préface de l'Auteur *à qui lit.* Main« tenant » dit-il « que je suis de» venu Livre, & qu'il t'a coûté de l'ar» gent pour sçavoir mon nom, je me » trouve obligé de t'entretenir. Il est » vray que je prens un mauvais sujet, » puisque c'est de moy que je te parle : » mais une coutume aussi forte qu'une » Loy, entre nous autres, Messieurs » les Auteurs, me force à faire le sot » par compagnie. Je m'en vais te prier » d'excuser des fautes que je ne crois

1629. » pas qui soient dans mes ouvrages, & » me donner moy-même une louange, » que je devrois attendre de toi. J'espere » que cette extravagance ne t'étonnera » point, parce qu'elle est ordinaire, & » qu'aujourd'huy tous nos Ecrivains » sont des Espagnols François en ro- » domontades; écoute donc, je te sup- » plie, si je sçaurai mentir de bonne » grace, en te parlant de mes écrits, » &c. C'est en cet endroit, où, comme on l'a déja remarqué dans sa vie, il parle avec beaucoup d'emphase de ses occupations guerrieres, où il est, dit-il, plus versé que dans celles de la Poësie, qu'il n'a regardé jusqu'alors, que comme un délassement de l'esprit : puis il ajoute : « Jusqu'icy, mon Lecteur, » j'ay joué le personnage d'un Poëte, » je commence, en finissant, celuy d'un » homme plus raisonnable, pour t'as- » surer que tant s'en faut que je parti- » cipe à cet amour déréglé que les Poë- » tes témoignent pour leurs produc- » tions (je ne dis pas de leur esprit, car » ils n'en ont point) mais de leurs fan- » taisies, qu'au contraire je te proteste, » que si je connois quelque dégout au » Public, que la premiere partie de mes » œuvres sera la derniere de mes folies ».

Le sujet de cette Tragi-Comédie est tiré de l'Astrée. Malgré les louanges que l'Auteur se donne (a) & celles de MM. Rotrou, Scarron, Du Ryer, Corneille, &c. on peut assurer que ce coup d'essay devoit peu faire espérer. La versification est un peu plus châtiée que celle de Hardy, mais la conduite est aussi défectueuse : les diverses avantures des personnages se passent sur le Théâtre, Ligdamon y tue deux Lions, &c. Il y a un endroit de l'Apologie de Théophile, où ce Poëte fait la description du cachot dans lequel on le renferma : Voici comme Scudery a rendu cette peinture en vers. C'est Ligdamon qui apostrophe le cachot où il est renfermé. 1629.

(a) « Si les applaudissemens & les acclamations universelles sont des marques infaillibles de la bonté des Poëmes, j'ay droit de croire, que les miens ne sont pas mauvais. LIGDAMON que je fis, en sortant du Régiment des Gardes, & dans ma première jeunesse, eut un succès qui surpassa mes espérances, aussi bien que son mérite. Toute la Cour le vit trois fois de suite dans Fontainebleau ; & soit qu'elle excusât les fautes d'un Soldat, soit qu'elle mit ces fautes au nombre des péchés agréables ; il est certain que ses pointes toucherent cent illustres cœurs, & que chacun loua beaucoup une chose qui étoit peu digne de l'être, &c. » *Scudery, Préface d'Arminius.*

LIGDAMON.

1629. Noire & profonde horreur, où jamais la lumiere,
Sinon faite par art ne s'offre à la paupiere,
Lieux où l'air épaissi fait que le jour y luit
Un peu moins que le soir, un peu plus que la nuit.
Lieux maudits, lieux d'effroy, tristes, & déplorables,
Lieux d'où rien que la mort ne sert les misérables,
Lieux que la destinée a sacrez au malheur;
Lieux où tous les objets ont la même couleur,
Où le Soleil se meurt, où le chagrin demeure,
Où les plus doux pensers font désirer qu'on meure.
Cachots voisins d'Enfer, d'où l'on oit chez Pluton
Assez souvent bouillir l'onde du Phlégeton:
Et dont les habitans, en leur pauvre avanture,
Ont commerce avec ceux que tient la sépulture.
Cachots si creux, qu'encor qu'ils fussent découverts,
Notre œil ne pourroit voir celui de l'Univers,

1629.

Cachot dont le séjour est si noir, & si sombre,
Que l'ombre m'interdit même d'y voir mon ombre,
Et dont les murs gluants d'une froide vapeur
Suent d'humidité,

ÆGIDE, *Confidente de Ligdamon.*

Comme je fais de peur. (*a*)

LES AVANTURES DE ROSILÉON;

Tragi-Comédie-Pastorale

Par le Sieur PICHOU.

NOus ne connoissons que le titre de cette Piece rapporté par le Sieur d'Isnard dans sa Préface de la Filis de Scire du même Auteur. Il y a tout lieu de présumer qu'elle étoit beaucoup plus foible que les autres, & qu'elle n'a pas eu de succès, car elle

(*a*) Scudery employe ici les propres termes de Théophile, qui dit, dans l'Apologie dont nous parlons. *Les murailles y suoient d'humidité, & moi de peur.*

1629. n'a jamais été imprimée. Le sieur d'Is-nard, quoiqu'ami de Pichou, & grand admirateur de ses Ouvrages, passe légerement sur celui-ci, & se contente de nous apprendre que le sujet en étoit tiré du Roman de l'Astrée de M. d'Urfé. D'ailleurs Scudery parlant dans sa Comédie des Comédiens des Piéces qui étoient au Théatre en 1634. nomme les trois de Pichou, & qui sont imprimées, sans faire mention de celle de *Rosiléon* : toutes ces raisons prouvent qu'on doit peu en regretter la perte. Au reste, Pichou n'en est pas plus à plaindre. De quatre Poëmes qu'il a donné au Théatre, trois y ont été reçus avec applaudissement. On trouve peu d'Auteurs aussi heureux.



1629.

LA FILLIS DE SCIRE,

Pastorale en cinq Actes avec un Prologue.

Le tout en Vers Alexandrins,

Par SIMON DU CROS.

SUivant l'usage établi en ce tems parmi les Auteurs, Du Cros fit imprimer sa Piece avec les Vers que ses amis avoient faits à sa louange. Voici ceux que Mayret composa pour ce sujet.

Du Cros, que tes vers sont polis,
Que justement la France en est ravie,
Et qu'amoureux de ta Fillis,
Je le suis peu de ma Silvie.

Ce n'est proprement qu'une traduction du Poëme Italien, qui porte ce nom; il y a apparence que Du Cros la fit représenter: l'Avertissement qui précede la seconde édition qui parut en 1647. confirme notre sentiment; car l'Auteur après y avoir parlé de l'*Aminte* du Tasse, du *Pastor fido* du Guarini, & de la *Fillis de Scire* du

1629.

Bonarelli, ajoute : que « le dernier qui
» ne cede point aux deux autres, pour
» la beauté de l'invention, des pensées,
» ou du stile, a cet avantage de tenir
» un milieu entre la brieveté de l'A-
» minte, & la longueur du Pastor fido.
» Il y a longtems qu'il fut mis en vers
» françois, & cette copie eut à Paris
» dans les Cabinets & dans les ruelles,
» une partie de l'honneur que son ori-
» ginal avoit reçu sur les Théatres d'I-
» talie. L'on donna même sur le nôtre
» beaucoup d'applaudissement à une
» imitation qui en fut faite alors (*).
» Ce qui obligea l'Auteur de revoir sa
» Traduction pour l'ajuster aux regles
» & à la bienséance de notre Scene. Il
» est vray qu'ayant perdu bientôt après
» la glorieuse personne (a) par l'ordre,
» & pour le divertissement de laquelle
» ce dessein avoit été entrepris, il per-
» dit aussi la pensée de le produire. De-
» puis un malheur qui lui est encore
» très-sensible, il avoit négligé cet Ou-
» vrage avec plusieurs autres qu'il a
» laissé périr : & peu s'en faut qu'il

(*) Il entend parler de la Fillis de Scire de Pichou, qui parut en 1630.

(a) Cette glorieuse personne étoit M. le Duc de Montmorency, à qui l'Auteur avoit dédié la première Edition de son Ouvrage. Ce Duc étoit protecteur de Mayret. Delà vient la liaison de ce Poëte avec Du Cros.

» n'ait du tout renoncé à un art où il 1629.
» n'est pas mal aisé de voir qu'il avoit
» assez de naissance : mais il n'est pas
» des beautés de l'esprit, comme celles
» du corps, que l'âge où les déplaisirs
» détruisent facilement : au contraire
» le tems releve l'éclat des belles pro-
» ductions : & si celle-cy a reçu quel-
» ques graces des derniers efforts que
» l'Auteur a faits pour l'achever, elles
» n'auront pas été effacées par son ex-
» trême négligence. Le Lecteur jugera
» sans passion que l'estime qu'on fit
» autrefois de ce Poëme ne lui étoit pas
» si justement dû, que celle qu'il en
» fera aujourd'hui. Enfin l'on n'y ver-
» ra point ces endroits trop étendus,
» qui pouvoient choquer la délicatesse
» de nos esprits. Et outre les premieres
» beautés qui luy ont été conservées en
» leur entier ; il en a acquis de nouvel-
» les, comme il se peut justifier, si l'on
» compare cette Edition avec l'an-
» cienne. »



1629.

L'ESPRIT FORT,

COMEDIE

DU SIEUR CLAVERET.

L'Auteur dit dans son avis au Lecteur, « cette Piece a été représentée beaucoup de fois sur le Théatre » Royal sous le nom d'ARGÉLIE, & » l'ESPRIT FORT. Au reste, si pour blâ- » mer les pointes que j'ay laissées dans » cet Ouvrage, tu me fais la faveur de » m'apprendre que le style du tems » commence à devenir plus sérieux, » apprens aussi toy-même qu'elles » étoient en vogue quand il sortit de » ma plume, il y a plus de sept ans (*a*) ».

Il est impossible de rendre aucun compte de cette Comédie qui n'a ni fonds, ni intrigue, ni caracteres. Le prétendu *Esprit fort*, est un bavard maudit, qui à la fin de la Piece, se fait congédier par le pere de sa Maîtresse,

(*a*) Cette derniere phrase indique le tems de la représentation de cette Piece, qui ne fut imprimée qu'en 1636. & c'est sous cette année qu'elle est marquée dans les Catalogues.

& par sa Maîtresse elle-même, comme un franc sot qu'il est. 1629.

JEAN CLAVERET né à Orléans, & Avocat de cette Ville, fut un des moindres, ou pour mieux dire, un des plus mauvais Poëte Dramatique du siécle passé : son nom à peine connu, le seroit encore moins sans le hazard des événemens, qui le mit au nombre de ceux qui attaquerent le *Cid* de Pierre Corneille. Claveret se signala dans cette guerre, par quelques mauvaises brochures, dont nous parlerons à l'article de cette Tragédie. Mais nous croyons devoir placer ici un passage d'une de ces Critiques de Claveret. Il est tiré de celle qu'il intitula *Lettre du Sieur Claveret, au Sieur Corneille*..... « J'entens parler de votre PLACE ROYALE, » que vous eussiez aussi bien appellé » *la Place Dauphine*, ou autrement, » si vous eussiez pu perdre l'envie de » me choquer ; Piece que vous résolutes de faire, dès que vous sûtes que » j'y travaillois, ou pour satisfaire votre passion jalouse, ou pour contenter celle des Comédiens que vous serviez. Cela n'a pas empêché que je » n'en aye reçu tout le contentement » que j'en pouvois légitimement atten-

CLAVERET.

1629. » dre, & que les honnêtes gens qui se » rendirent en foule à ses représentations, n'ayent honoré de quelques » louanges l'invention de mon esprit; » j'ajouterai bien qu'elle eut la gloire » & le bonheur de plaire au Roy, étant » à Forges, plus qu'aucune des Pieces » qui parut lors sur son Théatre. »

Cette Brochure ne resta pas sans replique. Un Anonyme y répondit par une autre, sous le titre de *l'Ami du Cid à Claveret*. L'Auteur de cet Ecrit, après avoir assez lourdement plaisanté, Claveret ajoute (page 4.) « Vraiment » cela est bien ridicule, que vous, à » qui vos parens ont laissé pour tout » héritage, la science de bien tirer des » bottes (*a*) vous vouliez écrire, & faire comparaison avec un des plus » grands hommes de notre siecle..... » (page 5.) Votre *Place Royale*...... » & que je vous confesse qu'elle fut » trouvée si bonne à Forges, que Mondori & ses Compagnons, qui avoient » les eaux dans la saison du monde la » plus propre pour les boire, n'en vou-

(*a*) Le Lecteur est bien le maître d'expliquer au propre, ou au figuré le titre que l'on donne ici à Claveret *de Tireur de bottes*. Car pour nous ce sont Lettres closes, & impénétrables.

» lurent jamais gouter. Tout le mon-
» de n'entendra p s cecy, peut-être ; 1629.
» c'est que vous aviez fait une Piece in-
» titulée *les Eaux de Forges*, que vous
» leur donnâtes, & où il ne manquoit
» chose du monde, sinon que le sujet,
» la conduite, & les Vers ne valoient
» rien du tout. A cela prés, c'étoit une
» assez belle chose : Je sçais bien que
» vous n'avez pas vendu vos Ouvrages,
» ce n'est pas manque de pauvreté, ni
» d'en avoir demandé beaucoup de fois
» de l'argent : mais c'est que les Comé-
» diens ne vous en ont jamais rien vou-
» lu donner ».

Comme la vérité est pour tout le monde, nous sommes obligés de dire que l'Antagoniste de Claveret prend le change au sujet de la *Place Royale*, que cet Auteur dit avoir été représentée tant à Paris qu'à Forges ; & qu'il la confond avec une autre du même, intitulée *les Eaux de Forges*. Ainsi, en attendant un plus grand éclaircissement, nous insérerons cette premiere Piece dans la liste de celles de Claveret. Pour achever son article, voici ce que l'Abbé de Marolles en dit, dans le dénombrement des Auteurs qui lui ont fait présent de leurs ouvrages, (page 405.)

1629. une versification plus châtiée, & qui paroît plus forte que les précédentes : un plan net, assez raisonnablement suivi ; des sentimens, & ce qui frapa davantage, une peinture de cette fierté Romaine, dont l'Auteur ébaucha les premiers traits. Toutes ces nouveautés, presqu'inconnues jusqu'alors à la Scene Françoise, lui attirerent tout le succès imaginable, & tel que M. Corneille, jouissant de toute la gloire qu'il s'étoit acquis avec justice, hésita à traiter le même sujet. « Il crut être fort » hardi de l'entreprendre après Mayret. » Voilà l'effet des réputations. La So- » phonisbe de Mayret ne devoit point » lui faire tant de peur. Son bel endroit » est la contestation de Scipion & de » Lelius avec Massinisse ; mais que di- » roit-on, si on voyoit aujourd'huy une » Reine mariée écrire un billet galant à » un homme qui ne songe point à elle ? » Que diroit-on, si on voyoit ses deux » confidentes observer l'effet des Co-

Vie de M. Corneille par M. de Fontenelle, Edition de 1742.

» il le pria de leur en » parler, comme il fit. » Il communiqua la cho- » se à M. Mayret qui fit » la *Sophonisbe*, qui est la » premiere Piece où cet- » te regle est observée. » M. Desmarets fit en- » suite les *Visionnaires* sur » la même regle ; quoi- » qu'il introduise un Ac- » teur qui s'oppose au » changement qui se fit » alors ». Segraisiana, page 144.

» quetteries

» quetteries qu'elle fait à Massinisse » pour l'engager, & se dire l'une à » l'autre : » 1629.

Ma compagne, il se prend . . . .
La Victoire est à nous, où je n'y connois rien (*a*).

Le sentiment que M. de S. Evremont porte de ces deux Tragédies, est très-avantageux pour Mayret. « Ce Poëte » dit-il « qui avoit dépeint » sa Sophonisbe infidelle au vieux Syphax, & amoureuse du jeune & victorieux Massinisse, plût quasi généralement à tout le monde, pour avoir » rencontré le goût des Dames, & le » vrai esprit des gens de la Cour. Et » Corneille, au contraire, eut le malheur de ne plaire pas, pour avoir » conservé à la fille d'Asdrubal son » véritable caractere ». Ce discours fait voir que Mayret a eu l'avantage

S. Evremont, Tome 2. p. 283. de ses Oeuvres in-quarto.

(*a*) Mayret a essuyé dans le tems, des Critiques sur cet Ouvrage, il y répond dans son avertissement au Lecteur, & ajoute « & pour les modernes, qu'ils ayent » la curiosité de me voir » justifier dans les deux » discours que le Comte » Prosper Bonarelli adresse à un de ses amis, » nommé Antoine Brun, » pour son *Solyman* que » j'espere habiller un de » ces jours à la Françoise ..... Si je mets jamais ma *Cléopatre* au » jour, je m'étendrai davantage sur cette matiere, &c.

sur M. Corneille, quoique celui-ci ait
1629. paru le dernier. On peut croire aussi que le Public admira dans Mayret, ce qu'il auroit regardé comme indigne de Corneille.

On trouve dans le Mercure de Trévoux un Examen de la Tragédie qui fait le sujet de cet article, composé à l'occasion de la Question de littérature proposée dans le Mercure de Mars & d'Avril précédent, où l'on demande *d'où est venu le mauvais succès de la Sophonisbe de Corneille, & l'heureux succès de la Sophonisbe de Mayret?* Cet examen est dans un style badin; mêlé d'ironies. Nous nous contenterons d'en copier ce qu'on y dit du caractere des principaux personnages.

Janvier 1709. p. 88. & suivantes.

« Il me paroît d'abord en général, » que les Héros de ce tems-là parloient » un langage fort bourgeois; & bien » différent de celuy que Corneille & » Racine ont mis depuis dans la bou- » che des Héros. On ne voit rien de » grand ni de noble .... Syphax, par » exemple, est moins un grand Prince, » qu'un bon campagnard. ...... Sopho- » nisbe est une de ces femmes de médio- » cre vertu, qui se dérangent par pur » esprit de libertinage, & de débauche.

» Ses deux confidentes paroissent faites
» au badinage, & sçavent lever habi- 1629.
» lement tous les scrupules de pruderie,
» dont leur Maîtresse se pare quelque-
» fois pour se donner du lustre. Elles
» prennent même souvent de certains
» airs de familiarité, qui ne font point
» honneur à leur Maîtresse, & qui sont
» d'un très-mauvais augure pour sa ver-
» tu. Enfin, telles qu'on les représente
» ici toutes trois, on en met de plus
» sages aux Repenties ».

» A l'égard de Massinisse, il se con-
» duit en vrai évaporé, & en jeune
» étourdi, qui en un quart d'heure
» voit, aime, & signe le Contrat......
» Il a grand besoin d'un Gouverneur,
» pour ne pas dire d'un Pédant aussi
» austere que Scipion ...... mais qui ne
» réussit pas mieux par la voye de l'au-
» torité, que Lélie par celle de la dou-
» ceur, & par tous ses apophtegmes ».

» Le Messager Calliodore ne de-
» vroit se mêler que de porter des Let-
» tres; car quand il veut parler de
» son chef, il ne dit pas un mot qui
» ne soit une sotise ..... C'est un vrai
» Messager de Job, qui a toujours quel-
» que chose de triste, & de funeste à
» annoncer ».

1629.

MÉLITE
OU
LES FAUSSES LETTRES,
COMÉDIE
DE M. CORNEILLE.

L'Hiſtoire des Poëtes, & les Analyſes que nous avons donné juſques icy de leurs Ouvrages, mettent au fait des progrès du Théatre depuis Jodelle, & de la peine & du tems qu'il a fallu pour lui donner une forme. Ces progrès ne ſe ſont démontrés que très-lentement. A peine ſoixante & dix-ſept ans ont pû opérer la différence qu'on remarque entre la Cléopatre de Jodelle, & la Sophoniſbe de Mayret. Nous ſommes prêts à en voir de plus rapides : en moins de dix ans le célebre Auteur de la Piece que nous annonçons, porta la Tragédie à ſon plus haut dégré. « Hardy commençoit à être » vieux, & bientôt ſa mort auroit fait » une grande breche au Théatre, lorſ- » qu'un petit évenement arrivé dans

Oeuvres de M. de Fontenelle, Edit. de 1742. Tom. III. p. 78. & 79.

» une maison Bourgeoise d'une Ville de » Province, luy donna un illustre successeur. Un jeune homme mene un » de ses amis chez une fille dont il est » amoureux : le nouveau venu s'établit » chez la Demoiselle sur les ruines de » son introducteur : le plaisir que lui » fait cette avanture, le rend Poëte, il » en fait une Comédie, & voilà le » grand Corneille .... Sa premiere » Piece fut donc MÉLITE. La Demoiselle qui en avoit fait naître le sujet, » porta longtems dans Rouen le nom » de Mélite, nom glorieux pour elle, » & qui l'associoit à toutes les louanges que reçut son Amant. *Mélite* fut » jouée (a) avec un grand succès : on

1629.

Oeuvres de M. Fontenelle, Edit. de 1742. Tom. III. p. 81.

(a) Le Public ne rendit pas d'abord toute la justice que cette Piece méritoit : Il fallut plusieurs représentations, pour lui en faire sentir la différence, & la supériorité sur les Comédies qui l'avoient précédée. « Quand je considere, » dit M. Corneille dans son Epitre à M. de Liancourt, » le peu de bruit qu'elle » fit à Paris, venant » d'un homme qui ne » pouvoit sentir que la » rudesse de son païs, & » tellement inconnu, » qu'il étoit avantageux » d'en taire le nom : » quand je me souviens, » dis-je, que ses trois » premieres représentations ensemble, n'eurent pas tant d'affluence, que la moindre » de celles qui les suivirent dans le même hyver ». Nous sommes bien fachés d'être obligés de suivre ici pour Mélite une date differente de celle que M. de Fontenelle a avancé, lorsqu'il assure qu'elle a été représentée en 1625.

1629. » la trouva d'un caractere original ; on » conçut que la Comédie alloit se per- » fectionner, & sur la confiance que » l'on eût au nouvel Auteur qui parois- » soit, il se forma une nouvelle Trou- » pe de Comédiens ».

« Cette Piece » dit M. Corneille, dans l'examen qu'il en a fait « fut mon » coup d'essay, & elle n'a garde d'être » dans les regles, puisque je ne sça- » vois pas alors qu'il n'y en eut. Je » n'avois pour guide qu'un peu de » sens commun, avec les exemples de » feu Hardy, dont la veine étoit plus » féconde que polie, & de quelques » modernes qui commençoient à se » produire, & qui n'étoient pas plus » réguliers que luy. Le succès en fut » surprenant : il établit une nouvelle » Troupe de Comédiens à Paris, mal- » gré le mérite de celle qui étoit en

---

ce que nous ne croyons pas possible, attendu que Rotrou, Poëte antérieur à M. Corneille, & que ce dernier appelloit son Pere, dans le genre Dramatique, n'a donné sa premiere Piéce qu'en 1628. ainsi nous ne pouvons placer *Mélite*, tout au plutôt que l'année suivante : Mayret parlant des Poëtes de son tems, nomme MM. Rotrou, Scudery, Corneille & Du Ryer, ajoutant qu'il les range suivant l'ordre du tems qu'ils ont commencé de paroître au Théatre. Ces preuves semblent être sans replique.

Préface de sa Comédie des Galanteries du Duc d'Ossone.

1629.

» possession de s'y voir l'unique (*a*). Il » égala tout ce qui s'étoit fait de plus » beau jusqu'alors, & me fit connoître » à la Cour. Ce sens commun qui étoit » toute ma regle, m'avoit fait trouver » l'unité d'action, pour brouiller qua- » tre Amans par une seule intrigue, & » m'avoit donné assez d'aversion pour » cet horrible déreglement qui mettoit » Paris, Rome & Constantinople sur » le même Théatre, pour réduire le » mien dans une seule Ville ».

Après ce détail de l'occasion, & du succès de *Mélite*. M. Corneille entre ainsi dans l'examen de la Piece.

« La nouveauté de ce genre de Co- » médie, dont il n'y a point d'exemple

(*a*) Cette nouvelle Troupe fut sans doute celle de *Mondory* qui vint s'établir au Théatre du Marais, & remplaça celle qui s'y étoit établie en 1620. ainsi que nous l'apprend Chappuzeau, p. 189. de son Théatre François. Les Auteurs de l'Histoire de la Ville de Paris, confirment cette circonstance. « Cette Piece » disent-ils, en parlant de *Mélite* « fut » représentée avec un » succès si prodigieux, » que dès ce coup d'essai, » l'on reconnut l'excel- » lent génie de ce nou- » vel Auteur, & l'on » jugea qu'il alloit re- » mettre la Comédie en » crédit. Le concours y » fut en effet si grand, » que les Comédiens qui » avoient été réduits » encore une fois, fau- » te de Spectateurs, au » seul Théatre de l'Hô- » tel de Bourgogne, » se séparerent de nou- » veau, & établirent la » Troupe du Marais du » Temple ».

Histoire de la Ville de Paris, Livre XIX.

1629. » en aucune langue, & le style naïf,
» qui faisoit une peinture de la conversation des honnêtes gens, furent sans doute cause de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avoit jamais vu jusques-là que la Comédie fit rire sans personnages ridicules, tels que les Valets boufons, les Parasites, les Capitans, les Docteurs, (a) &c. Celle-cy faisoit son

(a) » Mélite est divine » (dit M. de Fontenelle) « Si vous la lisez après les pieces de Hardy. Le Théatre y est sans comparaison mieux entendu, le dialogue mieux tourné, les mouvemens mieux conduits, les Scenes plus agréables, & surtout (& c'est ce que Hardy n'avoit jamais attrapé) il y regne un certain air assez noble, & la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusques là on n'avoit guerres connu que le Comique le plus bas, ou un Tragique assez plat : on fut étonné d'entendre une nouvelle langue ; mais Hardy qui avoit ses raisons pour vouloir confondre cette nouvelle espece de Comique, avec l'ancienne, disoit que Mélite étoit une assez jolie Farce ».

Pour comprendre toute la malignité de ce discours de Hardy, il faut se rappeller l'état des Farces peu différentes des Comédies du même tems. Nous avons donné des Extraits de celles qui sont venues à notre connoissance, en choisissant les endroits qui peuvent mieux les caractériser, en observant néanmoins les regles de la bienséance. Hardy renfermé dans ses Tragédies, ses Tragi-Comédies, & ses Pastorales, se croyoit seul en possession du Cothurne & traitoit avec mépris les autres Poëmes Dramatiques, voulant les ranger dans une même clas-

1629.

» effet par l'humeur enjouée de gens » d'une condition au-dessus de ceux » qu'on voit dans les Comédies de » Plaute & de Terence...... avec tout » cela, j'avouë que l'auditeur fut bien » facile à donner son approbation à » une Piéce, dont le nœud n'avoit au- » cune justesse, &c. »

M. Corneille fait ensuite la Critique de son Ouvrage, avec cette bonne-foi, (a) & cette candeur dont lui seul

se. Le passage suivant va mettre au fait des causes qui ont amené ce libertinage qui regnoit dans le bas Comique.

« Les Pieces de Théa- » tre de nos premiers » Poëtes, commencerent » à vieillir, & leurs re- » présentations froides & » languissantes n'ayant » plus cet air de nou- » veauté, qui ne charme, » qu'autant qu'il sur- » prend, ne donnoit » plus aucun plaisir. Les » Comédiens voulurent » suppléer à ce défaut » par de mauvaises Far- » ces, le plus souvent » insipides, ou remplies » d'obscénités. Mais il » n'y eut que le bas peu- » ple, ou tout au plus » quelques libertins, qui » s'accommoderent de » ce spectacle ridicule, » si indigne du Théatre » François. Cette licen- » ce étoit parvenue à un » tel point, que le Ma- » gistrat fut obligé d'y » mettre la main, ainsi » la Comédie tomba dans » un fort grand mépris. » Les choses étoient dans » cet état, & le Théa- » tre presqu'abandonné, » lorsque Pierre Cor- » neille fit paroître sur la » Scene sa *Mélite* ».

Histoire de la Ville de Paris, Livre XIX.

(a) M. Corneille a voulu nous donner non-seulement l'exemple & le modele des plus belles Tragédies, mais encore celui de reconnoitre ses propres défauts, & de les avouer sans honte. Il recherche avec sévérité dans l'examen de cette Piece, tout ce qu'on y pourroit censurer. « La » Critique que cet excel-

Mélanges de Litteratu-

» étoit capable , & la termine en di-
1629. sant : « Que tout le cinquiéme Acte » pouvoit passer pour inutile..... & ne » regardoit plus qu'une action épisodi» que, qui ne doit pas amuser le Théa» tre, quand la principale est finie : & » sur-tout, ce mariage a si peu d'ap» parence, qu'il est aisé de voir qu'on » ne le propose, que pour satisfaire à » la coutume de ce tems-là, qui étoit » de marier tout ce qu'on introduisoit » sur la Scene. »

---

res de Vigneul Marville, Tome I. p. 168. 169.

» lent Poëte a fait de ses » propres Ouvrages, est » une entreprise sur luy» même, qui lui a ga» gné le cœur & l'estime » de tous les honnêtes » gens. Un homme fait » comme l'Auteur des » Réflexions Morales, » qui rapporte tout ce » que nous faisons de » bien aux ressorts de » l'amour propre, ne » manqueroit pas de lui » appliquer cette maxi» me : Que nous n'a» vouons de petits dé» fauts, que pour per» suader que nous n'en » avons pas de grands. » Mais il faut penser au» trement de M. Cor» neille, qui ne consul» toit pas l'amour pro» pre, quand il s'agis» soit d'exercer les ver» tus dont sa belle ame » étoit ornée ».



1630.

PHILINE
OU
L'AMOUR CONTRAIRE,
PASTORALE
PAR LE SIEUR DE LA MORELLE.

Avis du Libraire au Lecteur.

« AMi-Lecteur, voici une Pastorale » de l'*Amour contraire*, qui a tant » de fois paru sur le Théatre de l'Hôtel » de Bourgogne, dont la gentillesse, la » mignardise des vers, & les rares in» ventions de l'Auteur, ont contenté » l'esprit des plus judicieux censeurs » du monde : je crois que tu ne rece» vras pas moins de contentement à » la lecture, qu'à la représentation.... » C'est ce qui en partie a forcé l'Au» teur de la mettre au jour, après l'as» surance que lui en ont donné beau» coup de ses amis, (& notamment M. » de Malherbe) qu'elle sera bien re» çue..... On ne fait point d'argu» ment, car il faudroit une main de papier : joint que la principale raison,

1630. » c'est le peu de curiosité que beaucoup » de personnes ont d'en acheter, après » que tout un matin, ou une après dî- » née, ils en ont lû l'argument sur la » boutique d'un Libraire, qui leur ap- » prend pour rien, ce qu'ils ne sçau- » roient que pour de l'argent. Cha- » cun aime son profit. Adieu. »

Malgré le sonnet de Malherbe, & les éloges des amis de l'Auteur & du Libraire, cette Pastorale est très-foible, l'intrigue usée, & la versification pleine de choses basses & triviales.

Philine, qui est l'Héroïne de la piéce, aime le Berger Amarante, qui ne l'aime point, & est amoureux de Florelle. Florelle à son tour haït Amarante pour suivre Philémon. Ce dernier la déteste, & aime Licaste : Licaste ne pense qu'à Léandre, qui est épris des charmes de Florelle, dont il ne reçoit que des mépris. Tout le Poëme roule sur cet enchaînement d'amours. Au commencement du cinquiéme Acte, Cupidon, las de tout ce manége, & prenant pitié de ces Amans, termine leurs peines & la Pastorale, en unissant Philine à Léandre, Amarante avec Florelle, & Philémon avec Licaste.

1630.

TRAGI-COMÉDIE-PASTORALE

OU

LES AMOURS D'ASTRÉE ET DE CÉLADON

Sont mêlées à celles de Diane, de Silvandre, avec les inconstances d'Hylas, en cinq Actes & en vers,

PAR LE SIEUR DE RAYSSIGUIER.

NOus avons remarqué que la plûpart des Pastorales de ce tems étoient tirées de l'Astrée de M. d'Urfé. Chaque Poëte en choisissoit l'évenement qui lui paroissoit le plus convenable; celui-ci, pour n'être pas embarrassé sur le choix, a mis en action un abrégé des cinq volumes de ce Roman: en commençant par le désespoir de Céladon qui se jette dans le Lignon, & la terminant par les reconnoissances, & l'union de tous ses personnages. L'irrégularité de ce Poëme sembleroit faire présumer qu'il n'a point été représenté. & nous serions très-portés à le croire, si l'Auteur ne nous faisoit entendre le contraire. « Ces Bergers, & ces Bergeres, dit-il, dans son avis au Lec-

» teur, que j'avois destiné au Théatre
1630. » seulement, ont été obligés de se produire à un jour plus grand. Ceux » qui entendent la Scene, & qui connoissent les vers, s'ils ne sont point » intéressés, ils y trouveront quelque » chose qui les contentera, & sans » doute les autres doivent me louer » de leur avoir développé en deux mille » vers, deux Histoires intriguées dans » cinq gros volumes. Toutefois, Lecteur, tu es libre, & moi de même. » Adieu. »

Cet Ouvrage est le premier qu'ait donné au Théatre, Rayssiguier, Auteur peu connu, dont la vie est presque ignorée. Voici ce que nous avons pû en recueillir, en épluchant ses Poësies diverses.

RAYSSIGUIER.

RAYSSIGUIER étoit d'Alby, Ville du Languedoc. Né sans bien, avec quelques talens pour la Poesie, il s'attacha d'abord au Duc de Montmorenci, Gouverneur de sa Province : la triste fin de ce Mécene, ne fut pas le premier malheur que notre Poete éprouva.

Depuis le jour de ma naissance
En quelque lieu que j'aye été
Ne m'ont-ils pas persécuté.
Sans me pouvoir jamais sauver de leur puissance ?

1630.

J'ay vû mourir tous mes amis,
Et le Ciel ne m'a point permis
D'avoir un beau jour dans ma vie,
Qu'il n'ait été soudain troublé
Par la malice de l'envie
Dont on m'a vû presqu'accablé.

Cet accident le força à venir à Paris, où il ressentit de nouveaux malheurs.

C'est ici que mon infortune
A fait tout son plus grand effort,
Et que la cruauté du sort
Se rendit contre moi beaucoup plus importune.
Un visage couvert d'horreur
Propre à donner de la terreur
A toute l'infernale bande,
Depuis trois ans m'a poursuivi,
D'une importunité si grande
Que je doute encore si je vy.

Pour comble de disgrace, il fut mis dans une étroite prison; il dit que ce fut injustement, & répand sa bile contre les Magistrats.

A bien prendre pourtant, pour le regard des hommes,
La prison ne me vient que du vice d'autruy.
Et l'injustice est telle en ce siécle où nous sommes
Qu'au lieu de la punir, il trouve de l'appuy.

1630. J'ay beau me tourmenter, & presser la Justice :
Elle est sourde pour ceux qui n'ont point de l'argent.
Un homme, quel qu'il soit, autorise son vice,
Ou s'en fait décharger, si l'or est son agent.

Sorti de cette captivité, il suivit l'exemple des Poëtes de son tems. (a) Il tâcha de s'introduire à la Cour, & de se faire des protecteurs par le moyen de ses Epîtres dédicatoires. Nous ignorons s'il y fit fortune, tout ce qu'on sçait, c'est que joignant à une triste situation, une figure peu avantageuse, il fut très-malheureux en amour, où son inclination le portoit naturellement. Il ne cache point qu'elle lui faisoit souhaiter passionnément un bonheur que la fortune, & le peu d'agrémens de sa personne sembloient lui devoir interdire. Ses Poësies sont remplies de plaintes à ce sujet. Tantôt elles s'adressent à une personne dont il dé-

(a) Le Poëte Gaillard ne l'a pas oublié dans la peinture qu'il fait des Poëtes ses contemporains.
« Rayssiguier est Gascon, par conséquent il » vole ».
C'est dans sa *furieuse Monomachie de Gaillard & de Braquemard*, imprimée en 1636. & que l'on a mal-à-propos inseré dans certains Catalogues, au nombre des Poëmes Dramatiques.

guiſe le nom ſous celui de *Caliſte*. 1630.
Dans d'autres il chante la beauté d'une trop cruelle *Silvie* : mais celle qu'il paroît avoir le plus aimé, eſt une certaine *Olinde*, qu'il dépeint comme une fille d'eſprit, mais fine & rusée coquette, qui ſongeant au ſolide, & n'en voyant aucune apparence dans la fortune de notre Poëte, lui ſignifia rigoureuſement ſon congé, pour écouter un nouvel Amant qui étoit à ſon aiſe, & parloit d'épouſer. Cette rupture mit Rayſſiguier au déſeſpoir, il ſe vengea de ſon infidelle par une élégie, qu'il commence, en lui rappellant les heureux momens que l'eſpérance lui a fait paſſer auprès d'elle.

Il ſe ſert des plus vives couleurs pour lui repréſenter les déſagrémens qu'elle aura à eſſuyer dans la compagnie d'un mari qu'elle n'aime point, & qu'elle n'accepte que par une vûe d'intérêt. Il s'emporte enſuite, & peſte contre l'honneur, qui a engagé ſa Maîtreſſe à un procédé ſi cruel à ſon égard. On peut aiſément conjecturer que l'honneur n'étoit pas le ſeul motif qui faiſoit agir cette belle Olinde ; & qu'elle a ſacrifié ſans peine à la jalouſie du nouveau ſoupirant, un Amant pour lequel

elle n'avoit jamais senti de tendresse.
1630. La suite de ces Poësies nous apprend que cette fille ne tarda pas à conclure ce mariage avantageux, & ne changea point de conduite à l'égard du pauvre Raysseguier, qui fut obligé de se consoler avec les Muses.

Voici le Catalogue de ses Ouvrages Dramatiques.

LES AMOURS D'ASTRÉE & de CÉLADON, Tragi-Comédie-Pastorale, 1630.

L'AMINTE DU TASSE, Tragi-Comédie-Pastorale, 1631.

LA BOURGEOISE, *ou* LA PROMENADE DE SAINT CLOUD, Tragi-Comédie, 1633.

PALINICE, CIRCEINE & FLORISE, Tragi-Comédie, 1634.

LA CÉLIDÉE, sous le nom de CALIRIE *ou* LA GÉNÉROSITÉ D'AMOUR, Tragi-Comédie, 1635.

LES THUILLERIES, Tragi-Comédie, 1635.

Les trois premieres Piéces ont été représentées sur le Théatre François; nous croyons que la Tragi-Comédie des *Thuilleries*, peut-être dans le même cas: mais il n'est pas douteux

que *Palinice*, & la *Célidée*, n'ont jamais été jouées publiquement. Les Plans sont extrêmement compliqués, & l'Auteur ne les avoit pas composées pour les produire sur la Scene ; il n'avoit fait seulement que remplir l'intention de quelques personnes à qui il avoit obligation, qui en avoient fourni l'idée, & vouloient les représenter elles-mêmes. Voicy ce que Raysſiguier en dit dans l'Avis au Lecteur de la premiere de ces deux Piéces. 1630.

« Ne trouve point mauvais, si t'ayant » voulu donner l'Histoire des Amours » de Circeine, de Palinice & de Flori- » ce. * Je ne te la donne pas de même » qu'elle est traitée par M. d'Urfé. » Cette triple intrigue de freres, qui se- » roit ennuyeuse sur le Théatre, & le » commandement de quelques person- » nes de condition, qui l'ont voulu » représenter de la sorte, m'ont obligé » de la traiter autrement, & de faire » la Scene à Meudon. »

* Prise de l'Astrée.

1630.

CLÉONICE

OU

L'AMOUR TÉMÉRAIRE,

Tragi-Comédie-Pastorale,

PAR P. B.

EN donnant l'Extrait de ce Poëme, nous ajoutons qu'il est incertain s'il a parû sur la Scene; le nombre des Théatres établis pour lors à Paris, & le peu de difficulté qu'on avoit pour faire recevoir une Piéce nouvelle, sont la cause qui nous fait hazarder de parler de celui-ci, sans le garantir : en tout cas, le Lecteur tâchera à se dédommager par la singularité du sujet. L'Auteur ne l'a point tiré de l'Astrée, ni des autres Romans, il n'a eu recours qu'à son imagination. Voyons l'usage qu'il en a fait.

Gerestan, Prince de Sicile, s'embarque pour l'Isle de Candie, & dit adieu à ses deux enfans Tyrsis, & Cléonice. Polidor, fils d'un Berger, mais élevé sous le nom de Polémon, Prince Sicilien, vient en cette qualité prendre congé

de Cléonice, (*a*) qui dans l'Acte suivant reparoît vêtue en Bergere, sans qu'on en sçache trop la raison. Le véritable Polémon, se croyant Polidor, ne croit pas oser trop entreprendre, en offrant ses services à cette nouvelle Bergere. 1630.

CLÉONICE *à Timale sa Confidente.*

Je crois que ce Berger feroit devenir folles
Celles-là qui voudroient entendre ses paroles.

TIMALE.

L'on diroit, à l'oüir, qu'il est tout insensé.

LE FAUX POLIDOR.

Las! de vous offenser je n'ay jamais pensé.
Mais ce discours caché, qui forme votre doute,
Mérite que personne ici ne nous écoute.

CLÉONICE *à Timale.*

Compagne, c'est à vous qu'il entend de parler.

TIMALE *sortant.*

Si je vous nuis ici, je m'en vais m'en aller.

L'orgueilleuse Cléonice rejette avec

(*a*) LE FAUX POLE'MON.
En attendant, Madame,
Recevez d'un captif ce baiser plein de flâme.
CLE'ONICE.
Importun.
LE FAUX POLE'MON.
Adieu Belle.
CLE'ONICE.
Adieu jusqu'au retour.

1630. mépris les soupirs de ce Berger, qui lui dérobe cependant un bracelet, que le faux Polémon lui a donné en la quittant. Lorsqu'elle s'apperçoit de cette perte, elle va prier un Magicien d'employer son art, pour faire périr cet audacieux; elle convie son Prince prétendu de la venger: cet Amant tombe sous les coups du faux Polidor, qui par l'adresse du Magicien, devenu son protecteur, cache le corps du défunt, & paroît sous ses traits aux yeux de Cléonice; (a) qui lui propose de quitter le païs, pour se soustraire aux ordres de Gérestan.

LE FAUX POLIDOR.

Madame, votre avis vient de pincer la corde
Où mon plus grand desir sympathise, & s'accorde.
Mais comment ferons-nous?

Cléonice trouve les moyens d'exécuter ce dessein; lorsque ces deux Amans

(a) Dans un petit Monologue, le faux Polidor étudie ainsi le rôle qu'il a entrepris.

Etant donc revêtu de cet habit si brave,
Il me convient avoir une geste plus brave:
Afin de faire croire aux yeux de mon flambeau,
Que je suis celui là qu'elle estime si beau:
Pour avoir auprès d'elle une même licence,
Que jadis son Amant prenoit en sa présence,

sont dans le vaisseau, ils se témoignent leur satisfaction réciproque. 1630.

CLÉONICE.

L'infidelle élément tant de fois agité
Ne dit mot, admirant votre fidélité.

LE FAUX POLIDOR.

Il semble en cette nuit que Diane soûpire
De voir que mon soleil lui ravit cet Empire.

LE PILOTE.

Laissez ces beaux discours, car le tems est changé,

. . . .

Je ne vois plus d'espoir, la barque est toute prête
De se couler à fonds.

CLE'ONICE.

Au secours, chers Tritons,
Nous verrez-vous ici la pâture aux poissons.

Heureusement la tempête cesse, & le calme rend la joye.

LE FAUX POLIDOR.

Que nous avons souffert dans ce pressant danger!
La Cypre se découvre afin de nous loger.

LE PILOTE.

Entrez dedans ce lieu, que rien ne vous ennuye;
Car toujours le beau tems arrive après la pluye.

1630. Cléonice abordant dans l'Isle de Cypre, y retrouve Tyrcis, qu'un meurtre involontaire avoit forcé à quitter la Sicile. On vient annoncer que Gerestan est mort, & que le Roy a fait grace à Tyrsis. Ces Amans regagnent leur patrie. Philidas, pere de Polidor, inquiet du sort de son fils, vient, & recevant des mains de celui qui en porte le nom, une boëte enchantée, le reconnoît pour le véritable Polémon. Cléonice détrompée par le même moyen, change sa passion pour lui en haine implacable.

POLE'MON.

Pourquoi m'aimiez-vous donc si fort auparavant ?

CLÉONICE.

Il est vrai, je t'aimois quand ton œil decevant
Se servoit d'un moyen rempli de sortilége,
Pour obtenir de moi le même privilége
Qu'avoit mon Polémon. . . . .

POLE'MON.

Tout cela ne rend pas ce que vous m'avez pris.
Je vois bien qu'il me faut user de violence.
Dans cette occasion. (*Il lui arrache la boëte.*)

CLE'ONICE.

1630.

CLE'ONICE.

O Dieux ! quelle insolence !

POLÉMON.

En fuyant de ce lieu, j'évite le danger.

Polémon se réfugie dans un Temple : prêt d'en être arraché, l'ombre de Polidor paroît, & découvre tout le mystere de l'échange de Polémon, avouant qu'il n'est que Polidor, fils de Philidas. Tous les assistans se rendent à cette vérité : Philidas reconnoît les traits de son malheureux fils : la mutine Cléonice est la seule qui traite cet événement de vision & de mensonge. Il faut qu'un oracle l'assure du contraire, & lui ordonne d'épouser Polémon.

CLE'ONICE.

Prince, dont le renom ne se peut plus cacher,
Vous avez trop de quoi justement reprocher
Les dédaigneux esprits de mon ame ignorante.

POLE'MON.

Dans cet excès d'amour ma flâme dévorante
Demande le pardon de tant de privautés, &c.

1630.

L'INFIDELLE CONFIDENTE, (a)

TRAGI-COME'DIE DU SIEUR PICHOU.

IL n'est pas douteux que cette Piéce fut représentée au plus tard vers le milieu de 1630. ainsi que nous le marquons sous cette année. Elle est dédiée par le Libraire Targa à M. de Castelnau, Lieutenant des Gardes du Roy. « Pour suivre l'inclination de feu M. » Pichou, & montrer, par ce témoigna- » ge d'estime, le dessein qu'il a d'ac- » quitter les extrêmes obligations, dont » ses manes & lui sont également rede- » vables ; c'est sans doute, Monsieur, » (ajoute Targa) que sans le déplora-

(a) « Cette belle Tragi- » Comédie de l'Infidelle » Confidente, que l'on » a vuë si souvent re- » présenter publique- » ment par les Comé- » diens de l'Hôtel de » Bourgogne, dans la- » quelle je pense, sans » mentir, que la force » du jugement, la vi- » vacité de l'esprit, & » la majesté du langage » de l'Auteur, semblent » avoir effacé la gloire » des autres Piéces que » l'on avoit auparavant » admirées. » *D'Isnard, Préface de la Filis de Scire de Pichou.*

1630.

» ble accident qui nous a rendu sa » perte si sensible, &c. » *

Pichou semble avoir tiré son sujet d'un Auteur Espagnol. C'est une Piéce des plus intriguées, & qui cependant est au-dessus de beaucoup d'autres qui la précéderent, & qui la suivirent. Voici en peu de mots de quoi il s'agit. Un Tolédan, nommé Lisanor, devient amoureux d'une jeune personne appellée Lorise. Le pere de cette fille, qui ne veut point entendre parler de l'amour de Lisanor, conduit Lorise dans une maison ennemie de l'Amant de cette derniere. Cependant Lisanor reçoit une lettre de sa Maîtresse, & l'entretient la nuit à travers une fenêtre basse, qui donne sur la rue. D'un autre côté, Phanie, sœur de Dom Fernand & de D. Pedro, ennemis de Lisanor, devient amoureuse de celui-ci, sur le récit que Lorise lui fait de ses belles qualités. Elle lui écrit une lettre dans laquelle elle lui déclare sa passion. Lisanor oublie sa premiere Maîtresse, & enleve Phanie. Ces Amans sont arrêtés; mais ils gagnent le Concierge de la prison, & se sauvent en Portugal. Le Roy prend Lisanor en amitié, & en fait son favori. Cepen-

(*) Nous avons dit dans la vie de Pichou, qu'il fut assassiné au commencement de 1631.

1630. dant D. Fernand, pour se venger de l'affront qu'il a reçû de Lisanor, donne un coup d'épée à Lorise; & pour se disculper de cette lâcheté, il engage la mere de cette infortunée fille, à publier que le coup vient de Lisanor. Ce discours est rapporté à ce dernier, qui, pour prouver son innocence, demande un combat contre D. Fernand & D. Pedro. Le Roy de Portugal qui veut épargner le sang de Lisanor, défend à tout le monde de se présenter dans ce combat en qualité de second. Les deux ennemis de Lisanor paroissent, & un second pour Lisanor. Le Roy persuadé que c'est quelqu'un de ses sujets, le fait arrêter : on le désarme, & son casque ôté, on découvre une fille, & cette fille est Lorise, qui, guérie de sa blessure, vient défendre son infidéle Amant. Tout le monde admire sa générosité. Le Roy employe son autorité & ses bienfaits, pour accorder les ennemis communs. Lisanor épouse Phanie, & Lorise accepte la main de D. Fernand.

1630.

LE MARC-ANTOINE
OU
LA CLEOPATRE,
TRAGE'DIE
DE M. MAYRET.

QUoique nous ayons prouvé que cette Tragédie est le septiéme Poëme de cet Auteur, suivant son propre témoignage, cependant il l'annonce ici comme n'étant que le quatriéme. C'est dans l'Epître dédicatoire que Mayret adressa à M. de Belin, chez qui il se retira après la perte de M. le Duc de Montmorency.

C'étoit assez la coutume de ce Poëte, de vanter la Piéce qu'il présentoit pour le plus accompli de ses Ouvrages. C'est ce qu'il témoigna en faisant paroître sa *Virginie*. Il fait ici la même chose, & assure que c'est celui de tous ses Ouvrages qu'il a toujours le plus estimé, tant pour la noblesse du sujet, que pour le soin qu'il a pris à le traiter avec tout l'art & l'économie dont il

1630. a été capable, & qui lui a réussi plus heureusement.

Nous croyons qu'il est inutile de donner l'extrait d'une Piéce, dont le sujet est si vulgaire. L'Auteur y fait paroître Octavie, & Octave. Au reste, elle est assez bien conduite pour le tems, la versification a quelque noblesse, & elle peut avoir eu du succès.

CLÉAGÉNOR ET DORISTÉE,
TRAGI-COMÉDIE
DE M. ROTROU.

ROtrou qui sentoit apparemment la foiblesse de cette Tragi-Comédie, ne la livra à l'impression que plusieurs années après qu'elle eut parû au Théatre, encore y fût-il forcé, par la crainte des fautes qu'une copie infidelle qu'on lui avoit dérobée, auroit pû commettre. « Je ne doute point, » dit-il, qu'elle ne perde dans les Ca» binets beaucoup de ces ornemens qui » l'ont fait estimer au Théatre. Elle » doit les principales parties de sa beau-

» té à ces incomparables Acteurs qui » fardent si agréablement les plus laides » choses, & qui ont mis la Comédie à » si haut point, qu'elle est aujourd'hui » le plus doux divertissement du plus » sage Roy du monde, & du plus » grand esprit de la terre..... Elle est » un peu mieux ajustée depuis sa ré- » conciliation avec son pere, & cette » cadette de trente sœurs, fera envie » aux autres de la suivre, si elle est » traitée favorablement : & si cette » beauté qui se fit adorer au Théatre, » conserve encore quelque partie de » son estime, quand elle sera regardée » de plus près, &c. » 1630.

Apparemment que Rotrou avoit disposé les plans de vingt-neuf autres Poëmes Dramatiques, avant de donner celui-ci, qui n'est que le troisiéme, qui parut au Théatre. Il est assez difficile de rendre compte d'une Piéce aussi remplie d'avantures & d'enlévemens. Cléagénor, perd Doristée qu'il aime, & dont il est aimé. Cette fille travestie en Page, se produit dans plusieurs maisons. Enfin, par une suite d'évenemens, l'Amant & la Maîtresse, après avoir pleuré la perte de l'un & de l'autre, se retrouvent lorsqu'ils s'y

1630. attendoient le moins, & concluent par un mariage. Cet Ouvrage ne présente aucune beauté; & si elle a eu le succès que Rotrou dit, « il faut l'attri-» buer au jeu de ces incomparables Au-» teurs, qui fardoient si agréablement » les plus laides choses. »

ARGÉNIS ET POLIARQUE OU THÉOCRINE,

PREMIERE JOURNE'E.

TRAGI-COME'DIE DE PIERRE DU RYER.

L'Auteur dit dans un petit Avertissement. « Les mérites de M. de Bar-» clay ont été assez grand pour obliger » vos curiosités à considérer les beautés » de sa fille Argénis, & à louer les » poursuites de Poliarque. C'est ce qui » m'a fait juger qu'il n'est pas né-» cessaire de vous donner l'argument » d'une chose que vous sçavez déjà. Je

» vous dirai ſeulement, que l'on verra
» dans cette premiere Journée d'Argé- 1630.
» nis & de Poliarque; la naiſſance
» de leurs Amours, les déguiſemens de
» Poliarque en *Théocrine*, les mauvais
» deſſeins de *Licogéne* rompus par ſa
» valeur, & que bientôt une ſeconde
» Journée vous fera voir la ſuite de
» leurs avantures, & la fin de leurs dé-
» plaiſirs, dans leur mariage ineſ-
» péré. »

Les vers de ce Poëme ſont un peu plus travaillés que ceux de Hardy, mais la conduite n'en eſt pas plus réguliere.

L'AMPHITRITE,
POE'ME
DE NOUVELLE INVENTION,
En cinq Actes

Par M. de Monléon.

On pourroit douter ſi cette Piéce a été repréſentée. Les louanges que les Poëtes du tems, (*a*) & entre

(*a*) « Je ne déſavoue » point » (dit Monléon dans l'avertiſſement au Lecteur) « ce

autres le fameux de l'Estoile, lui ont
1630. donné, pourroient le faire présumer.
C'est le même Auteur qui a composé la Tragédie de *Thyeste*, dont nous parlerons ci-dessous.

Comme la fable ne rapporte que le nom, la généalogie, & la qualité d'Amphitrite, le Poëte a eu une entiere liberté d'imaginer les épisodes qu'il a cru propres à orner son sujet.

Occupé de son amour pour Clytie, le Soleil refuse les carresses d'Amphitrite. (a) Cette Déesse piquée de ses dédains, lui rend bientôt le change, & se retirant dans les bois, lui préfere à son tour un simple Berger, pour lequel elle ressent une passion si vive, qu'elle refuse encore l'hommage de Neptune.

» que je dois à T... Il a » corrigé une partie de » mes défauts. Aussi me » suis-je toujours réputé » glorieux d'écouter, » d'admirer & de croire, » celui qui, outre les pu- » bliques acclamations, » a trouvé dans la bouche » des Rois & des Reines » des louanges. »

(a) Les jeux de Théatre sont ici marqués d'une façon particuliere: non seulement ils avertissent de ce que les Acteurs doivent faire, mais ils contiennent une espéce de sommaire de ce qu'ils ont à dire. Par exemple, Acte premier, Scene premiere, *Amphitrite seule visite le Soleil dans sa couche*; Scene seconde, *le Soleil se plaint à l'Aurore, de ce qu'elle l'appelle trop tôt.*

1630.

AMPHITRITE *à part.*

A peine un Dieu de flâme a senti ma froideur,
Qu'un Dieu de glace, & d'eau se plaint de mon ardeur.
Et l'un & l'autre voit dedans cette disgrace,
Qu'à l'eau je suis de feu, qu'au feu je suis de glace.
Un Berger seulement connoîtra que les Dieux
Ne me sont ennemis qu'à cause de ses yeux.

Léandre (c'est le nom de cet heureux Berger) arrive ; Amphitrite lui fait quelques petits reproches galans sur sa timidité.

AMPHITRITE.

Allons, retirons-nous, déja l'heure nous presse :
Prenons dedans ce bois quelque chemin couvert ;
Là, sous l'ombrage frais de ce feüillage vert,
Vous sçaurez qu'Amphitrite a l'Océan pour pere,
Que l'Onde est son séjour, & que Tethys sa mere
A dessein l'enfanta, pour faire voir aux Cieux
Que les amours naissoient seulement de ces lieux.

Une Nymphe vient annoncer à

1630. Léandre, dans un songe, que son amour avec Amphitrite aura une fin funeste. Cet avertissement remplit le Berger de frayeur : son Amante le rassure avec beaucoup de peine. Cependant les Dieux s'intéressans au bonheur de Neptune, déliberent dans leur conseil, de métamorphoser son Rival en Rocher : ce qui s'exécute sur le Théatre. De son côté, l'Océan apprenant la conduite déréglée de sa fille, en fait de sanglans reproches à Téthys.

L'OCE'AN.

Amphitrite aimoit donc d'un esprit trop léger,
Immortelle qu'elle est, un objet passager ?
Un Adonis servoit cette infâme Cythere,
Et sa divinité souffroit un adultere.

TETHYS.

Je l'ay toûjours connu assez discrette & sage,
Pour ne permettre rien à son désavantage.

Pour éviter tous ces désordres, les Dieux jugent à propos de presser la conclusion du mariage de la belle avec Neptune ; qui en est si amoureux. L'Océan & Téthys y donnent leur consentement avec plaisir. Neptune importuné des pleurs de Silvie, amante rebutée de

Léandre, en demande le sujet à Amphitrite, qui lui conte sans détour l'histoire de ce malheureux Berger, qui n'a perdu la vie, que par excès d'amour pour elle. Le Dieu veut bien lui accorder grâce en sa faveur, le jour d'une si belle fête. Toutes les Divinités viennent célébrer ces noces dans la Grote du futur époux. Les Sirennes, & les Tritons forment un concert, & l'on ne songe qu'à se réjouir : lorsque le Soleil jaloux, vient mal-à-propos troubler cette commune joie, & allumant les feux du Ciel, poursuit Neptune jusques dans sa retraite, où tous les Dieux se trouvent alors rassemblés. Jupiter dit à Mercure d'aller ordonner au Soleil, sous peine de désobéissance, de cesser sa poursuite : & Iris avec son arc-en-ciel verse une eau surnaturelle, qui éteint ce feu surnaturel. 1630.

Benedicite aquæ quæ super Cælos sunt Domino.

Nous finissons cet extrait par ce passage, dont l'Auteur se sert pour terminer son Argument.

1630.

LA BÉLINDE,

TRAGI-COMÉDIE,

Où parmi le mélange agréable de diverses variétés, deux Princesses arrivent au comble de leurs désirs.

Par le Sieur de Rampalé.

CE titre est suffisant pour donner une idée de la Piéce. Un plus long extrait ne pourroit que fatiguer le Lecteur. Cette Tragi-Comédie est intitulée, *Pastorale dans les recherches du Théatre*; preuve sans réplique que celui qui les a faites, ne connoissoit pas la piéce qui fait le sujet de cet article.

LA MADONTE,

TRAGI-COMÉDIE

Du Sieur Auvray.

CE sujet est tiré du Roman d'Astrée, & ne paroît pas avoir été représenté. Nous croyons cette Tragi-Comédie

de 1630. Sur ce que l'Auteur donnant sa *Dorinde* en 1631. dit dans l'Epître de cette même Piéce, qu'il adresse à la Reine: « Il faut que ma Dorinde, sui- » vant le destin de Mado[illegible]onne » encore à Votre Majeste[illegible] 1630.

JEAN AUVRAY, Avocat au Parlement de Rouen, se fit connoître par plusieurs Poësies, & entr'autres trois Poëmes Dramatiques, intitulés, AUVRAY.

L'INNOCENCE DÉCOUVERTE, Tragi-Comédie, 1628.
MADONTE, Tragi-Comédie, 1630.
DORINDE, Tragi-Comédie, 1631.

Nous avons déja parlé de la premiere, & nous avons ajouté, qu'Auvrai étoit peu chaste dans ses vers. Ce défaut lui a été reproché par Gaillard, qui fait ainsi son portrait. Monomachie de Gaillard & de Braquemard.

Auvray, ce gros camard, plaide pour les suivantes.



1630. L'INCONSTANCE D'HYLAS,

PASTORALE

DU SIEUR MARÉCHAL.

CEtte Piece qui ne parût à l'impression qu'en 1635. avoit été jouée dès 1630. en voici la preuve tirée de l'avis au Lecteur. « N'attens point » de longue Préface au front de cette » Piece.......... après l'applaudissement général, & l'honneur qu'elle » a reçû dessus un *Théatre de cinq* » *ans*, je m'imagine que son titre lui » sert de recommandation : & je ne » suis pas assez vain pour faire tomber un ami dans cette lâcheté de me » flatter. C'est tout dire en deux mots. » *Voici Hylas*. Tous ceux qui l'ont » connu, l'attendent depuis un long tems » avec impatience ; & ceux qui ne » l'attendent point, ne pourront s'empêcher de le connoître, s'ils se hazardent de le regarder, ou de l'écouter un moment. »

C'eſt l'Hiſtoire d'Hylas tirée de l'Aſtrée, miſe au Théatre : les trois premiers Actes ſe paſſent à Lyon, & les deux derniers en Forêts. Ce Pöeme n'eſt pas des plus foibles du tems. Les jeux de mots y choquent moins que dans une Tragédie. 1630.

L'Auteur de cette piece ne nous eſt connu que par le titre d'Avocat que lui donne le Privilége en date du 28. Mars 1635. Il porte : l'*Inconſtance d'Hylas, Comédie-Paſtorale, faite par Maître* ANTOINE MARÉCHAL, *Avocat en notre Cour de Parlement.* Voici le catalogue & la date de ſes Pieces.

L'INCONSTANCE D'HYLAS, Paſtorale, 1630.

LA SŒUR VALEUREUSE *ou* L'AVEUGLE Amante, Tragi-Comédie, 1633.

LE RAILLEUR, *ou* LA SATYRE DU TEMS, Comédie, 1636.

LE VÉRITABLE CAPITAN MATAMORE, *ou* LE FANFARON, Comédie, 1637.

LISANOR *ou* LA COUR BERGERE, Tragi-Comédie, 1639.

LE MAUSOLÉE, Tragi-Comédie, 1639.

1630. LE JUGEMENT ÉQUITABLE DE CHARLES LE HARDY, DERNIER DUC DE BOURGOGNE, Tragédie, 1644.

PAPYRE, *ou* LE DICTATEUR ROMAIN, 1645.

Précédemment à toutes ces Piéces, il avoit composé une Tragi-Comédie, divisée en deux Journées, chacune de cinq Actes, sous le titre de LA GÉNÉREUSE ALLEMANDE, *ou* LE TRIOMPHE D'AMOUR, où sous noms empruntés, & parmi d'agréables, & diverses feintes, est représentée l'Histoire de feu Monsieur & Madame de Cirey. (C'étoit le Marquis & la Marquise du Châtelet.)

Nous ne parlons point de ces deux Poëmes qui n'ont jamais été représentés, & que l'Auteur n'a composé, que pour consacrer la mémoire des pere & mere du Seigneur à qui il étoit attaché.



1630.

LES AVANTURES AMOUREUSES D'OMPHALE,

Son Combat, sa perte, son retour, & son mariage,

TRAGI-COME'DIE

PAR LE SIEUR GRANDCHAMP.

L'Auteur qui prend la qualité de Gentilhomme de Montargis, dédia cet Ouvrage à M. Gaston de France, frere unique du Roy. On ne sçait s'il a été joué.

Omphale, amoureuse de Daphnis, ajoute foi aux discours calomnieux de Polidon son rival, & lui ordonne de la défaire de cet infidéle. Polidon fait appeller Daphnis : sur ces entrefaites, la Princesse cédant à l'excès de son amour, se trouve au lieu marqué, & combat son Amant, qui ne la connoissant pas, lui fait une large blessure. Daphnis s'apperçoit de sa méprise, & court se jetter aux pieds du Roi, pere d'Omphale, lui avouant son crime, &

1630. le priant de faire ensevelir la Princesse, après l'avoir vengée. Comme on n'en trouve pas le corps, on dresse un Cénotaphe, & lorsqu'on est prêt d'immoler Daphnis, Omphale dont la playe n'étoit pas mortelle, & qui avoit été secourue à propos par un Druyde; arrive avec Polidon. Elle demande la grace de Daphnis, qu'elle épouse; & ordonne à Polidon (sous peine d'être privé de sa vue) de donner la main à une certaine Melinde qu'il avoit aimé autrefois.

LA FILIS DE SCIRE,

COME'DIE-PASTORALE

DU SIEUR PICHOU.

CEtte piéce est annoncée comme le chef-d'œuvre de Pichou, c'est son dernier Ouvrage; voici de quelle façon le Sieur d'Isnard, dont nous avons déja parlé, en fait l'éloge.

Préface de la Filis de Scire, de Pichou.

« Seroit-ce pas une preuve d'un grand aveuglement, de n'admirer pas

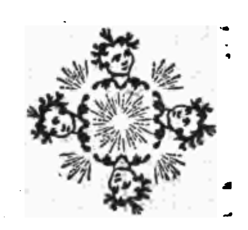
1630.

» la pompe de l'élocution, la magnifi-
» cence des vers, & l'esprit qui donne
» la forme à toutes les pensées de ce
» rare Poëme ? Certes, j'avoue fran-
» chement d'avoir été ravi plusieurs
» fois de ces admirables façons de par-
» ler, qu'on y rencontre presque par-
» tout, & de m'être laissé tout-à-fait
» transporter à ces divines conceptions,
» qu'il fait naître par l'esprit d'un in-
» sensé..... Je ne dis rien de cette
» dextérité qu'il a eu d'accommoder
» agréablement à notre Théatre un su-
» jet si farouche, & si confus qui lui
» sert de catastrophe...... Cette in-
» comparable Pastorelle, au-devant de
» laquelle j'ai mis cette Préface, à la
» sollicitation de quelques personnes
» qui regnent souverainement sur mon
» esprit, & ausquelles j'ay de très-
» grandes obligations; c'est un double
» chef-d'œuvre, composé d'un Italien
» & d'un François. Son sujet le plus
» divers, & le mieux imaginé qu'on
» ait encore vû paroître, a reçû sa
» forme de ce grand Guidobalde, qui,
» pour ce genre de Poësie, a mérité la
» préférence entre tous les Poëtes Ita-
» liens... Etant à Grenoble, lieu de ma
» naissance, continue le Sieur d'Isnard,

» & de mon éducation, il y a plus de
1630. » quatre ans, que M. Lagneau, dont
» l'esprit est, sans mentir, un des plus
» polis, & des plus universels de
» ce Royaume, me fit la faveur de
» m'apprendre ce que valoit cette ex-
» cellente Piece; & après me l'avoir
» fait connoître dans l'éclat de ses or-
» nemens naturels, il me la fit voir en
» notre langue, dans une version de
» prose, où les beautés du langage, &
» des pensées de l'original étant heu-
» reusement conservées, me donnerent
» le desir de la communiquer à mes
» amis, & particulierement à M. Pi-
» chou; à qui je la proposai comme un
» des excellens modéles qu'il devoit
» regarder au métier qu'il avoit entre-
» pris: & pour lui en faire concevoir
» une plus parfaite idée, je lui conseil-
» lai de l'accommoder à notre mode,
» pour convaincre d'erreur ceux qui
» réprouvent les régles qui s'y trou-
» vent justement observées, & qui les
» prennent pour des péchés contre la
» bienséance de notre Théatre. Ce qui
» lui a succédé si favorablement, que
» les meilleurs esprits de la Cour en
» ont été ravis. Ce grand Cardinal,
» au sentiment duquel tous les nôtres

» se doivent assujétir, ne l'a-t'il pas 1630.
» honoré de son assistance, & de son
« approbation ? Et ne lui a-t'il pas, de
» sa propre bouche, donné ce glorieux
» éloge, que c'étoit la Pastorale la plus
» juste, & la mieux travaillée qu'on
» eut encore vue ? Après un si raison-
» nable jugement, en peut-on faire de
» contraires, sans violer le sens com-
» mun, ou sans se préparer à une
» honteuse palinodie ? »

Cette préface où l'amitié, & le bon cœur se font plus remarquer que le jugement, est très-instructive pour l'Histoire de la piece, dont elle nous apprend la naissance, & la réussite. L'extrait n'en peut être que superflu, on connoît l'original, il suffit de dire que Pichou, en l'habillant à la Françoise, s'en est acquitté assez passablement pour le tems.



1630. LE GRAND ET DERNIER

SOLYMAN

OU

LA MORT

DE MUSTAPHA,

TRAGE'DIE

DE M. MAYRET,

Représentée par la Troupe Royale.

APrès une Epître de douze pages, adressée à la Duchesse de Montmorenci, veuve du dernier Duc de ce nom, décapité à Toulouse, dans laquelle il loue beaucoup ce Seigneur, suit un avertissement qui mérite d'être rapporté.

« Ami, ou non, ami Lecteur, (puisqu'enfin tu peux être l'un ou l'autre) » afin que la ressemblance du titre, & » le sujet de ce Poëme ne t'abuse point, » je t'avertis que le Solyman qu'on mit » en lumiere, il y a deux ans (*a*), n'est point

(*a*) Il entend parler de celle qu'Alibray a donnée sous ce titre en 1637. Mayret ne fit imprimer la sienne qu'en 1639. Il ajoute, comme on le voit, la raison qui l'a déterminé à la faire paroître.

» point de moi : ce n'eſt pas que ſon
» Auteur, qui ne s'eſt pas ſoucié d'y 1630.
» mettre ſon nom, ne ſoit plus hon-
» nête homme, & plus avancé dans le
» Parnaſſe que je ne ſuis, mais quoi
» qu'il en ſoit, n'étant pas d'humeur à
» m'enrichir injuſtement du bien d'au-
» trui, je te déclare, encore un coup,
» que voici le ſeul qui eſt véritable-
» ment de ma façon. Poſſible ne l'en
» eſtimeras-tu pas d'avantage? N'im-
» porte, ſi tu n'as rien de meilleur à
» faire, donne-toi la patience de le lire,
» avec un peu d'attention, & tu verras
» que je l'ai compoſé avec beaucoup
» de ſoin, & que ſi c'eſt une imitation
» du Comte Guidobaldi, au moins
» n'eſt-elle pas des plus ſerviles. »

La Sultane Roxelane, femme de Solyman, gagnée par le Viſir Ruſtan, ennemi ſecret de Muſtapha, fait entendre à Solyman que ce jeune Prince conſpire contre lui. Le Sultan, ſur le rapport de ſa femme, du Viſir, & des fauſſes lettres que ce dernier fait contrefaire ſous le nom de Muſtapha, condamne ce malheureux fils, à être étranglé : à peine cet ordre eſt exécuté, que Roxelane apprend que Muſtapha eſt ſon fils, qui lui avoit été

1630. enlevé dès sa naissance. Solyman veut se venger sur le Visir, mais on vient lui annoncer que les Janissaires ont prévenu ses ordres, en massacrant ce traître.

LA DIANE,

COMEDIE

DE M. ROTROU.

CEtte piece est dédiée à M. le Comte de Fiesque, & l'Auteur lui dit : « Qu'elle n'a point de ces » beautés effrontées qui ne plaisent que » sur le Théatre. Diane n'est point de » ce nombre, & j'ose cependant espé- » rer que sa beauté naturelle, fera mé- » priser cette fausse apparence qu'on » lui desiroit en la Scene. Vous sçavez, continue Rotrou, en s'adressant toujours au Comte de Fiesque, « par quels, » & combien d'esprits elle a été consi- » dérée chez ce grand Homme, à qui » vous avez justement donné tant de » louanges, & voué tant d'amitié. * Il » vous souvient de l'approbation qu'elle » y reçût, & pas un de ces divins

* Rotrou entend parler de Mayret.

» esprits qui la voulurent entendre jusqu'à trois fois, n'en fit un jugement » contraire au vôtre, qui fut toujours » en ma faveur. » 1630.

En dépit des divins esprits qui lurent jusqu'à trois fois la Comédie de Diane, nous osons en porter un jugement tout contraire, soit qu'on en considere le plan, la conduite, & la versification.

Diane, Bergere, quitte sa patrie, pour suivre Lisimant qui lui est infidéle. Elle employe plusieurs travestissemens pour venir à bout de le rappeller à ses charmes. Enfin elle est reconnue pour une fille de qualité. Lisimant revient à elle, & l'épouse. Ce dernier joue un fort vilain personnage. Il cherche à épouser la premiere venue, & ne retourne à Diane, que lorsqu'il a appris qu'elle est devenue un parti considérable. Le frere cadet de Rotrou, qui vraisemblablement étoit celui dont nous avons fait mention dans la vie de ce Poëte, lui adressa les quatre vers suivans.

> Enfin l'Amour est vainqueur,
> Diane a ce qu'elle desire,
> Le destin ne lui peut nuire
> Lisimant lui donne son cœur.
>
> ROTROU le J.

1631.

L'ARGENIS,

TRAGI-COME'DIE

DU SIEUR DU RYER.

DERNIERE JOURNE'E.

L'Auteur qui, à la premiere Journée de cet Ouvrage, avoit parlé de l'argument comme d'une chose absolument inutile, en met un très-ample à celle-ci : cet ornement ne la rend pas meilleure ; elle contient le reste du Roman d'Argenis, & par conséquent elle est remplie de beaucoup d'évenemens.

LES TRAVAUX D'ULYSSE,

TRAGI-COME'DIE

PAR LE SIEUR J. G. DURVAL.

DAns l'Epître dédicatoire, on apprend que cette piece a été bien reçue, & qu'elle fut représentée

à Fontainebleau. C'est une partie de l'Odyssée mise en action. Ulysse poussé par une tempête arrive dans l'Isle de Circé. Il quitte cette fameuse enchanteresse, & va aux Enfers. Au sortir de cette triste demeure, il aborde au port de Trinacrie, où ses Compagnons, après avoir égorgé les bœufs des filles du Soleil, sont foudroyés par Jupiter. Cette Tragi-Comédie est assommante par sa longueur, & d'une très-foible versification. En voici un essai. Il est pris d'une Scene entre Circé & Ulysse, qui s'occupent à cueillir des fleurs. 1631.

ULYSSE.

De grace : que ces fleurs ne vous amusent pas.

CIRCÉ.

Je ne cueille ces fleurs que pour toy, mon Ulysse ;
Pourquoy ne veux-tu pas que je me divertisse ?

ULYSSE.

Pource que vous ferez ce bouquet à dessein
Qu'il baise votre bouche, & touche votre sein.

CIRCÉ.

Ne peux-tu pas user du même privilége ?

ULYSSE.

Y commettre un larcin, est faire un sacrilége.

CIRCE'.

1631. Ce n'est pas un larcin, que de prendre un
baiser.

ULYSSE.

Ce seroit donc péché de me le refuser.
Allons, je ne sçaurois en parler d'avantage.

CIRCE'.

L'honnêteté requiert que ce soit à l'ombrage.
Entrons dans ce taillis, &c.

Caron vient avertir Pluton qu'un mortel, (c'est Ulysse) qui n'a point subi la loi de la Parque, est entré dans son Empire.

PLUTON.

Donc, un homme pourra triompher de la
Parque!
Mais que sçauroit-il faire avec tous ses ef-
forts?
Il ne sçauroit tuer en enfer que des morts.

La réflexion de Pluton est tout-à-fait judicieuse.

Outre la piece dont nous venons de donner l'extrait, J. G. DURVAL en composa deux autres, l'une sous le titre d'AGARITE, qui est une Tragi-Comédie, & une Tragédie appellée PANTHÉE. La Préface de son *Ulysse*, peut faire présumer qu'il étoit au ser-

vice du Duc de Némours. Ce Poëte, qui ne pourra passer que pour un des plus médiocres de son tems, étoit cependant extrêmement prévenu de son mérite. Cette suffisance lui faisoit mépriser les régles du Théatre, contre lesquelles il fut un des plus rébelles. « Le Sieur Durval, dans la Préface de son Agarite, imprimée en 1636. dit M. de Fontenelle, se réjouit aux dépens de ces pauvres régles de l'unité du lieu, & des vingt-quatre heures. Il s'en moque de tout son cœur. C'est une chose curieuse de voir combien il est vif & agréable sur cette matiere. » Les Auteurs contemporains lui ont reproché d'avoir cherché à traiter des sujets tristes.

1631.

Oeuvres de M. de Fontenelle, édition de 1742. Tome III.

Durval est ténébreux, il aime le cercüeil.

Dit Gaillard dans sa *Monomachie*. Ce caractere se fait encore mieux sentir dans sa Tragi-Comédie d'*Agarite*, que dans les deux autres.



1631.

L'INDIENNE AMOUREUSE
OU
L'HEUREUX NAUFRAGE,
TRAGI-COME'DIE
Imitée de l'Arioste,

PAR R. M. SIEUR DU ROCHER.

NOtre silence au sujet de cette piéce, instruit assez le Lecteur du peu de mérite dont elle est pourvûe. Du Rocher est encore Auteur d'une Pastorale comique, intitulée LA MÉLIZE, *ou* LES PRINCES RECONNUS, qui parut en 1634.



1631.

L'AMINTE DU TASSE,

TRAGI-COME'DIE PASTORALE

Accommodée au Théatre François

PAR LE SIEUR RAYSSIGUIER.

LE Lecteur suffisamment instruit d'un sujet aussi connu, & présenté tant de fois sur la Scene, n'a besoin ici que d'être au fait de la versification. Le morceau suivant est ce qu'il y a de plus passable. C'est Daphné, compagne de Silvie, qui veut lui persuader qu'elle ne peut se dispenser d'aimer.

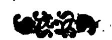
DAPHNE'.

Hélas! que ton esprit a de faux sentimens. ACTE I. SCENE I.
Crois-tu que le Printems qui pare la nature
D'un habit enrichi de diverse peinture,
Qui fait l'esmail des fleurs qui couvre nos guérets,
Qui reverdit nos prez, ombrage nos forêts,
Qui réjouit les monts, qui fait rire la plaine,
Soit une saison propre à nous porter la haine?

1631. Non, je ne le crois pas : Oy-près de ce ruisseau
La genisse appellant son amoureux taureau.
Voy comme le pigeon avec plaisir carresse
Et de l'aîle, & du Bec sa mignarde maîtresse,
Qui dans mille baisers redonne à son amant
Des signes assûrez de son contentement.
Oy de ce Rossignol les plaintes amoureuses,
Parmi l'obscurité des forêts ombrageuses ;
Voy que de branche en branche, il poursuit sa moitié,
Et de mille chansons conjure sa pitié,
Regarde le serpent, qui se traînant sur l'herbe,
Fait reluire au soleil son écaille superbe,
Tu lui verras changer son mortel sifflement
En ces ardens soupirs que produit un amant.
Sa langue qu'on voyoit auparavant aiguë,
Qui jettoit un poison, plus froid que la ciguë,
Ne jette maintenant que des traits de chaleur,
Qu'il tire en soupirant, pour montrer sa douleur.
La mer même, la mer cet élément sauvage,
Qui du bruit de ses flots étonnoit le rivage,
Calme en cette saison, dans ses gouffres reçoit
Le germe précieux de l'ambre qu'il conçoit.

1631.

Les monſtreux poiſſons qui nagent dans ſes ondes
Sentent du Dieu d'Amour les bleſſures profondes,
Et malgré la froideur de ce traitre élément,
Souffrent la douce ardeur de ſon embraſement.
Les tigres maintenant n'ont point de rage en l'ame
Que la rage qui vient de l'amoureuſe flâme.
Tout aime, ma Silvie, & l'eau de nos ruiſſeaux
En parle avec le vent qui meut les arbriſſeaux.
Regarde les cailloux, dont ce rivage abonde,
Ils ſont beaux des baiſers qu'ils ont reçû de l'onde.
Le Zéphire amoureux, à travers ces rameaux,
Fait plaindre doucement les feuilles des ormeaux.
Ecoute les accens que ce chêne ſoupire,
Qui diſent aux forêts ſon amoureux martyre, &c.



1631.

LA CLORISE,
PASTORALE
DE M. BARO.

BAro supprime l'argument de cette Piece, attendu (ajoute-t-il dans sa Préface) « Qu'il n'est pas seulement » inutile, mais même qu'on le devroit » absolument condamner. Ma raison » est (continue Baro) qu'on ne doit » pas traiter d'autre sorte celuy qui lit, » que celuy qui écoute. Et jamais on » n'a vu qu'au récit d'un Poëme, on » ait préoccupé les Spectateurs par la » connoissance du sujet : autrement il » seroit impossible qu'ils ressentissent » les passions qu'on leur veut inspirer : » & leur esprit éloigné de cette agréa- » ble suspension où il doit être entrete- » nu jusqu'à la catastrophe, ne demeu- » reroit pas même dans la liberté de » juger du mérite d'un ouvrage, & si » l'Auteur se seroit bien ou mal expli- » qué. Je ne prétens pas toutefois que » mon sentiment passe pour une loy : » je sçais trop bien qu'il y a de la diffi- » culté à étouffer une mauvaise habi-

1631.

» tude ; je suis fâché seulement, de » quoy ceux qui ont eu la même pen- » sée que j'ay, n'ont pas eu assez de » résolution pour la suivre, & ont » mieux aimé se laisser emporter à la » coutume, qu'à la raison ».

Dans la même Préface, Baro indique la source où il a puisé son sujet. « Mon premier dessein étoit de prendre » dans l'Astrée (a) de M. d'Urfé l'His- » toire de Célion & de Bellinde ; mais » la voulant accommoder au Théatre, » je me suis vu comme forcé d'y join- » dre tant de choses, qu'enfin j'en ai » voulu changer les noms, aimant » mieux qu'on m'accuse de lui avoir » dérobé quelqu'accident, que d'avoir » eu la vanité d'ajouter quelque grace » à ses riches inventions ».

Phédon, pere de Clorise, promet cette derniere à Eraste, fils de Nicandre,

(a) « Pendant près de » quarante ans on a tiré » presque tous les sujets » des pieces de Théatre » de l'Astrée, & les » Poëtes se contentoient » ordinairement de met- » tre en vers ce que M. » d'Urfé y fait dire en » prose aux personna- » ges de son Roman. » Ces Pieces là s'appel- » loient des Pastorales, » ausquelles les Comé- » dies succéderent. J'ay » connu une Dame qui » ne pouvoit s'empêcher » d'appeller les Comé- » dies des Pastorales, » longtems après qu'il » n'en étoit plus ques- » tion ». *Segraisiana. Edition de Paris in-octavo, 1721, p. 145.*

1631. Mais Cloris aime, & est aimée d'Alidor jeune Berger. Eraste cede généreusement ses prétentions à Alidor, & ce Berger épouse sa Maîtresse. Ces Amans ne cessent, pendant toute la Piece, de se désespérer, d'implorer la mort, & de chercher les moyens de se la procurer. L'Auteur, pour égayer ces images tristes, employe l'épisode d'un Berger & d'une Bergere qui s'aiment joyeusement. Le fragment de la Scene suivante en fera juger. Philidan, c'est le nom du Berger, dont je viens de parler, jure à Eliante une constance à toute épreuve, & finit ses protestations par les deux Vers suivans.

Je choisirois plutôt les morts les plus cruelles,
Que de faire un outrage à la Reine des belles;

ELIANTE.

C'est trop, je ne sçaurois plus long-tems consentir
A t'aimer & te voir capable de mentir.

PHILIDAN.

Si de ce que j'ay dit, ta rigueur trop connue
Cherche la vérité (*) la voilà toute nue.

(*) Il lui ôte son mouchoir de col.

ELIANTE.

Que fais-tu, Philidan ?

1631.

PHILIDAN.

C'eſt que je veux au moins
Vous convaincre d'erreur avec deux beaux témoins.

ELIANTE.

Cauſeur, rens ce mouchoir (*), ou de tant de malices
Je ſçaurai châtier l'Auteur & les complices.

(*) Elle reprend le mouchoir & ſe couvre le ſein.

PHILIDAN.

Pourquoy les caches-tu ?

ELIANTE.

Parce que j'ai raiſon,
Puiſqu'ils ſont faux témoins, de les mettre en priſon.

PHILIDAN.

Je meures, ta penſée eſt aimable & gentille:
Il me ſemble les voir à travers une grille.

ELIANTE.

Tu ne les verras plus.

PHILIDAN.

Inhumaine, pourquoy ?

ELIANTE.

Ils t'ont donné ſujet de te moquer de moy.

PHILIDAN.

Au moins, ſi tes rigueurs ne ſont du tout extrêmes,
Un baiſer dérobé m'apprendra ſi tu m'aimes.

ELIANTE.

1631. Sois discret, Philidan, ou je te vais punir.
Fais tôt, voilà Phédon.

Cette Piece a eu beaucoup de succès; nous parlerons au commencement de l'année 1636. d'une représentation brillante qui en fut donnée; & qui a fait tomber dans une erreur les Auteurs qui ont voulu donner le Catalogue des Poëmes Dramatiques, & annoncer un Cleoreste de Baro, qui n'existe qu'au moyen d'une faute d'impression, ou au peu d'exactitude de l'auteur de la Gazette.

LA DORINDE,

TRAGI-COMEDIE

DU SIEUR AUVRAY.

Piece tirée de l'Astrée, & qui n'a peut-être jamais paru sur le Théatre. C'est le dernier fruit des divertissemens de l'Auteur. « Il faut » (ajoute-t-il dans sa Préface) « de la Poësie s'en » faire une maîtresse, pour l'entretenir quelquefois en passant, mais il » ne faut pas l'épouser ».

1631.

LES OCCASIONS PERDUES

TRAGI-COME'DIE

DE M. ROTROU.

CLorimand, Prince d'Espagne, & favory d'Alfonse, Roy de Sicile, aime, & est aimé de la sœur de ce Prince. Les Courtisans de ce dernier lui font entendre que sa gloire est offensée de l'amour de Clorimand pour sa sœur, & qu'il seroit à propos de se défaire de ce favori. Alfonse hésite quelque tems, mais enfin il se rend à un expédient qu'on lui propose, qui est d'envoyer Clorimand avec le titre d'Ambassadeur à la Reine de Naples, & la demander en mariage pour le Roy de Sicile; on fait accompagner cet Ambassadeur par trois personnes, à qui on remet un ordre cacheté, avec celui de l'ouvrir aux portes de Naples. C'est ici où commence la Piece. Clorimand arrive avec les trois personnes dont je viens de parler, qui obéïssant, au Roy de Sicile, ouvrent le papier, & y trouvent

l'ordre d'assassiner l'Ambassadeur. Ils se
1631. mettent en devoir d'obéir, mais ils sont obligés de s'enfuir autant par la valeur de Clorimand, que par la présence d'Hélene, Reine de Naples, & de sa suite. Hélene devient éprise de Clorimand, aussi-bien qu'Isabelle sa premiere Dame d'honneur. Toutes les deux forment le dessein de lui donner un rendez-vous pour la même nuit : la personne qui est chargée de la lettre de la Reine, se méprend au titre de bel Espagnol, & donne le billet à Alfonse, qui est venu à Naples sous le nom de son Ambassadeur, croyant être défait de Clorimand. Le rendez-vous d'Isabelle est aussi manqué, attendu qu'Adraste, Amant de cette derniere, vient par hazard sous ses fenêtres, & croyant s'entendre appeller, il monte par une échelle de soye dans la chambre d'Isabelle qui est fort surprise de l'avanture, mais qui n'ose s'en plaindre : au contraire elle reçoit la foy d'Adraste, & lui donne la sienne. D'un autre côté, Hélene qui attend Clorimand, voit un inconnu qui se jette à ses genoux, & qui la remercie de ses bontés. Cet évenement contraire aux idées de la Reine, la fait entrer dans

une si grande colere, qu'elle commande qu'on donne la mort à l'insolent qui a osé se présenter ainsi devant elle. Clorimand, qui attend l'heure du rendez-vous pour aller chez Isabelle, se joint à Alfonse, & le défend. Il le fait connoître pour le Roy de Sicile, & la Reine de Naples consent à lui donner la main. Alfonse embrasse Clorimand, & pour reconnoître le service qu'il lui a rendu, il lui promet sa sœur en mariage. Piece très-compliquée, & assez libre d'expressions. 1631.

LE TROMPEUR PUNI, OU HISTOIRE SEPTENTRIONALE; *TRAGI-COME'DIE* DE M. DE SCUDERY.

L'Irrégularité d'action & de lieu, sont encore plus marquées dans cette Piece, que dans celle de *Ligdamon.* Cléonte, qui est le Trompeur puni,

1631. périt au troisieme Acte, & le IV. & le V. sont employés à une autre action. La Scene se passe tantôt en Dannemarck, & tantôt en Angleterre. Cependant les complimens ne manquerent pas à l'Auteur. Tous les Poëtes du tems lui adresserent des Vers. Même Mondory le Comédien s'en mêla aussi par deux Epigrammes que je rapporterai à l'article de ce fameux Acteur. M. de Chandeville, jeune homme répandu dans le bel esprit, & qui mourut en 1633. âgé de 23 ans (a): M. de Chandeville, dis-je, prit la peine de faire une Préface à cette Tragi-Comédie, où après l'avoir louée du même ton dont on loueroit Polyeucte ou Rodogune, il nous apprend que le titre de *Trompeur puni*, n'est que celui que le Public lui a donné, & que la Piece

Huetiana.

(a) ELEAZAR DE SARCILLY connu sous le nom de CHANDEVILLE, étoit Poëte & neveu de Malherbe. Il avoit beaucoup d'esprit, étoit beau, bien fait, galant, enjoué & complaisant. Avec ces belles qualités, il n'est pas surprenant que lorsqu'il parut à Paris, il y fut aimé & estimé des grands & des Sçavans. Il ne fit que s'y montrer, car il mourut n'ayant que vingt-deux ans. C'est un des Héros du Roman de Cyrus, sous le nom de Phérécides. Il n'a laissé que peu de Poësies, au nombre d'environ six cens vers, qui furent imprimés chez Courbé. Il fut enterré à Saint Germain de l'Auxerrois.

Description de la Ville de Paris par M. Piganiol de la Force. Tom. II. p. 110.

étoit intitulée l'*Histoire Septentrionale*, & finit sa Préface par ce qui suit. « Le » sujet en est tiré de ces beaux Ro» mans d'Astrée & de Polexandre, dont il a fait une Histoire si bien liée, qu'on ne jugeroit pas que trois esprits eussent contribué à sa production. 1631.

Scudery dans sa Préface d'*Arminius*, après avoir rendu compte du succès de Ligdamon, ajoute, « Je fis » après le *Trompeur puni*, & comme » les bonheurs sont enchaînés aussi » bien que les infortunes, ce second » Ouvrage eut le même succès du pre» mier ».

L'HEUREUSE CONSTANCE,
TRAGI-COMÉDIE
DE M. ROTROU.

DAns son Epitre à la Reine, l'Auteur assure que sa Piece a été très-goutée de cette Princesse aux représentations qui en avoient été données au Louvre & à Saint-Germain-en-Laye. Malgré le goût du siecle, nous croyons que Rotrou s'est un peu trop flatté. La Tragi-Comédie en question

est très-embrouillée, foiblement versi-
1631. fiée, sans regle, des plus romanesque, en un mot dans le goût des *Occasions perdues*, de *l'Alphrede*, & d'une partie des autres de la même main.

Fernand, Roy de Hongrie, accordé avec Artémise, Reine de Naples, s'apprête à la recevoir : mais par un rafinement de galanterie, sous un habit inconnu, il veut juger par lui-même du mérite de cette Epouse, que des raisons de politique lui font accepter. Il sort de son Palais accompagné seulement d'un de ses Gentilshommes appellé Timandre. La vue d'une jeune Paysanne lui fait en un moment oublier son premier dessein. Soudainement épris des charmes de l'Inconnue, il prend la résolution de congédier la Reine, qui ne s'accommoderoit peut-être pas d'une telle Rivale. Il ordonne en même-tems à Timandre de suivre cette nouvelle Maîtresse, & de tâcher de la lui amener. Ce Gentilhomme voulant exécuter ces ordres, est fort surpris de voir sous cet habit champêtre sa sœur Rosélie, qui prévenue en faveur d'un autre Amant, ne veut point écouter les propositions du Prince. Le changement imprévû de ce

dernier, & l'Ambassade que la Reine de Naples reçoit à ce sujet, la jettent dans une extrême colere : elle jure de se venger de cet affront, & se livrant à ses premiers transports, elle offre sa main & sa couronne à l'Ambassadeur qui vient de lui faire un si ridicule compliment. Heureusement pour elle, l'amour que Paris (*) ressent pour Rosélie, l'empêche d'accepter un parti si avantageux. On croiroit que l'Auteur d'un tel refus doit être l'Amant favori. Rien de cela, ce Paris que le Roy de Hongrie a choisi exprès pour cette désagréable commission, n'est qu'un sot qui se pique mal-à-propos de belle passion pour Rosélie, tandis qu'il n'ignore pas que cette fille a disposé depuis longtems de son cœur en faveur du Prince Alcandre, que le Roy son frere envoye à Naples y épouser la Reine, & le dégager de sa parole. Alcandre n'osant désobéir au Roy, & voulant conserver la fidélité qu'il doit à Rosélie, fait paroître à sa place un Valet propre par sa figure & ses discours à dégouter la Reine. Sur ces entrefaites, D. Fernand luy fait tenir une et tre écrite au nom de Rosélie, par laquelle il apprend son inconstance. Elle

1631.

(*) C'est le nom de cet Ambassadeur.

1631. de son coté reçoit une lettre supposée d'Alcandre, qui lui marque qu'il est prêt d'épouser Artémise. Ces fausses lettres jettent ces deux Amans dans un mortel désespoir. Alcandre ne pouvant le supporter, se déguise en Marchand, & s'introduit ainsi chez Rosélie, avec laquelle il a une explication très-vive. Après bien des reproches de part & d'autre, Rosélie & son Amant éclaircissent le sujet qui a causé leur brouillerie. Le Roy entre dans le moment que renouvellans leurs sermens, ils se promettent une tendresse éternelle. Il reconnoît son frere, & le fait conduire dans un sombre cachot. La Reine de Naples déguisée en pélerine paroît ensuite. Malgré son travestissement, Paris la reconnoît, & continuant son sot personnage, veut la faire ressouvenir des bontés qu'elle lui a témoigné. Artémise lui soutient hardiment qu'il se trompe. Le Roy par sa présence fait cesser la contestation. Il devient aussitôt amoureux de la Reine, l'épouse, & consent à l'union d'Alcandre & de Rosélie, qui par cet hymen voyent couronner leur heureuse constance.

LA DORIMENE, 1632.

TRAGI-COME'DIE

DU SIEUR LE COMTE.

LE ſujet de cette Piece eſt de pure invention. Elle eſt comme toutes celles du tems, remplie d'évenemens enchaînés ſans goût, & ſans regle. Tirſis, Amant de Dorimene, ſe donne beaucoup de peine pour l'obtenir. Il eſt obligé de ſe battre en duel contre un rival. Et ne pouvant avec honneur uſer de la même voye avec un vieux Comte, qui ſe préſente enſuite, il prend le parti d'enlever ſa Maîtreſſe. Ces Amans ſont pris, & amenés devant le Roy. Le Comte continue à demander juſtice de ſon infidelle Maîtreſſe, & du Raviſſeur. Tirſis, peu ſenſible à la vie, ne demande au Roy que celle de Dorimene, proteſtant qu'elle n'a aucune part à ſon crime, & qu'il aime mieux la ſçavoir l'Epouſe du Comte, que compagne de ſon ſupplice. Ces nobles ſentimens attendriſſent le Monarque qui prononce l'Arrêt ſuivant.

1632. Puisque le Comte veut que de cette beauté
L'on fasse une victime à sa brutalité :
Qu'au contraire Tirsis fait bien voir comme il aime
Cet objet de son cœur, cent fois plus que soy-même.
J'ordonne qu'à toujours ils vivront bienheureux,
Que rien n'empêchera leurs plaisirs amoureux.
Que le Comte bientôt sortira de servage,
Et que Tirsis aura Dorimene en partage.

LES MENECHMES,

COMEDIE

DE M. ROTROU.

CEtte Piece est une imitation assez servile de la Comédie de Plaute qui porte ce nom ; à l'exception que les femmes y paroissent d'avantage. L'intrigue en est simple, l'idée très-comique ; il n'y a que le dénouement qui est trop brusqué. Apparemment que Rotrou n'a pû, ou n'a pas eu le tems d'en faire un autre. Telle qu'est cette piéce, on peut la regarder com-

me une des meilleures Comédies du tems, qui n'a pas été inutile à Regnard, lorsqu'il composa ses *Ménechmes*.

1632.

LES PASSIONS ÉGARÉES, *OU* LE ROMAN DU TEMS, *TRAGI-COMEDIE*

Par le Sieur de Richemont Banchereau.

RIen de plus déteſtable que cette Piece. C'eſt rendre ſervice au Lecteur de ne luy en rapporter que les quatre vers ſuivans, qui terminent une tirade contre les femmes.

CALYANTE.

Je croy que ſi les vœux que font les bonnes ames
Dépendoient du conſeil que donneroient les femmes,
Lorſqu'elles ont deſſein de faire les doux yeux,
On verroit aujourd'huy peu de religieux.

Richemont Banchereau prenoit la qualité d'Avocat au Parlement. Il a

composé une autre Tragi-Comédie in-
1632. titulée L'ESPÉRANCE GLORIEUSE, OU AMOUR & JUSTICE. Nous n'osons garantir que ces deux Pieces aient été représentées.

LES AVANTURES DE POLICANDRE ET DE BASALIE.

TRAGEDIE

PAR LE SIEUR DU VIEUGET.

LE titre de Tragédie convient assez mal à ce Poëme, dont voici le sujet. Policandre, Amant de Basalie, autorisé par Melcane, mere de cette fille, prend la résolution de l'enlever. Policare, pere de cette Belle, la promet en mariage à Florigene. Un troisieme Amant nommé Mèleandre, plus hardi que les autres, traverse ces desseins, & exécute l'enlevement projetté par Policandre. La douleur que cette avanture cause à ce dernier, lui fait perdre

l'esprit. Basalie sensiblement touchée du malheur de son Amant employe la liberté que la mort de Melcandre lui a rendue, pour chercher un hermitage, où elle se confine avec sa sœur Céralide. Pour couper court, après plusieurs Scenes fort ennuyeuses, Policandre recouvre la raison, & sa chere Basalie. Leur mariage est suivi de celui de Céralide, qui épouse Céripante. 1632.

LE RAVISSEMENT DE FLORISE, OU L'HEUREUX ÉVENEMENT DES ORACLES, TRAGI-COME'DIE DU SIEUR DE CORMEIL.

Le hazard rassemble ici des Pieces ridiculement construites, & qui roulent sur des enlevemens. Florise est une belle Veuve, qui est ravie par le Dieu Pan; deux Cavaliers amoureux

1632. d'elle, la retirent de ce danger; l'un d'eux obtient sa main : le second s'en console en épousant la niéce de cette même Florise. Il faut remarquer que le mariage de Florise est conclu du consentement du Dieu qui l'avoit aimé, & par l'entremise, & à la priere d'un Poëte nommé Amphion. On trouve quelques endroits comiques, qui font d'autant plus d'effet, qu'on ne s'attend aucunement de les rencontrer dans un si mauvais Ouvrage.

LISANDRE ET CALISTE,

TRAGI-COME'DIE

DE M. DU RYER.

CEtte Tragi-Comédie tirée du Roman de d'Audiguier, qui porte le même titre, est extrêmement remplie d'évenemens. C'étoit le goût du siecle (a), & un Auteur qui auroit voulu

Rayssiguier, Préface d'Aminte.

(a) Rayssiguier de meilleure foy que la plupart de ses contemporains, avoue naturellement que, » la plus grande part de » ceux qui portent le teston à l'Hôtel de Bourgogne, veulent que » l'on contente leurs » yeux par la diversité, » & changement de la » Scène du Théatre, &

présenter au Public une action simple & filée d'Acte en Acte, auroit ennuyé ses Spectateurs. Au reste cette Piece est versifiée assez passablement, les pointes en sont presque bannies, & on voit le germe d'un Auteur qui s'éleva jusqu'à *Scévole*. Voici en quelque façon sa premiere Piece, qui est préférable à beaucoup qui parurent dans le même tems. 1632.

DU RYER. PIERRE DU RYER nâquit à Paris en 1605. Il fit assez bien ses études, & ce qu'il apprit dans sa jeunesse, lui fut d'une grande ressource pour la suite. Il fut pourvu en 1626. d'une charge de Sécretaire du Roy; mais s'étant marié par inclination à une fille qui n'avoit rien, il fut obligé de vendre cette charge en 1633. Ce qu'il en retira ne suffit pas pour lui faire un revenu capable de pourvoir à la subsistance de sa famille. Ainsi il se mit au service de César, Duc de Vendôme, en qualité de Sécretaire. Ses Ouvrages le firent recevoir à l'Académie Françoise en 1646.

» que le grand nombre » des accidens & avantures extraordinaires, » leur ôtent la connoissance du sujet. Ainsi » ceux qui veulent faire » le profit & l'avantage » des Messieurs qui recitent leurs vers, sont » obligés d'écrire sans » observer aucune regle ».

1632. à la place de M. Faret. Il eut sur la fin de ses jours un brevet d'Historiographe de France, avec une pension sur le Sceau; mais cette ressouce étoit trop foible pour ne pas l'obliger à en chercher une autre. Il la trouvoit dans la composition de ses Ouvrages: encore cela ne suffisoit-il pas, pour le mettre au large, puisqu'il fut contraint de demeurer longtems hors de Paris, par-delà les Picpusses, dans une maison où Ménage dit l'avoir été visiter (*a*). Il se rapprocha cependant dans la suite, étant mort sous la Parroisse de S. Gervais, où étoient enterrés ses Ancêtres, & où il fut enterré lui-même. Il mou-

(*a*) Du Ryer traduisoit les Auteurs à la hâte, pour tirer promptement du Libraire Sommaville une médiocre récompense, qui l'aidoit à subsister avec sa pauvre famille, dans un petit Village auprès de Paris. Un beau jour d'Eté, continue Vigneul de Marville, nous allâmes plusieurs ensemble lui rendre visite. Il nous reçut avec joye, nous parla de ses desseins & nous montra ses Ouvrages: mais ce qui nous toucha, c'est que ne craignant pas de nous laisser voir sa pauvreté, il voulut nous donner la collation. Nous nous rangeâmes dessous un arbre, on étendit une nappe sur l'herbe, sa femme nous apporta du lait, & lui des cerises, & de l'eau fraiche, & du pain bis. Quoique ce régal nous sembla très-bon, nous ne pûmes dire adieu à cet excellent homme, sans pleurer, de le voir si maltraité de la fortune, sur-tout dans sa vieillesse, & accablé d'infirmités.

rut le 6 Novembre 1658. âgé de 53 ans (*a*). 1632.

Il avoit un ſtyle coulant & pur, &

(*a*) M. l'Abbé d'Olivet, dans ſon Hiſtoire de l'AcadémieFrançoiſe, a adopté cette date de la mort de Du Ryer, auſſi bien que le Pere Nicéron, qui n'a fait que copier M. d'Olivet. Cependant Du Ryer étoit mort au moins un mois auparavant. En voici la preuve tirée de la Muſe Hiſtorique de Loret.

Muſe Hiſtorique du cinq Octobre 1658.

EPITAPHE

De Pierre Du Ryer de l'Académie Françoiſe.

Tréſor d'immortelles douceurs,
Chaſtes Muſes, divines Sœurs,
Pucelles de céleſte race,
Pleurez, pleurez votre diſgrace
Un de vos plus chers favoris,
Un des ornemens de Paris,
L'Auteur de cent doctes Ouvrages;
Les délices des ames ſages,
Et qui vous honoroit ſi fort,
Monſieur Du Ryer enfin eſt mort.

. . . .

. . . .

Rare Auteur, dont j'aimai toujours,
Les hauts traités, les hauts diſcours,
Les traductions ſans égales,
Les belles Pieces Théatrales,
Et bref, tant de divins écrits
Dont tu raviſſois nos eſprits,
Ame à préſent toute ſublime,
Pour te témoigner mon eſtime,
Avec des tranſports innocens,
Je viens t'offrir ce peu d'encens:
Pour un deffunt de tel mérite,
Certes l'offrande eſt bien petite,
Mais du moins, j'ai fait cet Ecrit
Autant du cœur que de l'eſprit.

1632. une égale facilité pour les vers & pour la Prose. Mais la nécessité où il se trouvoit ne lui permettoit pas de donner à ses Ouvrages toute la perfection à laquelle il étoit capable de les porter : & de prendre le tems nécessaire à cela.

Nous ne parlons que de ses Ouvrages Dramatiques. Ceux qui voudront s'instruire de tout ce qui est sorti de sa plume, consulterons l'Histoire de l'Académie Françoise, & les Mémoires du Pere Nicéron. Mais prenez garde qu'à la tête du Catalogue de ses Pieces de Théatre, M. d'Olivet lui donne le *Mariage d'Amour, Pastorelle de l'invention du Sieur du Ryer, avec quelques mélanges du même Auteur, Paris 1621.* in-8°. & cependant cette Piéce est d'Isaac du Ryer (*a*) pere de l'Auteur, qui fait le sujet de cet Article.

(*a*) ISAAC DU RYER est Auteur d'un petit Volume intitulé le *Printems perdu*, dans lequel se trouve la Piece du *Mariage d'Amour*, & une autre intitulée *La Vengeance des Satyres* Mais ces deux Pastorales n'ont jamais été représentées. C'est ce qui nous a empêché de faire mention de cet Auteur dans notre Histoire. La même raison nous dispense de parler de deux Tragi-Comédies que pierre Du Ryer composa dans sa jeunesse, dont la premiere est sous le titre d'*Arétaphile*, & la seconde sous celui de *Clitophon & Leucippe*.

ARGÉNIS & POLIARQUE OU THÉOCRINE, Tragi-Comédie. 1630.

L'ARGÉNIS, Seconde Journée, Tragi-Comédie. 1631.

LISANDRE & CALISTE, Tragi-Comédie. 1632.

ALCIMÉDON, Tragi-Comédie. 1634.

LES VENDANGES DE SURESNE, Comédie. 1635.

LE CLÉOMÉDON, Tragi-Comédie. 1635.

LUCRECE, Tragédie. 1637.

CLARIGENE, Tragi-Comédie. 1638.

ALCIONÉE, Tragédie. 1639.

SAUL, Tragédie. 1639.

ESTHER, Tragédie. 1643.

BÉRÉNICE, Tragédie en prose, 1645.

LE SCÉVOLE, Tragédie. 1646.

THÉMISTOCLE, Tragédie. 1648.

NITOCRIS, REINE DE BABYLONE, Tragi-Comédie. 1649.

DYNAMIS, REINE DE CARIE, Tragi-Comédie. 1650.

ANAXANDRE, Tragi-Comédie. 1654.

1632. HERCULE MOURANT,

TRAGE'DIE

DU SIEUR ROTROU.

LA Piece qui fait le ſujet de cet Article a bien des beautés, & eſt pleine de Vers d'une grande force. Le caractere de Déjanire eſt bien ſoutenu. Il y a de grandes beautés dans le Rôle d'Hercule. Ceux d'Iole & d'Arcas ſon Amant ſont peu de choſe. Hercule ſent l'effet du poiſon du ſang de Neſſus, au commencement du troiſieme Acte, & meurt à la fin du quatrieme. Ainſi le cinquieme n'eſt plus que le danger que court Arcas, qu'Hercule a condamné, en mourant, à être immolé ſur ſon bucher. Défaut général des Pieces de ce tems, où l'on joignoit deux actions, au lieu d'une. Nous ne rapportons aucun vers de celle-cy, attendu que le nouveau Recueil, intitulé Théatre François, en douze volumes, la miſe entre les mains de tout le monde.

1632.

CLITANDRE,

TRAGE'DIE

DE M. CORNEILLE.

CEtte Piéce a paru sous le titre de CLITANDRE *ou* l'INNOCENCE DÉLIVRÉE, Tragi-Comédie. M. Corneille n'a commencé à l'intituler *Tragédie*, que dans l'Edition de 1663. qui contient ses vingt-quatre premieres Piéces.

« Un voyage que je fis à Paris, » dit l'Auteur dans l'examen de cette Piéce, « pour voir le succès de *Mélite*, m'apprit qu'elle n'étoit pas dans les vingt-» quatre heures. C'étoit l'unique régle » que l'on connut en ce tems-là. J'en-» tendis que ceux du métier la blâ-» moient de peu d'effet, & que le » style en étoit trop familier. Pour la » justifier contre cette censure, par » une espéce de bravade, & montrer » que ce genre de piéce avoit les vraies » beautés de Théatre, j'entrepris d'en » faire une réguliere, (c'est-à-dire dans » ces vingt-quatre heures) pleine

1632. » d'incidens, & d'un style plus élevé, » mais qui ne vaudroit rien du tout ; » en quoi je réussis parfaitement. »

Si M. Corneille a fait ici attention à la régle des vingt-quatre heures, on peut dire qu'il s'est peu embarrassé de celle de l'unité d'action. « M. Corneille piqué des critiques de *Mélite*, » fit *Clitandre*, & y seme les incidens, & les avantures avec une très-vicieuse profusion, plus pour censurer le goût du public, que pour » s'y accommoder (*a*)..... On com-

Vie de Pierre Corneille, par M. de Fontenelle.

(*a*) Qu'il nous soit permis de remarquer que M. de Fontenelle prête ici à M. Corneille une idée qu'il n'avoit point ; entraîné par le mauvais goût du siécle, il s'y livra sans l'examiner ; & si dans la suite la force de son génie lui a fait connoître son erreur, il est certain qu'alors il n'y fit pas réflexion : il pouvoit connoître les régles, mais il n'étoit pas encore persuadé de la nécessité indispensable de les suivre. On peut s'en convaincre par la Préface de Clitandre & l'examen qu'il a mis à la tête de cette Tragédie. La Préface de la *Veuve* qu'il donna deux ans après, prouve encore mieux qu'il n'étoit point du tout convaincu de cette nécessité : puisqu'il dit qu'il ne veut pas trop s'assujettir à la sévérité des régles, ni aussi user de toute la liberté ordinaire sur le Théatre François. « Ce discours, ajoute » judicieusement M. de » Fontenelle, sent un » peu trop son abandon, » messéant à toutes sortes de Poëmes, & particulierement aux Dramatiques, qui ont toujours été les plus » réglés. »

» mençoit alors à étudier le Théatre
» des anciens, & à soupçonner qu'il 1632.
» pouvoit y avoir des régles. Celle
» des vingt-quatre heures fut une des
» premieres dont on s'avisa : mais on
» n'en faisoit pas encore trop grand
» cas, témoin la maniere dont M.
» Corneille lui-même en parle dans sa
» Préface de Clitandre, imprimée en
» 1632. » *Que si j'ai renfermé cette Piéce dans la régle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis Mélite, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques-uns adorent cette régle ; beaucoup la méprisent. Pour moi j'ai voulu seulement montrer, que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connoître.*

« Ne croyons pas » ajoute M. de Fontenelle « que le vrai soit victo-
» rieux dès qu'il se montre ; il l'est à la
» fin, mais il lui faut du tems pour sou-
» mettre les esprits. Les régles du Poë-
» me Dramatique inconnues d'abord
» ou méprisées, quelque tems après
» combattues, ensuite reçues à demi, &
» sous des conditions, demeurent enfin
» maîtresses du Théatre ; mais l'épo-
» que de l'entier établissement de leur

1632. » empire, n'est proprement qu'au tems » de Cinna. »

L'extrait du jugement que M. Corneille a porté sur cet Ouvrage, tiendra lieu de celui de la Piéce. Servons-nous de ses propres paroles.

« Le style, dit-il, est véritablement » plus fort que celui de (*Mélite*), mais » c'est tout ce qu'on y peut trouver » de supportable. Il est mêlé de poin- » tes comme dans cette premiere, » mais ce n'étoit pas alors un si grand » vice dans le choix des pensées, que » la Scene en dût être entierement » purgée. Pour la constitution, elle » est si désordonnée, que vous avez » de la peine à deviner qui sont les » premiers Acteurs...... Clitandre, » autour de qui semble tourner le » nœud de la Piéce, puisque les pre- » mieres actions vont à le faire cou- » pable, & les dernieres à le justifier, » n'en peut-être qu'un Héros bien » ennuyeux, qui n'est introduit que » pour déclamer en prison, & ne » parle pas même à cette maîtresse, » dont les dédains servent de couleur » à le faire passer pour criminel. Tout » le cinquiéme Acte languit comme » celui de *Mélite*, après la conclusion

» des épisodes, & n'a rien de surpre- 1632.
» nant, puisque dès le quatriéme, on
» devine tout ce qui doit arriver,
» hormis le mariage de Clitandre avec
» Dorise, qui est encore plus étrange
» que celui d'Eraste, & dont on n'a
» garde de se défier.

« Le Roy & le Prince son fils y
» paroissent dans un emploi fort au-
» dessous de leur dignité. L'un n'y est
» que comme juge, & l'autre comme
» confidente de son favori.

« Les monologues sont trop longs,
» & trop fréquens en cette Piéce. C'é-
» toit une beauté en ce tems-là. Les
» Comédiens souhaitoient, & croyoient
» y paroître avec plus d'avantage.

« Pour le lieu, il a encore plus d'é-
» tendue, ou si vous voulez souffrir ce
» mot, plus de libertinage ici que dans
» *Mélite*. Il comprend un château d'un
» Roy, avec une forêt voisine, com-
» me pourroit être celui de Saint Ger-
» main, & est bien éloigné de l'exac-
» titude que les séveres Critiques y
» demandent.

Suivant l'exemple de M. Corneille, nous examinons ses Piéces plus scrupuleusement que celles des autres Poëtes, avec d'autant plus de raison, qu'elles

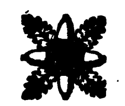
constituent la Poetique du Théatre. 1632. Une défectuosité très-marquée qu'on trouvoit dans les deux premieres Piéces de notre Auteur, & qu'il a réparé de tout son possible dans les secondes éditions, est l'indécence que le mauvais goût avoit introduit, sur la Scene. Elles se ressentoient trop du ton que les premiers Poëtes, & Hardy avoient donné à la Comédie. Quelques pensées libres, & de fréquens baisers y faisoient la plus grande partie du comique. On n'en connoissoit guéres d'autres. « Le Théatre étoit encore » assez licencieux : grande familiarité » entre les personnes qui s'aimoient. » Dans le Clitandre de M. Corneille, » Caliste vient trouver Rosidor au lit : » il est vrai qu'ils doivent être bientôt » mariés, mais un honnête spectateur » n'a que faire des préludes de son » mariage. Aussi cette Scene ne se » trouve que dans les premieres édi» tions de la Piéce...... Une des » plus grandes obligations que l'on » ait à M. Corneille, est d'avoir puri» fié le Théatre. Il fut d'abord en» traîné par l'usage établi, mais il » y résista aussitôt après : & depuis » Clitandre sa seconde Piéce, on ne

M. de Fontenelle, *ibid.*

1632

» trouve plus rien de licencieux dans » ses Ouvrages. Tout ce qui y reste » de l'ancien excès de familiarité, » dont les Amans étoient ensemble » sur le Théatre, c'est le tutayement. » (*a*)

(*a*) » Le tutayement » ne choque pas les bonnes mœurs, & il ne » choque que la politesse, & la vraie galanterie; il faut que la » familiarité qu'on a » avec ce qu'on aime, » soit toujours respectueuse, mais aussi il » est quelquefois permis » au respect d'être un » peu familier. On se » tutayoit dans le tragique même, aussi bien » que dans le comique: » & cet usage ne finit » que dans l'*Horace* de » M. Corneille, où Curiace, & Camille le » pratique encore. Naturellement le comique a dû pousser cela » un peu plus loin, & à » son égard le tutayement n'expire que » dans le Menteur. » *M. de Fontenelle, vie de P. Corneille.*



1632.

LE VASSAL GÉNÉREUX,

TRAGI-COME'DIE

PAR M. DE SCUDERY.

LE sujet de cette Piéce pourroit aisément faire la matiere d'un Roman. Théandre, Seigneur Franc, aime & est aimée de Rosiclée, héritiere du Duc de Bretagne. Lucidan, Prince des Francs, son rival, s'oppose à cet hymen. La mort d'Androphile, Roy des Gaulois, & protecteur de Théandre, fait passer sa couronne sur la tête de Lucidan, qui employe son nouveau pouvoir, pour faire périr Théandre. Ce dernier emmene Rosiclée à Reims, & s'y réfugie auprès de la Reine Glacitide, veuve d'Androphile. Cependant Lucidan régne avec tant de tyrannie, qu'il est chassé de son trône, & contraint de chercher un asile. Les Grands s'assemblent, & d'un consentement unanime, déferent la souveraine puissance à Théandre, qui

exige de ses nouveaux sujets de lui obéir au premier commandement qu'il fera. A peine a-t'il reçû leur serment, qu'on léve un rideau, qui laisse voir Lucidan, que Théandre proclame Roy. Lucidan promet de changer de conduite, & d'imiter les vertus de son pere. Il pardonne la révolte au peuple, & unit Théandre & Rosiclée. C'est cette action généreuse & héroïque de Théandre, qui justifie le titre de la Piéce. La versification en est très-foible, & répond également au plan & à la conduite. Cependant, si nous en voulons croire l'Auteur, cet Ouvrage qui marcha sur les traces de *Ligdamon*, & du *Trompeur puni*, reçût les mêmes applaudissemens, & eut autant de succès. 1632.

Fin du Quatriéme Volume.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Troisiéme & le Quatriéme Volume de l'*Histoire du Théatre François*. A Paris ce dix-huit Janvier 1745.

Signé, SOUCHAY.

PRIVILEGE GENERAL DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: nos Amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos justiciers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-amé, PIERRE-GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il désireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre, *Examens particuliers pour tous les jours de l'année; Histoire du Théatre François; Cours de Chirurgie, dicté aux Ecoles de Medecine, par M. Col de Vilars*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits

Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie: & notamment à celui du 10. Avril 1725. Avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servis de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Presentes: DU CONTENU DESQUELLES vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: VOULONS que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires: foi soit ajoûtée comme à l'Original: COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessai-

res, sans demander autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires, CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le trentiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 44. *fol.* 381. *conformément au Réglement du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 25. *May* 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic.*